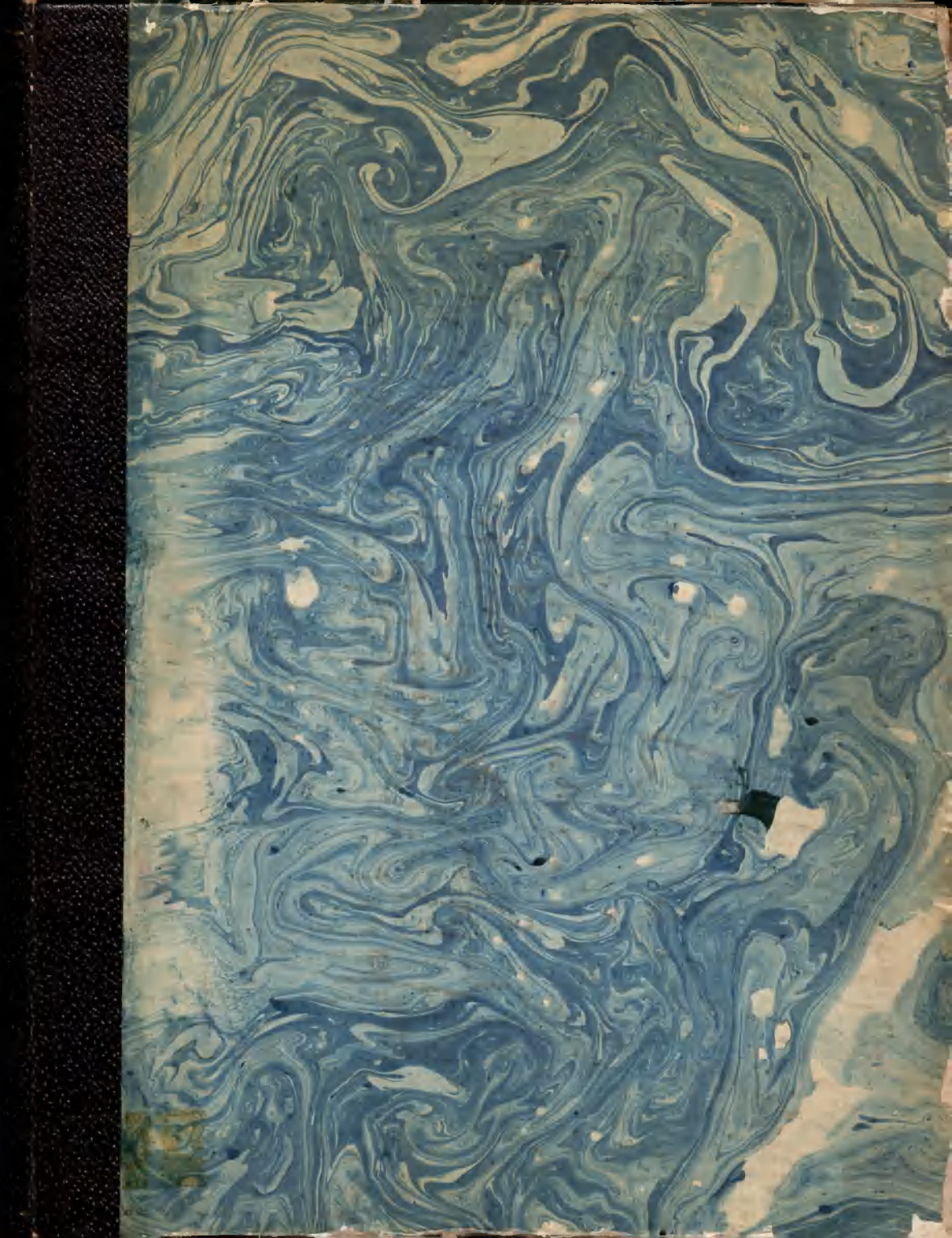
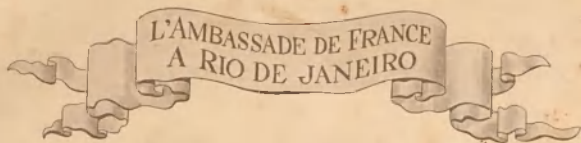






L 78
op. 1

HOMMAGE
A
GUANABARA LA SUPERBE



RIO DE JANEIRO MCMXXXVII



GUANABARA LA SUPERBE

Ce livre a été tiré à 870 exemplaires
Tous numérotés et signés par l'auteur

N° 100

Exemplaire de la Bibliothèque Nationale

Ternaux Compans Hermès

Mio 1932

MADAME LOUIS HERMITE

N^{re} TERNAUX COMPANS ¹³

HOMMAGE
A
GUANABARA LA SUPERBE

L'AMBASSADE DE FRANCE
A RIO DE JANEIRO



OUVRAGE ORNÉ DE DIX AQUARELLES DE L'AUTEUR
DE SEIZE AUTRES ILLUSTRATIONS EN COULEUR
DE TROIS CENT VINGT ILLUSTRATIONS EN NOIR
ET DES QUATRE PREMIÈRES CARTES DE LA BAIE DE RIO

RIO DE JANEIRO

IRMÃOS BARTHEL, ÉDITEURS

MCMXXVII

918.154 (Oh. aspect)
1932



325.339 A4
1962

918.154
H 554 h

3367
A SON EXCELLENCE

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
DES ÉTATS-UNIS DU BRÉSIL

LE DOCTEUR GETULIO VARGAS

RESPECTUEUSEMENT DEDIE PAR L'AUTEUR
TERNAUX COMPANS HERMITE



TABLE DES CHAPITRES

INTRODUCTION

- I - GUANABARA
- II - LA FRANCE A GUANABARA
- III - BEIRA MAR
- IV - L'ASSISE DIPLOMATIQUE DE LA FRANCE AU BRÉSIL
- V - L'AMBASSADE DE FRANCE
- VI - LES JARDINS DE L'AMBASSADE
- VII - L'AVIATION A GUANABARA
- VIII - LIBAN ET SYRIE AU BRÉSIL
- IX - LES TERNAUX AU BRÉSIL

SAUDADE



805.339
1962

Guanabara la Superbe

Tracer une fresque artistique de la baie de Rio de Janeiro et une fresque historique des relations de la France avec cette région aux sites enchanteurs, tel est l'objet de ce livre.

Oeuvre d'une main féminine, il est avant tout ce que le pinceau et la plume d'une femme peuvent évoquer au spectacle de la nature brésilienne.

Oeuvre d'un cœur associé aux événements diplomatiques d'une époque, il est aussi un écho de ce que les deux pays sont l'un pour l'autre.

Le livre ne touche qu'un point du Brésil, mais qui est le plus beau, Guanabara sous quelques-uns de ses aspects artistiques et historiques, qui alternent au cours de l'ouvrage.

Le premier chapitre est la vision panoramique de la baie. C'est le joyau du livre.

A côté de la beauté de Guanabara, nous avons voulu mettre en relief le développement de la capitale. Ceci fait le sujet des chapitres 3 et 7.

Le troisième, Beira Mar, est la rive de la baie où se trouve Rio, décrite avec ses transformations successives depuis trente ans. On y assiste à la lutte si rapide des édiles et des ingénieurs brésiliens contre la nature, jetant des morros à la mer, comblant des golfes aux eaux trop basses, les bordant de quais magnifiques où les architectes ont élevé des constructions modernes aux façades élancées, aux mille fenêtres regardant Guanabara. Une mention a été réservée, en tête de ce chapitre, pour la rivière sacrée des indiens au temps de la fondation de la ville, le rio Carioca, près de l'embouchure duquel se trouve l'ambassade de France. Maintenant couvert sur toute sa longueur jusqu'aux montagnes, il n'est plus connu des étrangers au pays, que s'ils vont le chercher dans les parages de la fontaine du largo de Boticario ou de la fazenda du général de Napoléon, Hogendorp, réfugié au pied du Corcovado, le regard tendu vers Sainte-Hélène.

L'une des créations modernes les plus importantes concernant la baie a été traitée dans un chapitre spécial, le septième, sous le titre de l'aviation. Témoin de son développement au Brésil, bénéficiaire des avantages qu'elle y a apportés, et qui tiennent du prodige, nous lui avons donné une place à part. Lors de notre arrivée en ce pays, en 1934, la poste aérienne passait encore l'océan par aviso et non par avion; cette différence portait à une semaine la traversée des plis dans l'Atlantique-Sud jusqu'à Rio. Aujourd'hui ils y sont distribués trois jours après leur départ d'Europe

et nous avons vu surgir au sein des eaux de Guanabara un aéroport comme n'en possède aucune capitale. De là essaiment les lignes aériennes pour tout le Brésil, pour les deux Amériques; là aussi seront transférées les bases des lignes d'Europe. Sur cet aéroport plane le souvenir de ce que le monde des airs doit à un fils du Brésil, à Santos-Dumont, dont nous avons chanté les titres de gloire.

Les autres chapitres montrent comment la France a été et est présente à Guanabara.

Le chapitre 2, la France à Guanabara, rappelle comment l'amiral Villegagnon avait fondé dans cette baie pour le roi Henri II un établissement qui dura onze ans, comment Catherine de Médicis eut l'ambition d'en fonder un à son tour pour donner la couronne du Brésil à un de ses fils, comment Duguay-Trouin montra victorieusement à Rio l'étendard de Louis XIV, et quelles autres circonstances, pacifiques celles-là, y amenèrent ensuite des missions navales et intellectuelles françaises.

Le chapitre 3, l'assise diplomatique de la France, rappelle la venue du premier ambassadeur de France au Brésil, en mission passagère près le roi Jean VI, la reconnaissance sous Pedro I de l'indépendance du Brésil et du régime impérial, avec la création d'une légation de France permanente, la transformation de celle-ci en ambassade sous la république après la dernière guerre mondiale, transformation consacrée en 1934 par l'acquisition d'une résidence diplomatique qui est au bord de Guanabara.

Le chapitre 5 est la description de cette ambassade; installée sur les quais de formation récente, là où avait fini la France antarctique, elle en est une sorte de renouvellement.

Le chapitre 6 est la description de ses jardins et des manifestations qui les ont inaugurés.

Le chapitre 8 est la France du proche Orient au Brésil avec ses milliers de représentants, en l'honneur de qui l'ambassade du gouvernement français arbore à certaines dates le drapeau du Liban, paré du cèdre symbolique, sous le ciel azuré de Guanabara.

Le neuvième et dernier chapitre contient des souvenirs personnels ayant trait au Brésil.

Avec le baron Ternaux, l'industriel, nous avons évoqué l'influence considérable d'Auguste Comte, son protégé, dans la formation de la république brésilienne, et aussi l'intérêt que les théories sociales du philosophe offrent encore dans la crise du monde à l'heure présente.

Avec Henri Ternaux Compans, l'américanisant, nous avons appelé l'attention sur l'histoire sud-américaine à l'époque où elle est née; nous avons publié son rapport inédit sur sa mission en Colombie, origine de ses grands travaux sur l'Amérique latine, et nous avons donné un tableau de ce que contiennent sur le Brésil du temps de la découverte tous ses ouvrages, résurrection de manuscrits et de livres très rares.

Avec Maurice Ternaux Compans, chargé d'affaires au Brésil, nous avons donné, grâce à ses lettres privées, un aperçu de la vie dans les fazendas et dans la société lors de la dernière période du règne de Pedro II.

Quant à nos propres impressions, qu'elles se ressentent d'une prédilection pour le Brésil, sa nature, ses gens et son histoire, nous n'en dissimulons pas la cause. Nous

avons plaisir à dire qu'elles se sont épanouies devant l'accueil chaleureux des amis brésiliens qui nous ont compris comme nous les avons compris. Notre but principal en les publiant est de laisser un témoignage de notre admiration pour leur pays et de notre estime pour eux, en reconnaissance des attentions exceptionnelles qui nous ont été prodiguées.

Le livre a été écrit au Brésil. Nous avions cette intention pendant que nous résidions officiellement à Rio; nous l'avons conservée ensuite, parce qu'il devait être mieux fait dans l'atmosphère du pays qui donne l'inspiration, et à portée de la documentation indispensable. Il a été en outre édité au Brésil et il a pu l'être aisément sur place, comme dans les villes d'art aux plus vieilles traditions.

L'œuvre est dédiée au président Vargas, sous le gouvernement de qui elle a été vue. C'est le 22 septembre 1936, à l'occasion de la remise de ses lettres de rappel que M. Hermite a demandé pour nous au président de la république de lui faire hommage de ce livre alors en préparation.

Nous pensons qu'il gardera de l'intérêt dans l'avenir, parce que les beautés de Guanabara sont immuables et parce qu'il pourra servir de témoin pour reconnaître quelle était au cours des années actuelles la physionomie de la vie de Rio et quels étaient alors les aspects divers de la cité. Il n'apprendra pas aux brésiliens d'aujourd'hui ce qu'ils connaissent mieux que personne et qu'ils nous ont appris, car c'est d'eux que nous tenons tout sur leur pays, mais à ceux de demain il rappellera, par le rassemblement des illustrations et des informations, une étape du développement présent d'une capitale qui se transforme avec une rapidité vertigineuse. Et dans l'ère des relations franco-brésiliennes, il pourra leur rappeler comment c'est maintenant que le Brésil a vu pour la première fois à Rio une ambassade de France propriété de la France, comment c'est maintenant aussi que le Brésil a vu pour la première fois s'établir une entière réciprocité de traitement pour ses relations d'affaires avec la France.

A nos compatriotes le livre rappellera les mêmes faits et l'intérêt qu'ils ont à avoir une ambassade avec tous ses services diplomatiques, commerciaux et consulaires groupés autour d'elle, en une situation privilégiée au bord de Guanabara, et comment ils y sont entrés en sortant d'une phase de rapports délicats avec le Brésil, qui s'est close par des règlements financiers et économiques avantageux et par le retour aux traditions cordiales.

Nous avons terminé « Guanabara la Superbe » ayant dans l'âme les sentiments de regret qu'ont exprimés en s'éloignant de Rio bien des personnages de nos pages tels que Léry et Bougainville. Par tous ceux qui les liront et demeureront au Brésil, nous souhaitons de faire partager nos impressions sur le charme d'y vivre.

INTRODUCTION

DISCOURS PRONONCÉ A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS DE RIO DE JANEIRO
LE 20 AOÛT 1936 PAR Mlle CARLOTA DE QUEIROZ DÉPUTÉ DE L'ÉTAT
DE SAINT-PAUL A L'OCCASION D'UN VOTE PAR L'ASSEMBLÉE
CONCERNANT L'AMBASSADEUR ET Mme HERMITE

Monsieur le Président,

Appuyant la motion de notre honorable collègue, le docteur Fabio Sodré, je lui apporte une parole féminine qui est aussi un applaudissement des femmes brésiliennes à la noble ambassadrice de France, à Mme Louis Hermite.

Cet éloge, je n'aurais pas eu besoin de le refaire à cette tribune, car, une fois intégrée dans le sein de la société brésilienne dont elle s'est rendue l'idole, Mme Hermite doit l'avoir senti, bien plus vivement, dans les preuves de considération et d'affection dont elle est entourée par toutes les classes cultivées du pays. Cette démonstration de notre amitié, elle l'eut encore récemment quand, une manifestation en son honneur ayant été annoncée, les noms les plus brillants de nos milieux intellectuels et de notre représentation sociale furent immédiatement réunis.

Aujourd'hui où la chambre des députés étend à Mme Hermite les honneurs qu'elle rend à son éminent époux, digne représentant de la France en notre pays, l'ambassadeur Louis Hermite, véritable modèle de la diplomatie et de la culture latine, je me sens très bien qualifiée par ma situation de femme-député pour exalter, s'il était encore possible, cette notabilité féminine.

Continuatrice d'un nom qui représente une tradition au Brésil, Mme Hermite, peut-être déjà par atavisme, est une « apaixonada » de notre pays.

Peut-être par atavisme, dis-je, parce que Mme Hermite est la petite-fille de Henri Ternaux Compans, le traducteur de l'« Historia da Provincia Santa Cruz » par Pero de Magalhães Gandavo et des « Viagens ao Brasil » de Hans Staden que Baptista Pereira considère comme : « un document indispensable à l'histoire de notre premier siècle. »

Membre correspondant de l'Institut historique et géographique du Brésil en 1840, aussitôt après sa fondation, et membre de la Société littéraire de Rio de Janeiro en 1841, Henri Ternaux Compans fut un historien de mérite, qui s'intéressa toujours aux choses de l'Amérique.

A la génération suivante la tradition continua. Son fils, Maurice Ternaux Compans, qui fut le père de Mme Hermite, vint au Brésil en 1876 comme chargé d'affaires de France pour remplacer le ministre absent. En récompense des services qu'il rendit, il fut décoré de la croix de grand officier de l'Ordre de la Rose, par l'empereur Dom Pedro II.

Outre sa correspondance officielle, il existe de lui de nombreuses lettres personnelles, écrites au Brésil, qui sont d'un grand intérêt descriptif et que possède sa famille.

Invité dans beaucoup de fazendas où il avait l'habitude d'aller chasser, il décrit nos paysages et nos coutumes. C'est ainsi que sa fille, devenue l'ambassadrice Louis Hermite, entendit, dès ses premières années, les narrations paternelles dans lesquelles le Brésil était évoqué comme un pays de fées.

Il est possible que cette tradition soit l'origine du culte que l'ambassadrice de France a manifesté pour la patrie brésilienne, à tel point qu'intervertissant les rôles, elle s'est montrée en France, une véritable ambassadrice du Brésil.

Durant le dernier voyage de congé qu'elle fit dans son pays, pendant une grande réception qui eut lieu dans la résidence de sa mère Mme Ternaux Compans, en présence du monde officiel et de la haute société parisienne, Mme Hermite a fait une brillante conférence sur notre patrie chérie, qui fut illustrée par des films nationaux brésiliens.

M. DINIZ JUNIOR. Je viens rappeler qu'à cette occasion j'ai demandé à la chambre un vote de remerciements à Mme l'ambassadrice.

Mlle CARLOTA DE QUEIROZ. Je m'en souviens et j'ai regretté de n'avoir pas été présente pour prendre part à ce vote de la chambre.

L'influence considérable qu'exerce, des ces faits, cette ambassadrice exceptionnelle mérite d'être signalée ici.

Après avoir fasciné, par son charme diplomatique, la société brésilienne, elle cherche encore, par son action, à contribuer à la propagande en faveur de notre pays, et, avec ses dons d'écrivain de réel talent, d'artiste peintre de valeur et d'observatrice subtile, elle se propose, à présent d'enrichir le patrimoine littéraire et artistique du Brésil par un livre qui fera époque sans aucun doute.

« GUANABARA LA SUPERBE »

sera le titre de cet ouvrage de grand format, finement orné d'aquarelles, œuvres de Mme Ternaux Compans, sa mère, et d'elle-même. Il sera complété par la publication de lettres curieuses du chargé d'affaires Ternaux Compans, écrites durant son séjour au Brésil.

En m'invitant à examiner les épreuves de ce livre, Mme Hermite signala, avec un

enthousiasme qui nous rendit fiers, que toutes les matières qui y sont employées seront exclusivement nationales brésiliennes.

Œuvre pleine de beauté et d'inspiration presque patriotique, devrais-je dire, moi à qui la fidélité, avec laquelle sont rendues nos couleurs tropicales, a révélé déjà l'âme de celle qui nous estime et nous comprend bien. Ce sera un livre pour l'avenir parce qu'il fera encore les délices de nombreuses générations de brésiliens, comme celui de Debret, composé il y a plus d'un siècle, et qui nous charme encore.

En rendant hommage à l'ambassadrice Hermite, aux côtés de son éminent époux, le digne ambassadeur de France, la chambre des députés rend aujourd'hui hommage à une haute représentation de la culture féminine actuelle. C'est pour ce motif qu'ayant eu connaissance de cette manifestation, j'ai demandé à mon honorable collègue le docteur Fabio Sodré, de joindre ma modeste parole aux louanges entonnées ici à l'adresse de ce noble couple de diplomates. Je me félicite en même temps, avec notre pays, pour la manière brillante dont notre collègue a voulu présenter et honorer Mme Hermite.





LE PAIN DE SUCRE

208 15413

GUANABARA

Ce beau pays peut se passer
de l'univers entier.

VOLTAIRE

GUANABARA, c'est un nom qui jette dans l'air une note sonore et qui attire à lui, un de ces noms que Théophile Gautier disait faits pour la célébrité. C'est de ce nom que les indiens avaient paré la baie de Rio de Janeiro. Il n'y a aucune place au monde qui puisse se mesurer en grandeur et en noblesse avec cette baie. Ici sont réunis les éléments du paysage beaux comme nulle part ailleurs et qui ailleurs ne se retrouvent que séparément : la mer encadrée de végétation tropicale, les montagnes s'élevant hardiment des flots, et un firmament éclatant.

Quand le navire venu du large glisse sur les eaux, entrant rapidement dans la passe profonde de cette baie, tous les yeux sont tendus vers son décor théâtral, et à l'arrivée on ressent toujours une vive émotion devant une nature dont l'un des charmes est de prendre de nouveaux aspects chaque jour et à toute heure. Les effets de lumière transforment constamment le spectacle, non seulement suivant la hauteur du soleil, mais suivant que ses rayons rendent l'atmosphère plus ou moins vaporeuse. La baie change d'atours, comme les jolies brésiliennes, pour se renouveler sans cesse.



L'ENTRÉE DE LA BAIE DE GUANABARA
Vue prise de São Luiz

Ses plus belles parures sont quand elle est toute de nacre irisée, ou bleu saphir encerclée de montagnes d'améthyste, ou illuminée d'or et de pourpre. Parfois elle apparaît aussi avec des allures de fiord nordique aux flots argentés et aux noires montagnes. Toujours elle est majestueuse.

La baie est orientée du nord au sud. Ses abords sur la côte de l'Atlantique forment une ligne allant de l'est à l'ouest depuis le cap Frio jusqu'à Angra dos Reis. Ils sont d'une grande beauté et le voyageur qui vient de l'autre hémisphère, après une longue traversée en pleine mer, voit pour la première fois à proximité le continent américain quand il double le cap Frio. A cet instant l'immensité de l'océan est remplacée par le déroulement des crêtes de la serra do Mar. Parallèle à la côte et proche d'elle dans une grande partie du Brésil, elle est par endroits pénétrée par la mer. C'est la plus importante de ces brèches qui est Guanabara. Elle forme un vaste golfe caché derrière les géants granitiques de son orée et pourrait abriter toutes les flottes du monde. Elle pénètre jusqu'à vingt-neuf kilomètres dans l'intérieur et sa plus grande largeur en atteint vingt-sept, si bien qu'à sa découverte, le 1^{er} janvier 1502 vraisemblablement, elle fut prise pour l'embouchure d'un rio. De là est venu son nom de rivière de janvier. En réalité elle est l'estuaire de vingt rivières et torrents qui s'y déversent.



L'ENTRÉE DE LA BAIE DE GUANABARA
Vue prise du Corcovado

neg 15394

La partie la plus imposante est celle de l'accès sur l'océan, entre les vieilles forteresses de São João et de Santa Cruz, séparées par la barre et dominées, l'une par le Pain de Sucre, l'autre par les hauteurs jumelles de São Luiz et de Macaco. Le cône rocheux du Pain de Sucre a été à juste titre nommé ainsi à cause de sa forme et de ses parois lisses. Ce genre de formation montagneuse se retrouve du reste ailleurs dans la région, mais ce qui fait l'originalité de celui-ci, c'est son emplacement à la porte de la baie et son isolement. Autrefois même il fut complètement entouré d'eau. Une seule colline est proche, celle de Urca, qui sert d'étape naturelle au téléférique allant à son sommet presque inabordable sans ce moyen d'accès.

L'heure classique pour monter en haut du Pain de Sucre est celle de la tombée du jour, quand on peut voir successivement à quelques minutes d'intervalle le panorama de la ville sous les feux du soleil couchant et sous les feux des milliers de lumières électriques qui s'allument instantanément au même commandement. Ce contraste soudain est dû à l'absence de crépuscule sous les tropiques et il est saisissant parce que la ville de Rio est la nuit entière éclairée a giorno avec le luxe d'un perpétuel soir de fête.

Le Pain de Sucre est un observatoire privilégié pour embrasser tout l'horizon maritime ou montagneux. Ce qui fait la grandeur des chaînes à ses alentours, ce n'est pas seulement leur élévation, mais leurs formes aux découpures fantastiques, et la manière



L'ENTRÉE DE LA BAIE DE GUANABARA
Vue prise de la praia de Fora

15/10/1

dont elles se succèdent à l'horizon, étagées en gradins parallèles entre lesquels on devine les vallées. La végétation qui les couvre est luxuriante avec des essences toutes mêlées et des feuillages éternellement verts. Son abondance et sa force sont une conséquence de la grande humidité répandue partout dans les forêts. La majeure partie du Brésil a sous ce rapport un avantage immense sur les autres régions équatoriales.

Du Pain de Sucre, sur la même rive de la baie, on voit au premier plan la plage de Lovatino, prise dans la zone du fort de São João, et les grandes plages de Botafogo et de Flamengo entourées des plus belles résidences. A l'arrière-plan se dressent les Deux Frères, montagnes jumelles, dont l'autre versant est à pic sur l'Atlantique, Gavea en forme de château-fort escarpé, puis le Corcovado sur lequel a été érigé le monumental Christ Rédempteur. Fait par Landowski, il fut inauguré en 1931. On le voit de partout, et de bien loin en mer, protégeant la capitale. La France peut être fière d'avoir été appelée à créer ce chef d'œuvre, comme elle avait fait à New-York la statue de la Liberté éclairant le monde. L'attitude du Rédempteur a été conseillée par le cardinal Dom Sebastião Leme, archevêque de Rio de Janeiro, et il a voulu, non pas le Christ en croix, mais les bras tendus vers la population qui est au pied de la montagne, et dans une attitude où il semble dire: «Laissez venir à moi tous les hommes». Parfois dans le jour la statue paraît sortir d'un nuage comme d'une fumée d'encens; mais cette belle évocation de la divinité est surtout impressionnante le soir, sous l'illumination électrique, quand elle se détache d'une blancheur de diamant, descendant miraculeuse-



L'ENTRÉE DE LA BAIE DE GUANABARA ET LE FORT DE SANTA CRUZ
Vue prise du Pão de Açúcar

Neg 15395

ment du ciel et qu'on ne voit plus comment elle repose sur son gigantesque socle montagneux perdu dans le noir de la nuit.

Autour du Christ, dans le firmament, s'épandent des voies lactées nouvelles, scintillent des astres inconnus de l'hémisphère nord et la constellation de la Croix du Sud, reine du ciel austral qu'elle oriente comme fait l'étoile polaire pour le ciel boréal.

Pour continuer le tour de l'horizon, il faut après le Corcovado citer les hauteurs de Santa Thereza et la cime de la Tijuca, puis tout au fond de la baie la serra d'Estrella et la serra des Orgues dont l'aiguille la plus curieuse est le «Doigt de Dieu» levé vers le firmament. Les Orgues apparaissent depuis la ville de Rio comme des fantômes se découpant sur le ciel, attirance perpétuelle vers les jolies stations de Pétropolis et de Thérézopolis. Stations fleuries et riantes, elles commencèrent d'être en vogue surtout à l'époque où la fièvre jaune, totalement vaincue maintenant, incitait ceux qui voulaient échapper aux étés à s'élever à des altitudes inaccessibles au dangereux moustique.

C'est pour relier Rio à Pétropolis que fut inauguré en 1854 le premier chemin de fer du Brésil, une voie de seize kilomètres, allant de l'extrémité de la baie, que l'on atteignait en bateau, à la base de la serra. Il était dû à l'un des hommes les plus entreprenants et les plus illustres que le Brésil ait possédé, le futur vicomte de Mauá.

L'endroit de la baie d'où l'on distingue le mieux ces Orgues aux formes étranges est vers son extrémité l'île de Paqueta, celle qu'on appelle «l'île d'amour», tant elle est



LA BARRÉ DE GUANABARA
Le paquebot Atlantique vu d'avion, novembre 1931

N 675/105



LES ROCHERS DE BOA VIAGEM



ARRIVÉE EN AVION A GUANABARA
La côte de l'Atlantique du côté de Copacabana

belle avec ses gracieux contours et sa végétation féerique. Sur le sable de ses rivages semés de rochers aux formes arrondies et aux couleurs dorées, les cocotiers inclinent leurs tiges légères. Les chacaras des habitants émergent des bougainvilliers et des lauriers, et pendant le mois de décembre les flamboyants déploient leur parasol de pourpre dans le paysage. L'île se visite dans de petites victorias à deux chevaux comme celles qui subsistent encore à Cannes et à Nice. La charité des brésiliens a d'ailleurs voulu faire bénéficier de l'égalité de son climat les enfants délicats et un préventorium modèle, qui porte le nom de la reine Amélie de Portugal, occupe la plus belle pointe de l'île.

Sur la rive de la baie de Guanabara opposée au Pain de Sucre sont les longues plages de Nictheroy, d'Icarahy et du sacco de São Francisco, festons immenses de sable fin éclairés le soir de lumières électriques qui les transforment en «colliers de perles». A côté d'elles les reliant au fort de Santa Cruz, sont les petites plages d'Adam et d'Ève, bijoux naturels restés tels qu'ils apparurent aux premiers navigateurs, et refuges de solitude au pied des monts. La nature a été prodigieusement artiste à leur endroit en dessinant les contours de leurs rochers sur lesquels croissent des plantes grasses,



ARRIVÉE EN AVION A GUANABARA
La baie



DEVANT LA BAIE
Panorama depuis Santa Thérèse jusqu'à l'entrée de la baie



ARRIVÉE EN AVION A GUANABARA
Les plages de Botafogo et de Flamengo



ARRIVÉE EN AVION A GUANABARA
L'île de Villegagnon et la pointe du Calabouço, 1931

Nig 15402



LA BAIE VUE DE SANTA THEREZA
Aquarelle de l'auteur

les unes rampantes, les autres élancées, des cactus géants, des fleurs parasites multicolores, des cocotiers s'élevant en fusée avec leurs palmes échevelées par le souffle de la brise. Les mouettes gris pâle, aux pattes et au bec corail, s'entre-croisent dans l'air avec les urubus farouchement noirs, et sont avec quelques pêcheurs les seuls visiteurs de ces plages. Des paysagistes, qui en Europe créent des jardins pour des mécènes épris d'exotisme, ne sauraient imaginer un ensemble ayant plus de charme. Ce qu'ils essaient à grand prix d'exécuter en petit, la nature l'a puissamment réalisé ici.

Au milieu de la passe d'entrée, se trouve l'île «Lage» ou l'île plate, rocher en forme de dalle presque à fleur d'eau où sont placés quelques canons. Une plaque commémorative rappelle que là en 1823 fut détenu José Bonifacio de Andrada e Silva, le patriarche de l'indépendance. Il avait résidé en France en 1790; les idées des philosophes français de l'époque l'avaient incliné à travailler à la fondation de l'empire libre du Brésil, proclamé en 1822. Il en fut le premier ministre des affaires étrangères, et il cessa ensuite de soutenir Pedro I dès qu'il le sentit porté à l'absolutisme.



LA TIJUCA VUE DE SANTA THERESA
Aquarelle de l'auteur

Deux capitales se font face sur les rives de Guanabara : l'une immense qui est celle de l'état fédéral et du district fédéral, l'autre Nictheroy qui est celle de l'état de Rio.

La capitale de l'empire a été transférée de Bahia à Rio de Janeiro en 1763. On a parfois estimé que Rio n'avait pas toutes les qualités pour en être le siège et que sa situation ne correspondait pas à toutes les nécessités économiques ou industrielles. «C'est écrivait l'auteur brésilien Mario de Andrade, en usant et en abusant en quelque sorte de sa splendeur géographique que Rio a conquis le privilège d'être la capitale de la colonie portugaise, puis de la nation indépendante.» La loi constitutionnelle de la république envisage des études sur le transfert éventuel de la capitale de l'union en un point central du pays et certaines cartes marquent une petite enclave dans l'état de Goyaz en l'appellant district fédéral. Mais cette éventualité n'empêche pas la cité carioca de continuer à faire de magnifiques progrès dans le sens le plus moderne. D'ailleurs sa position est centrale au point de vue de la latitude. Le développement de ses quais commerciaux se prolonge en ligne droite sur cinq kilomètres favorisant les escales des



LE PAIN DE SUCRE VU DE BOTAFOGO

plus grands vaisseaux européens et américains, et fait d'elle le premier port d'importation du Brésil. Ses champs d'aviation terrestre et maritime sont sur la baie, au cœur même de la ville, et les aéronefs qui tiennent le Brésil en contact avec le monde entier arrivent à tire-d'aile tout près de l'avenue centrale, avantage que ne connaît aucune métropole mondiale. Des bâtiments officiels nouveaux surgissent de terre, répondant à toutes les exigences administratives, scientifiques et charitables. Avec ses palais présidentiels de Guanabara et du Cattete, avec sa cathédrale et sa Candelaria, avec ses chapelles anciennes de São Bento, des Carmes, de Santo Antonio et de São Francisco, de Santa Thereza, de Santa Luzia, de Gloria, avec ses musées, son observatoire fondé par un astronome français Emmanuel Liais, son jardin botanique séculaire, avec son théâtre municipal, inspiré de l'opéra de Paris, où défilent les plus célèbres vedettes,

avec sa «cinelandia» où sont rassemblées les grandes salles de cinémas, avec ses clubs élégants pour la société et les sports, ses hôtels très modernes où les étrangers ont la plus belle vue du globe, Rio porte haut son étendard de métropole.

Jadis tout entière sur la baie, la ville a gagné maintenant la côte de l'Atlantique, et devant la mer libre se sont échelonnés résidences et gratte-ciel. Dans l'ensemble la capitale s'étend sur un long ruban pris entre la montagne et l'eau, formant une ligne de terrain aux contours les plus variés. Elle s'incurve, s'élargit, s'avance ou se retire avec des mouvements imprévus. Le va et vient de la circulation principale se fait dans la direction de cette ligne par les avenues longeant les rivages, et leur longueur n'en paraît pas une, tant elles sont constamment magnifiques, suivant les courbes de chaque plage enchanteresse qu'on ne se lasse pas de parcourir.

A l'intérieur de la capitale, les trois stades de son évolution historique apparaissent à la fois au regard : les montagnes et la nature vierge des temps les plus reculés, la cité coloniale dont le souvenir est évoqué par les églises, les palais, les forts portugais et quelques rues étroites réservées au commerce, enfin les aspects modernes des édifices récents qui surgissent au long des grandes artères nouvelles et qui s'harmonisent si bien avec les gigantesques palmiers royaux.

Les quartiers extérieurs heureusement ont eu le privilège de n'être pas envahis par l'industrie, souvent même des habitations populaires, groupées à flanc de coteaux, ajoutent au pittoresque de la nature. Toutes les issues de la capitale mènent directement à des sites séduisants, tels que la montée de Pétropolis, les escarpements de la Tijuca, la corniche de Niemeyer. A portée immédiate de la ville, sur les pentes des montagnes toutes boisées se trouvent des bandes de forêt vierge. Il en est qui descendent si rapidement qu'elles semblent des cascades de verdure.

On y voit des arbres qui jettent de longs filaments pendant jusqu'à terre où ils se fixent et s'élèvent de nouveau, montant et descendant alternativement. On y voit de magnifiques fougères suspendues de la manière la plus artistique, de belles fleurs s'en-tortillant autour des branches et des orchidées plantées à même des troncs les plus vénérables, tandis qu'un lichen rouge vermillon décore souvent de ses taches rondes les écorces les plus vigoureuses. On y voit, dans les traînées de lumière qui se font jour aux abords des sentiers, les papillons diaprés voltigeant silencieux et brillants.

De larges routes, coupées dans les terres rouges qui flamboient, ont été frayées à travers ces forêts qui sont accessibles en un clin d'œil. D'un bond rapide l'européen débarquant à Rio, ne fût-ce que pour une escale, va les parcourir et connaître le palmier du voyageur, avec son eau jaillissante, la cloche de la forêt qui rend un son de cong quand on frappe son tronc, les jequitibas géants véritables rois des forêts, des figueiras bravas aux contreforts en forme de nappe, des ficus retusas dont les bases sont un faisceau de branches et de racines comme un enchevêtrement de muscles, les palmiers royaux qui se dressent comme des colonnes aux chapiteaux frémissants. Partout dans le circuit se dégagent soudainement des échappées merveilleuses vers la mer, Vista Chi-neza, la Table de l'Empereur, Excelsior et mille autres. Partout l'impression dominante c'est la splendeur de la baie, c'est Guanabara la Superbe.



CLAIR DE LUNE



EAUX RÉVEUSES



LE CORCOVADO



LE CHRIST RDEMPTEUR
Œuvre de Landowski et de l'architecte Silva Costa



LA PLAGE D'ICARAHY
Vue prise de l'île de Boa Viagem



LA PLAGE D'ICARAHY
Vue prise de l'île de Boa Viagem



LES MONTAGNES DE L'ENTRÉE DE LA BAIE
Vue prise de l'île de Boa Viagem



LA POINTE DE SANTA CRUZ
Vue prise de l'île de Boa Viagem



LE SACCO DE SÃO FRANCISCO

La pointe de Jurujuba avec les plages des Cocotiers, d'Adam et d'Ève

no 1540



PLAGE DES COCOTIERS



CAP ENTRE LA PLAGE DES COCOTIERS ET LA PLAGE D'ADAM



PLAGE D'ADAM



CAP ENTRE LA PLAGE D'ADAM ET LA PLAGE D'ÈVE



PLAGE D'ÈVE



LE PAIN DE SUCRE
Façade dirigée vers l'Atlantique
Vue prise de Jurujuba
Route du fort de São Luiz



LE PAIN DE SUCRE
Projet fantaisiste du sculpteur Desprez
Gravure par Fernand Besnier
1888

Neg 15402



LE SACCO DE SÃO FRANCISCO

La côte de Jurujuba, le Pain de Sucre, les morros de São Luiz et de Macaco



L'ÎLE DE PAQUETÁ



LA SERRA DES ORGES
Versant sur le fond de la baie



LA SERRA DES ORGES
Lagune aux environs de Magé



L'ÎLE DE PAQUETÁ
Le préventorium de la reine Amélie



L'ÎLE DE PAQUETÁ ET LA SERRA DES ORGUES



LES COCOTIERS DE PAQUETÁ



A PAQUETÁ
Plage de la Moreninha



OS CASTELLOS



OS CASTELLOS



SERRA DES ORGUES

Os Castellos au sommet du morro Assú

L'ascension se fait de la fazenda de Bomfim à Corréas, appartenant au docteur Franklin Sampaio



GUANABARA VUE DE LA SERRA DES ORGUES

Panorama pris de la Pedra dos Sinos ou Pierre des Cloches, sommet le plus élevé de la serra, à 2263 mètres au-dessus de la baie de Guanabara. La vue embrasse toute la baie et s'étend au dehors au-delà du cap Frio dans la direction de Victoria. Au premier plan sont les îles de Paquetá, de Brocoió, du Gouverneur; sur la droite, le Pain de Sucre, le Corcovado, la Tijuca.

Un panorama analogue s'étend devant l'Independencia

ny 15396



GUANABARA VUE DE L'INDEPENDENCIA

Les hortensias de Petropolis

Panorama pris entre la serra des Orgues et celle d'Estrella pour la partie de la baie vers le massif de la Tijuca



LE CORCOVADO
Vue prise de Vista China



LE PALAIS PRÉSIDENTIEL DE GUANABARA
Ancienne résidence de la princesse Isabelle, comtesse d'Eu



LE PALAIS PRÉSIDENTIEL DE GUANABARA
Vue sur les jardins





ARMES DES VILLEGAGNON
Cartouche en l'église de Villegagnon, Oise

LA FRANCE A GUANABARA

Il n'y a rien de si haut et malaisé
qu'on ne puisse surmonter en se
parlorçant.

VILLEGAGNON

LA BAIE DE GUANABARA est parée de deux perles qui se font pendant de part et d'autre de ses rives sur des collines de même hauteur. Ce sont les chapelles de N. S. da Boa Viagem et N. S. da Gloria. Toutes deux ont été construites au début du XVIII^e siècle. Celle de Gloria est l'édifice religieux le plus en vue de Rio, encadré de palmiers royaux se détachant sur le ciel et d'un effet particulièrement heureux. C'était un sanctuaire très fréquenté par la famille impériale. Son vaisseau est cintré à la manière portugaise, et intérieurement elle est décorée d'azulejos aux tons bleus représentant des scènes de l'histoire sainte. Ses abords conservent encore des maisons anciennes égayées de jardins très fleuris s'étageant en terrasses.

De son terre-plein on découvre la baie depuis l'océan jusqu'à la serra des Orgues. A ses pieds se trouve la place de Paris, la plus belle de Rio, et au premier plan dans les flots, Villegagnon.

C'est l'île historique de la baie de Guanabara, située en face de l'entrée et assez proche d'elle. Son nom français lui vient de l'amiral Nicolas Durand, seigneur de Ville-

gagnon qui s'y établit pendant un peu de temps au milieu du XVI^e siècle et fut le fondateur du premier établissement européen à Rio de Janeiro. Cette occupation éphémère devait prendre fin par des combats livrés sur la rive de la baie, devenue maintenant l'avenue appelée praia do Flamengo.

Villegagnon était une extraordinaire figure, soldat, marin, diplomate, bâtisseur, historien, érudit, controversiste en matière religieuse. On trouve son nom aux grandes pages des règnes de François I et de Henri II. Chevalier de Malte il participa à l'expédition de Charles-Quint contre Alger en 1541. L'année suivante, il se battait en Hongrie contre les Turcs. Rejoignant l'armée française au moment de la brillante campagne de Piémont, il prenait part à la victoire de Cérisoles en 1544. Puis il eut la confiance du roi de France pour aller en Écosse avec une escadre chercher Marie Stuart. Elle se trouvait au château de Dumbarton dans la rivière de la Clyde. Petite reine, petite merveille de six ans, jolie de visage et de manières, il fallait la fiancer déjà au dauphin François, alors âgé de quatre ans, afin que le roi d'Angleterre Edouard VI n'eût point sa main. Cette mission, remplie en 1548, demandait l'habileté d'un diplomate et la bravoure d'un marin pour déjouer les croiseurs britanniques. Elle fut le premier acte de la campagne entreprise par la flotte qu'Henri II envoya vers l'Écosse combattre les anglais et leur projet d'implanter le protestantisme en ce pays. Ce devait être une expédition glorieuse, mais sans autre profit que l'enlèvement romanesque de la reine Marie. La flotte française, commandée par Léon Strozzi, cousin germain de la reine Catherine de Médicis, parvint facilement jusqu'au golfe d'Édimbourg sur la côte écossaise opposée à la Clyde. Villegagnon s'en sépara alors avec quatre galères qui firent rapidement le tour de l'île par le nord, échappant à l'ennemi et aux dangers de ces parages.

Après avoir conduit la reine en Bretagne, Villegagnon regagna le théâtre des combats nordiques pendant un an. Il devait aller bloquer les anglais dans le port de Boulogne quand la paix fut faite avec eux. En 1551 il vola au secours de Malte dont les turcs voulaient s'emparer et son prestige sauva l'Ordre. Pour le récompenser de ses brillants exploits et des services rendus à la couronne, Henri II l'éleva à la dignité de vice-amiral de Bretagne.

Plus tard, ayant rencontré des difficultés d'administration à Brest, il conçut le projet d'une expédition outre-mer. Les récits de celle de Cortez à Mexico pour le compte de Charles-Quint avaient enflammé l'esprit de sa jeunesse. Très libre d'idées, sympathisant avec les opinions religieuses nouvelles, il obtint l'appui de l'amiral de Coligny pour fonder une colonie au Brésil, où les protestants auraient la liberté de pratiquer leurs croyances à côté des catholiques. Cette contrée depuis sa découverte, attirait l'attention de bien des pays. Les portugais y avaient fait des voyages d'exploration et s'étaient établis à Saint-Vincent, à Bahia, à Saint-Paul, à Victoria, mais n'avaient pas pris possession effective du reste de la région. Au nombre des navigateurs qui s'y aventuraient pour faire du troc avec les indigènes, puis regagner l'Europe, il en était de français qui avaient rapporté et vanté à leurs compatriotes les richesses d'outre-mer. Les bas-reliefs, dits des sauvages, en l'église Saint-Jacques de Dieppe, où ils sont encore aujourd'hui, représentent l'un de ces armateurs observant des indiens empanachés et une série de scènes



N. S. DA GLORIA DO OUTEIRO
Aquarelle de l'auteur

... Foram batendo os passos na estreita calçada, rentes ao muro, de onde espiavam enfileiradas folhas de bananeiras, velas verdes dos quintaes, que o vento esfarrapa...

Graça Aranha

exotiques dont il avait gardé bonne mémoire. La ville de Rouen avait, en 1550, donné pour Henri II et Catherine de Médicis une grande fête brésilienne à laquelle on avait amené une cinquantaine d'indiens et associé deux cents matelots français, revenus du Brésil, en les revêtant des mêmes parures que ceux-ci. La vogue était au Brésil naissant.

Certains auteurs pensent que Villegagnon y avait déjà fait un voyage lorsqu'en 1555, avec l'autorisation royale, des navires furent mis à sa disposition pour y faire une expédition. Il recruta six cents hommes, aussi bien calvinistes que catholiques, dans des professions et catégories diverses, voire même gens malfamés ou condamnés; mais alors on voyait dans les entreprises lointaines un exutoire pour «les humeurs peccantes» de la France selon l'expression d'un contemporain. Une petite garde d'écossais, que l'amiral s'était attachés depuis sa venue en leur pays, complétait son entourage. Ils le sauvèrent d'ailleurs d'un complot pendant son séjour en Amérique.

Le 12 juillet 1555, Villegagnon quittait le Havre, avec deux vaisseaux de deux cents tonneaux chacun, munis d'artillerie, équipés en guerre et marchandises, et un hourquin de cent tonneaux pour les vivres, écrit son pilote Nicolas Barré. Après un arrêt au cap Frio, à l'est de la baie de Guanabara, il s'en vint à elle et fortifia d'abord, à son



825.339 44
1962



PRISE DU PORT DE VILLEGAGNON PAR MEM DE SÁ, 16 MARS 1560
Carte de la Cosmographie universelle du père Thévet, 1575



GUANABARA ET LE FORT DE VILLEGAGNON
Dessin d'après Thévet



LES «MONTAGNETTES» DE L'ILE
Dessin d'après Thévet



L'ÎLE DE VILLEGAGNON ET L'ÉCOLE NAVALE
Côtés vers la colline de Gloria et vers l'entrée de la baie, 19 novembre 1935



L'ÎLE DE VILLEGAGNON ET L'ÉCOLE NAVALE
Côtés opposés à l'entrée de la baie, 19 novembre 1935

Nov 15 1935

entrée, l'île Lage qu'il appela le Ratier. Puis, le 10 novembre 1555, il débarqua dans la première île de la baie suffisamment grande, la future Villegagnon, alors déserte, que les indiens nommaient Seregipe. Il y construisit un fort, redoutable pour l'époque, le fort Coligny, entouré de cinq boulevards, contre lequel ne s'aventura, tant qu'il fut là de sa personne, aucune expédition portugaise en règle. Ce fort resta imprenable aux menées fomentées avec le concours de la grande tribu indigène des margaïatz, établis notamment dans l'île aujourd'hui dénommée île du Gouverneur. Les tribus des tamoyos et des topinambous sur la côte furent au contraire pour les français des alliés de toute fidélité.

L'exiguïté de l'île et son manque de ravitaillement, surtout en eau, étaient une grande gêne, bien que l'expédition eût des points de contact permanents sur la terre ferme. Mais les difficultés vinrent surtout du fait de discordes religieuses graves parmi les éléments disparates de la colonie française et du fait de trahisons suscitées par les adversaires portugais ou indigènes, à quoi doit être ajoutée l'absence de renforts. Il en débarqua, le 10 mars 1557, avec trois navires conduits par le neveu de Villegagnon, Bois le Comte, que l'amiral avait envoyé de Guanabara à Paris pour plaider sa cause. La nouvelle équipe comprenait quatorze calvinistes de Genève, parmi lesquels deux pasteurs et d'autres personnes bien instruites en la religion réformée, mais qui très vite n'eurent plus la faveur de l'amiral, dont les idées étaient décidément pour le catholicisme. Déçus et mécontents les protestants quittèrent tous l'île et s'établirent à terre, puis se firent prendre à bord d'un navire marchand, la galère Jacques, partant pour l'Europe, le 4 janvier 1558.

L'amiral, malgré ses qualités de persévérance, se résolut à la fin de 1558 à quitter Guanabara, laissant sa succession à Bois le Comte. Après un lent voyage par étapes, il arriva en France à la fin de 1559. Aussitôt qu'il eut disparu des parages brésiliens, les portugais firent des préparatifs pour accomplir un grand effort devant leur permettre de s'emparer de son île. Quand tout fut prêt, Mem de Sá, l'énergique gouverneur de Bahia, fit un raid rapide et vigoureux sur Guanabara. Il y arriva le 21 février 1560, à la tête d'une flotte de vingt-six navires. Le 16 mars, il devint maître du fort malgré sa résistance désespérée, le fit détruire, et dès le 31 mars repartit pour Bahia sans rien installer encore dans la baie.

«Si cette victoire ne me touchait de si près, écrivit-il à la reine régente de Portugal, je pourrais affirmer à Votre Altesse que, depuis nombre d'années, il n'y en a pas eu de semblable chez des chrétiens, car il a paru à beaucoup et à moi-même qu'il n'était pas possible de voir forteresse si redoutable dans l'univers. Ce serait rendre grand service à Votre Altesse d'envoyer peupler Rio de Janeiro afin de s'assurer le Brésil tout entier et déranger tous les projets, parce que si les français l'avaient véritablement peuplé, comme le disait M. Villegagnon, toute la puissance d'Espagne non plus que celle du grand Turc ne suffirait pour s'en emparer.»

En réalité il y avait beaucoup d'indiens avec les français, mais ceux-ci n'étaient qu'une poignée. Une fois chassés du fort Coligny, ils restèrent dans l'île des margaïatz,



FONDATION DE SAINT-SÉBASTIEN DE RIO DE JANEIRO PAR ESTACIO DE SÁ, 1^{er} MARS 1565
Stèle commémorative élevée près du fort São João, 1915



ÉGLISE DES JÉSUITES AU MORRO DO CASTELLO
1587-1922

Peinture de Mme Olga Mary Pedroza, exécutée lors de la destruction du morro

conquise sur ceux-ci, et dans l'établissement qu'ils avaient sur la côte, au pied de la colline où est maintenant la chapelle de Gloria, dans un grand delta formant alors l'embouchure de la rivière Carioca, sur la praia do Flamengo. Ils avaient nommé cet établissement Henryville en l'honneur du roi de France et un de leurs groupements était dit la «Briqueterie». Ils attendaient avec les tamoyos, l'œil fixé sur la mer, comptant toujours sur un retour de Villegagnon. Ce fut Estacio de Sá, neveu de Mem de Sá, qui vint. Après diverses tentatives d'approche infructueuses, pendant plusieurs mois où il était à Saint-Vincent guettant les occasions d'agir, il débarqua, le 1^{er} mars 1565, à l'entrée de la baie, près du Pain de Sucre, sur la plage qui s'étend entre ce pic et la pointe de Cara de Cão, défendue aujourd'hui par le fort de São João. A cet emplacement il jeta les fondements de Saint-Sébastien, appelé ainsi en l'honneur du roi de Portugal et en opposition à Henryville: un commencement allait succéder à un autre commencement. Pour rappeler la première fondation portugaise de Rio de Janeiro, une stèle commémorative a été érigée en ce lieu par l'institut brésilien d'histoire et de géographie en 1915.

Les choses trainant encore en longueur, Mem de Sá revint de Bahia pour la seconde fois. Il arriva, le 18 janvier 1567, avec un renfort décisif et prescrivit une offensive immédiate. La rencontre eut lieu dans la région de l'embouchure de la rivière Carioca au bord de la baie de Guanabara. C'était le 20 janvier en la fête de saint Sébastien. Les français et les tamoyos rivalisèrent de courage contre l'attaque des palissades de leur village, et même le valeureux Estacio de Sá fut atteint par la flèche d'un indigène, et en mourut un mois après, à la fleur de l'âge. Il avait vingt-quatre ans. Les armes de Rio de Janeiro sont traversées de flèches qui rappellent à la fois son saint patron et la glorieuse blessure de son fondateur.

Mem de Sá victorieux ne laissa pas la ville là où son neveu l'avait placée. Il la transporta sur une colline faisant face à celle, appelée aujourd'hui Gloria, qui avait servi de base aux français. La hauteur choisie, qui était facile à fortifier, occupait la région limitée actuellement par l'avenue Rio Branco, les rues de São José, de la Misericórdia et de Santa Luzia. Elle reçut le nom de morro do Descanço, colline du repos, parce que là vint le calme après les années de la guerre pour la fondation de la ville, puis le nom de morro do Janeiro, et finit par s'appeler morro do Castello. Des églises y furent construites, celle de Saint-Ignace, commencée par les jésuites dès 1567, et celle de Saint-Sébastien, où furent portés les restes d'Estacio de Sá en 1583 et qui devait être pendant assez longtemps la Sé de la capitale. Cette église fut remise par le gouvernement en 1842 à des religieux italiens de l'ordre des capucins, qui l'ayant reçue très éprouvée par le temps, la restaurèrent complètement et lui donnèrent intérieurement le style lombard. Ils furent les gardiens de la tombe du fondateur de la capitale et le sont encore, mais dans leur nouvelle église, située rue Haddock Lobo, le morro do Castello ayant été rasé en 1922 et ses terres employées à des remblais en mer.



LA BAIE DE GUANABARA

Cidade velha, première fondation de Rio 1565. Cidade de São Sebastião, seconde fondation 1567

Carte manuscrite de la fin du XVI^e siècle, bibliothèque d'Ajuda à Lisbonne

Tirée du «Roteiro de todos conhecimentos que ha na costa do Brasil»



VILLEGAGNON ET LE PÈRE THÉVET
Peinture murale au palais São Joaquim, par Carlos Oswald, 1915

L'établissement des français dans la baie de Guanabara avait duré onze années, dont les trois premières avec la présence de Villegagnon. Il resta pour ses contemporains «le vice-roi de la France antarctique». C'est le nom que lui avait donné son plus remarquable compagnon le père Thévét, de l'ordre des cordeliers, natif d'Angoulême, grand voyageur et grand écrivain, aumônier de la reine Catherine de Médicis, historiographe et cosmographe du roi. Il ne passa à Guanabara que trois mois, y étant arrivé avec Villegagnon, en novembre 1555, et en étant parti en février suivant, avec Bois le Comte quand celui-ci fut envoyé quérir des renforts. Mais il était déjà venu une fois auparavant dans ces parages, et parmi ses ouvrages il en est qui intéressent beaucoup le Brésil. Dans sa «Cosmographie universelle», parue en 1575, un chapitre a pour titre: «De l'isle posée en la rivière de Guanabara et de l'heur et malheur qui s'en est ensuivy». C'est le récit, accompagné d'une carte, de l'occupation française de l'île jusqu'à la chute du fort Coligny, et dont voici le début:

«Étant sous le tropique de Capricorne, ou à quarante-cinq degrés de l'équateur et loin de l'île aux Géants de vingt-deux degrés environ, vous voyez la rivière de Guanabara, autrement dite de lanaira à cause qu'elle a similitude d'un lac pour sa grandeur, que ceux du pays appellent lanaira. En l'embouchure d'icelle, vous y voyez trois petites îles, qu'il faut côtoyer, pour entrer en la dite rivière, laquelle est d'eau salée, et y entrâmes par un détroit assez fâcheux, lequel étant passé, nous vîmes une grande roche fort dangereuse, que nous nommâmes le Ratier, laquelle est si fâcheuse que si le pilote n'est accort et bien expérimenté, il se mettra en hasard de perdre et soi et sa compagnie. Et pour ce qu'il est fort près de la dite entrée, nous y fîmes braquer deux grosses pièces d'artillerie

et quelques fauconneaux. Mais la mer se déborda un jour si outrageusement qu'elle mit artillerie et boulets au parfond d'elle: et Dieu sait la peine que nous eûmes pour les tirer hors. Passé que vous avez le Ratier, la rivière va en s'élargissant et fait un cours de plus de trente lieues en rond. Une demi lieue du Ratier, nous trouvâmes une île, pour lors dépeuplée: et c'est celle de laquelle je parle, et l'endroit où nous nous arrêta mes, laquelle ne saurait avoir plus d'une lieue de tour pour le moins. Ce fut en ce lieu que nous fîmes bâtir un fort composé de cinq boulevers, garnis de grosse et moyenne artillerie, pour nous prévaloir contre nos ennemis: et poursuivant la fortification en la plus grande diligence que faire nous était possible, y faisons travailler bon nombre de sauvages, et même les principaux d'entre nous ne s'y épargnaient pour donner exemple aux autres, qui par ce moyen furent tellement encouragés, qu'ils étaient tous prêts d'exposer leur vie pour la perfection du nouveau fort démontrant en ce faisant l'affection qu'ils avaient de faire service au roi en une entreprise si périlleuse. Ce fort véritablement était suffisant pour tenir le pays sauvage en bride, et se défendre de tout autre ennemi, si l'adversaire n'eût été parmi nous-mêmes, d'autant que de ceux qui se disaient chrétiens, il en y eut qui conspirèrent contre la vie du capitaine, d'autres qui pratiquaient les barbares, pour nous les faire courir sus et se rendre maîtres du vaisseau et de la richesse qui y pouvait être.»

Thévet avait publié d'autre part dès 1557 un livre remarquable: «Les Singularités de la France antarctique». Parmi celles-ci il a soin de faire mention du tabac. Le pilote du navire qui l'avait amené à Guanabara, Nicolas Barré, signale aussi le tabac dans sa première lettre d'Amérique. Avant eux, il est vrai, on connaissait l'existence de la plante qui se fume et Christophe Colomb déjà l'avait remarquée lors de la découverte du Nouveau-Monde, mais Thévet, le compagnon de Villegagnon, en a le premier en France rapporté et planté les graines. Voici le passage principal de sa narration sur le tabac:

«Ils ont une herbe fort singulière qu'ils appellent petun, laquelle est très utile à plusieurs choses. Ils la cueillent avec soin et la mettent sécher dans leurs logettes et en usent en cette sorte. Elle étant fraîche, ils en enveloppent quelque quantité dans une feuille de palmier fort grande en faisant un rouleau de la longueur d'une chandelle. Puis mettant le feu par un bout, en hument la fumée par la bouche et la rendent par le nez, à cause qu'elle attire et fait distiller les humeurs superflues du cerveau, et même fait passer la soif et la faim pour quelques heures, qui est cause qu'ils en usent ordinairement. Même en parlant avec vous, ils en tirent la fumée et puis parlent et recommencent ainsi plus de deux cents fois tenant telle contenance; et leur est de grand service, même allant à la guerre, pour obvier aux vapeurs et autres incommodités qui pourraient se présenter par les chemins. Les femmes en usent aussi mais peu souvent. Or si l'on prend cette fumée plus que de raison, elle entête et enivre, ni plus ni moins que font les fumées de quelque fort vin, à celui qui le tire longuement. Les chrétiens qui sont par delà en sont friands, quoique au commencement l'usage n'en est point sans danger, pour ce que autant qu'on y soit accoutumé, elle cause grandes sueurs et faiblesses, jusqu'à vous faire tomber en syncope, ainsi que j'en ai expérimenté moi-même.»

Cette narration se trouve à la fois dans l'ouvrage des «Singularités» et dans celui de la «Cosmographie». Dans ce dernier, l'auteur ajoute ces mots:

«Je puis me vanter avoir été le premier en France qui a apporté la graine de cette plante, et pareillement semé et nommé la dite plante l'herbe angoumoisine. Depuis, un quidam, qui ne fit jamais le voyage, quelque dix ans après que je fus de retour dans ce pays, lui donna son nom.»

C'est qu'entre-temps, Nicot, l'ambassadeur de France à Lisbonne, rappelé de Portugal par Catherine de Médicis après la chute du fort Coligny, avait fait présent à la souveraine de prises de tabac contre ses migraines. De là était venu alors le nom de nicotiane attribué à toute la plante. Ces souvenirs, qui rappellent comment le plaisir que donne le tabac est en France venu du Brésil, ont été évoqués naguère par l'un des membres de l'académie brésilienne des lettres, le docteur Afranio Peixoto.

Un autre des français qui se trouvèrent à Guanabara avec Villegagnon, Jean de Léry a laissé sur la campagne à laquelle il prit part un ouvrage curieux sous le titre: « Histoire d'un voyage à la terre du Brésil ». Natif de Bourgogne, Léry était émigré à Genève avec la profession de cordonnier quand il partit dans l'équipe de renfort amenée par Bois le Comte. Il resta à Guanabara de mars 1557 à janvier 1558 et termina sa vie comme pasteur en France, puis au pays de Vaud. C'est un des hommes qui furent le plus en lutte avec Villegagnon. Il avait une devise désintéressée, *PLVS VEOIR QV'AVOIR*, mais il était avant tout un protagoniste de la religion nouvelle, d'où vinrent ses mauvaises relations avec l'amiral. Il lui a voué une haine implacable et l'accuse d'avoir feint de « brûler de zèle d'avancer le règne de Jésus-Christ » pour attirer des pasteurs et des huguenots qui peupleraient son établissement, puis d'avoir rapidement tourné le dos à la réforme, et agi avec rigueur envers eux. Il fait cas de certains documents qu'aurait écrits l'amiral et de certaines oraisons que celui-ci aurait prononcées, seulement on n'en a ni les textes ni d'autres témoins, et son livre n'a été publié que vingt ans après son départ de Guanabara, alors que Villegagnon, Calvin, Coligny étaient morts. Sa conclusion, quand il raconte l'odyssée de son retour à bord de la galère Jacques, est que si lui et les siens n'avaient pas dû repartir pour l'Europe, les protestants seraient venus en nombre près du vice-roi, qui eût ainsi possédé pour la France un grand pays en la terre du Brésil. « Il y aurait à présent là dix mille français », va-t-il jusqu'à écrire. Quoi qu'il en soit, ses jugements sur le « Comportement de Villegagnon en ce pays-là » restent sujets à caution. On ne peut en tout cas juger la psychologie confessionnelle de Villegagnon sans penser à d'autres personnalités de son temps dont les convictions allèrent, la politique aidant, d'une tendance religieuse à l'autre, et sans noter qu'une fois rentré en Europe l'amiral fut l'ambassadeur de l'Ordre de Malte à la cour de France.

Léry a aussi une grande sévérité à l'égard du père Thévet, bien que ne s'étant pas trouvé en même temps que lui à Guanabara. Il s'applique avec une passion de polémiste à contester ses récits, publiés trois ans avant les siens.

Par contre le livre de Léry a un caractère objectif dans ses développements, sur « Les mœurs et façons de vivre des sauvages américains, le tout recueilli sur les lieux ». L'impression de sympathie que lui ont causée les naturels du Brésil revient sans cesse. Il a discerné chez eux une loyauté et une dignité dans la simplicité qui l'ont ému. Il fait l'éloge de leur hospitalité et de leur charité naturelle:

« Ils l'exercent de telle façon, écrit-il, que non seulement un sauvage mourrait de honte, par manière de dire, s'il voyait son prochain ou voisin, auprès de soi, avoir faute de ce que lui possède, mais aussi, comme je l'ai éprouvé, ils usent de la même libéralité envers les étrangers leurs alliés. Et plutôt pour les garantir et sans recevoir aucun déplaisir, ils se feraient hacher en cent mille pièces. »

Il les compare aux européens et les voit s'entraïdant au lieu de s'entre-nuire, pas plus athées que bien des blancs, polygames mais pas plus adultères qu'en Europe, pas plus critiquables dans leur absence de vêtements que bien des civilisés dans l'exagération des leurs :

« Plût à Dieu, dit-il, qu'un chacun de nous s'habillât modestement et plus pour l'honnesteté et nécessité que pour la gloire et mondanité. »

Reconnaissant qu'ils sont cruels, mais pour leurs seuls ennemis et allant alors jusqu'au cannibalisme, Léry ne les juge pas pires que les « gros usuriers qui mangent tout en vie tant de pauvres personnes », mais surtout il ne les trouve pas pires que ceux qui s'entre-tuent dans de sanglantes guerres civiles ou religieuses dont son époque fut le témoin :

« Qu'on n'abhorre plus tant désormais, la cruauté des sauvages anthropophages, c'est-à-dire mangeurs d'hommes, puisqu'il y en a de tels, voire de plus détestables et pires qu'eux au milieu de nous. Ceux de par delà ne se ruent que sur les nations qui leur sont ennemies, mais les nôtres se sont plongés au sang de leurs parents, voisins et compatriotes. Et il ne faut pas aller si loin qu'en l'Amérique pour voir choses si monstrueuses et prodigieuses. »

Léry a connu la nostalgie des rivages de la baie de Guanabara et il la compare au lac Léman, rapprochement où l'on doit certes voir de sa part le plus grand compliment. Il a aimé les naturels de ces rivages et il ne les oubliera jamais :

« Bien que durant une seule année en ce pays-là, écrit-il, j'aie été si curieux de contempler les grands et les petits, il m'est avis que je les voie toujours devant mes yeux. J'en aurai à jamais l'idée et l'image en mon entendement. »

Aussi quand approche le terme de son livre, il rend ce témoignage à ceux qu'il a quittés :

« Pour dire adieu à l'Amérique, je confesse en mon particulier, combien que j'aye toujours aimé et aime encore ma patrie, néanmoins, voyant non seulement le peu et presque point du tout de loyauté et fidélité qui y reste, mais, qui pis est, les desloyautés dont on y use les uns envers les autres, je regrette souvent que je ne suis parmi les sauvages, auxquels j'ai connu plus de rondeur qu'en plusieurs de par deçà, lesquels, à leur condamnation, portent le nom de chrétiens. »

Le portrait que Léry a fait du bon indien, Montaigne l'a repris deux ans après et, en lui donnant une place dans ses « Essais », il l'a fait passer à la postérité. Quelques termes de ses jugements sont célèbres :

« Je trouve qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, sinon que chacun appelle barbare ce qui n'est pas de son usage..... Nous les pouvons bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie..... Ils sont encore en cet heureux point de ne désirer qu'autant que leurs nécessités naturelles leur



LA BAIE DE GUANABARA ET LE CAP FRIO

Carte manuscrite par Jacques de Vaulx de Clay

Envoyé en reconnaissance par Philippe Strozzi à bord de la Salamandre, 1579

Bibliothèque nationale à Paris

ordonnent; tout ce qui est au delà est superflu pour eux..... Tout cela ne va pas trop mal; mais quoi, ils ne portent pas de haut de chausses....»

Fameuse aussi est sa catilinaire contre «les chrétiens qui vont empoisonnant l'Amérique par leurs emportements». Mais ce qui est de circonstance à rappeler ici, c'est que Montaigne a tenu une part de ses informations d'un serviteur qu'il s'était attaché venant de Guanabara du temps de l'expédition française et qu'il peint ainsi :

«J'ai eu longtemps avec moi un homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cet autre monde qui a été découvert en notre siècle en l'endroit où Villegagnon prit terre, qu'il surnomma la France antarctique. Cette découverte d'un pays infini de terre ferme semble de grande considération. Cet homme que j'avais était un homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre véritable témoignage; car les fines gens remarquent bien plus de choses, mais ils les glosent, et pour faire valoir leur interprétation et la persuader, ils ne se peuvent garder d'altérer un peu l'histoire. Ou il faut un homme très fidèle, ou si simple qu'il n'ait pas de quoi bâtir et donner de la vraisemblance à des inventions fausses, et qui n'ait rien épousé. Le mien était tel, et outre cela il m'a fait voir à diverses fois plusieurs matelots et marchands qu'il avait connus en ce voyage.»

Voilà comment Montaigne a pu écrire que le langage des indiens du Brésil est un langage doux qui a le son agréable et pour quoi il a encadré dans son œuvre telles strophes de leurs chansons guerrières ou amoureuses.

Mais Villegagnon lui-même leur trouvait-il tant de qualités et quel traitement leur accordait-il? Le témoignage de son adversaire Mem de Sá le dit dans les lignes suivantes d'une lettre à la cour de Lisbonne en 1560 :

«Il est avec les sauvages libéral à l'excès et observe avec eux une stricte justice; si l'un de ses gens commet une faute, il le fait pendre, aussi est-il craint de ces derniers et adoré des naturels. Il fait enseigner à ceux-ci des métiers et l'usage des armes, et comme la tribu à laquelle il est allié est très nombreuse et l'une des plus braves de la côte, il peut devenir en peu de temps extrêmement redoutable.»

Après Villegagnon et Bois le Comte, des tentatives françaises de retour et de réinstallation dans la baie de Rio de Janeiro, au cap Frio, ou dans les environs, eurent lieu à plusieurs reprises. Les chroniqueurs et historiens de cette époque signalent de nombreuses actions dans ces parages, surtout de la part des capitaines de Dieppe et du Havre, mais sans résultat effectif.

Mention doit être faite, entre autres, de la Salamandre, dont le passage à Guanabara en 1579 est lié à l'histoire du second vice-roi de la France antarctique, Philippe Strozzi, nommé secrètement par la volonté de Catherine de Médicis, sa cousine.

Le voyage de la Salamandre a été consigné sur une carte de la baie de Rio de Janeiro, dont l'auteur se trouvait à bord et était pilote et cartographe de la marine, Jacques de Vaulx de Claye. Ses légendes laissent discerner que le navire était là en reconnaissance militaire. On y voit comment ayant doublé l'île de Villegagnon, évité le fort du bord de l'eau et tourné l'île à la Croix, il faut prendre la ville à revers et quel abri peut servir de retraite. C'est un village désigné sous le nom d'Araroue, et noté

comme ayant été pris par les français de ce navire, sans d'ailleurs qu'il y ait eu fait de guerre.

La Salamandre avait pour commandant Jean de Coquigny, capitaine de la marine royale et pour propriétaire Philippe Strozzi. Elle était venue, sur les côtes du Brésil, en éclaireur pour le compte de celui-ci. C'est que depuis son avènement au trône de Portugal en 1578, le vieux cardinal-roi Henri avait mis à l'encan sa propre succession. Catherine de Médicis s'était trouvé des titres de parenté suffisants pour se mettre en ligne avec Philippe II d'Espagne et avec le prétendant portugais, Dom Antonio, chevalier de Malte, grand prieur de Crato.

Les trois fils aînés de la florentine avaient porté la couronne de France, la troisième avait même porté aussi celle de Pologne. Elle en voulait une pour le quatrième, François d'Alençon, duc d'Anjou. Parmi ses rêves, elle avait jeté son dévolu sur le Brésil. Elle en faisait le prix de la protection qu'elle accorderait à Dom Antonio en se désistant à son profit du Portugal et en l'aidant à évincer Philippe II.

Le cardinal meurt; Dom Antonio est proclamé roi; mais tout de suite Philippe II s'impose par une grande victoire du duc d'Albe à Alcantara, aux portes de Lisbonne, et quand arrivent à Guanabara, plusieurs mois après, quatre vaisseaux français pour notifier l'avènement de Dom Antonio, ils n'ont plus qu'à virer de bord. Le gouverneur Salvador Corrêa de Sá avait pris parti pour Philippe II. Toutefois les Açores sont restées fidèles, on poursuivra la lutte. Henri III, assisté de sa mère, donne à Strozzi des lettres patentes, le 7 septembre 1581, qui sont une « nomination de lieutenant-général ou vice-roi, en certain endroit où le sieur Strozzi s'acheminait, sans qu'il soit besoin de spécifier plus particulièrement ». La rédaction est mystérieuse, mais de sa main appesantie par l'âge, Catherine de Médicis avait ajouté le plan secret: Strozzi occupera Madère, achèvera de remettre les Açores sous la domination portugaise, s'assurera les îles du Cap Vert, et se rendra vers le Brésil avec son armée.

Ainsi c'était du Brésil qu'il était nommé vice-roi. Par malheur le sort des armes lui fut défavorable. Aux Açores, le 25 juillet 1582, une grande bataille navale, où se trouvait d'ailleurs la Salamandre, est perdue par lui. Fait prisonnier à bord du vaisseau amiral espagnol, il est transpercé d'un coup de dague et jeté à la mer.

La France n'est reparue militairement parlant, avec des opérations d'envergure, dans la baie de Guanabara qu'à une seule époque, lors de la guerre de succession d'Espagne, pendant laquelle le Portugal avait pris parti pour l'archiduc autrichien. Deux expéditions successives, liées l'une à l'autre, eurent lieu alors, en 1710 et 1711, celle de du Clerc et celle de Duguay-Trouin.

Du Clerc, capitaine de vaisseau, ayant été repoussé par les portugais à l'entrée de Guanabara, s'en fut débarquer dans le voisinage sur un point non défendu et inhabité de la côte de l'Atlantique, à Guaratiba. Y laissant son escadre, il pénétra dans la capitale avec un millier d'hommes seulement. Coupé de tout, il fut aussitôt en échec; après des combats dont le principal eut lieu à l'emplacement du théâtre municipal actuel, il fut retenu captif à Rio, où survint sa fin tragique six mois après.



LA PORTE VILLEGAGNON A L'ÉCOLE NAVALE
Vue prise pendant la construction de l'école, 19 novembre 1935

Forteresse de Notre Dame
de la Conception de Villegagnon

Commencée en 1775, sous le règne de D. José I.
Étant vice-roi et capitaine général de mer et de terre
des états du Brésil l'illustrissime et excellentissime
Dom Luiz de Almeida Portugal, second marquis de
Lavrado, membre du conseil de Sa Majesté, général
de ses armées, conseiller de guerre.



LE CANON DE DUGUAY-TROUIN

Musée historique de Rio

L'une des pièces de grosse artillerie qui avaient été mises à terre par Duguay-Trouin à l'île das Cobras, y est restée lors de son départ, le 11 novembre 1711. Dernièrement elle a été transportée au musée historique de Rio; parmi d'autres trophées, elle fait l'ornement de la cour intérieure, avec sa culasse décorée d'un beau relief à l'image du roi-solci. Le couvent de São Bento, qui du haut de sa colline en face de l'île prit une part active à la résistance, garde de son côté quelque-uns des boulets qui l'atteignirent.



La Navigation



Le Commerce

MONUMENT DU CENTENAIRE DE L'OUVERTURE DES PORTS BRÉSILIENS, 28 JANVIER 1908

Ouvre du sculpteur français Eugène Bénéat au pied de la colline de Gloria, 1908

Inspirée des statues de la place de la Concorde



ILHE DE VILLEGAGNON ET L'ÉCOLE NAVALE

Vue prise de la plage de Flamengo, 1935



LA RUE DES TAMOYOS
Le Corcovado

Duguay-Trouin, arrivant avec dix-sept vaisseaux puissamment armés, pénétra dans la baie malgré les forts d'entrée, réussit à opérer le débarquement de quatre mille hommes avec du matériel, à s'établir fortement dans l'île das Cobras et à faire la conquête de la ville. Entré le 11 septembre 1711, il suspendit les hostilités après avoir requis une contribution d'autant plus élevée que les richesses du Brésil, depuis la récente découverte de l'or par les bandeirantes, suscitaient de plus grands appétits. Dès qu'elle fut versée, le 4 novembre, Duguay-Trouin évacua la ville, laissant seulement quelques forces dans l'île das Cobras et celle de Villegagnon pour se protéger pendant sa sortie. Le 13 novembre les navires mettaient à la voile pour la France.

Par la suite les couleurs françaises devaient paraître assez souvent sur les eaux de la baie de Guanabara, pour des visites protocolaires ou des passages de bâtiments de guerre en station ou des escales scientifiques. Bougainville a marqué le souvenir de la sienne par cette parole dans la relation de son voyage autour du monde : « Nous avons joui, pendant notre séjour à Rio de Janeiro, du printemps des poètes. »

De grands jours vinrent pour le nom de la France à Guanabara lors des missions mémorables de savants et d'artistes, envoyés de Louis XVIII ou exilés bonapartistes en 1816, puis aux époques des mariages brésiliens du prince de Joinville et du comte d'Eu, fils et petit-fils de Louis-Philippe, qui épousèrent des princesses fille et petite-fille de Pedro I.

Aujourd'hui, le drapeau de la France flotte pour toujours en un point de la baie de Guanabara, grâce à des circonstances heureuses et éminemment pacifiques. Sur la plage de Flamengo, à quatre cents mètres de l'endroit où la rivière Carioca se jette dans la mer et du côté de sa rive droite, la France antarctique est ressuscitée diplomatiquement par l'acquisition d'une ambassade. C'est dans les parages mêmes où avaient vécu ses premiers colons que cette nouvelle installation vient de se faire.

Devant elle se trouve l'île qui porte le nom illustre de Villegagnon. Derrière elle une rue de palmiers royaux et de flamboyants se termine en une échappée vers le Corcovado ; cette voie, qui est près du lieu de leur dernier combat, porte le nom des tamoyos.



ARMES DE LA VILLE DE RIO DE JANEIRO



LA PLAGE DE FLAMENGO ET LA BASSE VALLÉE DU RIO CARIÓCA VERS 1820

Vue prise de la colline de Gloria, avec la carrière du Cattete

Dessin par Rugendas dans son «Voyage pittoresque au Brésil», 1835

BEIRA MAR AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Parmi cette symphonie universelle de la nature, l'homme étonné et comme ébloui croit assister à l'apothéose de la création divine.

MAURICE TRUBERT

GUANABARA, sur la partie de sa rive carioca, où se trouve la capitale, a subi depuis une trentaine d'années des changements qui l'ont grandement transformée. Un magnifique quai-promenade suit maintenant ses contours : c'est l'avenida Beira Mar, c'est-à-dire l'avenue du bord de la mer, qui porte en outre au long de son parcours une série de noms, dont celui de praia do Flamengo, du pied du morro de Guaratiba, partie la plus élevée de la colline de Gloria, jusqu'au morro da Viuva, à l'entrée de la baie de Botafogo. En outre la rivière Carioca, la rivière sacrée des tamoyos, a été couverte, ne se laissant plus voir qu'au point même de son embouchure dans l'immense Guanabara, et le long de sa haute vallée à la descente du Corcovado. Son cours disparaît à la sortie du largo de Boticario, où le murmure de ses eaux cristallines évoque encore les temps passés pour les hôtes de cette petite place retirée et si tranquille, aux charmantes et vieilles demeures, refuge de l'âme brésilienne.



FONTAINE DU LARGO DE BOTICARIO AU BORD DU RIO CARIÓCS, 1848
Vue prise dans les jardins de M. Paulo de Bettencourt, 1936

Partout les travaux exécutés sur la rive de Guanabara dans la cité ont fait avancer notablement les terres sur la mer. Celle-ci autrefois pénétrait dans l'intérieur, en formant des plages assez basses d'un caractère plus ou moins marécageux. Les premiers embellissements de la rive remontent au temps des vice-rois, notamment à Luiz de Vasconcellos, le cinquième. Il fit, en rasant la petite colline des Mangueiras à côté de la place dos Arcos, combler la lagune du Boqueirão, pour y créer un jardin devenu le Passeio Publico, avec une terrasse sur la mer, et près du palais où il régnait, il transforma la grande place de nos jours appelée place du quinze novembre, la complétant par un quai et des marches de débarquement rappelant Lisbonne et le Tage.

Lorsqu'un quartier de résidences vint à se constituer près de la plage de Flamengo, on ne bâtit point en bordure immédiate de la côte aux eaux généralement trop stagnantes, parfois au contraire trop débordantes. Les façades furent tournées vers l'intérieur sur la chaussée parallèle à la mer qui rejoignait la baie de Botafogo et qui est devenue la rue Senador Vergueiro. Des jardins en arrière de ces maisons les reliaient à la plage.

Quelques illustrations permettent de se rendre compte de l'état ancien de ces parages. Une des plus démonstratives est une gravure d'après un dessin original de l'allemand Rugendas, qui visita le Brésil de 1821 à 1825. Elle montre toute la plage de



LA PLAGE DE FLAMENGO ET LA HAUTE VALLÉE DU RIO CARIOCA EN 1821
 Vue prise de la fazenda du général van Hogendorp entre les morros Inglez et Dona Martha
 Dessin par Maria Graham dans son «Journal of a voyage to Brazil» 1824

Flamengo, depuis les abords du morro da Gloria jusqu'à son extrémité où se trouve présentement l'ambassade de France, et l'on y voit bien les habitations anciennes en retrait par rapport à la mer, ou groupées près de la rivière Carioca.

Une autre vue, qui est de la fin de 1821, donne le panorama de la région de Flamengo, depuis la vallée supérieure du Carioca, vallée portant actuellement les noms de rua das Larangeiras, rua Cosme Velho, ladeira do Ascurra. La vue en question a été prise d'une fazenda située au terme de cette dernière voie, à côté du morro Inglez, dans les contreforts du Corcovado. Cette fazenda appartenait alors à un personnage dont le nom a été retenu par l'histoire, le général comte Dirk van Hogendorp, homme d'état hollandais, gouverneur aux Indes, ambassadeur de la cour de Hollande, général de Napoléon et qui fut chargé de maintes missions par l'empereur. Quand le souverain fut captif à Sainte-Hélène, il se réfugia au Brésil, où il débarqua le 10 février 1817.

L'année de son arrivée était celle de la révolution de Pernambouc et de la préparation par Joseph Bonaparte, alors aux États-Unis, d'un plan d'évasion ayant pour base l'île de Fernando de Noronha. Du haut de la cime qui dominait sa maison, Hogendorp devinait le point de l'océan où était le maître pour qui il avait une admiration et une

dévotion à toute épreuve. Il savait que de temps à autre des voiliers allaient furtivement guetter les mouvements de la croisière de surveillance. Les plus hautes personnalités, brésiliens, diplomates et autres étrangers, le recherchaient comme un homme de réputation et de valeur. Le prince Dom Pedro, quand il devint régent, eût voulu faire de lui un de ses ministres, mais «le solitaire du Corcovado», comme il s'appelait, voulait le silence de la retraite. Il vécut modestement du revenu des plantations de café et des fabrications de vin d'orange et de charbon de bois de sa fazenda de Novo Sion, appelée ainsi du nom de la maison de campagne de sa mère près de la Haye. Il s'y éteignit le 17 octobre 1822.

Parmi les visiteurs qui ont laissé la narration de leur rencontre avec lui, Jacques Arago, von Leithold, l'amiral Jurien de la Gravière, se trouva une dame anglaise, Maria Graham, femme d'un officier de marine de la mission de l'amiral Cochrane au Brésil, qui a exécuté sur place un dessin des vastes horizons de sa chaumière et l'a fait graver pour des récits de voyage. Grâce à cette image, un ministre des Pays-Bas, le docteur Pleyter, épris de la mémoire de l'illustre émigré, a pu retrouver le lieu de sa retraite. Il y a fait placer lors du centenaire de sa mort une haute dalle de granit apportée de Hollande, rappelant sa grande existence. Ses compatriotes ont voulu honorer en lui le promoteur des principes de liberté en matière coloniale et le Brésil a pris en garde son monument, se souvenant que les fondateurs de l'indépendance l'avaient en amitié.

Son ancienne demeure rajeunie est devenue une propriété administrative et sert en général de résidence estivale à l'un des ministres du gouvernement.

D'autres vues de l'ancien Flamengo sont dues aussi au talent d'un anglais, secrétaire de la légation britannique au Brésil, dont il fut plusieurs fois chargé d'affaires entre 1832 et 1844, William Gore Ouseley, plus tard sir William. Il avait beaucoup de goût et a fort bien rendu la lumière du Brésil. Ses aquarelles sont restées réputées. L'une d'elles représente l'extrémité de la plage de Flamengo, au point même où se trouve aujourd'hui l'ambassade française. Une autre œuvre de ce diplomate est prise du haut du morro da Viuva et reproduit très artistiquement l'entrée de la baie et l'océan.

Le morro da Viuva n'était point alors fortifié. Le désarmement quasi général de la baie avait été décidé par le gouvernement de la régence au début du règne de Dom Pedro II. Mais à la suite d'incidents survenus en 1862, une réaction se produisit et toute l'entrée de Guanabara fut mise en état de combattre. Le morro da Viuva fut occupé militairement et doté d'un fort, qui eut un rôle particulièrement actif pendant la lutte intérieure de 1893-94. Il avait toutefois depuis longtemps cessé d'avoir une valeur stratégique et servait d'abri à des vétérans de la guerre du Paraguay, quand il fut rasé en 1922. Son emplacement permit le passage d'une voie le long de la mer entre Flamengo et Botafogo. Ainsi qu'on le verra plus loin, ce n'est pas seulement le fort, mais le morro qui était voué en partie à disparaître lors de la création de la Beira Mar d'aujourd'hui.

Ce travail, à la fois si beau et si utile, a été exécuté en trois étapes principales. La première est contemporaine de l'ouverture de l'avenue centrale portant le nom du grand ministre Rio Branco et allant du port, à travers toute la cité des affaires, au point opposé sur la baie, le Passeio Publico. Commencée le 8 mars 1904, l'avenue centrale fut inaugurée dès le 15 novembre 1905. Elle a été taillée au milieu de l'agglomération.



«LE SOLITAIRE DU CORCOVADO», 1817-1822
 La fazenda de Novo Sion
 Tableau de l'institut royal colonial à La Haye



LE GÉNÉRAL COMTE DIRK VAN HOGENDORP
 Tableau de l'institut royal colonial à La Haye



LA FAZENDA DU GÉNÉRAL VAN HOGENDORP
Située au pied du Corcovado
Vue prise en 1936



MONUMENT AU GÉNÉRAL VAN HOGENDORP A RIO
 Érigé dans son ancienne fazenda par la Hollande en 1922

Dirk van Hogendorp
 1761-1822
 Hollandais
 Réformateur du système colonial
 Général de Napoléon
 Mort ici



ÉTAT ACTUEL DE LA RÉSIDENCE DU GÉNÉRAL VAN HOGENDORP AVEC SON MONUMENT

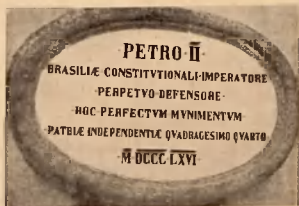
mération des immeubles et dans le bord du morro do Castello, avec une sûreté et une vigueur d'exécution dont les témoins parlent encore. Son créateur était l'ingénieur Paul de Frontin, fils de français, directeur de remarquables entreprises, dont une des plus fameuses fut le dédoublement, exécuté avec une célérité prodigieuse, de la voie ferrée traversant la serra do Mar sous dix-sept tunnels pour relier la capitale fédérale à celle de l'état de Saint-Paul.

Le premier tracé de Beira Mar a eu pour objet la construction d'un quai à trois chaussées depuis le Passeio Publico jusqu' au morro da Viuva, et au delà de ce morro le long de l'anse de Botafogo. L'ensemble faisait partie du programme qui a métamorphosé la vie de Rio sous la présidence de la république du président Rodrigues Alves, pendant la préfecture de Pereira Passos resté l'Hausmann brésilien. Ce programme a porté non seulement sur la construction de nouvelles artères et celle d'un port commercial, mais sur l'assainissement général et sur la suppression de la fièvre jaune par les mesures scientifiques et énergiques du docteur Oswaldo Cruz, le Pasteur brésilien.

Le quai de Beira Mar, dans la partie s'étendant du Passeio Publico au morro da Viuva en contournant celui de Gloria, eut pour auteur Miran Latif, qui exécuta égale-



LE FORT DU MORRO DA VIUVA 1866-1922
Vue prise le 23 octobre 1920



INSCRIPTION DE LA PORTE DU FORT, ACTUELLEMENT AU MUSÉE HISTORIQUE DE RIO

PEDRO II
Étant empereur constitutionnel du Brésil
Et son défenseur perpétuel
Ce monument fut achevé
L'an 44 de l'indépendance de la patrie
1866



LA PLAGE DE FLAMENGO ET LE PAIN DE SUCRE

Vue prise près de l'emplacement actuel de l'ambassade de France

Aquarelle de W. G. Ouseley, diplomate anglais, dans son album «Views in South America» 1852

ment nombre de travaux publics de haute envergure, tels que le chemin de fer d'Ouro Preto. Ses collaborateurs pour cette section du quai furent les ingénieurs Mario de Oliveira Roxo et Cunha Lima. L'œuvre fut menée à bien de 1905 à 1906 dans un délai de dix-sept mois, ce qui fut un record de rapidité. Les travaux similaires pour la baie de Botafogo furent faits par l'ingénieur Machado de Mello et terminées en 1905.

L'entreprise confiée à M. Latif comprenait d'autre part le sectionnement du flanc du morro da Viuva qui est du côté des terres, pour établir une voie de jonction entre Flamengo et Botafogo. Cette nouvelle artère, appelée d'abord avenida da Ligação, est maintenant l'avenida Oswaldo Cruz. Il y avait hâte à la faire, de même que les quais, en raison de la préparation d'une exposition, dont l'emplacement était au voisinage du Pain de Sucre et l'ouverture fixée à 1908, pour le centenaire de l'ouverture des ports du Brésil au commerce étranger.

Plus tard, en 1922, on s'est attaqué également à la pointe du morro da Viuva, lors de la disparition du fort, et à son flanc maritime, pour créer une seconde voie de jonction contournant ce morro du côté de la baie de Botafogo. Elle porte le nom du fameux juriste Ruy Barbosa.



L'ENTRÉE DE LA BAIE DE GUANABARA

Vue prise du morro da Viúva

Aquarelle de W. G. Ouseley, diplomate anglais, dans son album «Views in South America» 1852

On continue du reste à réduire l'extrémité de ce morro pour l'exploiter comme carrière. Son granit, d'une nuance ocre où courent des veines aux tons vivants, est très apprécié. Il reçoit de nombreuses utilisations en architecture et en décoration. Il avait été d'une particulière utilité lors de la construction des nouveaux quais et de leurs parapets. Il a servi ensuite pour les travaux d'enrochement exécutés à l'effet de protéger la muraille verticale des quais des colères de la mer. De gros blocs de ce granit ont été jetés le long de leur base pour briser les flots. On a constaté en effet que la mer, même dans l'anse si fermée de Botafogo, avait parfois des réactions violentes contre cet obstacle qui l'empêche de s'étaler sur des terres doucement inclinées. Jadis on avait déjà dû se préoccuper d'arrêter l'inondation de ces terres, et le peuple de Rio élevant un monument au marquis de Lavradio, son quatrième vice-roi, sous la forme d'une fontaine qui est rua da Gloria, y mit une inscription en 1772 rappelant qu'il avait «refréné les incursions des mers».

Le phénomène des marées envahissantes se produit plutôt à l'époque des équinoxes. Il a un caractère qui au premier abord peut sembler un peu mystérieux, car la mer ne paraît pas toujours démontée; des lames de fond d'une vaste ampleur arrivent

à la digue, la frappent avec un grondement d'orage et sautent contre elle à une grande hauteur. L'eau retombe en partie sur le quai et peut déferler jusqu'au seuil des habitations. Ces jours-là les voitures ne doivent plus circuler que sur la chaussée la plus proche des maisons, non seulement pour ne pas recevoir l'avalanche d'eau et de pierres, mais par précaution à l'égard des curieux qui veulent regarder la mer et, reculant brusquement au moment où elle arrive sur eux, risquent de se faire renverser. Parmi les ressacs les plus impressionnants qu'on ait enregistrés, il en est survenu un en 1921, au début de juillet cette fois, qui dura plusieurs jours avec la même intensité. Parapets et réverbères furent emportés, par endroits les quais disloqués et les dégâts considérables, surtout en face du Passeio Publico et de l'avenue centrale. Ce sinistre fut une occasion de noter les qualités du ciment qu'avaient tenu à employer les constructeurs du quai de la praia do Flamengo et qui était du ciment naturel français résistant à la désagrégation de l'eau de mer. Il n'avait pas laissé les pierres se déjoindre et l'eau eut moins de prise sur elles.

Quand on a contruit ensuite de nouveaux quais, comme il va être dit, entre le morro da Gloria, le Passeio Publico et au delà, on leur a donné, pour neutraliser le ressac, une section épicycloïdale, qui rejette la vague sur celle qui la suit. Mais pour plus de précaution, on recourut en plus à l'enrochement. Depuis ces dispositions, les effets du ressac ont été bénins le long de Flamengo et de Botafogo. Quand il s'en produit, l'eau rebondit encore en quelques points sur les premières chaussées du quai et c'est parfois le cas devant l'ambassade de France, mais sans causer de dégâts.

Le quai de Beira Mar, tel qu'il avait été créé contournant le morro da Gloria, rendit en ce point un service inappréciable pour la circulation de la capitale. Par suite de la descente des collines de Santa Thereza et de Nova Cintra vers la mer, toutes les communications entre le quartier des affaires et ceux des résidences étaient auparavant comme étranglées à cet endroit dans un unique passage, la voie du Cattete derrière le morro da Gloria. La place manquant toujours dans ces parages, une seconde transformation y eut lieu à l'occasion de la célébration du premier centenaire de l'indépendance du Brésil, et de l'exposition universelle de 1922. Ce fut la deuxième étape de la création de l'avenue Beira Mar, le président Epitacio Pessoa étant président de la république et Carlos Sampaio préfet de la ville. On fit alors avancer sur la mer toute la partie du quai de Beira Mar qui était entre le morro da Gloria et le Passeio Publico, ainsi que devant les plages de l'église Santa Luzia et de la Casa da Misericordia. Celles-ci avaient déjà été bordées d'une chaussée en 1919 pendant la préfecture du comte de Frontin qui l'avait fait appeler avenue du président Wilson. En outre dans cette direction, à l'extrémité qui était la pointe du Calabouço, on prolongea le continent par une longue bande de terrain. Les espaces pris sur la mer furent comblés par les terres d'une partie du morro do Castello. Sur l'esplanade créée ainsi entre la colline de Gloria et l'avenue centrale devaient être faites plus tard la place de Camoëns et la place de Paris.

Après cette seconde phase de transformations, la configuration de Beira Mar ne fut plus modifiée jusqu'à la présidence actuelle de la république. Cependant il fut largement question d'elle, car dans cet intervalle, l'urbanisation de la ville fit l'objet de nouvelles études, en partie exécutées sous le gouvernement du président Washington Luiz, grâce à l'initiative du préfet Antonio Prado en 1928.

C'est alors que les jardins de la place de Paris furent plantés, ornés de jets d'eau, de statues, et ont ajouté leur parure à des horizons uniques au monde. Mais surtout, toute une remodelation de la ville fut élaborée, pour laquelle les hautes autorités brésiliennes firent appel notamment au concours d'un des premiers architectes du gouvernement français, Alfred Agache. Admirateur de la capitale du Brésil, il s'appliqua à en bien comprendre les besoins. D'accord avec ses vues, la préfecture reprit le projet d'antan de suppression du morro do Castello. On abattit en 1928, au grand profit de la cité commerçante et de son aération, la région arrière de ce morro, dont la façade maritime avait disparu en 1922. Elle fondit sous la pression des water-guns.

Cet aplanissement rend possible la formation d'un quartier neuf dont l'aménagement est en voie de réalisation, avec un large carrefour central où sera placé un monument commémoratif de la fondation de Rio de Janeiro. L'artère principale de ce quartier est une avenue parallèle à l'avenida Rio Branco et destinée à la doubler. Plantée d'arbres qui sont des bégoniacées aux fleurs orangées, elle a commencé à se bâtir et elle s'appelle l'avenida Apparicio Borges. Débutant à Beira Mar, elle est tracée dans l'alignement du Pain de Sucre, passe aux abords de l'église Santa Luzia et des constructions en cours du ministère du travail et du commerce, et est continuée en ligne presque directe par la rue ancienne du 1^{er} mars. Elle conduit ainsi à la chambre des députés, à la cathédrale, à trois autres églises, à l'ancien palais impérial, à la place du 15 novembre, à la poste centrale, à la banque du Brésil, pour finir le long du nouveau ministère de la marine devant la colline de São Bento. Au pied de celle-ci, il est facile de rejoindre la place Mauá, où aboutit de son côté l'avenue centrale. On a ainsi un circuit complet. Son usage sera d'autant plus précieux que le mouvement s'est développé avec une intensité dépassant toutes les prévisions.

Les projets mis sur le tapis en 1928 avaient prévu la nouvelle artère en question. Ils comportaient en outre pour un avenir lointain une emprise sur la baie de Guanabara, depuis la péninsule du Calabouço jusque vers la pointe de Gloria, suivant une ligne dont la praia do Flamengo serait le prolongement, ainsi que l'érection d'une porte monumentale sur les nouveaux terrains. Ceux-ci eussent été constitués à l'aide des terres du morro de Santo Antonio, dont on eût conservé cependant le monastère avec ses églises, en le laissant isolé, comme un calvaire, suivant une suggestion du docteur José Marianno. Ces projets, qui forment une partie du plan général de remodelation et d'extension, connu sous le nom de «plan Agache», concordaient pour ce quartier avec les propositions anciennes des architectes J. Cortez et A. Bruhns.

Lors de la venue au pouvoir du gouvernement de 1930, le plan Agache a été l'objet d'un rapport approuvé, sous réserve de modifications de détail ou de circonstance, présenté par une commission d'architectes et hygiénistes brésiliens chargés officiellement de son examen. Le président était M. A. Godoy le rapporteur M. José Marianno.

Le programme ainsi envisagé ferait avancer le quai de Beira Mar assez loin dans la baie, mais il n'est pas plus hardi que d'autres plans mis en avant dès la création de ce quai en 1905 et qui prévoyaient pour des temps indéterminés une conquête de la baie allant de l'ancienne pointe de Calabouço à l'île de Villegagnon et au morro da Viuva.

Ce sont des conceptions qui font leur chemin et dont on voit à présent un com-

mencement d'exécution. C'est dans ce sens en effet que sous la présidence de la république du président Getulio Vargas, a été accomplie la troisième transformation de Beira Mar, venue modifier son site et intensifier encore la vie de la région où bat le cœur de Guanabara. On a élargi la péninsule du Calabouço en comblant une partie de la baie entre elle et l'île de Villegagnon avec des sables pris sous les eaux de Botafogo. Depuis deux ans les noirs navires de la compagnie Lage ont fait la navette jour et nuit devant le quai de Flamengo chargés de ce sable, et chaque grain apporté a créé en s'accumulant l'aéroport Santos Dumont, déjà en partie utilisé par les compagnies de transports aériens.

Le plan Agache avait lui aussi prévu leur installation dans la baie de Guanabara, sous la forme d'un point d'embarquement au Calabouço, d'où les voyageurs auraient gagné l'île du Gouverneur, destinée dans ce plan à être la base aérienne générale, mais celle-ci eût été ainsi à douze kilomètres de la ville au lieu d'être au centre.

L'extension actuelle de la pointe du Calabouço fait que l'île de Villegagnon ne sera presque plus une île; une simple passe l'isole de la terre et un pont se construit au-dessus de cette passe. Mais elle gardera une apparence d'île puisque toute la surface du Calabouço restera pour les avions plane et nue au niveau de l'eau. L'île elle-même, au contraire, a grandi au-dessus des flots et c'est de tous les changements celui qui frappe le plus au premier abord. La voici tout entière occupée par des constructions élevées du style le plus moderne.

Aujourd'hui d'ailleurs, le long de l'avenue Beira Mar, les habitations se convertissent l'une après l'autre en gratte-ciel et il en surgit partout dans les quartiers neufs. Leur hauteur est en général d'une douzaine d'étages et le cadre de la nature est si vaste qu'il peut s'accommoder de leur présence, mieux qu'en d'autres villes. Leur ensemble produit même en certains points des effets intéressants. Au reste ce sacrifice à la mode était inévitable, à cause de la vue admirable dont il est avantageux de profiter et du grand air de la mer dont le souffle est si recherché dans la capitale brésilienne.

Certains urbanistes viennent à penser qu'au lieu de supprimer le morro de Santo Antonio on pourrait l'utiliser et sur sa vaste plate-forme bâtir des édifices, qui domineraient la cité et la baie avec une vue exceptionnellement étendue de tous côtés sur la ville et le cirque des montagnes. Leur base serait à la hauteur du sommet des gratte-ciel actuellement bâtis au niveau de la mer et qui n'existaient pas naguère. Ils seraient au-dessus d'eux et non derrière eux. On aurait ainsi un amphithéâtre naturel.

Les nouveaux bâtiments de Villegagnon ont été terminés dans leurs grandes lignes en 1936. Ils sont l'école navale de la marine brésilienne, qui occupe toute l'île. Juste en face de la barre de Guanabara, devant le libre horizon du large, elle se dresse imposante, et elle apparaît comme une manifestation extérieure de l'intérêt du Brésil pour la marine. Tous les navires qui pénètrent dans la baie passent à ses pieds avant d'arriver au port, et tous les avions et hydravions viendront se poser à sa base.

Maintenant à Rio de Janeiro l'avenida Beira Mar commence, peut-on dire, dans l'île de Villegagnon. Faisant le tour des plus belles rives de Guanabara, et après un court tunnel atteignant l'océan, elle se continue par les avenues tracées sur les plages et les corniches d'une mer aux vagues puissantes. La plus proche de Guanabara, l'avenida Atlantica, avait été construite initialement en 1908 par les soins du préfet

Serzedello Corrêa. En 1919, elle fut reconstruite et élargie telle qu'on la connaît à présent, pendant que le comte de Frontin était préfet. La même année, il faisait aménager la plage suivante, alors appelée avenue méridionale. Quant à la dernière partie du trajet, l'avenida Niemeyer, qui domine le large, elle avait été ouverte en 1916 sur ses plans. Elle fut continuée, terminée et éclairée pendant la préfecture de Carlos Sampaio en 1920. Ces promenades vraiment royales furent ainsi prêtes pour fêter Albert I et la reine Élisabeth, quand ils vinrent cette année-là remercier le Brésil de s'être prononcé dès la première heure en faveur de la Belgique en 1914.

Cet ensemble peut encore être embelli par le projet annoncé d'une liaison entre Guanabara et l'Atlantique par la brèche qui sépare le Pain de Sucre du continent, entre les collines de Urca et de Babylonia. Cela mettra sur le circuit la praia Vermelha, ravissante entre toutes.

Œuvre remarquable des ingénieurs brésiliens pendant les trente dernières années, les promenades côtières se déroulent, depuis l'île de Villegagnon, jusqu'à la barre de la Tijuca, sur un parcours de vingt-cinq kilomètres devant les plus magnifiques panoramas de la terre. Leurs aspects emportent l'admiration, la nuit comme le jour. Voilà le rayonnement des lieux où fut le fort bâti jadis par l'amiral français.



L'AVENIDA BEIRA MAR A SON POINT DE DÉPART PRÈS DE VILLEGAGNON
Vue prise en décembre 1936



L'AVENIDA BEIRA MAR . CRÉATION DU QUAI DE FLAMENGO
Vue prise le 24 mai 1906.

negatif



CRÉATION DE L'AVENIDA RIO BRANCO
Vue prise en 1905



L'AVENIDA BEIRA MAR . CRÉATION DU QUAI DE FLAMENGO
Vue prise le 24 avril 1906



+ BÂTIMENT EXISTANT ENCORE AU CENTRE DE L'AMBASSADE DE FRANCE
Agrandissement de la vue de 1906



L'AVENIDA BEIRA MAR - CRÉATION DU QUAI DE FLAMENGO
Vue prise le 24 avril 1907



AVENIDA DA LIGAÇÃO ET TRAVESSA UMBELINA
Vue prise 12 mars 1906



L'AVENIDA BEIRA MAR - LE QUAI DE FLAMENGO
Vue prise le 24 avril 1936

Neg 1537F



AVENIDA OSWALDO CRUZ ET TRAVESSA UMBELINA
Vue prise en 1931



L'AVENIDA BEIRA MAR . CRÉATION DU QUAI DE BOTAFOGO
Vue prise le 19 novembre 1905



L'EXPOSITION DE 1908 PRÈS DE L'AVENIDA BEIRA MAR
La colline de la Uru et le Pain de Sucre



L'AVENIDA BEIRA MAR . CRÉATION DU QUAI DE LAPA
Vue prise le 21 décembre 1906



L'EXPOSITION DE 1908 PRÈS DE L'AVENIDA BEIRA MAR
Pavillons des états de Minas et de Saint-Paul



L'ÉGLISE SAINT-SÉBASTIEN SUR LE MORRO DO CASTELLO, 1583-1922
Vue prise le 1^{er} novembre 1921



L'ÉGLISE SAINT-SÉBASTIEN
Dernier office célébré le 1^{er} novembre 1921



L'ÉGLISE SAINT-SÉBASTIEN ET L'ÉGLISE SANTA LUZIA
Vue prise le 1^{er} novembre 1921



L'ÉGLISE SAINT-SÉBASTIEN
Dernier office célébré le 1^{er} novembre 1921



L'église Saint-Sébastien

LE MORRO DO CASTELLO
Vue prise du Palace Hotel, le 28 octobre 1920

L'école des beaux-arts

DESTRUCTION DU MORRO DO CASTELLO . L'ÉGLISE SAINT-SÉBASTIEN
Vue prise le 14 mars 1922



Les derniers jours de l'église Saint-Sébastien

La bibliothèque nationale et l'école des beaux-arts

DESTRUCTION DU MORRO DO CASTELLO

Vue prise le 9 juillet 1922



L'EMPLACEMENT DU MORRO DO CASTELLO ET LA POINTE DU CALABOUÇO

La rue des Nations de l'exposition de 1922

Vue prise du morro Dona Martha en 1924



DESTRUCTION DU MORRO DO CASTELLO
Remblai de la plage de Santa Luzia, 14 mars 1922



DESTRUCTION DU MORRO DO CASTELLO
Remblai de la plage de Santa Luzia, 25 janvier 1922



DESTRUCTION DU MORRO DO CASTELLO . L'ÉGLISE SAINT-SÉBASTIEN
Vue prise le 25 mai 1922



DESTRUCTION DU MORRO DO CASTELLO . L'ÉGLISE DES JÉSUITES ET L'HOPITAL SAINT-ZACHARIE
Vue prise le 14 novembre 1922



DESTRUCTION DU MORRO DO CASTELLO
Les water-guns, vue prise le 9 octobre 1922



DESTRUCTION DU MORRO DO CASTELLO
Les water-guns, vue prise le 30 août 1922



DESTRUCTION DE LA PARTIE ARRIÈRE DU MORRO DO CASTELLO
Vue prise le 11 novembre 1928



DESTRUCTION DE LA PARTIE ARRIÈRE DU MORRO DO CASTELLO
L'architecte Agache, le président de la république Washington Luiz, le préfet de Rio Antonio Prado
Vue prise au début de mai 1928



Restaurant de l'exposition de 1922

LA POINTE DU CALABOUÇO
Vue prise le 15 mars 1924

L'île de Villegagnon et la barre

Calabouço
Futur aéroportLE QUARTIER DES AFFAIRES, 1931
Place du Castello
Rua 1^o de MarçoAvenida Rio Branco
Place MauáMorro Santo Antonio
Quais d'embarquement



RESSAC CONTRE LE QUAI DE FLAMENGO
Vue prise devant l'hôtel Monteiro de Barros, le 24 avril 1906

neg 15398



EFFET DU RESSAC CONTRE LE QUAI DE FLAMENGO
Devant le parc du palais du Cattete
Vue prise le 27 avril 1906



Morro da Viuva

Immeubles devenus l'ambassade de France

RESSAC CONTRE LE QUAI DE FLAMENGO

Vue prise le 8 mars 1913



Immeubles devenus l'ambassade de France

RESSAC CONTRE LE QUAI DE FLAMENGO

Vue prise le 9 mars 1913

Noy 15400



RESSAC CONTRE LE QUAI DE LAPA
Début de juillet 1921



RESSAC DEVANT L'AVENIDA RIO BRANCO
Début de juillet 1921

NEG. 02997



Ambassade d'Amérique

L'AVENIDA BEIRA MAR
Vue prise en août 1936

Avenida Rio Branco



Jardins de la place de Paris

L'AVENIDA BEIRA MAR
Vue prise en août 1936

L'entrée de l'aéroport

Neg 15399



NEG 07

Sénat fédéral

L'AVENIDA BEIRA MAR
1936

Jardins de la place de Paris



NEG 02949

Cinelandia

Théâtre municipal

Beaux-arts

Bibliothèque

Cour suprême

PLACE DU MARÉCHAL FLORIANO ET AVENUE RIO BRANCO

1936

NEG. 02950



L'AVENIDA BEIRA MAR ET LES JARDINS DE LA PLACE DE PARIS
1936



L'AVENIDA BEIRA MAR ET LE QUARTIER DE FLAMENGO
Vue prise du morro da Nova Cintra en 1936



LE MARECHAL DEODORO DA FONSECA PROCLAMATEUR ET PREMIER PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU BRÉSIL
Monument inauguré le 15 novembre 1937 par le président Vargas
Œuvre du sculpteur Modestino Kanto



L'AVENIDA BEIRA MAR ET LE MONUMENT DU MARÉCHAL DEODORO
15 novembre 1937



*HEUREUX CELUI QUI EST ASSEZ GRAND
POUR QUE LES PETITS L'ADMIRENT.*

RENAN

Réponse au discours de Pasteur lors de sa
réception à l'académie française, 27 avril 1882.

L'AVENIDA BEIRA MAR : LE MONUMENT DE PASTEUR
Buste d'après Paul Dubois par les soins de l'architecte Silva Costa 1925



L'AVENIDA BEIRA MAR : LA BAIE DE BOTAFOGO
Les Deux Frères, Gavea et le Corcovado vus du merro da Viuva



L'AVENIDA NIEMEYER - MONTAGNE DES DEUX FRÈRES



L'AVENIDA ATLANTICA - COPACABANA - 1936



L'AVENIDA NIEMEYER , LA MONTAGNE DE GAVEA



LES PLAGES D'IPANEMA ET DE LEBLON
Gavea et les Deux Frères vus de la pointe du Harpodor



LA MONTAGNE DE GAVEA
Vue prise du col des Deux Frères dominant la praia da Gavea

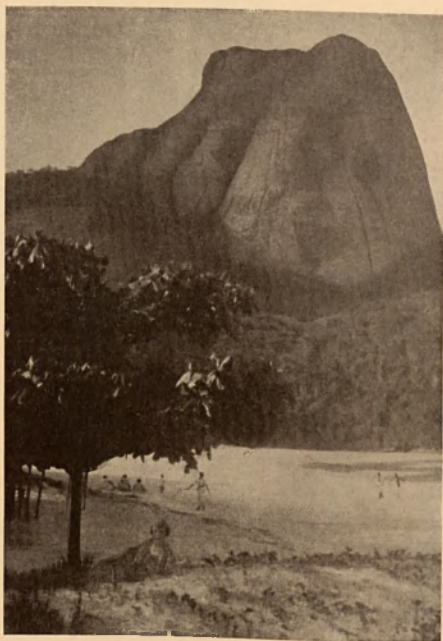
Ce col est le point culminant du «Circuito da Gavea» ou ont lieu les courses internationales d'automobiles de la ville de Rio de Janeiro, faisant le tour de la montagne des Deux Frères du côté terrestre et du côté de la mer.
Les épreuves comportent 25 fois ce circuit, soit 250 kilomètres.



L'AVENIDA NIEMEYER . LA MONTAGNE DE GAVEA
Vue prise de la grotte de la presse



L'AVENIDA NIEMEYER. JOÁ



A L'OMBRE DE L'AMANDIER
La barre de la Tijua et Gavea



RÉSIDENTE DU DUC DE LUXEMBOURG, PREMIER AMBASSADEUR DE FRANCE AU BRÉSIL.
Gravure tirée du «Voyage dans les provinces de Rio et de Minas Geraes» par A. de Saint-Hilaire, 1830

L'ASSISE DIPLOMATIQUE DE LA FRANCE AU BRÉSIL

Ils disent que l'histoire ne sert pas
dans les affaires, mais ceux qui le
disent n'ont pas été aux affaires.

GABRIEL HANOTAUX

L'HISTOIRE de la résidence diplomatique de la France au Brésil est liée à celle de sa mission diplomatique. Celle-ci n'eut d'existence qu'à partir des dernières années de la période coloniale portugaise.

Le régent de Portugal, plus tard Jean VI, pour se soustraire au sort des rois trop proches de Napoléon, était venu régner dans sa colonie d'Amérique. Arrivé en janvier 1808, il y resta jusqu'à 1821. La monarchie française fut constamment représentée auprès de lui à partir de la chute de l'empire par un consul général, chargé d'affaires, le colonel Maler, un ancien émigré de 1792. Louis XVIII nomma, il est vrai, à trois reprises des ambassadeurs à Rio de Janeiro : le duc de Luxembourg, le marquis de Saint-Simon, Hyde de Neuville, mais un seul y vint, et il ne devait plus y en avoir d'autre jusqu'en 1919.

Le duc de Luxembourg, premier ambassadeur français au Brésil, débarqua à Rio le 31 mai 1816, accompagné d'une suite nombreuse. Le prince régent était devenu le souverain du royaume-uni de Portugal, Brésil et Algarves, après la mort de sa mère décédée

trois mois auparavant. Luxembourg avait mandat de lui faire part officiellement de l'avènement du roi de France, de régler les questions touchant la restitution de la Guyane française envahie par le Brésil depuis que le Portugal l'avait été par la France et de renouer par un traité les relations commerciales interrompues depuis cette rupture.

Le duc repartit le 21 septembre 1816 après un séjour de trois mois sans que ces affaires aient eu le temps de progresser, mais laissant une atmosphère de cordialité.

Le souvenir de sa demeure dans la capitale brésilienne a été gardé grâce au secrétaire de son ambassade, Auguste de Saint-Hilaire. Lui, naturaliste dans l'âme, était venu pour rester au Brésil et y faire des travaux personnels. Pendant six ans il fit de longs voyages scientifiques, parcourant à cheval quinze mille kilomètres. Il en a laissé des récits du plus haut intérêt et la première page est un hommage à son ambassadeur, accompagné d'une gravure montrant l'élégante fazenda où celui-ci fut installé à Rio de Janeiro. Elle n'existe plus, mais on sait que son emplacement était sur la colline de Santa Thereza près de l'endroit d'où partent les «arcades» qui la relient à la colline de Santo Antonio.

La personnalité de Saint-Hilaire est restée chère aux brésiliens. Ils se sont plu, après avoir placé un buste à son effigie au musée national, dans le palais de Boa Vista, en 1928, à lui ériger un monument dans leur plus belle promenade au cœur du jardin botanique de Rio. L'inauguration fut fixée au 25 juin 1935, date du tricentenaire de la fondation du jardin des plantes de Paris. Après un magistral discours du directeur de l'institut biologique, le professeur Campos Porto, les drapeaux français et brésiliens qui voilaient la statue furent relevés par le ministre de l'agriculture, le docteur Odilon Braga, et par la femme de l'ambassadeur de France.

On ne saurait quitter la date de 1816 sans rappeler qu'outre ce savant, elle vit venir au Brésil, à l'appel du roi Jean VI, toute une pléiade d'artistes, dirigés par un ex-secrétaire perpétuel de l'académie des beaux-arts de France, Lebreton, destitué de sa charge pour bonapartisme. Certains ont des noms dans le passé des relations de la France et du Brésil.

C'est Debret, le peintre d'histoire, qui a laissé les portraits en costume d'apparat des membres de la famille souveraine et des tableaux représentant les fastes de leur règne, mariages, acclamations, revues militaires, départs de troupes. Il collabora aux travaux de la décoration de la ville pour les fêtes publiques, à l'ordonnancement de celles du palais et du théâtre royal, imagina et dessina le drapeau de la nation nouvelle et les insignes de l'ordre du Cruzeiro. Il est resté en honneur parmi les brésiliens surtout en raison de ses trois volumes illustrés : «Voyage pittoresque et historique au Brésil», publiés à son retour en France, après quinze ans vécus au Brésil, chef d'œuvre de la description des gens et des choses de ce pays.

C'est Grandjean de Montigny, l'architecte du roi Jérôme, qui venait de Cassel où il avait fait de grands travaux pour la capitale westphalienne. Plusieurs de ses monuments subsistent à Rio : la première école des beaux-arts, maintenant bâtiment du trésor, la douane au curieux hall intérieur, la fontaine de la place du 11 juin. Parmi les résidences particulières dont il fut l'auteur, la demeure qu'il s'était construite à la campagne, au bas de la montagne des Deux Frères, est toujours jolie dans son parc maintenant



LES ARCADES DE 1750 ET LA COLLINE DE SANTA TEREZA
Vue prise du morro de Santo Antônio

rejoint par la ville. Il avait été l'auteur principal des décorations occasionnelles faites pour des manifestations protocolaires, parmi lesquelles l'arc de triomphe du couronnement de Jean VI. Il passa trente-quatre années à Rio et y finit ses jours. Son buste a été placé sous les arbres de la Quinta da Boa Vista par les soins de son admirateur et biographe le professeur Morales de los Rios, président du conseil fédéral des ingénieurs et architectes.

Ce sont les frères Taunay : Nicolas-Antoine, le peintre de paysage, Auguste le sculpteur. Ils étaient déjà renommés quand ils s'en vinrent au Brésil ; l'aîné était membre de l'Institut de France, le cadet avait orné l'escalier du Louvre, l'arc de triomphe du Carrousel, fait la statuette du Napoléon aux bras croisés. Les tableaux du premier au Salon de Paris firent connaître de charmants aspects de Guanabara et sa retraite de la Tijuca. Au pied de la cascade désignée sous le nom de « Cascatinha Taunay », devenue un but d'excursion, un petit monument a été élevé. C'est touchant de voir tel promeneur du dimanche examiner l'inscription et, découvrant le nom qu'elle porte, la commenter en disant : o barão de Taunay, nosso grande amigo ! Le médaillon qui l'accompagne représente l'un des fils du grand peintre, Félix-Antoine. Resté au Brésil après le départ du père, il fut directeur de l'école des beaux-arts, professeur du jeune empereur Pedro II et reçut le titre de baron. Sa descendance s'est perpétuée de la

manière la plus distinguée jusqu'à cette heure notamment en la personne du professeur Affonso d'Escragnolle Taunay, éminent historien, membre de l'académie brésilienne des lettres, directeur du musée d'Ypiranga à Saint-Paul.

Ces artistes furent les parrains de l'école des beaux-arts fondée par Jean VI. Leurs exemples en entraînèrent d'autres ainsi que beaucoup d'artisans. Plusieurs de ceux qui vinrent ainsi au Brésil décidèrent de rester dans ce pays dont tant de beautés les enchantèrent; laissant tomber à l'oubli le souvenir des premières difficultés inhérentes à la période d'installation, ils mirent toute leur énergie à travailler côte à côte avec les brésiliens pour la grandeur du Brésil qu'ils s'étaient pris à aimer. Ces hommes enthousiastes et dévoués ont fait plus que n'auraient fait bien des ambassadeurs pour le développement des relations de la France et du Brésil. Le goût artistique inné des brésiliens les rend plus sensibles que d'autres aux suggestions de l'esprit. D'ailleurs l'influence de la mission française fut excellente pour aider au rayonnement de la cour nouvellement arrivée de Portugal. Elle permit de réaliser certaines manifestations qui étaient utiles afin de rendre Rio de Janeiro immédiatement digne du rang de capitale de la monarchie portugaise, auquel cette ville fut tout à coup élevée de 1808 à 1821.

Après le retour de Jean VI au Portugal, en avril 1821, la question de la représentation diplomatique à Rio de Janeiro allait se poser pour toutes les puissances. Son fils, qui était resté comme régent, proclamait l'indépendance le 7 septembre 1822, puis devenait l'empereur Pedro I. La reconnaissance du nouvel état et de la forme impériale de son régime devaient être l'objet d'attitudes diverses de la part des nations étrangères.

Les États-Unis furent les premiers à prendre position favorablement. Ils étaient gouvernés par le président Monroe, dont le nom est resté attaché à la doctrine du 2 décembre 1823 qui repousse toute intervention européenne dans les affaires d'Amérique. Une fois édifié sur la stabilité du récent état de choses au Brésil et une fois d'accord sur les règles du commerce et de la navigation, il se fit donner deux assurances par Pedro I: jamais plus de rattachement avec le Portugal, acceptation en principe de l'abolition d'esclavage, et il le reconnut: c'était le 26 mai 1824. «L'Europe ne tardera pas», dit alors Dom Pedro.

Mais l'Europe de la Sainte-Alliance tenait à la légitimité. Les souverains qui avaient naguère remanié la carte désiraient maintenant empêcher toute altération forcée dans la distribution des territoires coloniaux. La légitimité était partout mise en avant pour effacer le souvenir de la révolution. Comment ne pas s'inquiéter? Que penser de ce souverain d'outre-mer, issu quoique prince royal lui-même d'un mouvement populaire contre la mère patrie, contre son roi, et qui frayait avec la souveraineté du peuple?

La méfiance ne pouvait pas être bien longue. D'abord dom Pedro n'avait-il pas pris le soin d'accepter que son père portât en même temps que lui le titre d'empereur du Brésil, sauvegardant ainsi nominalement les principes sacrés? En outre le nouvel empereur n'était-il pas le gendre de l'empereur d'Autriche? Et puis sa couronne, telle qu'elle était, n'avait-elle pas quand même une valeur au regard des monarques absolus de l'Europe pour sauver le symbole monarchique au milieu de toutes les républiques sud-américaines écloses l'une après l'autre de la dissolution de l'empire espagnol?



INAUGURATION DU BUSTE DU NATURALISTE SAINT-HILAIRE
Secrétaire de la première ambassade de France au Brésil
Par le ministre de l'Agriculture le docteur Odilon Braga
Au jardin botanique le 25 juin 1925
(Œuvre du sculpteur Gozzo)

Le tzar avait pour le jeune état brésilien une sympathie faite d'antipathie pour ces pays républicains, «sans lumières et sans vrai patriotisme, soumis à de continuelles convulsions», écrivait le comte de Nesselrode. Le chancelier russe n'avait au fond pour reconnaître le Brésil, que l'objection de créer un précédent à la reconnaissance des républiques hispano-américaines, mais il prévoyait à cet égard le verdict de l'Angleterre; il disait que le ministre Canning manifestait des opinions «dont tous les amis du bien n'ont pu que gémir». C'est que l'homme d'état britannique, ayant vu s'émanciper de l'Angleterre les treize états de l'Amérique du Nord, ne croyait pas à un veto efficace dans le Sud.

Quant à la France elle se montrait très réactionnaire

en Espagne, puisqu'elle envoya une armée au secours de Ferdinand VII et lui rendit le pouvoir absolu en 1823. Elle accueillit un chargé d'affaires du nouvel empire brésilien à Paris et eut à Rio un consul général chargé d'affaires, le comte de Gestas, pour remplacer celui qui avait été en fonction auprès de Jean VI. Mais la reconnaissance officielle n'eut lieu qu'en 1826. Elle fut alors incorporée dans un traité général d'établissement et de commerce, signé le 8 janvier 1826, du côté français par le chargé d'affaires comte de Gestas, du côté brésilien par le vicomte de Santo Amaro, ministre des affaires étrangères et le vicomte de Paranaguá, ministre de la marine.

L'échange des ratifications eut lieu à Rio le 7 juin 1826. Le traité, placé sous le vocable de la Sainte-Trinité, débute par la reconnaissance de l'indépendance de l'empire du Brésil et la reconnaissance de la dignité impériale à l'empereur Dom Pedro I ainsi qu'à ses successeurs.

Ce traité n'établissait pas au point de vue général un régime parallèle entre les deux pays. La clause de la nation la plus favorisée en matière douanière était formulée au profit seulement de la France. Il n'y avait égalité et réciprocité que pour le traitement des personnes, la nationalité des équipages et les surtaxes de pavillon.

Déjà une dissymétrie de ce genre figurait dans le traité de commerce de 1810 avec la Grande-Bretagne. Des faveurs exceptionnelles y atténuaien au profit de l'Angleterre la réciprocité commerciale. Il fallait voir là le prix de la garantie accordée par le cabinet de Londres pendant la guerre napoléonienne à la souveraineté de Bragance et à l'intégrité du domaine impérial portugais. Ces faveurs faites à l'importation étrangère au Brésil marquaient un grand changement des temps par rapport à l'époque coloniale, puisque les ports brésiliens étaient alors fermés et ne furent ouverts au commerce étranger que le 28 janvier 1808 par un don de joyeuse arrivée du prince régent, à son débarquement à Bahia. Un monument évoquant l'importance de cette décision a été élevé sur l'avenida Beira Mar.

Une fois le Brésil reconnu par la France, la représentation diplomatique devait être assurée par un diplomate accrédité auprès de la personne du souverain. La France eut alors à Rio pendant près d'un siècle des ministres plénipotentiaires et une légation, mais point d'ambassade. Le premier ministre, nommé le 13 août 1826, fut le comte de Gabriac.

1826 était un début et il est intéressant de voir que le ministère des affaires étrangères à Paris prit le soin de rédiger, à l'occasion de la création de la légation nouvelle, des instructions à l'usage des secrétaires qui iraient au Brésil. Elles ont été imprimées en un petit livret, sous le titre : « Quelques conseils à un jeune voyageur », les agents diplomatiques étant des voyageurs permanents, et elles portent la date du 14 avril 1826. Voici des exemples de ce qui est dit au jeune voyageur :

« A Rio de Janeiro, ce que je lui demande d'observer, ce n'est pas la nature si belle, si nouvelle pour lui, si riche en merveilleux effets de perspective, dont le premier aspect excitera d'abord et longtemps en lui un premier sentiment d'admiration et de surprise. C'est pour les hommes que je veux qu'il réserve tout son intérêt. Les classes au Brésil sont plus distinctes qu'en Europe. L'attention que le voyageur est toujours disposé à donner à ce qui lui semble nouveau, y est, sur ce point, incessamment et fortement attirée par des contrastes. Les distances qui séparent les classes, le caractère moral de chacune d'elles, leur ignorance ou leurs lumières comparatives, et ce qui résulte de toutes ces inégalités relativement à l'empire, à l'ascendant des classes élevées ou à la condition excessivement subordonnée des classes inférieures, sont les sujets d'observation qui doivent le plus occuper le jeune voyageur.

« Le Brésil, tout le monde le sait et le voit, est loin d'être dans une position stationnaire, et dans les perspectives d'un avenir plus au moins éloigné, les notoriétés les plus subordonnées peuvent prendre, à la faveur des circonstances, une importance et un éclat qui, aux yeux du ministère, doivent un jour donner le plus grand prix aux informations que ses agents lui auront antérieurement transmises.

« Il y a des pays qui sont habités par des nations sans avenir et qui ne laissent rien à prévoir, le voyageur les observe sans intérêt, les quitte sans regret et dit, en s'éloignant, qu'elles sont historiquement finies ; il y en a qui n'ont point de passé, qui n'éveillent aucun souvenir, mais qui offrent un grand avenir à la prévoyance. Ces pays forment proprement le domaine des observations du voyageur qui aspire à s'engager dans la carrière de la politique, car ceux qui cultivent cette science n'étudient le temps passé et n'observent celui qui passe que pour apprendre à lire dans les temps qui doivent venir. »

Ces instructions contiennent un programme complet de tous les objets qui sont recommandés à l'examen d'un observateur officiel pour qu'il y remarque le bien, le mal, le moyen d'améliorer ou le remède et qu'il rende compte de ses observations. Elles fu-

rent rédigées par l'un des anciens collaborateurs de Talleyrand, qui avait été son bras droit au ministère des affaires étrangères et plusieurs fois son remplaçant intérimaire, le comte d'Hauterive. Aux préceptes d'ordre général qu'il formulait lui-même pour la bonne évolution du disciple, il a cru devoir en ajouter de plus hauts; il renvoie le voyageur aux mémorables directives de Colbert à son propre fils, pour qu'il puisse s'en pénétrer en cours de mission et relire la leçon du grand ministre :

« Toutes les peines que je me donne sont inutiles si la volonté de mon fils n'est échauffée et qu'elle ne se porte d'elle-même à prendre plaisir à faire son devoir, parce que c'est la volonté qui donne le plaisir à tout ce que l'on doit faire, et c'est le plaisir qui donne l'application. »



PRÉSENTATION DES LETTRES DE CRÉANCE

De l'ambassadeur de France, M. Hermite
Palais Rio Negro à Petropolis, 20 février 1934

L'aide de camp naval du président
Commandant de Machado

L'introduit des ambassadeurs
M. Rubens de Mello

On ne suivra pas ici les ministres de France à Rio depuis 1826 dans les demeures variées qui les abritèrent, et dont aucune ne fut propriété officielle, et l'on en viendra à l'époque des ambassades. C'est au lendemain de la dernière guerre mondiale que la France a élevé sa mission diplomatique du Brésil au rang d'ambassade. Ce témoignage de reconnaissance pour l'appui que lui avait donné la grande république sud-américaine était justifié également par son puissant développement. Le regretté ministre Louis Barthou était aux affaires étrangères lors de la déclaration du Brésil annonçant le 26 octobre 1917 qu'il se trouvait désormais en état de guerre du fait des circonstances. A la nouvelle qui lui en fut apportée par le chef de son cabinet, M. Hermite, il rendit aussitôt hommage au nouvel allié et glorifia le principal promoteur de cette décision, l'illustre Ruy Barbosa : « Devant son nom, dit-il, mon admiration s'incline avec respect. » Le président et le ministre qui avaient pris la grande détermination à Rio étaient le président de la république Wenceslau Braz et le ministre des relations extérieures Nilo Peçanha, ancien président de la république. A. de Lima présidait la commission des affaires étrangères.

Ce jour-là, la ville de Paris décorait son hôtel de ville d'une profusion de drapeaux brésiliens. Sur les boulevards, sur les monuments, au-dessus des autels des églises de France, flottaient les couleurs vert et or de la noble patrie brésilienne. Dans les tranchées alliées, où le sort des armes était à pareille époque si difficile à défendre, les

courages devinrent animés d'une nouvelle confiance. Aussi en 1919, le jour de la signature du traité de Versailles, le 28 juin, fut également le jour de la signature de la nomination du premier ambassadeur de France près la république du Brésil.

Mais cette transformation de la légation en ambassade ne se traduisit pas extérieurement d'une manière sensible aux regards. La France resta à Rio dans des installations provisoires, habitations louées, qui changèrent au gré des circonstances et des chefs de poste. Par ailleurs les relations économiques avec le Brésil, et peu s'en fallut que les rapports politiques n'eussent le même sort, vinrent quelques années après à traverser une éclipse qui n'avait pas à vrai dire de justes explications et qui ne correspondait pas aux aspirations des deux peuples, ni aux intérêts de leur commerce.

Les choses en étaient là, quand M. Paul-Boncour, président du conseil, ministre des affaires étrangères, fit choix de M. Hermite comme ambassadeur au Brésil en juillet 1933. Désireux de remettre les relations sur un bon pied, il lui donna, lors de son départ de France, des instructions tenant en deux mots: «Rendez-vous de bons rapports avec le Brésil, et puis installez-vous.» Dans les lettres de créance que le président de la république, M. Albert Lebrun remit ensuite au nouvel ambassadeur pour le chef du gouvernement provisoire, M. Getulio Vargas, mention était faite de ses qualités «de prudence et de conciliation», par une addition aux formules protocolaires habituelles.

Débarqué à Rio le 4 février 1934, le représentant de la France retrouvait, en la personne de l'ambassadeur du roi des belges, un collègue ami de lui depuis leur commun exode de Berlin en 1914, et dont l'expérience était consommée. «J'ai cherché, lui confia M. Fernand Peltzer, comment vous dire en toute courtoisie une parole utile: faites que la France montre au Brésil un visage aimable; elle s'en trouvera bien.»

Un autre ambassadeur à Rio, celui du Mexique, le docteur Alfonso Reyes, homme de lettres très en rapport avec ceux de Paris, témoigna du regret que les relations franco-brésiliennes fussent tendues; craignant des conséquences du côté culturel, il ajoutait: «Ailleurs dans l'Amérique latine le froid pourrait gagner, si la température franco-brésilienne ne se réchauffe pas.» En fait on pressentait que pour la France et le Brésil les échanges habituels de sympathies entre les intellectuels ou entre les militaires ne sembleraient plus aussi opportuns.

Que s'était-il donc produit? Une tension des relations ayant pour cause le règlement de certaines créances commerciales françaises, celles qui étaient en souffrance par suite de l'interdiction à cette époque d'exporter des devises étrangères hors du Brésil. Depuis son arrivée au pouvoir en 1930, le gouvernement fédéral provisoire avait en effet dû prendre des mesures strictes à cet égard et elles s'appliquaient à tous les pays. Au nom des commerçants d'Angleterre et des États-Unis, deux arrangements avaient été conclus de gré à gré, au mois de juillet 1933, avec la banque du Brésil, pour le règlement progressif de leurs créances arriérées. En ce qui concernait la France, la même solution avait été offerte par le Brésil, mais les porte-parole du commerce français les plus écoutés voulurent au contraire appliquer, vis-à-vis du Brésil, ce que l'on appelle le système de la compensation, seul moyen d'obtenir satisfaction, avait-on été jusqu'à déclarer publiquement en mars 1933. Il avait pour objet de payer les sommes dues à des commerçants français en gardant d'office en France le prix des produits brésiliens

importés, la répartition étant faite par les mains d'un office de compensation. Il en fut ainsi décidé et ainsi fait. Mais du côté brésilien ce fut jugé inadmissible pour des raisons touchant, les unes aux principes de souveraineté, les autres aux possibilités financières. Le gouvernement brésilien avait adopté une organisation d'ensemble pour mettre en ordre ses règlements financiers avec l'étranger. Il était dans la nécessité d'assurer lui-même la répartition des devises entre les créanciers des diverses nationalités et entre les créanciers de dettes fiscales aussi bien que de dettes commerciales.

La situation s'aggrava; les deux gouvernements en vinrent à décréter comme pénalité douanière l'application de leur tarif maximum doublé, régime de guerre qui paralysait les échanges. D'ailleurs le gouvernement brésilien ajouta une autre mesure, l'annonce de la suspension éventuelle du paiement des coupons de certaines dettes fiscales.

Lequel des deux partenaires se nuisait le plus à lui-même dans cette lutte? Le gouvernement français avait sans doute été imparfaitement renseigné sur la situation, tant sur le montant réel de cette dette commerciale, cause du conflit, que sur la valeur de l'arme dont on affirmait la toute puissance, le droit de douane sur le café. On parlait communément en France de chiffres très élevés pour le total des factures arriérées dont le rassemblement et l'addition étaient cependant fort difficiles à faire. Pour le café, dont la France est le plus grand acheteur européen au Brésil, on n'hésitait pas à dire dans les mêmes milieux que ce pays serait vite embarrassé du ralentissement de sa vente, puisque déjà il devait en détruire de fortes quantités.

Or le chiffre des factures était en réalité bien faible pour justifier tant de tracasseries. La liquidation qui devait intervenir ensuite a montré qu'il était d'une soixantaine de millions de francs au moment où les mesures de représailles furent prises, à quoi il s'en ajouta une centaine accumulés entre le début des mesures de représailles et leur cessation. Les anglo-saxons, qui avaient des arriérés équivalant à un milliard de francs, avaient accepté des arrangements amiables. Le Brésil s'était alors déclaré prêt à en faire un analogue avec les français et n'avait du reste pas la faculté de leur en consentir un plus favorable, à cause d'un engagement pris dans les dits accords.

Quant au café, les stocks du Havre allaient s'épuisant; la hausse des prix devenait prochaine et devait amener la plainte des consommateurs, en attendant que les colonies françaises ou les autres pays étrangers produisent assez pour que l'on puisse se passer du grand appoint brésilien. L'office de compensation lui-même avait peu de partisans auprès de la généralité des français intéressés. Les esprits extrêmes eurent beau dire qu'il fallait déshabituer les français de boire du café et accentuer encore les mesures d'hostilité, les ministres résolurent de lever provisoirement le double droit sur le café.

Dès son arrivée au Brésil le nouvel ambassadeur se mit à l'œuvre pour dénouer la situation. Tout fut rapide parce que de part et d'autre exista la volonté d'aboutir.

Mais il ne suffisait plus de faire avec la banque du Brésil un arrangement de liquidation comme ceux des anglais et des américains. Il fallait préalablement reconstituer un régime commercial. La guerre à laquelle on s'était livré avait, aux yeux du gouvernement brésilien, fait table rase de toutes les stipulations antérieures; il n'entendait pas quant à lui les remettre purement et simplement en vigueur. Et pourquoi? Parce que depuis plusieurs années, elles n'étaient que des



SIGNATURE DES ACCORDS FRANCO-BRÉSILIENS DU 11 MAI 1934
Au palais d'Hamaraty

L'ambassadeur de France
M. Hermite

Le ministre des relations extérieures
M. Cavalcanti de Lacerda

Le président de la banque du Brésil
M. de Souza Costa

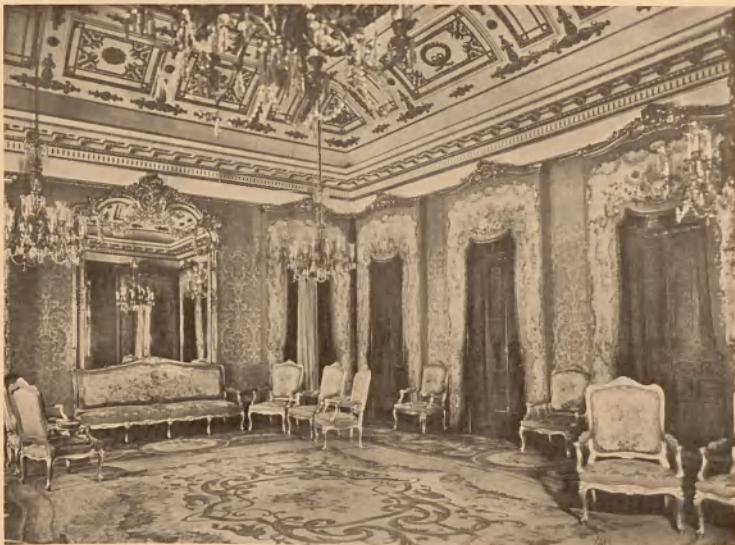
modus vivendi provisoires, et surtout parce qu'elles n'établissaient pas une complète égalité de droits entre les deux pays: l'un le Brésil, accordait son tarif minimum pour tous les produits, l'autre la France, accordait le sien pour le café seul. Cela avait beau représenter 97⁰/₀ de l'exportation brésilienne en France, en prévision de changements possibles dans cette exportation, où le coton, les oranges, les minerais laissaient déjà présager des progrès, mais surtout pour une raison de principe, le gouvernement brésilien tenait à une réciprocité absolue pour la jouissance des tarifs. Le président Vargas le laissa savoir avec autant de netteté que de courtoisie, offrant d'ailleurs de se montrer large sur des concessions réciproques. Ce désir était conforme à l'équité et aux principes d'égalité entre nations, qui sont si en honneur maintenant à la Société des Nations. L'ambassadeur mit tous ses soins à exposer à Paris les avantages que l'on retirerait d'un assentiment.

Le jour où ce point fut acquis, la partie était virtuellement terminée. Une fois cette égalité de droits reconnue, les autres clauses furent en effet vite établies. Le Brésil recevait certains avantages, dont le principal était la faculté d'importer en France deux millions de sacs de café par an. En échange, il assurait à la France des concessions qui étaient surtout des diminutions de taxes sur des produits très importants pour elle. L'ambassadeur, qui avait présenté ses lettres de créance au chef du gouvernement à Pétropolis le 20 février, signait dès le 5 avril les préliminaires d'une entente franco-brésilienne, ce qui permettait la levée des mesures de représailles financières du Brésil, touchant le paiement des coupons à échoir ce jour-là.

Le 11 mai 1934, les relations étaient définitivement rétablies par deux accords: une convention commerciale sur les bases indiquées plus haut et une convention financière pour le règlement des créances commerciales françaises en souffrance, du type des



LE DOCTEUR GETULIO VARGAS
Président de la république des États-Unis du Brésil



LE SALON DES AMBASSADEURS AU PALAIS D'ITAMARATY

conventions anglaise et américaine. La cérémonie de la signature eut lieu avec solennité au palais d'Itamaraty, le bel hôtel ancien du ministère des affaires étrangères, tout enrichi de tapisseries françaises de la plus belle facture. Une impression de soulagement fut ressentie dans tous les milieux intéressés français ou brésiliens. Les félicitations furent unanimes de chaque côté.

En France une note en ces termes fut le 12 mai donnée à la presse :

« Les gouvernements français et brésilien ont signé, le 11 mai, à Rio de Janeiro, un accord qui met heureusement fin aux difficultés surgies à propos des créances bloquées, et qui de plus, par des concessions mutuelles en matière de régime commercial, est de nature à développer les échanges entre les deux pays. Cet accord met fin aux mesures exceptionnelles qui avaient été prises par le Brésil et par la France dans le courant de 1933. »

Ceux-là mêmes qui parmi les français avaient été enclins à la lutte étaient devenus depuis quelque temps désireux de presser la négociation et, à la vérité, ils n'insistaient plus beaucoup pour le règlement des créances passées, ni sur la réduction de certains droits de douane futurs, avantages qui d'ailleurs ne touchaient pas toute la collectivité. C'était l'abrogation des mesures de représailles réciproques qui importait à tous au premier chef, afin que les affaires pussent reprendre au plus vite. Pour cela il fallait



PALAIS D'ITAMARATY
MINISTÈRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES

que le traité vit le jour et on était devenu impatient qu'il fût signé. Il était temps. Les ventes de la France au Brésil, qui avant la lutte étaient de quinze à dix-sept millions de francs par mois, étaient tombées en moyenne à trois millions et demi pendant chacun des cinq premiers mois de 1934. Pendant le mois de mars, le dernier avant la signature des préliminaires, ces ventes étaient même tombées à un million et demi, tandis qu'elles avaient été pendant le même mois de 1933 de près de dix-huit millions. Les ventes du Brésil en France avaient beaucoup moins fléchi. Ainsi pendant ce même mois de mars 1934, elles étaient encore de vingt-cinq millions de francs, au lieu de trente-sept millions et demi en 1933. C'est que le droit prohibitif sur le café n'était en pratique plus appliqué depuis le mois de janvier. Il avait dû être levé presque totalement, et sans contre-partie, pendant que l'ambassadeur effectuait la traversée de Marseille à Rio. Les brésiliens auraient donc pu manifester moins de hâte que les français à voir mener rapidement les pourparlers, et ceci montre combien la négociation était délicate du côté français. Mais il faut reconnaître que les négociateurs brésiliens, soucieux avant tout de l'amitié franco-brésilienne, firent tout pour l'activer. Sous la haute autorité du président Vargas, c'étaient les ministres Cavalcanti de Lacerda aux affaires étrangères et Oswaldo Aranha aux finances, et pour la banque du Brésil le président Souza Costa, depuis ministre des finances, qui en assumèrent la responsabilité.

L'avenir devait donner singulièrement raison à ceux qui n'approuvaient pas l'emploi de l'arme du droit de douane sur le café. Il suffit de rappeler que les circonstances consécutives de la dévaluation du franc du 28 septembre 1936 ont conduit le gouvernement français à réduire spontanément ce droit : le 10 octobre 1936, la taxe minima a été abaissée, par cent kilos, de 340 à 250 francs dévalués, alors que pendant la guerre économique franco-brésilienne la taxe était devenue pour le Brésil supérieure à mille francs de l'ancien taux en raison de l'application du tarif maximum doublé.

La conclusion de l'accord du 11 mai 1934 fut l'occasion de multiples échanges de sympathies non seulement à Rio, mais de la part du centre puissant qu'est la ville de Saint-Paul où l'ambassadeur promit immédiatement de faire une visite officielle, ce qui n'avait point eu lieu depuis six ans. Il fut reçu avec un magnifique cérémonial et une cordialité des plus chaleureuses par l'interventeur de l'état, le docteur Armando Salles de Oliveira, dont la noblesse de sentiments et la grande valeur personnelle font une des plus hautes personnalités de son pays. La reprise de contact avec l'état de Saint-Paul était d'autant plus à propos que dans tous les milieux, français y compris, la politique de la lutte économique et de l'office de compensation n'y eut jamais de partisans et que ce puissant état, premier producteur de café, le veut exporter.

Le grand animateur de l'université pauliste qui venait d'être créée, le docteur Julio de Mesquita, directeur du journal « O Estado de S. Paulo », était venu d'ailleurs à Rio de Janeiro rencontrer l'ambassadeur de France pour lui faire part de la résolution d'engager sept professeurs français de l'enseignement supérieur et de leur confier des chaires importantes, ce qui fut fait. Ils trouvèrent le plus cordial accueil auprès du premier recteur, le docteur Reynaldo Porchat, et des autres autorités.

Presque aussitôt fut annoncée l'intention de renouveler pour deux ans le contrat d'engagement de la mission militaire française, qui ne l'avait plus été que pour un an à la

fin de 1933, et ce renouvellement fut opéré le 7 décembre 1934.

Parmi les manifestations de courtoisie qui se succédèrent, la plus haute et la plus remarquée se produisit sous les auspices de la présidence de la république. Le président Vargas voulut bien marquer son intérêt d'une façon exceptionnelle en permettant que le ministre de la marine chargeât l'une des belles unités de sa flotte, le contre-torpilleur Maranhão, de faire à l'ambassadeur de France les honneurs de l'un des sites magnifiques de la côte brésilienne, la baie d'Angra dos Reis. L'ambassadeur fut accompagné du chef de la maison navale du président, le capitaine de vaisseau de Araujo Pimentel et entouré de nombreux amis. Une brillante fête fut offerte dans la splendide école des mousses, près de laquelle le Maranhão fit escale.

Le président Getulio Vargas avait tenu à honneur d'affirmer la grandeur morale de son pays comme ses aspirations commerciales en lui assurant à l'occasion de la négociation avec la France l'égalité économique. Celle-ci était toute légitime pour sa noble patrie et avait pu lui être accordée sans qu'il en coûtât rien à la France, à laquelle avaient été données d'autres satisfactions. Quand l'heure sonna pour le président d'adresser un manifeste à la nation brésilienne, le 20 juillet 1934, à la suite de son élection à la présidence de la république, il y passa en revue les actes du gouvernement provisoire, dont il venait d'être le chef pendant quatre ans. Il eut à cœur de mentionner le traité franco-brésilien, en indiquant que celui-ci établissait, «pour la première fois, des mesures de réciprocité en matière de tarifs douaniers entre les deux pays.»

L'année d'après, un des membres du gouvernement, le docteur Vicente Rão, ministre de la justice et de l'intérieur, en souvenir du récent traité fit hommage à l'ambassadeur d'un exemplaire rarissime du premier traité intervenu entre ces deux pays, celui de 1826. C'est une plaquette sortie des presses de Plancher, l'éditeur français émigré à Rio à cette époque, et fondateur du «Jornal do Comercio» dont la notoriété devint si grande. Le rapprochement entre les deux accords est intéressant: le traité de commerce de 1826 avait été l'acte qui reconnut l'indépendance du Brésil par la France, celui de 1934 a été l'acte qui reconnaît l'égalité de ses droits. Le présent du ministre était accompagné de cette lettre:



LE DOCTEUR ARMANDO SALLES DE OLIVEIRA
Intervenant de l'état de Saint-Paul lors des accords
du 11 mai 1934, puis gouverneur

Mon cher Ambassadeur,

Rio de Janeiro, le 30 juillet 1835.

C'est avec le plus grand plaisir que je vous offre un exemplaire, imprimé en 1826, dans la «Typographie impériale de Plancher», du traité du 7 juin de la même année, conclu entre Dom Pedro I, empereur du Brésil et Charles X, roi de France. C'est le traité par lequel votre pays reconnut l'indépendance brésilienne, en instituant en même temps des pactes d'amitié et d'échange d'intérêts.

Vous verrez ainsi, mon cher Ambassadeur, que l'amitié entre nos deux pays naquit, peut-on dire, avec la naissance même du Brésil en tant que nation indépendante.

Je suis sincèrement heureux de signaler que le temps loin de les atténuer accentua et rendit indestructibles ces liens spirituels et matériels qui nous unirent dès le début.

Veillez conserver, Monsieur l'Ambassadeur, ce petit volume comme un souvenir d'un ami sincère de votre grand pays, qui est particulièrement, en même temps, votre admirateur.

VICENTE RÃO.





FRONTON DE LA PORTE D'ENTRÉE DE L'AMBASSADE

L'AMBASSADE DE FRANCE

L'ambassadeur, s'il veut réussir, doit chercher à ne pas déplaire et pour faire tout son métier, il est à propos qu'il ait une place dans la société du pays où il est envoyé.

JULES CAMBON

EN 1934, le problème de l'installation de l'ambassade de France à Rio de Janeiro fut traité parallèlement à la négociation économique et y était indirectement lié. Si en effet la réconciliation n'avait pas été signée, à quoi bon agrandir l'ambassade; si elle l'était, comment ne pas montrer immédiatement qu'elle devait porter des fruits? Toutes les résidences disponibles furent visitées, malgré que l'on fût au moment de l'année le moins favorable pour les travaux actifs. Dès le 18 avril, deux mois et demi après l'arrivée de M. Hermite à Rio, était passé un acte de promesse de vente au gouvernement français, avec location d'attente pendant un délai de six mois, d'un hôtel digne des relations entre la France et le Brésil.

Tôt après, le dimanche 13 mai, en la fête de Jeanne d'Arc, fête nationale pour la France, le drapeau tricolore était arboré sur la nouvelle résidence, devant la baie de Guanabara. L'ambassade s'y installait ce jour-là et le 22 juin l'acte consacrant la vente à titre définitif était signé. Tous les amis de la France complimentèrent vivement l'ambassadeur et aussi l'ambassadrice, sachant la part prise par elle dans la recherche du palais enfin trouvé.

Le gouvernement français exprima son appréciation dans les termes que voici par la plume de M. Barthou, alors pour la seconde fois ministre des affaires étrangères :



L'AMBASSADE DE FRANCE

«Je vous envoie de vives félicitations pour le grand service rendu à la cause française au Brésil en assurant une solution satisfaisante à la question de l'installation de l'ambassade qui préoccupait le département des affaires étrangères depuis quinze ans. Je vous remercie particulièrement pour l'avance faite et le risque personnel que vous avez consenti à assumer relativement à un dédit éventuel.»

L'allusion au risque assumé par l'ambassadeur provenait de ce que l'acte de promesse de vente impliquait le versement immédiat d'un acompte de cent vingt-cinq mille francs, qui fussent restés entre les mains du vendeur en cas de renonciation de la part de l'acheteur. Il en eût été de même du prix d'une modification de l'immeuble, l'agrandissement de la salle à manger, travail d'une valeur de vingt-cinq mille francs inclus dans le prix de la vente à intervenir. Ce travail fut, dès la promesse de vente, effectué par le vendeur, mais ne devait pas rester à son compte en cas de dédit. Les règles financières en France ne permettaient pas d'imputer des dépenses dans ces conditions sur aucun crédit, ni de prendre d'engagement anticipé à leur sujet. L'ambassadeur avait volontiers écrit au quai d'Orsay qu'il ferait personnellement, à tout hasard, les frais nécessaires, et qu'il ne pouvait donner de meilleure preuve de l'intérêt qu'offrait pour le pays sa proposition.

Une circonstance imprévue vint du reste abréger la durée de ce prêt. Le 19 mai 1934



L'AMBASSADE DE FRANCE

le gouvernement brésilien proclamait la liberté du change pour toutes les opérations non commerciales. L'acheteur de la maison n'était plus astreint à se procurer au change officiel la monnaie locale à remettre au vendeur pour prix de l'immeuble. Cela diminuait d'un quart environ la quantité de francs nécessaires à la transaction. Dans ces conditions avantageuses, et pour éviter les incertitudes qui pouvaient résulter soit de fluctuations naturelles du change, soit d'autres dispositions administratives, on résolut à Paris, sur la recommandation de l'ambassadeur, de ne pas attendre le terme du délai de six mois et de conclure. C'est ainsi que l'achat fut fait ferme le 22 juin.

Finalement l'acheteur fut la caisse des dépôts et consignations, autorisée par le ministre des finances, en vue d'une location à long terme faite par elle au ministère des affaires étrangères. La France en effet était engagée dans une politique de réduction de dépenses qui ne facilitait pas les acquisitions de domaines à l'étranger par voie budgétaire, tandis que la caisse des dépôts et consignations qui avait des placements immobiliers à faire, pouvait prêter ses bons offices à la réalisation de l'œuvre patriotique envisagée. Après avis favorable du conseil de la caisse, le ministre des finances, M. Germain Martin et le directeur général de la caisse, M. Tannery, qui tous deux connaissaient bien le Brésil pour y être allés, sachant d'ailleurs à quel point l'opération était financièrement bonne, donnèrent leur consentement.



PRAIA DO FLAMENGO ET L'AMBASSADE DE FRANCE



MONUMENT DE L'EMPEREUR CUAUHEMOC
Offert par le Mexique en 1922
Rond point de l'amandier



PRAIA DO FLAMENGO ET L'AMBASSADE DE FRANCE



MONUMENT DE CABRAL
Œuvre du sculpteur R. Bernardelli, 1900
Largo da Gloria



ENTRÉE DE L'AMBASSADE
Côté gauche



ENTRÉE DE L'AMBASSADE
Côté droit

Le vendeur était Mme Ribeiro de Souza, veuve d'un grand commerçant portugais. Le domaine vendu a 41 mètres 60 de façade sur la baie et 3.208 mètres carrés de superficie. Le prix de l'hôtel, qui date de 1927, avec ses jardins et une partie importante des meubles, était de 3.000 contos de réis, ce qui au jour de la vente représentait 2.940.000 francs, plus les frais, qui au total furent 200.000 francs.

L'opération était exonérée des droits devant revenir au gouvernement brésilien. Il n'y eut à payer pour la transmission, en dehors de frais minimes, qu'une taxe sur le terrain, due à la municipalité et dont l'origine est curieuse, sorte de droit emphytéotique perpétuel, remontant à la fondation de Rio de Janeiro. Le capitaine général Estacio de Sá avait, le 16 juillet 1565, donné un patrimoine au conseil de la cité qu'il venait de créer lors de son débarquement au pied du Pain de Sucre. La donation avait pour but d'assurer des revenus à l'administration, qui perceut des taxes sur les bénéficiaires de ces terrains, d'abord utilisés en pâturages. La zone initiale était d'une lieue et demie de terres autour d'un point situé au bord de la baie de Guanabara et désigné sous le nom de Casa de Pedra. Mem de Sá avait confirmé et étendu cette donation, par un acte du 16 août 1567, après qu'il eut transféré le siège de la ville au morro do Castello. La zone attribuée à la ville fut encore augmentée par la suite, si bien que c'est une grande superficie de Rio de Janeiro dont la municipalité a la propriété. En fait ce qu'elle a, c'est le domaine direct de ces terrains, dont le domaine utile appartient à ceux qui les ont acquis et se les sont transférés de l'un à l'autre. A chaque mutation à titre onéreux,



L'AMBASSADE DE FRANCE

Immeubles acquis le 28 décembre 1935

Hôtel acquis le 22 juin 1934

mais non en cas de succession, la ville perçoit aujourd'hui encore un droit, qui est de $2 \frac{1}{2}^0_0$, sur le prix de vente, sous la dénomination de «laudêmio» moyennant quoi elle n'use pas du droit de préférence qu'elle aurait pour l'achat. Il faut voir là l'équivalent de la redevance connue en France durant l'ancien régime sous le nom de lods et ventes ou lausmie, et qui était le droit du seigneur sur la vente des héritages dans son fief. D'autre part une redevance annuelle, fixe et invariable, est due à la municipalité de Rio par l'emphytéote. Elle porte le nom de «pensão» ou «foro», c'est-à-dire de rente foncière. Elle est infime, mais elle a une signification et celui qui négligerait de l'acquitter pendant trois ans consécutifs, perdrait au profit de la municipalité les droits qu'il avait sur son terrain; il ne pourrait les racheter en acquittant sa dette rétroactivement, sauf s'il obtenait une loi municipale expresse.

L'ambassade de France est justement et heureusement au bord de Guanabara dans la zone d'Estacio de Sá. L'emphytéose, qui est perpétuelle et non temporaire comme en France, n'a aucune influence sur la juste valeur du terrain et ne constitue aucune entrave à sa vente. Quant au droit de «foro» annuel dû pour toute la superficie acquise le 22 juin 1934, il s'élève à une centaine de francs environ.

Le domaine initial de l'ambassade a été complété, sur la demande instante de



Hôtel acquis le 22 juin 1934

L'AMBASSADE DE FRANCE

Immeubles acquis le 2 septembre 1936

M. Hermite, par l'acquisition faite par lui de quatre immeubles, deux le 28 décembre 1935 et deux le 2 septembre 1936. Chacun de ces groupes de maisons est situé sur la praia do Flamengo, de part et d'autre de l'ambassade et de ses jardins. Il y avait une grande utilité à en disposer pour donner des dépendances à l'ambassade à l'usage de ses services et même de certaines de ses œuvres. En outre il y avait une nécessité primordiale à les acquérir pour éviter que l'hôtel de l'ambassade ne fût à brève échéance encadré par deux gratte-ciel qui eussent enlevé à ses façades latérales leur champ de vision panoramique, à toute la demeure une partie de son aération si précieuse sous les tropiques, et à son aspect extérieur beaucoup de son élégance.

Les nouveaux domaines acquis ont un autre avantage, c'est celui de permettre éventuellement, si cela est jugé à propos, l'organisation pour les voitures qui entrent dans l'ambassade d'une sortie sur la praia do Flamengo distincte de l'entrée.

A cet égard d'autres arrangements pourront d'ailleurs se présenter dont M. Hermite a fait connaître à Paris les possibilités lors qu'il s'y trouvait en février 1936. Le domaine de l'ambassade est en effet tout proche de deux voies publiques, la rua Cruz de Lima et la travessa Umbelina, l'une perpendiculaire, l'autre parallèle à la praia do Flamengo. Il est séparé de chacune d'elles par une bande de terrain non bâti. L'un ou l'autre de



RUE D'AVENIR

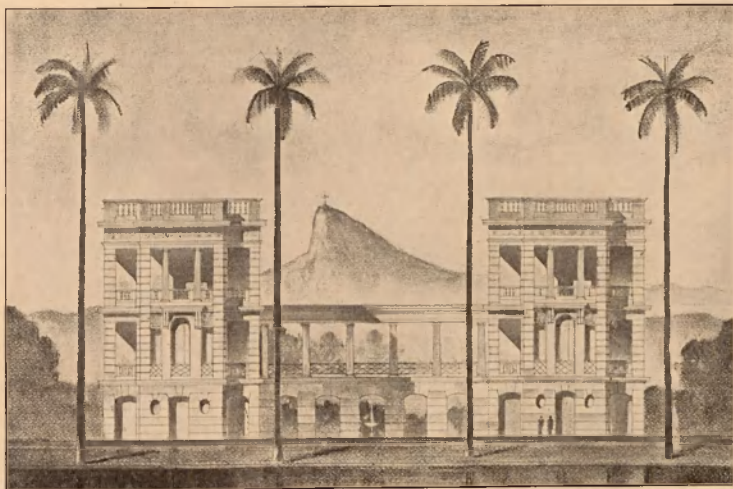
Composition de l'architecte Cordes

ces terrains donnerait une faculté de sortie supplémentaire. Enfin la traversa Umbelina est en voie de percement par deux tronçons, qui sont tout près de se rejoindre sur une surface également non bâtie et suivant un tracé proche du fond du domaine de l'ambassade, à quatre mètres environ.

Les achats de 1935 et 1936 ont été réalisés M. Laval étant président du conseil, ministre des affaires étrangères et M. Régnier ministre des finances lors du premier, M. Delbos et M. Vincent Auriol lors du second. Ils ont été faits comme l'avait été celui de l'hôtel principal, pour le compte de la caisse des dépôts et consignations, dont le directeur général était entre-temps devenu M. Deroy, inspecteur des finances.

Les premières maisons, qui sont jumelles, appartenaient à la famille Fontoura et ont été bâties en 1889. Elles ont ensemble 12 mètres 67 de façade sur la baie et couvrent avec leurs dépendances 835 mètres carrés. Le prix d'achat a été de 400 contos de réis, plus les frais. L'opération revint au total à 370.000 francs.

Les secondes maisons, qui sont pareilles entre elles, à un clocheton près facile à faire disparaître, appartenaient à la famille da Silva et ont été bâties en 1912. Elles ont ensemble 20 mètres 50 de façade sur la baie et couvrent avec leurs dépendances 700 mètres carrés. Le prix d'achat a été de 1.200 contos de réis, plus les frais. L'opération revint au total à 1.450.000 francs. La rapidité avec laquelle fut conduite à Rio la tractation une fois l'autorisation obtenue de France permit de la conclure quelques jours



RÊVE D'AVENIR
Composition de l'architecte Cordes

avant que la monnaie française n'eût subitement été dévaluée le 28 septembre 1936. L'écart des changes, entre le 22 et le 28 de ce mois, ayant été de 1.105 réis à 780 réis pour un franc, l'opération fût montée à 1.622.000 francs, soit près de un demi-million de francs en plus.

La dépense totale effectuée pour l'ambassade avec tous ses terrains et immeubles, telle qu'elle s'est trouvée constituée en septembre 1936, s'est élevée à quatre millions et demi de francs. Le facteur primordial dans l'estimation d'un terrain en bordure de Flamengo est sa longueur de façade. Celle de l'ambassade de France est la plus importante, après le domaine présidentiel. Elle occupe 75 mètres sur la baie de Guanabara avec une superficie totale de 4.850 mètres carrés, dans les belles conditions que l'on verra plus loin. Quiconque connaît Rio sait que ce prix était extraordinairement avantageux et que la situation obtenue était providentielle.

La France a d'emblée regagné le temps perdu et n'a plus à regretter d'avoir attendu longtemps son ambassade à Rio de Janeiro. L'attente a d'ailleurs été moins longue au Brésil qu'aux États-Unis. Dans cet état, où la mission diplomatique française était devenue ambassade en 1897, c'est en 1935 que fut acquis un hôtel. Dès l'année 1901 un joli terrain avait été acheté par les soins de l'ambassadeur Jules Cambon. Il n'était point bâti; bien des plans furent faits; les premiers étaient de Ch. Bernier, qui venait d'édifier l'opéra comique de Paris. Malgré l'autorité de leurs auteurs, aucun



LA COUR DE MARBRE DE L'AMBASSADE
Aquarelle de l'auteur

ne prit corps. Le terrain vint à être troqué contre un autre, puis après de successives locations d'immeubles, c'est d'une demeure toute faite que l'on est devenu propriétaire. Aussi pour Rio de Janeiro, en 1934, les personnalités qui étaient partisan d'attendre encore avant d'acheter, que l'on eût acquis un hôtel à Washington, ou celles qui étaient par principe opposées à l'achat d'une maison déjà bâtie, afin d'en faire construire une purement française, ne purent elles pas insister beaucoup. M. Hermite qui avait à Washington participé aux pourparlers de 1901, et qui constatait le besoin pour la France à Rio d'une solution immédiate au moment où il y est arrivé, ne pouvait conseiller d'entrer dans des vues dilatoires.

Non seulement sous le rapport social, mais sous le rapport administratif, il fallait mettre un terme au provisoire. C'était une fable que le campement de la chancellerie française dans le réduit d'une petite courette intérieure où se faisaient les travaux d'expédition, d'enregistrement, de classement, de chiffrement et déchiffrement, sous le toit d'une véranda défectueuse contre laquelle il fallait tendre un store en cas de pluie, et devant des fenêtres exposées aux regards des visiteurs obligés de passer à proxi-



LA TERRASSE DE L'AMBASSADE
Aquarelle de l'auteur

mité. Les services de l'attaché commercial et du consul étaient dans deux installations distinctes, à près de cinq kilomètres de l'ambassade. Quant à la résidence personnelle de l'ambassadeur, elle était dans un quatrième endroit, sur la colline de Santa Thereza. Désormais la question de centralisation était résolue en même temps que celle de la représentation.

La nouvelle ambassade de France possède avant tout l'avantage d'occuper une situation merveilleuse dans la capitale brésilienne. Elle est devant la baie de Guanabara; elle est sur la praia do Flamengo, la partie la plus recherchée de la ville par sa beauté et par son élégance.

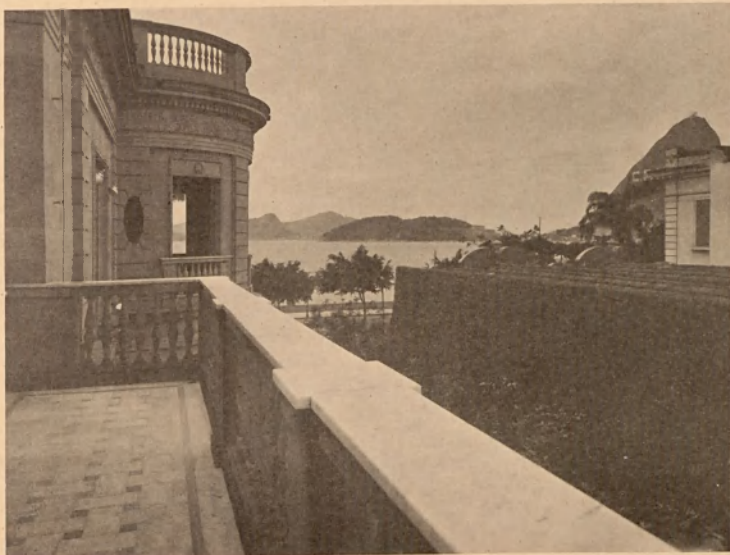
D'un côté de l'ambassade les fenêtres sont tournées vers le panorama fameux de la baie, que l'on embrasse depuis l'entrée de la barre jusqu'à la serra des Orgues. De l'autre côté, le regard voit se dresser des montagnes dont le cercle admirable, allant du Pain de Sucre au Corcovado et à Santa Thereza, serait à lui seul considéré comme grandiose, si l'on n'avait pas sur le devant le spectacle féerique de Guanabara. D'autre part l'ambassade est dans une position centrale entre le quartier des affaires et les plages de l'Atlantique.



LA TERRASSE SUPÉRIEURE DE L'AMBAassade
Morros dos Cabritos et da Saudade, les Deux Frères, Gavea, le Corcovado

Le quai de Flamengo s'étend en droite ligne sur un kilomètre et demi. Le nom de ce rivage lui vient de ce qu'un flamand avait habité au XVIII^e siècle à la pointe du morro da Gloria, près d'un îlot pris dans les terres par la construction du quai. La même demeure avait été ensuite la résidence d'un anglais, Russel, dont le nom est resté à la voie longeant la base du morro da Gloria, en partie sur le parcours de l'avenida Beira Mar. Avant de s'appeler Flamengo, la dite plage porta pendant longtemps le nom de praia do Sapateiro. On trouve même les deux appellations à la fois sur un plan officiel de 1769. Ce bottier, Sebastião Gonçalves, vivait au début du XVII^e siècle; les archives municipales possèdent encore un acte du 13 septembre 1606 par lequel il demandait une terre voisine de la plage et de la rivière Carioca, ainsi qu'un acte du 1^{er} février 1620, où il demandait à la changer contre une autre plus en arrière, parce que la mer l'envahissait trop souvent. Avant Gonçalves, la plage était appelée praia de Lerype, praia do Namorado et aguada dos Marinheiros.

Quant aux morros qui la limitent à ses deux extrémités, voici ce que l'on sait de leur nom. Celui de Gloria a été ainsi désigné à partir du moment où y fut bâtie une première chapelle dédiée à l'Assomption de la Vierge, à la fin du XVII^e siècle; jusque là il s'appelait morro do Lerype et l'on trouve ce terme dans plusieurs actes municipaux. Le morro da Viuva tient ce nom d'une veuve Joaquina Figueiredo Pereira



TERRASSE AU SECOND ÉTAGE DE L'AMBASSADE
Entrée de la barre

Barros, qui le reçut en héritage de son mari en 1753. Déjà les moines de São Bento avaient obtenu, le 9 décembre 1618, du conseil de la municipalité l'autorisation d'y prendre de la pierre pour leur monastère. Dans leur requête ils parlent de la « colline » sans lui donner de nom et disent qu'ils transporteront le granit par le chemin du sapateiro Gonçalves.

L'actuel Flamengo est bordé tout entier de demeures distinguées ou de beaux édifices. Il a trois chaussées, les deux plus proches de la mer sont séparées par une allée cavalière entre des rangées de ficus. Les deux chaussées les plus proches des habitations sont séparées par une longue pelouse avec une ligne de palmiers royaux.

A l'extrémité de Flamengo où se trouve l'ambassade, sur une courte partie dont elle occupe le tiers, le quai a une plus grande largeur et grâce à cet avantage la pelouse forme un tapis vert devant l'hôtel. Les palmiers royaux, qui se dressent comme des colonnes de marbre aux cimes frémissantes, montent la garde de la manière la plus noble. C'est à bon escient que le prince régent Dom João planta de sa main, dans le jardin botanique qu'il avait fondé en 1808, la tige d'où sont nées les splendides allées d'aujourd'hui, toutes ainsi originaires de l'île de France.



ENTRÉE DE L'AMBASSADE



CONSTRUCTION DE LA GALERIE INTÉRIEURE DU REZ-DE-CHAUSSÉE FAITE DE JUIN A AOÛT 1936



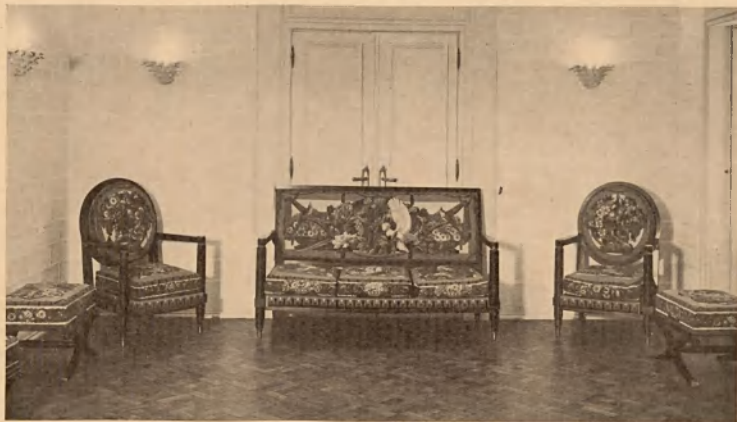
HALL ET GALERIE INTÉRIEURE DU REZ-DE-CHAUSSÉE



GALERIE INTÉRIEURE DU REZ-DE-CHAUSSÉE



INAUGURATION DE LA GALERIE DU REZ-DE-CHAUSSEE, 24 AOUT 1936



MEUBLES DE RUHLMANN, TAPISSERIES DE BEAUVAIS TISSEES EN 1927



CABINET DE L'AMBASSADEUR



VERRINES BRÉSILIENNES



HALL DU PREMIER ÉTAGE



HALL DU PREMIER ÉTAGE



HALL DU PREMIER ÉTAGE



CACHET DU CHÂTEAU DE COMPIÈGNE

SIGNATURE DE JACOB DESMALTER

Empreintes prises sur le mobilier directoire de l'ambassade



HALL DU PREMIER ÉTAGE



ANTHURIUM DU BRÉSIL



SALON DE L'AMBASSADE

Près de l'ambassade, la rencontre du quai avec l'avenue Oswaldo Cruz et l'avenue Ruy Barbosa forme un carrefour que le langage populaire surnomme le rond-point de l'amandier, à cause d'un groupe d'arbres de cette espèce; de grandes proportions, plantés en son centre, ils paraissent n'en faire qu'un. Cette variété tropicale ne ressemble en rien à son homonyme d'Europe. Les feuilles sont larges, d'un vert éclatant et d'une apparence vernissée. A l'automne austral, dans les journées de juin, elles prennent une teinte rouge foncé et apparaissent comme des fleurs au milieu de celles qui sont vertes encore; les unes tombent, les autres naissent à la fois; à aucun instant l'arbre n'est complètement dégaré.

Ce rond-point (voir page 114) est décoré d'une statue offerte par le Mexique au Brésil en 1922, en hommage pour le centenaire de l'indépendance. Elle est la reproduction de la statue du dernier des empereurs mexicains aztèques, Cuauhtemoc, qui orne la grande promenade de la Reforma à Mexico. Neveu de l'empereur des aztèques Moctezuma II, il avait hérité de la couronne de son oncle au moment de la conquête espagnole, parce que celui-ci s'était donné aux conquérants. Héros de la défense de la capitale contre les assiégeants espagnols, il obligea le conquistador à s'enfuir pendant cette nuit du 30 juin 1520 que l'on a appelée plus tard la « Nuit Triste ». Mais la fortune des armes changea, Cortez prit la ville, le 12 août 1521, et l'empereur fut fait prisonnier. Pour



SALON DE L'AMBASSADE
Aquarelle de l'auteur

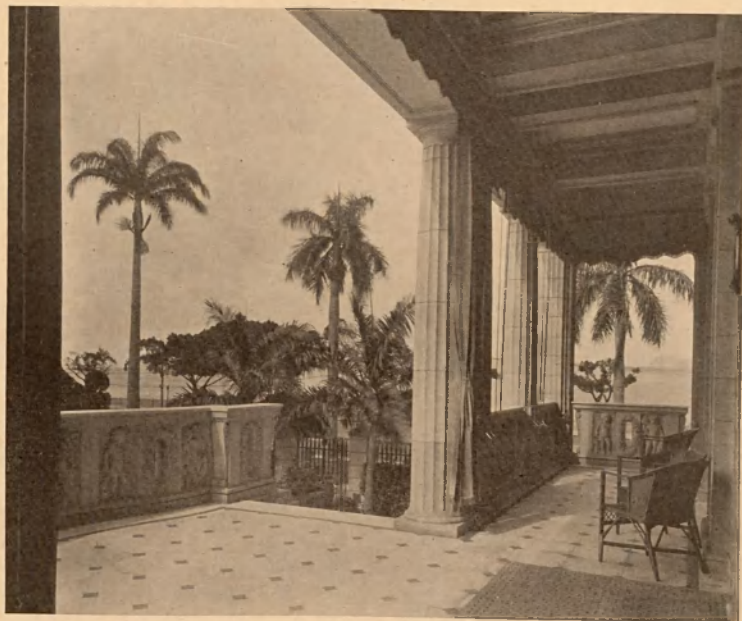
l'amener à révéler où était caché le trésor de l'empire, on lui brûla les pieds. Il ne dit rien. Son compagnon de torture implorant du regard l'autorisation de faire l'aveu libérateur, il lui adressa cette courageuse parole: «Crois-tu donc que je sois sur un lit de roses?» Cortez l'ayant emmené dans son expédition vers les Hibueras, au Honduras actuel, un beau jour, dans le chemin, il fut pendu. On ne sut par qui. Cortez affecta de s'en indigner. Sa victime avait vingt-trois ans.

La statue est très noble et l'empereur est montré brandissant la flèche qu'il va jeter sur Moctezuma en châtiment de son abandon.



L'hôtel de l'ambassade avait eu pour rénovateur l'architecte portugais José Cortez. Mille difficultés rendirent sa tâche malaisée, le domaine d'origine ayant dû être constitué peu à peu par le propriétaire, ce qui entraîna des modifications progressives dans l'exécution des plans. L'hôtel et la partie des jardins le touchant directement furent installés sur l'emplacement de cinq maisons, dont on retrouve le souvenir dans les photographies anciennes (voir page 69).

La principale était au milieu, avec trois fenêtres de façade. C'est la seule qui ait été conservée et ses trois fenêtres sont encore au centre de la façade actuelle. Ce bâtiment initial a été doublé dans le sens de la hauteur et dans celui de la profondeur,



GALERIE DU PREMIER ÉTAGE
Côté du salon



GALERIE DU PREMIER ÉTAGE
Les aigles



SALLE A MANGER

et élargi d'un côté par une grande rotonde avec un escalier, de l'autre par des galeries extérieures couvertes qui courent le long de la maison à tous les étages, donnant sur les jardins et prenant vue également sur la baie.

Deux petites maisons en façade sur le quai, identiques à celles qui furent achetées le 28 décembre 1935 pour le domaine de l'ambassade, se trouvaient accolées à la maison d'origine et furent démolies pour permettre de faire la rotonde précitée et une allée d'entrée avec une bande de jardin.

De l'autre côté de l'hôtel, une petite maison également en façade fut démolie pour permettre d'élargir le jardin.

Enfin il y avait une cinquième petite maison en arrière, qui fut démolie aussi, pour faire la construction de l'hémicycle qui est l'originalité si heureuse de la conception de l'architecte Cortez. Il relie, à travers les jardins, l'hôtel de l'ambassade et le bâtiment qui lui fait pendant, acquis le 2 septembre 1936. Quand on vit ces arceaux élégants sortir de terre en 1927, les passants et les voisins intrigués se demandèrent d'abord ce qui allait advenir. Bientôt l'œuvre fut réalisée; on put admirer les cintres à l'italienne, dessinés avec la pureté des arcs de la villa Borghèse. Ils s'harmonisent à merveille



SALLE A MANGER

avec l'ensemble de la décoration extérieure donnée à tout l'hôtel, avec ses galeries et avec la terrasse qui le couronne.

En arrière de l'hémicycle se trouve un autre jardin dessiné sur l'emplacement des longs abris d'une filature, supprimée lors de toutes ces transformations.

L'ensemble conçu par l'architecte a été complété par lui en élevant autour des jardins une muraille de verdure taillée. Elle prolonge dans le paysage les lignes de la maison et de l'hémicycle. Parallèlement à la façade latérale de l'hôtel elle s'étend le long de l'immeuble symétrique. Elle habille en quelque sorte celui-ci et produit un effet aussi agréable que si un édifice identique était construit en pendant de l'hôtel.

Peut-être un jour ce rêve se réalisera-t-il, maintenant qu'a été fait l'achat du 2 septembre 1936. On aurait alors des galeries circulaires entourant tout le jardin d'entrée de l'ambassade et réunies par l'hémicycle. A défaut de cette transformation grandiose, il en serait une autre à la portée des temps de crise ; ce serait la simple construction d'un hémicycle faisant pendant à celui qui existe, de l'autre côté de l'hôtel, les petites maisons basses acquises le 28 décembre 1935 étant dans ce cas supprimées. L'hôtel apparaîtrait centré entre ses jardins d'entrée (voir pages 120 et 121).



PETITE SALLE A MANGER





PALIER DU SECOND ÉTAGE

L'extérieur de l'ambassade, sa vue illimitée sur le plus beau tableau du monde, et ses jardins encadrés dans le décor de la nature, sont tellement caractéristiques de cette résidence, qu'on oublierait presque de dire ce qu'elle est intérieurement, et cependant elle est parfaite d'harmonie et de confort.

Son premier propriétaire n'avait rien refusé de ce qui pouvait décorer la demeure sans la surcharger : marbres à profusion et de toutes provenances, marbres brésiliens de l'état de Minas, marbres plus clairs de la Belgique, marbres de Campan, marbres du Portugal couvrant le sol du hall et des galeries ; porphyre et onyx couvrant les murs entiers des salles de bain ; bronzes parisiens finement ciselés pour tous les ornements des portes, gonds des fenêtres, montures d'électricité ; vitraux aux riches couleurs faits à Saint-Paul pour les deux escaliers et pour l'oratoire ; enfin bois précieux partout. Les parquets, qui sont un luxe dans tout Rio, se distinguent ici par la variété de leurs dessins et la qualité de leurs bois, si bien qu'on regrette d'y étendre des tapis. Les boiseries des deux salles à manger sont sobres et claires, tout en jacaranda, le palissandre si réputé du Brésil.

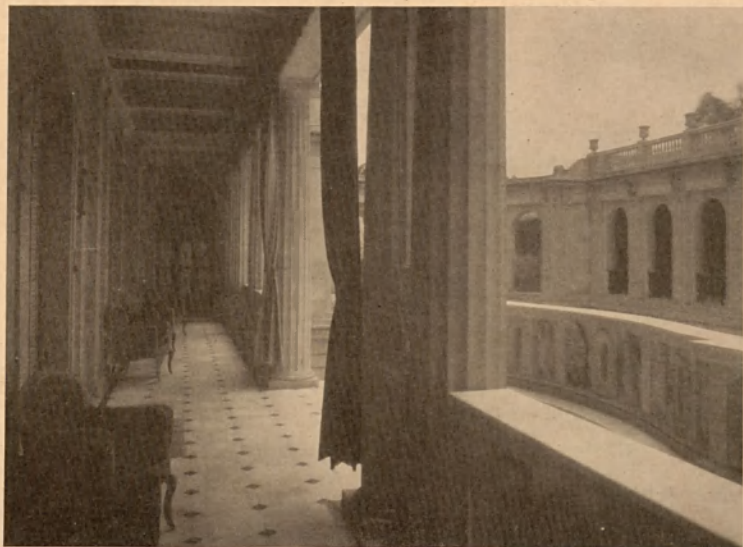
Le rez-de-chaussée de l'hôtel comporte principalement le hall d'entrée, une longue galerie intérieure et un cabinet pour l'ambassadeur, ainsi que des pièces servant momentanément de bureaux pour le service diplomatique de l'ambassade, en attendant son



FONTAINE DU SECOND ÉTAGE



CHAPELLE DE L'AMBASSADE



GALERIE DU PREMIER ÉTAGE
Côté de la salle à manger

installation dans les immeubles acquis en septembre 1936; le premier étage comprend les appartements de réception; le second étage, les appartements personnels.

Les modifications qui furent faites pour l'adaptation de l'hôtel aux besoins d'une ambassade ont été: en 1934 l'agrandissement de la principale salle à manger, en 1935 celui des salons, en 1936 la création de la galerie intérieure du rez-de-chaussée.

Cette galerie a été réalisée par la réunion de cinq petites pièces, dont aucune n'avait d'affectation utile, en même temps que par la suppression d'un mur qui les isolait de l'escalier et qui est maintenant remplacé par une colonnade donnant l'espace et la lumière. Cette pièce nouvelle a atteint ainsi près de seize mètres de long et assure de grandes facilités lors des réceptions. Elle est de plain-pied avec les jardins et elle se prête d'autre part à être utilisée comme salle à manger dans les circonstances exceptionnelles; on y peut en effet réunir à une même table cinquante-quatre convives.

Au premier étage, la création d'un grand salon a été obtenue par la réunion en un seul de ceux qui existaient et par un large accès donné à cette pièce sur les galeries extérieures du côté du jardin; pour cela deux portes-fenêtres ont été ouvertes dans le mur plein qui isolait ce salon des galeries. Le nouveau salon a actuellement dix fenêtres et deux baies élevées, aménagées au même moment pour le mettre en com-

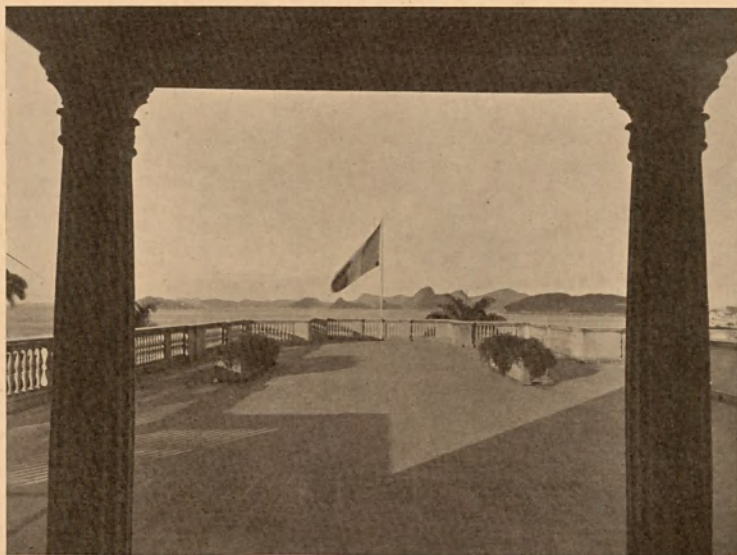


TERRASSE DE L'APPARTEMENT D'HONNEUR AU SECOND ÉTAGE

plète union avec un hall de marbre qui se trouve entre lui et la salle à manger. Celle-ci, augmentée d'un tiers lors de l'achat de l'hôtel, prend librement jour par trois portes fenêtres sur les galeries extérieures du côté du jardin. Finalement salon, hall, salle à manger, galeries latérales sur le jardin ne font plus qu'un vaste ensemble.

L'ameublement de l'ambassade comporte quelques pièces appartenant au mobilier national du gouvernement français. Ce sont d'abord huit sièges du style directoire, en bois laqué ivoire à filets d'or, signés par Jacob Desmaller, l'ébéniste de la cour de de Napoléon, avec l'adresse de son atelier rue Meslée. Ils ont le cachet du château de Compiègne d'où ils proviennent, les uns avec la couronne impériale, les autres avec la couronne royale. Recouverts d'une soie brochée vert et crème, copie d'un modèle ancien, ils conviennent bien aux marbres du hall du premier étage où ils se trouvent et au style architectural de cette pièce. Ils avaient été envoyés à Rio par une décision de février 1920 consentant ce prêt à la suite de la transformation de la légation en ambassade.

Des reproductions de ces sièges ont été exécutées, à Rio, pour l'ambassade, en un bois des tropiques, l'oléo vermelho. Ces derniers meubles, au nombre de douze, sont recouverts de damas jaune et forment le fond de la décoration du salon d'honneur.



TERRASSE SUPÉRIEURE DE L'AMBASSADE

Dans la nouvelle galerie du rez-de-chaussée ont été placés quelques sièges modernes exécutés pour le mobilier national français sur les dessins de l'artiste Ruhlmann. Ils sont d'ébène macassar et d'un style inspiré des formes directoire dont les lignes simples se prêtent bien aux interprétations modernes avec emploi des bois précieux. Ces sièges sont recouverts de tapisseries de Beauvais d'une grande finesse, tissées en 1927 d'après les cartons de Duval. Elles représentent des fruits et des oiseaux exotiques aux ramages les plus brillants, qui sont d'un heureux effet sous le ciel des tropiques. La vivacité des couleurs, qui est l'écueil des fabrications de tapisseries modernes comparées à celles que le temps a patinées depuis des siècles, n'est point ici un défaut, au contraire. Ce mobilier moderne comprend un canapé, deux bergères et quatre tabourets. Son estimation officielle fut de deux cent mille francs. A la requête de M. Hermite il a été attribué à l'ambassade de France à Rio, grâce au désir de l'administrateur du mobilier national M. Guillaume Janneau de contribuer à l'éclat de cette résidence et grâce à la bienveillance du directeur général des beaux-arts M. Huisman qui a signé l'arrêté d'affectation le 8 mai 1936.



RÉGATES A GUANABARA



RÉGATES A GUANABARA

Parmi les meubles qui ont été transmis d'un propriétaire à l'autre lors de l'achat de l'ambassade, il est une table de salle à manger qui mériterait les honneurs d'un musée d'art décoratif. Elle est parée d'un revêtement en bois d'ipé imbuja, beau et dur comme du marbre. Ses rallonges, faites du même bois, sont masquées sous le plateau principal, mais par un ingénieux mouvement de bascule peuvent être relevées et venir s'intercaler entre les différentes sections de ce plateau. C'est un exemple des meubles de bois dur qui sont si réputés dans l'art brésilien.



ENTRÉE A GUANABARA DES NAVIRES DE GUERRE ARGENTIN ET BRÉSILIEN
25 DE MAI ET SÃO PAULO

Après la conférence de Buénos-Aires où fut signée le 12 juin 1935 la paix pour le Chaco



LA VUE SUR GUANABARA DE L'APPARTEMENT D'HONNEUR DE L'AMBASSADE
Vers Boa Viagem et Nietheroy

Enfin l'éclairage indirect a été aménagé dans toutes les pièces transformées depuis l'acquisition de l'hôtel. Dans le hall du rez de chaussée il est assuré par douze appliques en stuc de chez Roche, dans la salle à manger par six vases en porcelaine translucide de chez Baguès, signés Dem.

D'une manière générale l'ornementation intérieure de l'ambassade est complétée comme c'est l'habitude au Brésil, par l'abondance des fleurs et par des plantes aux feuillages colorés prodigieusement décoratives.

Il ne faut pas quitter la visite de l'ambassade sans monter à la terrasse qui la couronne, régnant sur toute sa partie supérieure. C'est là un de ses avantages essentiels. De cette plate-forme, mieux encore que de ses fenêtres, on jouit librement du spectacle de la nature et l'on respire l'air pur apporté du large par la passe d'entrée de Guanabara. Sans se lasser on contemple les flots de la baie, sillonnés sans cesse par l'allée et venue des navires, et son ciel, traversé à toute heure par le vol des avions qui évoluent gracieusement pour leurs voyage au long cours ou leurs exercices. Rien n'est majestueux comme l'arrivée d'un navire de guerre, quand les canons de la passe tonnent pour répondre à ses saluts. Rien n'est riant comme les régates à



LA VUE SUR GUANABARA DE L'APPARTEMENT D'HONNEUR DE L'AMBASSADE
Vers l'entrée de la baie

voile et les courses à l'aviron qui viennent égayer les eaux, pittoresque comme les flottilles de pêcheurs s'avancant en ligne au jour de la Saint-Pierre, vivant comme l'évolution des avions et le chant des hélices. Enfin à terre les défilés sont fréquents sur le quai de Flamengo, parades militaires, marches de scouts ou spectacles populaires. Le fameux carnaval de Rio, célèbre dans l'univers entier, y fait passer quelques-uns de ses cortèges avec leurs foules et leurs chants enthousiastes. Sur cette terrasse, on a l'impression de vivre dans le paysage et de participer à l'animation carioca.

L'ambassade de France à Rio est devant un magnifique décor et elle occupe la loge royale de ce théâtre. Voilà qui toujours ajoutera grandement pour les diplomates français au charme indéfinissable de ce poste. Maintenant qu'ils ne connaîtront plus la terrible fièvre jaune, maintenant qu'ils ne connaîtront plus les distances, puisque la voie des airs les met si près de l'Europe, maintenant qu'ils auront un palais avec une vue encore plus belle que la Corne d'Or, des marbres à la romaine, des jardins comme n'en a aucune résidence diplomatique française en Europe, les ambassadeurs de France dans la société brésilienne raffinée et cultivée, au milieu d'un pays en plein essor, savoureront l'enchantement de Rio de Janeiro.



CORSO DU CARNAVAL A FLAMENGO, DIMANCHE 3 MARS 1935



CORTÈGE DU BAIN PENDANT LE CARNAVAL DEVANT LA PLAGE DE FLAMENGO, DIMANCHE 24 FÉVRIER 1935

LES JARDINS

DE L'AMBASSADE

Dans ce vaste Brésil, aux arbres semés d'or
Passeront le Progrès, la Force et la Clarté.
On voit sur votre front une aurore d'été.

VICTOR HUGO





LA COUR DE MARBRE

L'HÔTEL DE L'AMBASSADE aux nuances claires est entouré de toutes parts de jardins dessinés à la française. Sur les trois côtés autres que celui de la baie, ils sont limités par des panneaux de verdure taillés en muraille jusqu'à hauteur du second étage. Ces jardins sont parés d'essences tropicales, ornés de statues de marbre et animés par la présence d'oiseaux du Brésil.

Ce qui frappe le plus un étranger au premier abord dans la flore du Brésil ce sont les arbres couverts de fleurs. Dans les pays tempérés, on en connaît quelques-uns, maronnier, acacia, catalpa, arbre de Judée, mais ils sont des exceptions et leur parure persiste peu de temps. Au Brésil, il en est d'innombrables, dont la couleur dure des mois. Parmi les plus beaux sont les flamboyants au feuillage léger, qui forment d'immenses coupoles rouge vermillon, parfois jaune d'or, parfois dit-on d'un blanc immaculé, les arbres de carême tout violets, les ipés jaunes ou rouges ou violets, les pluies d'or aux grappes tombantes, les kapoks aux troncs vigoureux, aux branches épineuses, qui avant de fournir leurs houppes blanches sont constellés de fleurs ayant l'aspect des liliums mauves, les jacarandas soit rouges, soit violets, les estreemosas roses, les bégoniacées grenat ou orangé de Chine, les mirtacées qui laissent tomber une pluie



DÉLÉGATION DES GRANDES ASSOCIATIONS FÉMININES DE RIO DE JANEIRO
12 avril 1935

d'étamines mauves formant un tapis aussi fin et régulier que s'il était peint sur le sol. D'autres arbres ont des feuilles colorées comme des fleurs, tel l'imbauba plateado, tout argenté. Ces essences sont mêlées au gré des vents ; sur la tenture ondulante de la forêt vierge se détachent ainsi au hasard des apparitions rouges, jaunes, violettes ou ivoirées.

A ces quelques noms, pour n'en citer que de très répandus, il faut ajouter des arbustes, tels les poincessias, communément appelés « bico de papagaio », avec leurs bractées formant des buissons écarlates, quelquefois blancs, dont on voit en ville les touffes s'échapper au travers des grilles ou regarder au-dessus des clôtures, les lauriers roses ou blancs qui atteignent de hautes tailles, les bougainvilliers de toutes nuances, qui montent à l'assaut des maisons, les fleurs grimpantes de la Saint-Jean aux teintes orange, l'envahissant amour-crampon revêtant les murs d'une tenture violine, les abricots



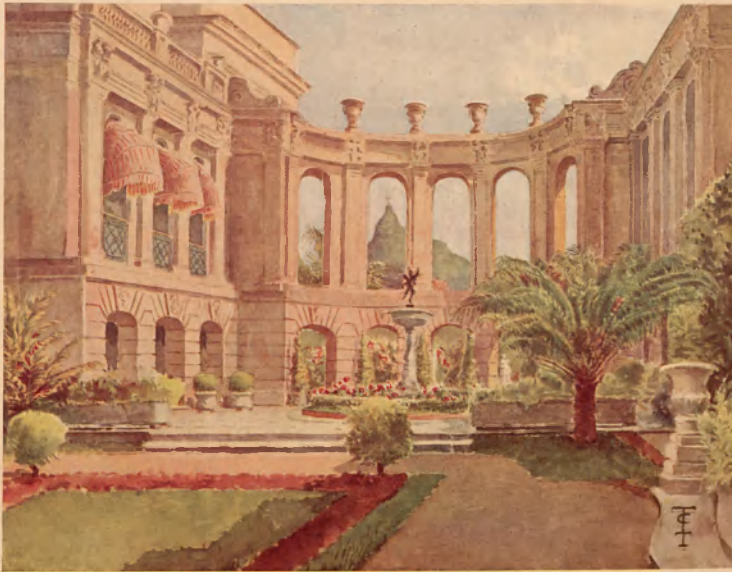
LE CORCOVADO ET LE MASSIF DE LA TIJUCA
 Vue prise de l'ambassade de France
 Aquarelle de Mme Ternaux Compans

de Macaco rose thé, les jasmins de Manguera en feux d'artifice jaune, les medinillas magnificas de Java aux lourdes pendeloques roses.

Quant aux plantes, leur floraison n'a pas de limite, depuis l'orchidée aux mille variétés, dont le pays est si riche, jusqu'aux gravatas sauvages qui viennent à foison et qui revêtent les formes les plus curieuses prenant des aspects de véritables objets brillamment colorés, branches de corail, plumes d'oiseaux, pinces de homard. Parmi les cactus dont le bronze vert s'émaille de fleurs roses, jaunes, blanches, il faut laisser une place d'honneur à la reine de la nuit, d'une blancheur éclatante, qui ne dure que l'espace d'un soir.

A la vue de cette nature exubérante, on se prend vraiment de l'envie d'être botaniste, de faire la connaissance de tous ces arbres, et de savoir les cultiver.

Les jardins de l'ambassade, bien qu'ayant seulement dix ans d'âge, possèdent des sujets intéressants. Outre six palmiers royaux arrivant déjà à la hauteur du second étage, ils ont dans l'allée d'entrée une rangée multicolore de jacarandas, estremosas et acacias, dans le fond une ligne circulaire de «becs de perroquets», véritable rideau de pourpre, et sur le devant une haie d'ibicus, des plates-bandes rutilantes de géraniums et de sauges, puis quelques arbustes odoriférants: la fleur de l'empereur, discrète mais



LES JARDINS DE L'AMBASSADE
Aquarelle de Mme Ternaux Compans

embaumée, et la bella da notte. Cet arbrisseau, plusieurs fois l'an, se couvre de grappes analogues à celles d'un lilas blanc ; elles ne s'ouvrent que la nuit et exhalent alors un parfum d'héliotrope prodigieusement pénétrant. Depuis le sol cette senteur s'élève jusqu'aux fenêtres toujours ouvertes et envahit les appartements de tout son arôme. Citronniers, manguiers, orangers, mamoeiros, cocotiers, grenadiers donnent des fruits, répartis entre toutes les saisons.

Ce qui paraît le plus caractéristique quand on regarde les jardins de l'ambassade, c'est leur architecture, leurs murailles de verdure et leur hémicycle de pierre formé de deux étages d'arcs à jour. En entrant par le côté de la plage, on aperçoit les montagnes à travers ces cintres et le Corcovado avec le Christ apparaissant au loin dans l'un des arcs comme dans une niche aérienne. L'hémicycle partage les jardins en deux parties. Sa concavité est dallée et forme une cour de marbre entre les jardins ; elle est plus haute qu'eux de quelques degrés ; un jet d'eau au centre est lancé par l'amour au dauphin, hambino florentin.

Sur le fond de verdure se détachent des statues de marbre blanc, qui sont la

reproduction de chefs d'œuvre de l'art grec: la Vénus des Médicis par Cléomène, attribuée aussi à Lysipe ou à Praxitèle, Artémis attachant sa chlamyde, dite Diane de Gabies, et le groupe des Lutteurs. Les copies de ces antiques célèbres, dont les deux premières sont à la galerie des Offices et la troisième au Louvre, sont dues au ciseau d'un artiste de Florence, le professeur Conti, et elles avaient été envoyées à Rio pour l'exposition internationale de 1922. D'Italie aussi est venu un banc ornemental, au dossier élevé et décoré d'un relief où se jouent des amours.

L'impression de vie, que donnent à ce cadre les fleurs et les eaux, a été complétée par la présence d'oiseaux de la faune indigène. Aussitôt après l'installation de l'ambassade nouvelle, des brésiliens amis en avaient envoyé des plus jolies espèces, de même qu'ils étaient venus planter deux flamboyants dans ses pelouses.

Il y eut ainsi des araras, l'un jaune et bleu, l'autre rouge et bleu, proférant à merveille, intelligents au point d'appeler l'automobile au garage en lui disant impérieusement: «avançar». La puissance de leur bec est telle qu'ils parviennent à rompre leur chaîne et qu'on les retrouve alors dans des jardins voisins, malgré leurs ailes éjointées, ayant gravi tous les obstacles à la force de ce bec et de leurs serres.

Des aigrettes, de la variété la plus belle que l'on appelle au Brésil des garces royales, étaient venues de l'Amazone au bord de la vasque florentine de l'ambassade. Ce sont de splendides oiseaux blancs, perchés sur de hautes pattes, dont les plumes si recherchées forment une traine de tulle léger. Elles tombent deux fois par an et c'est une précieuse récolte. Les mœurs de ces bêtes sont curieuses. Elles peuvent rester indéfiniment immobiles en observation, comme un marbre de plus dans le jardin. En général elles se promènent lentement, avançant leurs pattes avec une majesté mesurée, qui rappelle la décomposition des mouvements dans un cinéma au ralenti; mais tout à coup elles peuvent devenir agressives et se précipiter vivement sur leurs visiteurs; cependant il n'est pas difficile d'esquiver la menace. Si elles osent attaquer, c'est qu'elles ont conscience de leur force, qui réside en un bec allongé, monté sur un long col. Tantôt l'oiseau replie son cou entre ses ailes, prêt à le détendre brusquement de toute sa longueur, tantôt il le courbe en forme d'S. En liberté, ces animaux, qui se nourrissent de poissons, vivent près des étangs, réunis en bandes nombreuses. Leur envol d'ailes blanches et leurs tourbillons rapides sont alors un gracieux spectacle. Il arrive qu'on en puisse rencontrer aux environs mêmes de Rio de Janeiro. D'autres variétés de ces oiseaux ont un plumage de couleur, ce sont les garces bleues, mais qui n'ont point d'aigrettes.

A côté des garces vécurent en bonne compagnie des crosses blanches, aux brodequins jaunes, avec une houppe sur la tête qui se dresse et s'ébouriffe lorsqu'elles sont ou mécontentes ou intriguées. Leur nom vient de ce que leur plumage très recherché se termine en forme d'une crosse dont la chute se produit également deux fois par an.

Avec elles fut placé un couple de guarás venus de Pará. Bruns dans leur jeunesse, ces oiseaux deviennent bientôt rouge corail et leur vol en bandes serrées a la splendeur d'un nuage de feu.

De mignons perroquets bleu de jade, variété australienne miniature de leurs homologues, furent gardés en cage à l'abri de tous les ennemis de leur petite taille.



PERGOLA



LES COMMUNS DE L'AMBASSADE



ΚΛΕΟΜΕΝΗΣ ΥΠΟΛΟΛΟΦΟΥ
ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΠΙΣΤΕΓΗ

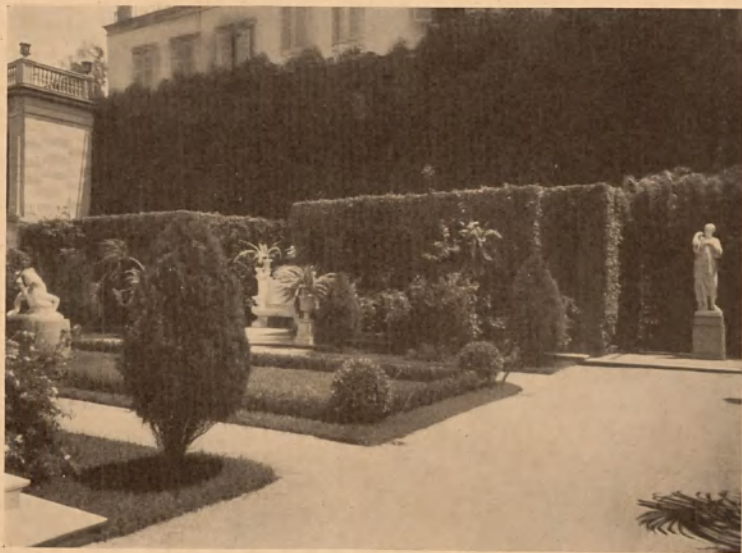


CLÉOMÈNE FILS D'APOLLODORÉ
ATHÉNIEN L'A FAITE



LES CHARMILLES DU JARDIN DE L'AMBASSADE
LA VÉNUS DES MÉDICIS

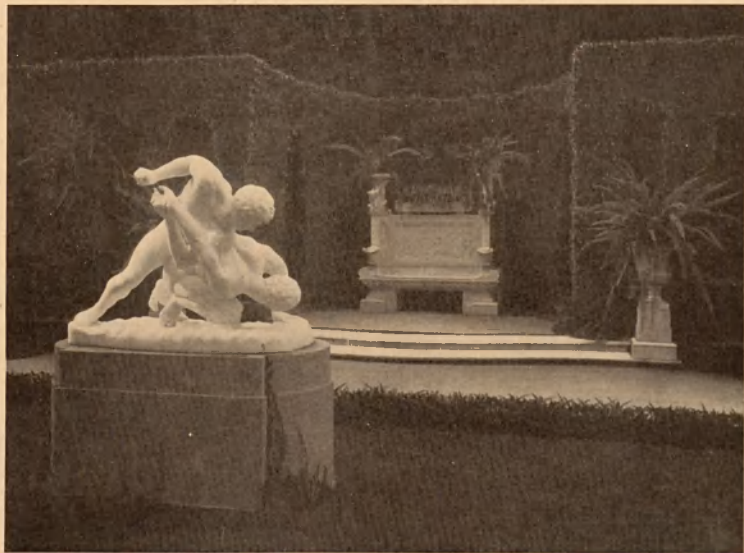
Reproduction par le professeur Centi du marbre de la Galerie des Offices



LA DIANE DE GABIES
Reproduction par le professeur Conti
du marbre du musée du Louvre



LES LUTTEURS ANTIQUES
Reproduction par le professeur Conti
du marbre de la Galerie des Offices



LES LUTTEURS



VOL. D'AIGRETTES



LES LUTTEURS



LES AIGRETTES ET LES CROSSES DE L'AMBASSADE



LA COUR DE MARBRE



LES GALERIES DONNANT SUR LA COUR DE MARBRE



L'OBSERVATION



L'ATTAQUE



LE SCEPTRE DE
L'EMPEREUR

JARDIN BOTANIQUE

A RIO



1937



GARDEN-PARTY A L'AMBASSADE
25 juillet 1935

Les jardins de l'ambassade sont un cadre qui appelle les fêtes en plein air.

La première fut donnée le 15 septembre 1934 par une admirable nuit tropicale qui étendait son voile étoilé. Les invités dansèrent dans la cour de marbre et le bal fut interrompu par l'apparition de Serge Lifar avec un cortège de ballerines. Elles s'élancèrent autour du jet d'eau, encerclant d'un vol vaporeux le bambino, qui lui-même bondit dans une pose chorégraphique. Des danseuses du théâtre municipal de Rio accompagnaient celles qui étaient venues de Paris avec le maître de ballet de l'opéra. Les sylphides, les danses hongroises, Prométhée, le prélude à l'après-midi d'un faune figuraient au programme. Les arcades de l'hémicycle, toutes blanches sous les projecteurs, formaient le fond naturel de la scène. Les spectateurs étaient comme dans une salle de théâtre sans plafond ; assis sur les pelouses ou groupés sur les terrasses et les loggias, ils donnaient à l'ensemble l'aspect d'un Tiépolo. Ce fut le baptême mondain de l'ambassade.

L'opéra de Paris devait prêter son concours une autre fois, lors de l'inauguration de la nouvelle salle du rez-de-chaussée, par la voix de son ténor Georges Thill. Le 24 août 1936 il s'y faisait entendre dans la vie intérieure de Duparc, dans le clair de lune de Fauré et dans Hérodiade de Massenet.



GEORGES THILL
Ténor de l'opéra de Paris
Dans *Guarani de Carlos Gomes* à Rio
Août 1936



SERGE LIFAR
Maître de ballet de l'opéra de Paris
Dans le prélude à l'après-midi d'un faune à l'ambassade
15 septembre 1934



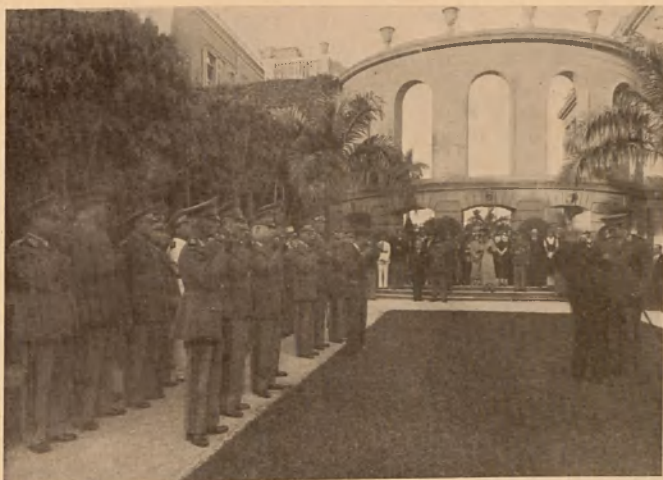
LES ARARAS DE L'AMBASSADE
Aquarelle de Mme Ternaux Compans



AU CENTRE DE L'HÉMICYCLE
Aquarelle de Mme Ternaux Compans



JARDIN ARRIÈRE DE L'AMBASSADE



REMISE DE LA LÉGION D'HONNEUR À DES OFFICIERS BRÉSILIENS
Dans les jardins de l'ambassade, 3 août 1934

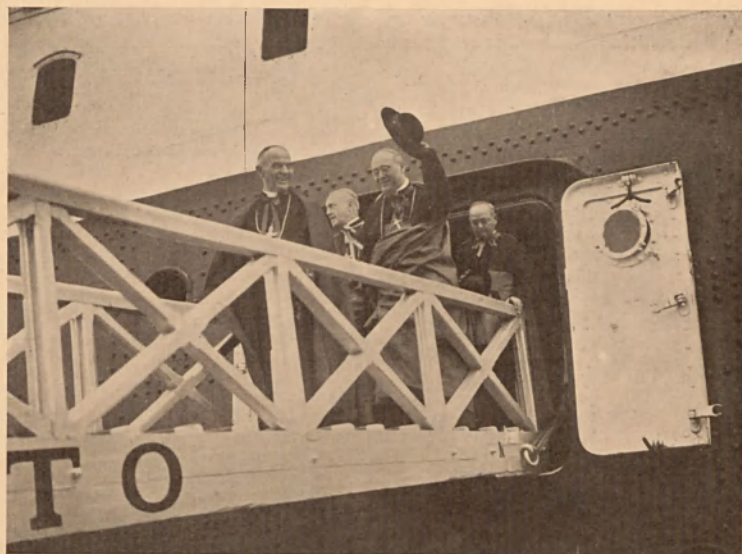


LE GÉNÉRAL GÓES MONTEIRO, MINISTRE DE LA GUERRE DU BRÉSIL
Recevant la croix de grand officier de la légion d'honneur
A l'ambassade de France, le 3 août 1934

Les jardins de l'ambassade se prêtent aussi à des démonstrations officielles. C'est ainsi qu'ils virent, le 3 août 1934, la remise de la légion d'honneur au ministre de la guerre, le général Góes Monteiro et à onze officiers brésiliens. Cette cérémonie fut suivie de la présentation d'un film militaire, « l'Éperon d'or », qui permit d'admirer l'école de cavalerie de Saumur.

Une autre réception officielle devait, le 3 octobre 1934, réunir dans l'ambassade Leurs Eminences le cardinal Dom Sebastião Leme, archevêque de Rio de Janeiro, et le cardinal Verdier, archevêque de Paris, accompagnés de Mgr Baudrillart de l'académie française, archevêque de Méliène, peu après élevé à la pourpre cardinalice, Mgr Cézerac, archevêque d'Albi, Mgr Chaptal, évêque auxiliaire de Paris, Mgr Audollent, évêque de Blois, et de toute la mission française déléguée au congrès eucharistique mondial de Buénos-Ayres. Après un déjeuner de cinquante convives, les jardins furent ouverts à toutes les personnalités désireuses de saluer les prélats et ce fut un long défilé. C'est la première fois qu'un cardinal français venait au Brésil, qui tint à lui faire fête. Mgr Baudrillart, qui avait donné des conférences en ce pays pendant la guerre mondiale, y avait d'ailleurs laissé un profond souvenir.

Lors de l'escale que le cardinal Verdier fit au retour, le 18 octobre, il rendit visite



ARRIVÉE DU CARDINAL VERDIER A RIO DE JANEIRO
Le nonce apostolique, Mgr Masella, et le cardinal Leme
3 octobre 1934

au président de la république, le docteur Getulio Vargas, qui lui conféra la grand'croix de l'ordre de la Croix du Sud. Cette distinction, qui remonte à l'indépendance brésilienne en 1822, n'avait plus été conférée depuis l'instauration de la république au Brésil. L'ordre venait d'être remis en honneur par M. Vargas et la première grand'croix décernée à un français fut celle du cardinal. Mgr Baudrillart reçut la plaque de grand officier. Le savant prélat devait apprendre pendant cette mission la mort de ses illustres confrères de l'académie française, M. Poincaré et M. Barthou, ministre des affaires étrangères, assassiné à Marseille aux côtés du roi de Serbie. C'est lui qui célébra le requiem dans un office solennel en l'église de la Candelaria.

L'arrêt de la mission ecclésiastique française au Brésil avait entre autre intérêt celui de permettre de donner une marque de sympathie aux nombreux établissements d'enseignement ou d'assistance fondés par les ordres français. Des fenêtres de l'ambassade on en voit déjà trois : sur la colline de Santa Thereza l'Assomption et l'externat du Sacré-Cœur, au bord de Botafogo la flèche blanche des sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui ont dans le pays quatre-vingt maisons. Tous sont les grands auxiliaires de l'influence française et le cardinal Verdier fit l'impossible dans le peu de temps dont il disposait pour les honorer de sa présence, comme il alla aussi au lycée français.

Leur importance avait été évoquée devant lui lors de la réception offerte au palais cardinalice, le matin de son arrivée, par les belles paroles suivantes de l'allocution de Mme Pessoa Raja Gabaglia chargée de le saluer au nom des femmes catholiques brésiliennes :

« Un de nos grands hommes, Joaquim Nabuco, a pu dire autrefois que la France est « la mère-patrie intellectuelle du Brésil ». Pour faire nôtres ces paroles, nous n'avons qu'à regarder en nous et autour de nous. Profonde est l'influence de la pensée française sur l'esprit de notre jeune nationalité. C'est une influence qui s'exerce de mille manières : par les livres et les revues, par des conférences et des cours annuels, par les cercles de culture française établis chez nous. Mais où cette influence se fait plus intime et plus bienfaisante, c'est dans l'éducation de notre jeunesse, surtout de notre jeunesse féminine. Que Votre Éminence veuille voir : autour de nous, ces fillettes et ces jeunes filles, ce sont les enfants de Sion, du Sacré-Cœur, de l'Assomption, des Saints-Anges, du Cœur de Marie, des sœurs de Saint-Vincent de Paul, ce sont les élèves des religieuses françaises. Elles sont, pour ainsi dire, formées à l'ombre de la France, par des cœurs qui, pour s'être consacrés à Dieu, n'en sont pas moins de grands cœurs français. Parlant comme une autre langue maternelle la belle langue de France, elles en connaissent les écrivains, les poètes, les penseurs. Et de cette formation à long cours, elles garderont pour la vie, comme un reflet sur leur esprit de femme, quelque chose de cette harmonieuse clarté qui est la marque du génie français. »

L'académie brésilienne des lettres ayant tenu séance pour honorer la mémoire des deux académiciens français, le docteur Félix Pacheco, ancien ministre des affaires étrangères comme eux, faisant leur éloge public débuta par ces mots :

« Il n'existe pas au monde d'autre pays que la France dont la pensée nous entre aussi profondément dans le cœur et dans l'esprit. »

Et cette parole il la fit imprimer en français dans le « Jornal do Commercio » le 11 novembre suivant, à l'occasion de l'anniversaire de l'armistice.

De même un autre académicien, le docteur Amoroso Lima, dans un récent article, a écrit des appréciations semblables, bien agréables à reproduire dans un livre français :

« C'est par la pensée surtout que la France a acquis et possède ici une si profonde pénétration. On peut dire que la société brésilienne, pour les deux tiers au moins de ses éléments féminins d'élite, est l'œuvre des congrégations françaises de religieuses. La France doit plus à ces extraordinaires ambassadrices de sa culture et de son esprit qu'à tout ce qu'on a pu faire ici en d'autres sens. La France a exercé une telle influence sur l'esprit brésilien, que ce n'est qu'en analysant profondément et soigneusement cette pénétration que nous pourrions avoir une notion exacte de ce qu'est le Brésil. »

L'effort des établissements religieux, des deux lycées français et des alliances françaises du Brésil se continue dans l'enseignement supérieur et rend possible les collaborations de haute culture comme celles auxquelles le professeur Georges Dumas, citoyen d'honneur de Rio, a donné un si grand essor. Venu une nouvelle fois au Brésil en 1935 il eut, lui aussi, les honneurs des jardins français de Flamengo et c'est notamment dans une garden-party en ce cadre qu'il fut fêté avec des divertissements chorégraphiques.

Dans les jardins de l'ambassade enfin eut lieu la célébration du 14 juillet 1936. Un film patriotique, « la naissance de la Marseillaise », y fut présenté à cette occasion.



RÉCEPTION DE LA MISSION FRANÇAISE AU CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE 1934
A l'ambassade de France à Rio le 3 octobre



DANS LA COUR DE MARBRE DE L'AMBASSADE, 3 OCTOBRE 1934



LE CARDINAL VERDIER, ARCHEVÊQUE DE PARIS
Le nonce, Mgr Masella, et le ministre des relations extérieures, M. Macedo Soares
Dans les jardins de l'ambassade, 3 octobre 1934



LE CARDINAL VERDIER ET MGR CHAPTAL
A l'ambassade de France, 3 octobre 1934



VISITE DU CARDINAL VERDIER AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
Mgr Audollent et Mgr Baudrillart
Palais de Guanabara 18 octobre 1934



LE CARDINAL DOM SEBASTIÃO LEME, ARCHEVÊQUE DE RIO DE JANEIRO
A l'ambassade de France, 3 octobre 1934



DÉFILÉ DES ÉLÈVES DU COLLÈGE SÃO JOSÉ
Dans les jardins de l'ambassade, 3 octobre 1934



L'ARCHEVÊQUE D'ALBI, MGR CÉZERAC
Délégué au congrès eucharistique de 1934



L'INCENDIE DU BORGIO APAISÉ PAR LE PAPE LÉON IV
Tapisserie des Gobelins exposée dans les jardins de l'ambassade en 1936

Les grandes tapisseries anciennes provenant des réserves françaises n'auraient point leur place dans l'hôtel de l'ambassade à Rio parce qu'aucun panneau n'a de dimensions suffisantes, tant les fenêtres et les baies ont été multipliées pour apporter sous les regards le paysage extérieur et pour favoriser aussi l'aération. Le prêt de l'une d'elles a cependant été sollicité par M. Hermite, et consenti pour la période d'avril à septembre 1936. Elle était destinée à rehausser l'éclat de différentes manifestations au lycée français de Rio, nouvellement agrandi, mais elle a d'abord été exposée dans les jardins de l'ambassade à l'occasion de quelques réceptions.

La tapisserie choisie faisait partie d'un ensemble connu sous le nom de « Série des Chambres du Vatican ». Les sujets sont la reproduction des tableaux de Raphaël qui décoraient ces fameuses chambres. Ils ont été copiés d'après les originaux par les premiers élèves de l'académie de France à Rome, envoyés en Italie par Louis XIV. Les tapisseries ont été tissées ensuite dans les ateliers des Gobelins et ont servi à la décoration de la Galerie des Glaces à Versailles au temps du Grand Roi.

Le sujet de la tapisserie apportée à Rio, qui mesure cinq mètres sur huit, fut copié à Rome en 1675 par Louis de Boullogne. Cet artiste, d'abord pensionnaire du roi à Rome, devint directeur de l'académie de peinture. Louis XIV le nomma son premier

peintre, lui donna des lettres de noblesse et le fit chevalier de Saint-Michel.

Le tissage de la tapisserie en question fut fait aux Gobelins dans les ateliers de Lefèvre de 1683 à 1689.

Elle représente l'«Incendie du Borgo» en 848. Le feu consume les constructions de ce faubourg de Rome et menace la basilique de Saint-Pierre. Au milieu paraît le pape Léon IV, apaisant l'incendie du haut de la loggia du Vatican par le signe de la croix. Devant lui, des femmes et des enfants lèvent les bras au ciel en l'implorant. A gauche, un homme emporte un vieillard sur ses épaules; un autre homme, suspendu par les mains à un mur, se laisse tomber à terre. A droite, une femme porte sur la tête une amphore et tient un vase à la main.

Les bordures latérales sont tissées d'or avec le chiffre du roi sur un écusson; en haut ses armes, et en bas, le soleil avec sa devise: «Nec pluribus impar.»



LA REINE DE LA NUIT



BAS-RELIEF EN BRONZE DANS LES JARDINS DE L'AMBASSADE

L'AVIATION A GUANABARA

Je joue à voler au-dessus des
arbres de Paris.

SANTOS-DUMONT

UN BAS-RELIEF commémorant les plus célèbres traversées maritime et aérienne de l'Atlantique-Sud se trouve dans les jardins de l'ambassade de France. Il fut placé sous leurs charmilles par son premier propriétaire pour rappeler deux événements, chers à la fois au Brésil sa patrie d'élection et au Portugal sa patrie d'origine. Les trois caravelles de l'amiral Pedro Alvares Cabral et l'hydravion de Sacadura Cabral et de Gago Coutinho y sont représentés entre la tour de Belém et le Pain de Sucre, avec des médaillons à l'effigie de ces vainqueurs de l'océan et de l'espace. De beaux vers inspirés de Camoëns leur sont dédiés :

Aux héros de noble race lusitanienne
Par leurs épopées d'autrefois et d'aujourd'hui
Gloires du Portugal à travers des mers et des airs
Jamais avant eux navigués.



LES ÎLOTS DE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL A L'ÉQUATEUR

Le Portugal mérite que soient célébrés par de tels accents lyriques les exploits de ses marins et de ses aviateurs, car la grandeur de son histoire est faite de la hardiesse de ses entreprises navales et coloniales.

Pedro Alvares Cabral, éloigné du chemin des Indes par une tempête et dérouteré vers l'ouest, s'était trouvé au large de la côte brésilienne le 22 avril 1500 devant le mont Pascal. Entré le 25 dans une baie voisine qu'il nomma Porto Seguro et qui a conservé ce nom, à mi-distance entre Bahia et Rio, il appela le pays Santa Cruz en y faisant célébrer la première messe, immortalisée dans l'histoire et dans l'art.

C'est en 1922 que son homonyme Saccadura Cabral fit la première traversée aérienne, accompagné de Gago Coutinho comme observateur, tous deux officiers de marine. L'appareil avec lequel ils s'étaient envolés, le Lusitania, était un hydravion à un seul moteur, sans appareil de radio et pesant trois tonnes. Il ne pouvait voler d'une seule traite que pendant douze heures et ne pouvait franchir qu'un millier de milles. Ayant quitté Lisbonne à la fin de mars 1922 pour les Canaries et le Cap-Vert, ils arrivèrent le 18 avril aux îlots brésiliens de Saint-Pierre et Saint-Paul, ces rochers qui émergent presque verticalement des profondeurs de l'océan sur la ligne de l'équateur. La fragilité des flotteurs de bois de l'avion, en présence d'une mer houleuse, le fit naufrager. Du secours et un autre appareil venus du Brésil permirent aux intrépides aviateurs de reprendre leur route. Finalement le 17 juin ils terminèrent à Rio leur vol transatlantique. L'enthousiasme fut énorme dans les deux pays: le Portugal venait de célébrer bien élégamment le centenaire de l'indépendance de sa colonie.



LES ILOTS DE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL A L'ÉQUATEUR

Le succès de ce vol encouragea Cabral à tenter un voyage aérien autour du monde. Avec le produit de souscriptions, il fit acheter en Hollande cinq appareils à cet effet. Malheureusement le 15 novembre 1924, comme il pilotait un de ces appareils de Hollande à Lisbonne, il disparut à tout jamais dans la Manche. Son illustre compagnon Gago Coutinho est devenu amiral et malgré son grand âge a rempli encore en 1936 une mission à Rio de Janeiro.

Si l'ambassade de France possède une plaque de bronze rappelant la première traversée aérienne sud-atlantique, d'autres circonstances font que l'attention y est attirée sur l'aviation. Elle est un belvédère d'où l'on voit constamment les appareils aériens évoluer au-dessus de la baie de Guanabara, soit pour leur service, soit pour leur entraînement et parfois leurs acrobaties. Ils animent son ciel, comme feraient de gigantesques oiseaux, et sur l'eau devant les fenêtres, depuis deux ans ont croisé sans cesse les navires qui transportaient régulièrement de droite à gauche tout le sable du nouvel aéroport près de Villegagnon. D'autre part le développement de l'aviation fait en ce moment au Brésil des pas de géant et il s'est trouvé que ce fut au début de la mission de M. Hermite que le gouvernement du président Vargas prit la décision très importante de créer trois bases d'aviation nouvelles devant constituer un grand progrès au point de vue aérien international: c'est en 1934, le 21 mars, que fut signé le contrat pour la construction de l'aéroport de la baie de Guanabara au Calabouço, le 12 avril que fut signé celui de la construction de l'aéroport des zeppelins à Santa-Cruz, non loin de la côte atlantique à soixante-deux kilomètres à l'ouest de Rio, le 19 juillet que le président



LE DRAPEAU BRÉSILIEN AU CENTRE DES EAUX ÉQUATORIALES



CONSTRUCTION DU PHARE DE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL



CONSTRUCTION DU PHARE DE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL

Vargas reçut Mermoz au palais de Guanabara pour s'entretenir avec lui de la meilleure utilisation de l'île brésilienne de Fernando de Noronha par la construction d'une piste qui fut alors résolue et promptement effectuée.

L'entretien avait eu lieu en présence du directeur général de l'aviation civile brésilienne, qui était le docteur César Grillo, du représentant général de la compagnie Air France, le marquis de Barral et de l'ambassadeur de France. L'idée du grand aviateur français, si réfléchi et si courageux à la fois, était qu'il fallait orienter la traversée sud-atlantique vers la rapidité et la sécurité, et il voyait dans la première condition une garantie de la seconde. Aussi, en attendant que l'on fit des hydravions plus rapides, leur vitesse pour cette traversée étant alors de 150 kilomètres à l'heure au lieu de 200 pour les avions, il donnait la préférence à ceux-ci. Il redoutait le poids

des hydravions et n'ajoutait pas beaucoup de foi à la possibilité d'amérissage. Quant à l'itinéraire de la traversée, surtout pour inaugurer les voyages de passagers en leur inspirant confiance, il le voyait coupé d'étapes: de Saint-Louis du Sénégal ou Dakar à Porto Praia dans les îles du Cap-Vert, de là à Fernando de Noronha, de là à Natal ou Recife. Un tel itinéraire réduit de 3.200 kilomètres à 2.200 le raid à faire d'une seule envolée; c'est le bief entre Porto Praia et Noronha. Mermoz insistait sur le fait qu'on pouvait avec les vitesses de l'époque, maintenant déjà largement dépassées, le franchir en onze heures et que le pilote aurait ainsi en toute saison la lumière du jour, grand appoint de sécurité, puisque l'équinoxe permanent est le propre de l'équateur. Il pensait même que les îlots de Saint-Pierre et Saint-Paul pourraient être mis à profit de quelque manière.

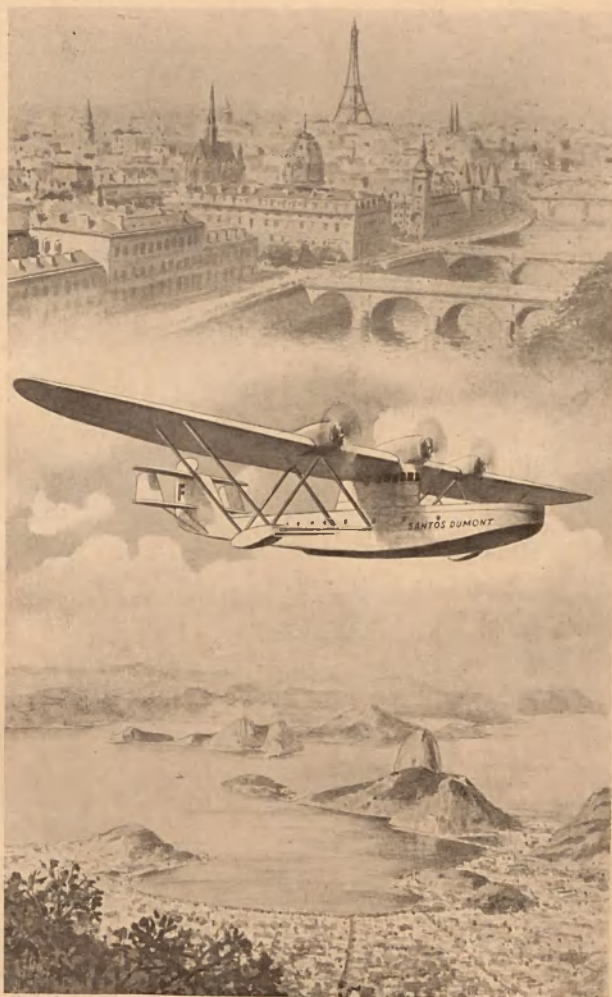
Depuis cette époque si récente, les progrès de l'aviation dans le secteur sud-américain ont été quotidiens et considérables. Voici à quel développement sont parvenus ces progrès soudains dans les services de l'aviation commerciale desservant le Brésil.



L'ÎLE DE FERNANDO DE NORONHA ET « LE PIC »

La ligne française avait inauguré le parcours Toulouse, Rio, Buénos-Ayres, le 1^{er} mars 1928 en dix jours, puis une semaine, avec traversée de l'océan par aviso. Elle a exécuté sa première traversée aérienne de l'océan le 12 mai 1930 par un avion que pilotait Mermoz. Elle a exécuté sa centième traversée commerciale avec transport du courrier par voie aérienne le 20 juillet 1936 dans le sens France-Amérique. Son service est maintenant hebdomadaire dans chaque direction. Le départ de l'appareil transatlantique a lieu de Dakar le lundi matin et l'arrivée à Natal le lundi soir. Transbordé sur un autre appareil, le courrier est à Rio le mardi dans l'après-midi. Pratiquement toute lettre mise à la poste à Paris un samedi dans la journée est distribuée à Rio à domicile le mercredi matin, parfois le mardi soir. Il en va de même pour le retour.

La compagnie Air France exécute la traversée tantôt par avion, tantôt par hydravion. Son record commercial a eu lieu le 16 septembre 1935, en 13 heures 37 de vol direct, par l'avion Centaure du type Farman 220. On vendit aux enchères à Rio, à la fin de l'après-midi du 17, qui était un mardi, un numéro du Temps publié à Paris le samedi soir. La vente avait lieu dans une fête au profit de la bibliothèque circulante franco-brésilienne. Le journal fut acheté cent milréis, ce qui équivalait à une centaine de francs, par l'ambassadrice d'Amérique Mrs Gibson.



AIR FRANCE
De la Tour Eiffel au Pain de Sucre

L'aviation allemande assure également un service postal régulier chaque semaine à travers l'Atlantique-Sud. Elle emploie uniquement des hydravions reliant Bathurst à Natal. C'est la compagnie Lufthansa qui fait ainsi le trajet de la Gambie britannique à l'état de Rio Grande do Norte. A l'arrivée au Brésil, le courrier est repris par les appareils du syndicat Condor, société brésilienne, qui est une émanation de la Lufthansa et qui dessert toute la côte. Pour la traversée de l'océan, les hydravions allemands



LE COMMODORE DE LA PANAIK ARRIVANT A GUANABARA

200/15410

sont en liaison avec des navires-catapulte servant à lancer les appareils sur le parcours transatlantique en vol direct. Il existe trois navires de ce genre: le Westphalen, le Schwabenland et l'Ostmark, dont deux seulement sont en fonction simultanément, l'un près de l'île brésilienne de Fernando de Noronha à 380 kilomètres du continent, l'autre au large de Bathurst. L'hydravion transatlantique part de la côte avec de faibles quantités d'essence ce qui lui permet de décoller facilement. Quand il a été pris à bord du navire-catapulte, il reçoit la charge nécessaire à son grand vol pour lequel il est lancé par les moyens du bord. Il ne fait usage des navires-catapulte qu'une seule fois, à son départ; au long du trajet il se tient en contact avec eux par la signalisation. Lors de l'instauration du service au contraire l'hydravion revenait en cours de traversée à bord du navire auxiliaire et était convoyé par lui pendant quelques milles.

La tête de ligne en Allemagne est Francfort-sur-le-Mein. Le courrier part de cette ville chaque jeudi à quatre heures et demie du matin, heure de Greenwich. Il arrive à Rio le samedi et pratiquement est distribué à domicile le dimanche matin ou le samedi soir, parfois dès le samedi matin. Ce courrier apporte d'ailleurs les lettres expédiées de Paris le mercredi dans la journée et prises au passage à Marseille le jeudi. On reçoit ainsi à Rio deux fois par semaine à jour fixe les lettres venues de France et vice-versa.



LE GRAF ZEPPELIN A BOTAFOGO

Aug 15/09

La première traversée directe du service aérien Lufthansa-Condor a eu lieu en février 1934 et la 200^{ème} le 11 décembre 1936, mais il y a eu un plus grand nombre de transports postaux allemands totalement aériens, le zeppelin ayant pendant quelque temps fait le service postal, ce qui n'a plus été le cas ensuite, à cause de sa moins grande rapidité.

Pour les passagers la jonction aérienne avec l'Europe n'a été réalisée jusqu'à présent que par les voyages des dirigeables Graf Zeppelin et Hindenburg, effectués deux fois par mois de Francfort-sur-le-Mein à Récife, Rio de Janeiro ou retour, sauf pendant les deux premiers et les deux derniers mois de l'année. Des traversées peuvent d'ailleurs exceptionnellement être faites à cette époque; en tout cas, on projette de maintenir le service en prenant comme tête de ligne pendant ce temps une ville du



LE GRAF ZEPPELIN A BOTAFOGO
Allant à l'aéroport Gusmão

15/5/32

sud de l'Europe, Séville quand la situation politique le permettra.

La première fois que le Graf Zeppelin est apparu à Rio de Janeiro, ce fut le 25 mai 1930. On n'est pas encore blasé sur ce spectacle: tout le monde lève la tête quand on entend le ronflement particulier de ses moteurs, et son fuseau argenté passe lentement dans le décor de Guanabara.

Le voyage en dirigeable dure quatre jours entre l'Allemagne et Rio. La vitesse de l'Hindenburg est supérieure à celle du Graf Zeppelin d'une quinzaine de kilomètres par heure. Le Graf Zeppelin transporte soixante-cinq personnes dont vingt passagers, l'Hindenburg soixante-quinze personnes dont trente passagers, nombre porté à cinquante pour la ligne de New-York qui est plus courte.

Une des différences apparentes entre les deux dirigeables est que dans l'Hindenburg l'installation des passagers est à l'intérieur de l'aéronef, tandis que dans le Graf Zeppelin elle est dans une nacelle extérieure. L'Hindenburg a été fait pour l'emploi du mazout et des moteurs Diesel placés dans des nacelles extérieures; comme gaz l'hélium d'après les plans initiaux, en fait l'hydrogène. Le Graf Zeppelin a été conçu dès l'origine pour l'hydrogène.

Jusqu'à la fin de la campagne de 1936, le Graf Zeppelin a accompli cent trente



JUNKERS DE LA CONDOR PRÈS DE L'ÎLE FISCALE A GUANABARA
Pour un embarquement officiel

traversées de l'Atlantique-Sud et l'Hindenburg seize, soit soixante-treize voyages aller et retour. Leur service ne s'est pas étendu jusqu'à Buénos-Ayres, mais ils y sont allés chacun une fois à titre démonstratif. A eux deux, ils ont pendant l'année 1936 transporté 3500 voyageurs à travers les deux Atlantiques. Le Graf Zeppelin depuis 1928 jusqu'à la fin de 1936 a couvert 1.650.000 kilomètres soit 41 fois le tour de la terre à l'équateur avec plus de 13.000 voyageurs.

Si les dirigeables ont été seuls jusqu'à présent à transporter des passagers entre l'Europe et l'Amérique, les autres appareils aériens ne tarderont pas à les emmener aussi d'un côté à l'autre de l'océan. La compagnie Air France notamment expérimente à cet effet des appareils d'une grande célérité, capables de faire la traversée transocéanique sans relai avec voyageurs.

Entre les deux Amériques, le service des passagers est en plein fonctionnement. Les hydravions de la compagnie américaine Pan American Airways vont avec voyageurs deux fois par semaine de Miami en Floride à Rio et au-delà, et vice-versa. Les appareils employés sur cette ligne sont les « clippers », hydravions à quatre moteurs, dont le fond plat peut se poser sur l'eau. Ils sont munis latéralement de flotteurs servant seulement pour l'équilibre. Ce nom d'origine scandinave leur vient des rapides



LES JUNKERS DE LA CONDOR PRÈS DE LA MONTAGNE DES DEUX FRÈRES

voiliers à quatre mâts qui furent faits à Boston il y a juste cent ans pour le commerce des États-Unis et qui affranchirent ses transports de la dépendance étrangère.

Les clippers font le voyage en quatre jours de Rio à Miami, s'arrêtant pour les nuits à Recife, Belém, et Trinidad. De Miami à New-York, un autre appareil fait le trajet de nuit en neuf heures, de sorte que le voyageur parti un lundi matin de Rio est le vendredi matin à New-York. Les plus grands clippers transportent quarante personnes dont trente-deux passagers.

Le premier qui fut mis en service sur la ligne sud-américaine fut baptisé, le 22 août 1934, par Mme Vargas, femme du président de la république du Brésil, dans la baie de Guanabara, à l'île du Gouverneur où est la base de l'aviation de la marine brésilienne. Mme Vargas a d'ailleurs fait personnellement ainsi que ses enfants, le voyage de l'Amérique du Nord, aller et retour, par un clipper et le président Vargas de son côté emploie beaucoup les modes de transport aériens pour franchir les considérables distances des diverses parties du Brésil, en particulier pour se rendre dans son état, le Rio Grande do Sul, dont il atteint ainsi la capitale en une matinée alors qu'il faudrait trois jours et demi par chemin de fer et presque autant de temps par mer.

Le Brésil maritime est desservi par les appareils des trois lignes Air France, Condor



AVION MILITAIRE BRÉSILIEN EN VOL INVERTI DEVANT LA PRAIA DO FLAMENGO

Neg 15412

et Panair, société brésilienne qui est une émanation de la compagnie Pan American Airways. La première fait le service de Natal à Porto Alegre; les deux autres font le service avec passagers depuis Belém jusqu'à Porto Alegre. Les indications suivantes donneront une idée de la fréquence des services hebdomadaires: de Pernambouc à Bahia et Rio, sont faits chaque semaine un voyage de la compagnie Air France, deux de la compagnie Condor et trois de la compagnie Panair; de Rio à Porto Alegre, un voyage de la compagnie Air France, quatre de la compagnie Condor et deux de la compagnie Panair.

Dans l'intérieur, les avantages que procure l'aviation, pour la poste et les voyageurs, sont encore plus grands que dans le Brésil maritime, à cause de la difficulté des transports. La compagnie Condor a deux lignes de pénétration qu'elle dessert une fois par semaine. L'une va de Saint-Paul à Cuyaba, capitale de l'état de Matto Grosso avec jonction par Corumba à la ligne aérienne de Bolivie. L'autre va de Parnahyba à Floriano, au-delà de la capitale de l'état de Piahy.

La compagnie Panair a une ligne de pénétration de Belém à Manaos, capitale de l'état de l'Amazone, desservie une fois par semaine et qui sera bientôt poursuivie jusqu'à Rio Branco, capitale du territoire de l'Acre, la partie la plus lointaine de l'état

fédéral. C'est la compagnie Panair également qui est chargée de la ligne de Rio à Bello Horizonte, capitale de l'état de Minas, et qu'elle peut atteindre en soixante-quinze minutes au lieu de seize heures par chemin de fer.

D'autres services intérieurs sont assurés dans les états de Rio Grande do Sul, Paraná et Saint-Paul par des compagnies locales. La ligne de Saint-Paul à Rio a été



AVIONS MILITAIRES BRÉSILIENS TRAVERSANT GUANABARA
Vue prise d'avion devant l'île das Cobras et l'île fiscal le 25 juin 1933

ouverte en mai 1936, par la compagnie Vasp, qui assure quotidiennement ce trajet en quatre-vingt-dix minutes, alors que le chemin de fer met douze heures. Déjà on annonce que dans quelques mois ce vol ne prendra que trois quarts d'heure et l'essor de cette compagnie restera toujours à l'actif du docteur Armando Salles de Oliveira pendant qu'il fut gouverneur de Saint-Paul. Dans l'intérieur de cet état l'habitude se prend parmi les fazendeiros de timbrer leur papier à lettres avec un petit avion et l'indication de l'aéroport le plus proche ainsi que son horaire.

Enfin, de grands circuits militaires hebdomadaires mettent Rio en communication avec des parties du pays difficilement accessibles ou dont les échanges ne comportent pas encore le service d'une compagnie commerciale. La réalisation de beaucoup de ces parcours est hardie de la part des militaires, car les descentes imprévues les exposent



MADAME GETULIO VARGAS FEMME DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
Marraine du premier Brazilian Clipper
Baptême de l'hydravion dans l'île du Gouverneur, le 22 août 1934



« ENTRE AS AMÉRICAS »
Le Brazilian Clipper allant de Miami à Buenos-Ayres



L'AÉROPORT SANTOS-DUMONT EN CONSTRUCTION A GUANABARA
Les remblais entre le Calabouço et Villegagnon
Vue prise vers Nietheroy, fin 1936

dans maintes régions à atterrir en des endroits inhabités ou peuplés de tribus parfois hostiles, ou encore en pleine forêt vierge.

L'aviation de la marine contribue elle aussi à cette activité en allant chaque semaine de Rio dans le sud du pays.

La liaison aérienne du Brésil avec les autres états sud-américains est assurée par les lignes d'Air France, de la Condor et de la Pan-Américain Airways, qui vont toutes les trois une fois par semaine de Rio à Montévideu, Buénos-Ayres et Santiago-du-Chili, et retour, les deux dernières compagnies avec passagers. La Pan American Airways fait d'ailleurs cinq fois par semaine le voyage de Buénos-Ayres à Santiago. Là encore le service rendu par l'aviation apparaît considérable si l'on songe à la durée et aux conditions du voyage par chemin de fer, l'état de la voie nécessitant de rompre charge et de franchir la cordillère des Andes en automobile. L'avion ne met que six heures de Buénos-Ayres à Santiago et la distribution d'une lettre partie de Paris a lieu six jours après dans la capitale chilienne.



L'AÉROPORT SANTOS-DUMONT EN CONSTRUCTION A GUANABARA

L'apport des sables de Botafogo
Vue prise vers Rio, fin 1936

La Pan American Airways seule remonte la côte du Pacifique du Chili vers le nord, desservant le Pérou, l'Équateur, la Bolivie, Panama, jusqu'à Mexico; elle y transporte courrier et passagers.

Une complète ardeur est déployée par les compagnies aviatrices, quelle que soit leur nationalité. Du côté français, pour aller toujours de l'avant dans les progrès, administrateurs, représentants et pilotes d'Air France, conscients du rôle supérieur qu'ils doivent remplir, mettent leur amour-propre en même temps que leur talent au service de « la ligne », comme ils l'appellent. Les succès de cette ligne qu'ils sillonnent resteront dans l'histoire de la science et dans l'histoire du rapprochement franco-brésilien. Pour sa part, à l'ambassade de France, M. Hermite s'était fait un devoir de seconder la cause de l'aviation auprès des pouvoirs publics, afin que le maximum d'aide soit apporté par eux et qu'ils se montrent généreux à tous égards pour la voie sud-atlantique au milieu de tous les besoins d'ordre général ou de ceux des autres parcours assurés par la compagnie Air France dans divers continents. L'importante subvention

française pour la ligne sud-atlantique est une dépense dont le revenu moral autant que matériel est précieux. La politique et le commerce le savent bien, mais il est bon que cela soit dit pour que la persévérance ne fléchisse pas.

Le gouvernement du Brésil porte le plus vif intérêt au développement de l'aviation, grâce à laquelle il n'y a plus de Nouveau-Monde. Non seulement son propre pays, mais tous les autres en profitent, principalement ses voisins du sud et de l'ouest, qui dépendent pour leur jonction aérienne avec l'Europe de l'organisation de la partie fondamentale du parcours, c'est-à-dire de la traversée de l'Atlantique. Par sa position géographique, par son avancée à la rencontre de l'avancée africaine, le Brésil est la clef du réseau. C'est chez lui qu'est le nœud central de distribution. Aussi le gouvernement du président Vargas a-t-il fait beaucoup d'efforts pour favoriser l'aviation : perfectionnement complet du service météorologique, dont l'importance est primordiale, subvention à certaines lignes de pénétration, aménagement de nombreuses bases locales, création simultanée des trois bases d'utilité internationale citées plus haut, création d'une fabrique nationale d'avions à Lagoa Santa dans l'état de Minas.

Le terrain d'atterrissage cimenté à Noronha fut entièrement terminé en février 1936, avec une piste d'un kilomètre de long. Le terrain d'amarrage et le hangar pour zeppelins auprès de Rio sont en usage également depuis 1936 ; jusque-là, le dirigeable n'avait de base au Brésil qu'à Recife ; il ne pouvait rester à Rio que maintenu par des cordages manœuvrés à main pendant le temps de faire l'échange des passagers et retournait aussitôt à Recife. Enfin l'aéroport de la baie de Guanabara au Calabouço sera complètement terminé dans peu de mois. Il aura nécessité le terrassement de 1.600.000 mètres cubes de sable dragués, l'apport d'une forte couche de terre pour convrir ce sable en le tassant, et retenant le tout, la construction de digues d'enrochement d'un kilomètre et demi. Sa forme est celle d'un rectangle ayant 1.060 mètres sur 600, et sa piste aura une longueur de 1.140 mètres dans la direction des vents les plus fréquents. Il y a déjà une piste provisoire, sur la partie ancienne de la pointe du Calabouço, qui est utilisée par bien des avions. Pan american Airways et Panair sont complètement installées à l'aéroport du Calabouço, avec de grands établissements en usage pour les clippers, les services et les passagers. La compagnie Vasp pour la liaison entre Rio et Saint-Paul y est installée aussi. Provisoirement, les avions de la compagnie Air France utilisent près de Rio la base militaire du camp des Affonsos à vingt-sept kilomètres du centre de la ville, et les hydravions de la compagnie Condor le plan d'eau du Cajú au nord de la ville.

Rio de Janeiro, qui a un port maritime si facile d'accès au point que les grands navires y entrent jour et nuit sans s'inquiéter de la marée et pourraient se passer de pilote, Rio de Janeiro a maintenant un port aérien au centre même de son activité. C'est un avantage incomparable.

Les communications aériennes procurent la rapidité, grâce à laquelle on ne recule plus devant bien des déplacements personnels et grâce à laquelle on évite la plupart des dépenses télégraphiques pour les échanges de nouvelles ou les ordres commerciaux. Elles procurent aussi, pour le courrier entre continents, la régularité et la connaissance

exacte des jours et des horaires du service. Quiconque a écrit une lettre à Paris un samedi, sait qu'elle sera lue à Rio le mercredi matin, et que la réponse partira de Rio le jeudi dans la journée sera entre ses mains à Paris le lundi matin suivant. Avec la poste maritime, c'est une difficulté de savoir à l'avance quel jour un pli arrivera à Rio, car on ne connaît le plus souvent même pas quel bateau il prendra; c'est une impossibilité de savoir quand la réponse sera de retour à Paris et en mettant tout au mieux, ce sera au bout de quatre semaines. Le fait d'avoir constamment sous les yeux le spectacle vivant des bases d'aviation, comme c'est le cas à Guanabara, porte d'ailleurs davantage le public à faire usage de la voie des airs pour sa personne comme pour sa correspondance et le familiarise avec les évolutions des appareils.

Les cieux sud-américains connaîtront encore des évolutions merveilleuses et l'imagination peut les prévoir en célébrant la hardiesse des deux femmes qui détiennent le record de la traversée aérienne équatoriale: une anglaise Jean Bathan qui l'a faite le 13 novembre 1935 en 13 h.15 et une française Maryse Bastié qui l'a faite le 30 décembre 1936 en 12 h.05. Leurs vols sont de véritables prouesses où le pilote bravait tous les risques: seul, sans radio, avec un moteur unique dans l'appareil le plus léger et le plus frêle qui soit.

L'avion, partout où il passe, est porté par le courage de ceux qui le conduisent. Amoureux de leur noble mission, les pionniers de l'air trouvent tout naturel le dévouement qu'elle exige. C'est une raison de plus pour leur rendre hommage et leur faire honneur. Les progrès de géant qu'ils ont fait faire à l'aviation ne vont hélas pas sans sacrifices souvent tragiques. La voie du ciel a ses victimes et l'un des derniers disparus est le grand Mermoz. Le lundi 7 décembre 1936, vers onze heures du matin, peu après qu'il était parti de Dakar pour Natal, tout à coup son radiographe n'émit plus de signaux. L'appareil qu'il pilotait était perdu corps et biens sans laisser une seule trace: un hydravion pourtant, un quadrimoteur, un temps très beau. L'onde s'était refermée sur cinq héros. Le lundi suivant, au jour fixé pour la traversée habituelle, l'administrateur général de la ligne, M. Allègre jetait des fleurs sur l'océan dans les parages mystérieux devenus la tombe des aviateurs. Il faisait d'une traite le raid Dakar-Natal-Dakar et il écrivait à M. Hermite: « Nous continuerons notre tâche magnifique malgré les épreuves que le sort nous réserve. »

Ainsi l'eût souhaité Mermoz. Il avait fait vingt-quatre fois la traversée de l'Atlantique-Sud et il ne l'accomplissait jamais d'une façon banale. Il la faisait pour chercher, pour étudier. Il aurait voulu être le premier à conduire les premiers passagers par avion d'Europe en Amérique.

Vainqueur de l'océan sud-atlantique, il avait aussi vaincu la cordillère des Andes. C'est lui qui, après avoir fait les reconnaissances les plus dramatiques le long de la chaîne, volant de col en col pour trouver le meilleur parcours, décida de franchir la montagne en droite ligne par Mendoza, donnant à cette voie aérienne son plein rendement et sa meilleure sécurité. Au milieu de l'admiration générale, il inaugura la ligne Buénos-Ayres, Mendoza, Santiago, le 14 juillet 1929, et les entreprises étrangères qui avaient choisi des itinéraires détournés ont prescrit la voie tracée par lui.



REMISE DE LA CROIX DU SUD A MERMOZ
Palais d'Itamaraty, le 12 septembre 1934

La dernière fois où les brésiliens ont vu Mermoz, ce fut au bord de la baie de Guanabara, le 23 octobre 1936. Il était venu représenter les ailes françaises à une manifestation solennelle de l'aviation, la pose de la première pierre d'un monument à Santos-Dumont et aux pionniers de l'air sur les jardins de la place de Paris. Ce monument, œuvre du sculpteur Amadeu Zani, doit représenter à la base Santos-Dumont dans l'attitude du chercheur, comme celle du penseur de Rodin. Sa statue est exposée provisoirement au Calabouço. Elle sera entourée de groupes évoquant les gloires et les malheurs de l'aviation. C'est une composition en hauteur qui fera pendant au monument du premier président de la république le maréchal Deodoro da Fonseca.

Le Brésil peut rappeler avec un légitime orgueil que deux de ses enfants ont marqué de leur nom les débuts de l'aviation : le père jésuite Bartholomeu de Gusmão, natif de Santos qui le premier réussit un petit vol, le 8 mai

1709 à Lisbonne, avec un appareil qu'il fit patenter par le roi Jean V, et Albert Santos-Dumont, doublement illustre par ses créations de ballons dirigeables et d'appareils plus lourds que d'air, dont les anniversaires officiels prennent date au mois d'octobre.

Le dirigeable inventé par lui fut un ballon en forme allongée, avec lequel il fit le 19 octobre 1901 un vol enregistré autour de la Tour Eiffel. C'était le premier ballon qui effectuait un parcours déterminé dans un temps déterminé. Parti de l'aéroport de Saint-Cloud, le dirigeable Santos Dumont n° 6, piloté par le valeureux brésilien, contourna la tour et y revint en une demi-heure. Telles étaient les conditions à remplir pour gagner le prix Deutsch de la Meurthe. Le prix était de 150.000 francs dont l'aviateur remit la moitié aux pauvres de Paris et l'autre à son personnel. Le Brésil lui fit un don égal accompagné d'une médaille d'honneur, mais la renommée dépassa toutes les récompenses. Les tribunes de Longchamp l'applaudirent à tout rompre quand, sûr de lui, il fit défilier son ballon devant elles, le 14 juillet 1903, pendant la revue militaire et



MAQUETTE DU MONUMENT DE L'AVIATION
Pour les jardins de la place de Paris
Atelier du sculpteur Zani

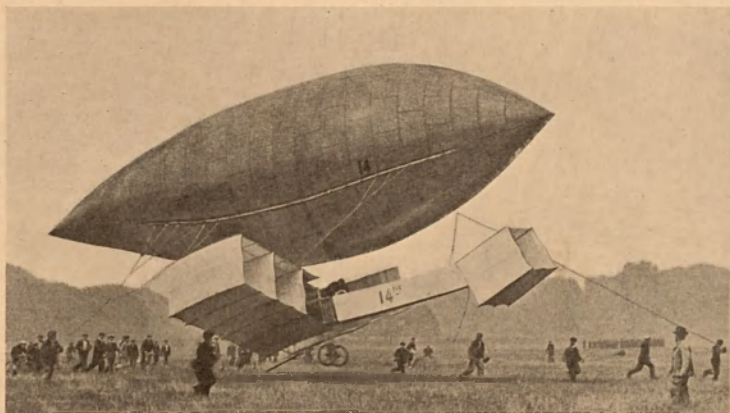


STATUE DE SANTOS-DUMONT
Œuvre du sculpteur Zani actuellement au Calabouço
Destinée au monument de l'aviation
Dans les jardins de la place de Paris

salua de vingt et un coups de revolver le président de la république.

Mais sa seconde découverte n'était pas faite encore. « Si l'homme veut voler, qu'il imite l'oiseau; la nature a fait l'oiseau et la nature est infailible. » Ces paroles sont de lui et il est venu à bout d'en montrer la vérité. Il a prévu l'avenir des appareils plus lourds que l'air et c'est lui qui le premier a réalisé pratiquement des vols avec ces appareils. Celui de ses essais qui a pris date est le vol officiellement enregistré, le 23 octobre 1906, à Bagatelle, et qui lui valut la coupe Archedeacon. Tels sont les événements mémorables que le Brésil veut célébrer par un monument sur les jardins de la place de Paris, en souvenir desquels il appelle « Santos-Dumont » son nouvel aéroport de Guanabara, de même qu'il appelle « Gusmão » son nouvel aéroport pour dirigeables à Santa Cruz.

Santos-Dumont est né dans l'état de Minas, il est mort dans celui de Saint-Paul, il repose à Rio de Janeiro, mais toutes ses expériences furent faites en France, où il habita une grande partie de sa vie. Quel est l'enfant de Paris qui ne connaisse ses exploits, qui n'ait entendu parler de la « Demoiselle Santos » et qui n'ait voulu à l'époque voir la libellule magique évoluer au-dessus de la Seine? Aussi ayant fait construire lui-même sa



PREMIÈRES EXPÉRIENCES DE SANTOS-DUMONT EN AÉROPLANE A BAGATELLE

L'appareil plus lourd que l'air supporté par l'appareil plus léger, en juillet 1906

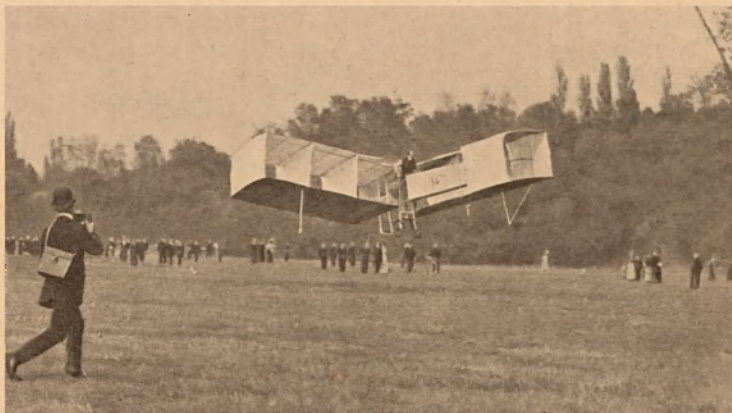
L'aéroplane, monté sur roues, comprenait un sustentateur constitué par six cellules de cerf-volant Hargrave en bambous, tendues de soie, accolées pour former deux ailes ouvertes en V vers le haut. Les ailes étaient fixées à une poutre armée, portant à l'avant un gouvernail formé d'une cellule analogue aux ailes, et à l'arrière : direction, moteur et hélice. Pour se familiariser avec la manœuvre, Santos-Dumont accrocha d'abord à son dirigeable 14 l'aéroplane qu'il appela 14 bis.

tombe, Santos-Dumont a-t-il désiré que le monument qui la décorerait fût pareil à celui qui lui avait été élevé de son vivant en 1913 à Saint-Cloud. L'aéroclub de France ne lui permit pas d'en exécuter la réplique, mais lui en fit hommage : son âme est une de celles qui unissent le Brésil et la France.

L'empereur Pedro II, toujours si intéressé par les progrès de la science, avait formulé des vœux pour la navigation aérienne. Dans sa profession de foi, dictée à Cannes en avril 1891, l'année où la mort devait le rappeler à Dieu, il parlait ainsi :

« Fasse le ciel que la navigation par ballons aérostatiques puisse devenir une réalité et qu'elle s'élève assez haut, tandis que la navigation sous-marine plongera assez bas, pour que toutes deux nous libèrent des tempêtes. »

Sa pensée avait été recueillie par sa fille, la princesse Isabelle, comtesse d'Eu, l'ancienne régente de l'empire, aux idées généreuses. Celle qui avait signé la « Lei Aurea » et que le Brésil appelle la « Rédemptrice » devait avoir de l'enthousiasme pour la liberté des airs. Voulant donner un encouragement à des inventions dont elle savait



UNE MINUTE MÉMORABLE DANS L'HISTOIRE DE L'AVIATION

Vol de Santos-Dumont en aéroplane à Bagatelle, 23 octobre 1906

Santos-Dumont remporta la coupe Archdeacon destinée au premier aéroplane ayant fait contrôler un parcours d'au moins 25 mètres avec angle de chute maximum de 25%. Après cette victoire Santos-Dumont construisit le petit appareil monoplan, en forme de libellule très légère, qui fut surnommée « la Demoiselle Santos » et avec laquelle il volait partout au-dessus de la ville de Paris.

l'importance pour son pays, elle laissa monter ses fils en ballon libre. Un même vol emporta les princes de Paris à Compiègne, comme dans un acte de foi et de confiance, parce que le Brésil avait besoin de ce rapprochement qu'il a aujourd'hui. Elle croyait au succès des appareils plus lourds que l'air et Santos-Dumont a noté ces paroles qu'elle lui avait dites dès 1901 :

« Vos évolutions aériennes me font penser à nos grands oiseaux du Brésil ; puissiez-vous tirer de votre propulseur le parti qu'ils tirent de leurs ailes et réussir pour la gloire de notre pays commun. »

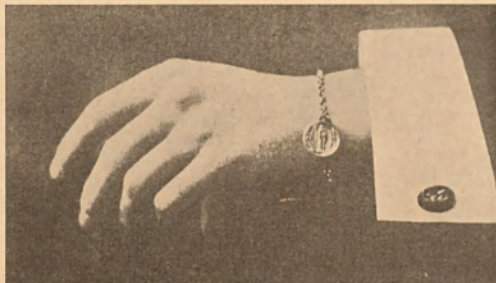
C'était le jour où avec son cinquième dirigeable il avait déjà contourné la tour Eiffel, le 13 juillet, mais au retour il s'était échoué à Boulogne à côté justement de l'hôtel de la princesse, dans le parc du baron Edmond de Rothschild sur un marronnier. Elle lui fit parvenir un lunch dans son arbre et quand il put descendre pour conter l'aventure, elle lui conseilla de prendre des ailes.

Bientôt après elle lui envoya une médaille avec ce touchant billet :

« Le 1^{er} août 1901.

Monsieur Santos-Dumont, voici une médaille de Saint-Benoît qui protège contre les accidents. Acceptez-la et portez-la à votre chaîne de montre, dans votre carnet ou à votre cou. Je vous l'envoie en pensant à votre bonne mère et en priant Dieu de vous secourir toujours, et de vous faire travailler pour la gloire de votre patrie.

Isabelle comtesse d'Eu.»



LA MAIN DE SANTOS-DUMONT AVEC LA MÉDAILLE DE SAINT-BENOÎT

NOTA BENE

S. A. I. le prince Jean d'Orléans et Bragance, petit-fils de la princesse Isabelle, est entré au mois de mai 1937 dans l'aviation navale du Brésil.

Pendant l'impression du présent ouvrage d'autre part, les services Panair et Pan American Airways ont été développés : le 20 mars inauguration de la ligne Rio à Bello Horizonte avec trois vols par semaine ; le 1^{er} avril inauguration de la ligne de Manaus à Rio Branco avec un vol par semaine ; le 15 juillet inauguration d'un troisième voyage hebdomadaire de Rio à Porto Alegre et gain de 24 heures sur le parcours de Rio aux États-Unis par suppression de l'escale à Recife ; enfin création d'une ligne hebdomadaire Rio, Saint-Paul, Curitiba, Assomption, Buenos-Ayres.

Le service Condor est devenu bi-hebdomadaire, le 15 avril de Rio à Buenos-Ayres et Santiago.

Le service des dirigeables a été suspendu, l'Hindenburg ayant pris feu, le 6 mai pendant son atterrissage à Lakehurst près de Baltimore, venant d'Europe. La cause de ce sinistre n'est pas précisée, mais les conséquences du fait qui l'a déterminé sont dues à l'inflammabilité de l'hydrogène.

Le service de la compagnie Vasp entre Saint-Paul et Rio est devenu bi-quotidien le 1^{er} juillet 1937.

L'Italie, restée hors du cycle aérien transatlantique depuis la mémorable croisière du maréchal Balbo, a envoyé une mission en Amérique pour préparer la création d'une ligne Rome, Rio, Buenos-Ayres, transportant uniquement le courrier et dont le vol inaugural serait fait par le maréchal dans le dernier trimestre de 1937.

La British Airways annonce l'intention d'établir une ligne de la Gambie à l'Amérique du Sud.



Tel est ce pays et la fertilité du
sol qu'on y est accueilli tout pauvre
et malheureux que l'on soit.

MAGALHÃES DE GANDAVO

LES ÉTATS DU LEVANT, sous le régime du mandat français, ont eu pour représentants à l'étranger les agents de la France, de telle sorte qu'à Rio de Janeiro leur ambassade est actuellement à l'ambassade de Guanabara.

La représentation des colonies syrienne et libanaise a au Brésil une signification particulière, du fait du nombre exceptionnel de leurs ressortissants, auxquels ce pays, si accueillant et hospitalier, a ouvert les bras. Dans le monde, c'est au Brésil qu'il y a le plus d'émigrés du Levant. Ensuite viennent les États-Unis, puis l'Argentine. Le premier libanais qui ait visité le Brésil fut Mgr Bassiléos Hajjar, évêque grec catholique melkite, en 1874. Le premier émigrant au Brésil fut Youssef Moussa Mesiara; il voyagea du Portugal à Rio de Janeiro sur un voilier et y arriva en 1880. Ce fut surtout à partir de 1890 que l'affluence des émigrants orientaux s'est accentuée au Brésil. Leurs colonies n'y sont pas exactement recensées; mais des personnes autorisées les évaluent à près de trois cent mille membres. Deux tiers sont des libanais, un tiers des syriens.

Parmi eux la plupart ne sont pas devenus juridiquement libanais ou syriens, parce qu'ils n'ont pas usé du délai, assez court, qu'avait prévu le traité de Lausanne pour une option de nationalité, aussi la Turquie pourrait-elle encore les considérer comme ses ressortissants. Maints libanais et syriens sont devenus brésiliens du fait de naturalisation. Une troisième catégorie, ceux qui ont opté pour leur pays d'origine, au nombre de douze mille environ, sont sans contestation des libanais ou des syriens. A tous, d'ailleurs, ambassade et consulats français ont toujours témoigné leur amitié.

On évalue également à près de trois cent mille les enfants nés au Brésil de parents libanais ou syriens, et par suite devenus brésiliens.

Il y a environ trente mille syrio-libanais à Rio de Janeiro, vingt mille sont libanais et dix mille syriens. A Saint-Paul, les syriens sont plus nombreux que les libanais.

Le grand mouvement d'émigration est au reste très ralenti depuis quelques années et dans le contingentement annuel concernant l'entrée des immigrants au Brésil, la part des libanais et syriens n'est pour le moment que de cinq cents au total.

Le drapeau du Liban est arboré sur l'ambassade de France, devant Guanabara, le premier septembre, fête nationale de la république libanaise et anniversaire de la proclamation, en 1920, de l'indépendance du Liban par le général Gouraud, alors haut commissaire de la république française dans les États du Levant.

Ce drapeau est pareil au drapeau tricolore, surchargé dans la bande blanche du cèdre majestueux. Voici par quelles paroles l'a salué un des libanais, qui fut le président de la société du Cèdre à Rio, M. Jean Achar, drogman du consulat de France :

« Flotte, flotte éternellement, cher drapeau du Liban, dont l'emblème est le Cèdre, arbre sanctifié et immortel, planté, selon le prophète Ezéchiel, par la propre main de Dieu ! Flotte à jamais ! Les libanais l'ont planté, à leur tour, dans le sein fertile et généreux du glorieux drapeau français, étendard de la gloire, de l'honneur, de la civilisation et de l'humanité ! »

Le drapeau de la Syrie proprement dite rappelle le drapeau arabe. Il en a le vert, couleur de Mahomet, le noir, le blanc et le rouge, couleurs de trois dynasties de califes ; mais ces nuances sont placées différemment et le rouge est apposé dans la bande blanche, non sous forme de croissants, mais sous forme de trois étoiles représentant les trois provinces de la Syrie.

Les États du Levant sous mandat français comprenaient encore deux pays distincts, le Dejebel Druze et le territoire de Lattaquié ou des Alaouites, dont le rattachement à la Syrie est défini par le traité franco-syrien de 1936.

Libanais et syriens ont du goût pour le travail, une persévérance infatigable, un grand esprit de famille, et gardent pour leur pays d'origine un culte touchant. Ils exercent au Brésil des professions commerciales dans lesquelles ils excellent. Les plus avisés ont créé des industries. A Rio, il existe une usine pour la fabrication des objets en fer, qui est une des plus considérables de l'Amérique du Sud, celle des deux frères libanais Anis et Wadih Achcar, et une des plus importantes fabriques d'articles en cuir, celle du major Pedro Succar. Mais, c'est principalement dans la fabrication de tissus de soie et de cotonnades imprimées que les libanais et les syriens sont spécialisés. Leurs colporteurs vont de ville en ville les offrir aux populations de l'intérieur, qui les apprécient vivement. Les libanais peuvent être fiers de fabriques de soie, comme celle des frères Khair à Petropolis et celle des frères Andraus à Saint-Paul, ou des tissages de coton de M. Basil Jafet, la grande personnalité libanaise de cette ville, dont les vastes installations aux machines très perfectionnées travaillent jour et nuit. A côté de ces noms, bien qu'il soit émigré d'une autre partie d'Asie-Mineure, il faut mentionner à Saint-Paul les tissages de laine de M. Varan, les plus importants du Brésil et qui emploient presque exclusivement des fils français.



MGR ELIE DIB ARCHEVÊQUE DE TYR ET DE SIDON A L'AMBASSADE DE FRANCE
14 juillet 1885



REMISE DE LA MÉDAILLE D'OR DU LIBAN
Au cardinal Dom Sebastião Leme par Mgr Khouri, archevêque d'Arcs
Palais São Joaquim, 13 décembre 1934

On trouve aussi quantité d'autres fabriques de bas, de chaussures, de chemises, de chapeaux, appartenant à des libanais et syriens, dans les centres du Brésil, comme Rio, Saint-Paul, Juiz de Fora. Ce sont d'ailleurs les libanais qui ont, les premiers, importé au Brésil les œufs de ver à soie et les greffes de mûrier. Beaucoup de restaurants sont tenus par des syriens. Dans les professions libérales la colonie syrio-libanaise compte des médecins, des avocats, des professeurs, des journalistes.

Pour l'assistance, Saint-Paul a un grand hôpital syrio-libanais, Bello Horizonte un orphelinat syrien. Très nombreuses sont les écoles pour les enfants orientaux.

Ce n'est pas seulement dans les principales villes que sont fixés libanais et syriens. Il n'y a guère de localités qui ne soient habitées ou visitées par eux. Ainsi à Congonhas de Campo, dans l'état de Minas Geraes, il arrive qu'on soit servi dans de modestes magasins par des libanais installés au bord des fleuves aurifères et qui accueillent le voyageur en parlant français.

A Nova Friburgo, dans l'état de Rio, on remarque le puits de Jacob, du nom d'un des leurs qui s'y jeta, victime de ses chagrins d'amour.

Les colonies du Levant ont au Brésil plusieurs journaux imprimés en caractères arabes, bien présentés et bien rédigés, souvent ornés de belles illustrations. On y prend parti pour les questions agitées au pays d'origine, soit politiques, telles que les conséquences de l'émancipation, soit économiques, telles que le monopole du tabac, sujet si grave que l'opinion indigène en voulut faire juge l'autorité du patriarche.

La plupart des émigrants libanais au Brésil sont catholiques; les orthodoxes y sont aussi assez nombreux. Il y a également des druzes, des musulmans et des juifs en petit nombre. Les émigrants syriens sont, pour la plupart, orthodoxes et musulmans.

Les uns et les autres ont au Brésil leurs églises et édifices religieux et ce n'est point étonnant, les religions en Orient étant une force supérieure même aux armes.

Lors du congrès eucharistique mondial qui eut lieu à Buénos-Ayres en 1934, les envoyés catholiques du Liban, venus en Argentine, profitèrent de cette circonstance pour s'arrêter au Brésil. Ils firent de longs séjours parmi les colonies libanaises des principales villes pour resserrer leurs liens avec le Levant. Le patriarche du Liban, Mgr Arida, avait délégué son vicaire général, Mgr Abdallah Khouri, archevêque maronite d'Arca. Celui-ci fut, à Rio, l'hôte de la mission maronite libanaise, où il trouva dans le sanctuaire la Vierge de Harissa sur son piédestal pittoresque, et partout l'accueil si chaleureux du père Elias Gorayeb au dévouement infatigable. Mgr Khouri sollicita des audiences du ministre des relations extérieures et du président de la république par l'entremise de l'ambassadeur de France, qui le présenta à ces hautes autorités. Au palais cardinalice, il remit au nom du gouvernement libanais la médaille d'or du Liban au cardinal Dom Sebastião Leme, en hommage pour l'intérêt que le prince de l'église a toujours témoigné aux libanais, allant à leurs fêtes religieuses, leur parlant avec une bonté et une autorité qui les réconforte et les porte à rester dans l'ordre et dans l'union.

Mgr Youaquim Eftimios, archevêque de Zahlé, dans la montagne du Liban, qui représentait les catholiques melchites au même congrès, prit résidence à Rio chez les franciscains du couvent de Saint-Antoine et visita les autorités civiles et religieuses.



AU COUVENT DE SANTO ANTONIO A RIO
L'ambassadeur de France et Mgr Ellimios, archevêque de Zahlé
28 septembre 1934



LA VIERGE DU LIBAN
A VICTORIA
Vitrail de la cathédrale

Quelques mois après, les orthodoxes ont eu, eux aussi, la satisfaction de recevoir un vénérable représentant de leur confession. C'était Mgr Élie Dib, archevêque ex-métropolitain de Tyr et de Sidon. Lui venait du Chili, où il est arrivé il y a vingt ans, et où il a fondé l'église grecque orthodoxe, dont il continue à être en ce pays le chef, dépendant du patriarche grec d'Antioche. Comme il existe à Rio un sanctuaire orthodoxe, son ministère put s'exercer.

Ces dignitaires ecclésiastiques apportèrent dans la capitale du Brésil leurs beaux atours, leur majesté, la science et la finesse qui caractérisent le haut clergé oriental, et l'encens de leur langage a laissé un parfum comme celui qu'ils prodiguent à l'autel.

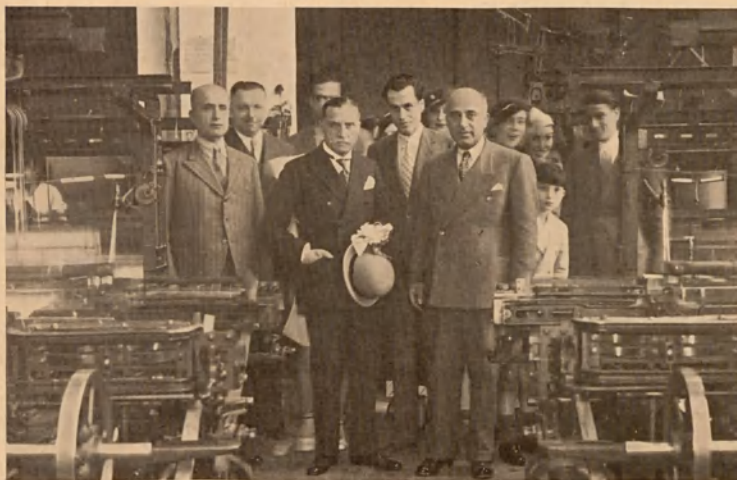
Tous furent à diverses reprises les hôtes de l'ambassade de France et les deux derniers s'y étant trouvés, l'un le 1^{er} janvier, l'autre le 14 juillet, prononcèrent de charmants discours. Lors de leur apparition dans ces réunions, avec le bonnet au grand voile, les icônes précieuses et la canne imposante, la noblesse de leur entrée fit d'autant plus de plaisir à la colonie syrio-libanaise aux cotés de la colonie française, que c'est un événement très rare.

Les rapports économiques du Brésil et des pays du Levant ont été réglemmentés par un accord direct passé à Beyrouth le 24 février 1933, entre le haut commissaire français pour ces pays et le représentant officiel du Brésil, M. Mario Drohla da Costa. Celui-ci était le premier consul de carrière brésilien aux pays du Levant sous mandat français et avait inauguré le consulat en 1931. L'accord concède le traitement de la nation la plus favorisée. Aux produits brésiliens est réservé le même traitement qu'à ceux des états membres de la Société des Nations, à l'exception des faveurs découlant d'accords spéciaux avec des pays limitrophes ou démembrés de l'ancien empire ottoman.

Les relations des groupements du Levant avec les autorités locales au Brésil sont empreintes d'une réelle harmonie. Aussi ont-ils marqué leur reconnaissance et leur admiration par le don, à plusieurs villes, de monuments publics, prouvant de façon symbolique leur attachement au pays qui les accueille. A Saint-Paul, c'est une pyramide surmontée d'un groupe : une femme, qui est le Brésil, réunit un indien de ce pays et un émigré du Levant. Les hauts-reliefs de la base ont beaucoup de caractère ; ils rappellent l'époque des Phéniciens qui furent dans l'antiquité les premiers navigateurs. On les voit constructeurs du premier navire, inventeurs de l'alphabet, conquérants du commerce du monde, explorateurs de l'océan jusqu'aux Canaries. L'œuvre est d'un sculpteur italien, Ettore Ximenes, et fut donnée à la ville en 1928. A Amparo, dans le même état, c'est un « bandeirante », debout sur une stèle, remis à cette cité en 1929. Dans la capitale du Rio Grande do Sul, à Porto Alegre, c'est une grande colonne de granit, offerte en 1935. A Victoria, capitale de l'état de Espirito Santo, c'est un autel, surmonté d'un vitrail représentant la Vierge du Liban. En l'église « Sagrada Familia » à Tres Corações dans l'état de Minas, toutes les peintures sont d'un libanais Pedro Zogbi.



VISITE AUX ÉTABLISSEMENTS LIBANAIS DE M. BASILE JAFET
Tissages de coton à Saint-Paul
21 septembre 1934



VISITE AUX ÉTABLISSEMENTS LIBANAIS DES FRÈRES ANDRAUS
Avec le président de la chambre de commerce française, M. Albaux
Tissages de soie à Saint-Paul
21 septembre 1934



MONUMENT SYRIO-LIBANAIS A SAINT-PAUL
Offert à la ville le 3 mai 1935
Œuvre du sculpteur Ettore Ximenes



MONUMENT SYRIO-LIBANAIS
Offert à la ville d'Amparo
le 8 avril 1929



MONUMENT SYRIO-LIBANAIS
Offert à la ville de Porto Alegre
le 27 octobre 1935

Un autre témoignage de cordialité est venu directement de Beyrouth même à Rio. Il s'est produit à l'occasion du 1^{er} septembre 1936. Pour cet anniversaire de l'indépendance du Liban le président de la république libanaise a envoyé un message de sympathie au président Getulio Vargas en le priant d'agréer la plus haute décoration libanaise.

Suivant les traditions du mandat, il a fait parvenir ce message par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France à Rio de Janeiro. C'est de même à M. Hermite que M. Vargas a remis sa réponse pour M. Eddé.

Sans doute dans un prochain avenir de tels échanges de courtoisie se feront-ils directement. La fin de l'année 1936 a été, en effet, pour les États du Levant une ère de transformation. La France les considère désormais comme étant en situation de ne plus être des pays sous mandat et de se gouverner complètement eux-mêmes, mais en devenant ses alliés. Des accords à ce sujet ont été conclus à Paris pour la Syrie, à Beyrouth pour le Liban, analogues à celui du 30 juin 1930 entre l'Angleterre et l'Irak.

Le premier, a été signé avec solennité, dans le salon de l'Horloge du Quai d'Orsay, le 9 septembre 1936. Il émancipe la Syrie, tout en lui rattachant les états druze et alaouite, avec un régime administratif spécial comparable à celui du sandjak d'Alexandrette, qui faisait déjà partie de l'état syrien. A l'avenir, les quatre pays ne formeront plus qu'une république indépendante. Après sanction par le parlement syrien et par le parlement français, seront échangées les ratifications. Mais l'accord prévoit une période d'adaptation et de transition de trois années, pendant laquelle peu de chose sera changé à ce qui existe actuellement. A l'expiration de ces trois années, la France, comme l'Angleterre l'a fait pour l'Irak, recommandera l'admission de la Syrie dans la Société des Nations. C'est le jour de cette admission qui est fixé pour l'entrée en vigueur de l'accord. Aller plus vite n'eût pas paru prudent. De tels traités notamment

en satisfaisant bien des espérances, peuvent en décevoir d'autres. Les nouvelles frontières de la grande Syrie ont besoin d'un peu de temps pour se gagner tous les esprits, à l'intérieur et aussi à l'extérieur. Celles même du Grand Liban, quoique remontant au général Gouraud ne laissent pas tous les intéressés sans regret au moment de leur consolidation du fait des accords de 1936.

Un traité de même nature que celui de la Syrie a été signé, le 13 novembre 1936, à Beyrouth, entre la France et le Liban. Le 18 du même mois, le parlement local en a approuvé la ratification par un vote émis à l'unanimité. L'entrée en application aura lieu dans trois ans. Le Liban, qui depuis Saint-Louis appelle la France sa mère, avait spontanément, à la conférence de la paix, en 1919, lorsque l'attribution du mandat n'était pas encore décidée, enlevé par son élan l'adhésion des grandes puissances. Il trouvera dans l'alliance, succédant si rapidement au mandat temporaire, la fidèle exécution des promesses françaises de liberté. Le Liban sera dans trois ans appelé lui aussi à devenir membre de la Société des Nations.

Tout ceci se produit au moment où l'Angleterre a complété ses arrangements avec l'Égypte, en concluant avec elle un dernier accord, dont les ultimes formalités ont été accomplies, le 22 décembre 1936, au Caire, par l'échange des instruments protocolaires, si bien que la résidence britannique en cette capitale s'est transformée ce jour-là en ambassade. Égypte et Irak ont d'ailleurs depuis plusieurs années des représentants diplomatiques accrédités à Paris, comme la France en a au Caire et à Bagdad.

Les États-Unis aussi ont pratiqué une politique analogue et, en accordant aux Philippines en 1934 un statut de dominion, ils ont par le même bill mis fin à leur souveraineté sur ces îles pour le 4 juillet 1946.

Les traités de la France avec les États du Levant donnent des ambassadeurs de France au Liban et à la Syrie, qui de leur côté pourront avoir des représentants directement accrédités à l'étranger. Ces pays seront à même de trouver dans leurs élites des experts distingués ayant les dons d'observation et de courtoisie. D'une manière générale, les libanais et les syriens ont les formes les plus affables; ils ont de jolies attentions et savent remettre une fleur accompagnée de mots qui vont au cœur. On sent qu'ils ont une âme et qu'elle vibre.



CÉLÉBRATION DE LA FÊTE NATIONALE DU LIBAN
Rio de Janeiro, 1^{er} septembre 1936



COUCHER DE SOLEIL SUR GUANABARA
Aquarelle de l'auteur

LES TERNAUX ET LE BRÉSIL

Le bonheur est l'habitude de ce
qui est bien.

PEDRO II

L'AMBASSADE DE FRANCE au moment où elle a été installée au bord de Guanabara a eu, en la personne de ses premiers occupants, des hôtes qui étaient justement déjà liés au Brésil par bien des côtés. L'auteur de ce livre, en effet, par son père Maurice Ternaux Compans, par son grand-père Henri Ternaux Compans, et par l'oncle de celui-ci le baron Guillaume Ternaux, a des souvenirs où le Brésil tient une grande place et ce sont quatre générations de cette famille qui ont ainsi une attache brésilienne.

Guillaume Ternaux, qui vécut de 1763 à 1833, fut un des industriels les plus en vue de cette époque. En France, des rues de Sedan et de Louviers portent son nom parce qu'il y avait ses principales usines.

A Rio de Janeiro ce nom a été donné à une des salles qui se trouvent au rez-de-chaussée du temple de l'Humanité et son effigie est parmi celles qui constituent l'un des bas-reliefs du monument de Benjamin Constant, groupées autour du fondateur de la république brésilienne. La raison de ces honneurs est la protection vitale que le baron Ternaux avait accordée à Auguste Comte, dont les théories ont été à une époque si largement accueillies au Brésil.

Guillaume Ternaux avait dès l'âge de seize ans reçu la direction des fabriques de

son père à la draperie royale de Sedan. La « Biographie des contemporains » de 1825 s'exprime ainsi à ce propos :

« Cette marque de confiance enflamma son imagination. Déjà cette justesse d'idées, ce coup d'œil étendu, cette supériorité de vues, et surtout ce qu'on pourrait appeler l'instinct du commerce, faisait deviner en lui l'un des premiers manufacturiers de l'Europe et l'un de ces esprits créateurs, source de prospérité pour leur pays. Ce qui contribua le plus à la fortune qu'il devait faire par la suite, c'était cette singulière aptitude et cet amour particulier du travail qu'il eut dans sa jeunesse. »

Des fabriques furent successivement élevées par lui dans les départements de la Seine, de l'Eure, de la Seine-Inférieure, de la Marne, des Ardennes, de l'Ourthe. Aidé de son frère cadet, Louis Ternaux, il fonda des maisons de commerce par toute la France, et aussi au dehors, à Gênes, à Livourne, à Naples, à Saint-Petersbourg et dans plusieurs autres villes d'Europe.

Ayant étudié avec soin les procédés étrangers, il s'ingénia à apporter leurs perfectionnements dans les siens. A l'affût de toutes les découvertes, il fut le premier en France à utiliser pour ses fabriques une invention d'origine anglaise, l'éclairage au gaz, et ce fut lui qui apprit aux paysans français à creuser des silos pour conserver leurs graines. Très expert en mécanique, il trouva le moyen de rendre les machines hydrauliques applicables aux apprêts du drap, imagina le tricot circulaire qui permettait de faire une jupe en douze minutes, créa les beaux tissus qui s'appelèrent sati-drap, sati-vigogne. L'impression en couleur sur ses étoffes de laine était remarquable par la pureté du dessin et l'emportait même sur toute espèce de broché par la délicatesse des nuances. Le peigné de ses laines était le plus fin qu'on eût obtenu jamais.

Son nom fut d'autant plus connu qu'on se mit à le donner à ces châles, imitation de ceux des Indes venus de Cachemire que les dames portaient jadis la longue pointe tombant dans le dos et que l'on se transmettait de trousseau en trousseau. En 1804 il prit un brevet d'invention pour cette fabrication et commandita pour l'exploiter une maison de Reims. Le premier châle fabriqué fut offert à l'impératrice Joséphine. « Dès 1805 on fabriquait 3868 châles, en 1807 plus de 8.000; en 1826 la valeur des châles fabriqués en France dépassa trente-deux millions », est-il dit dans le rapport du jury de l'exposition de 1829. Ce qui était luxe était devenu à la portée de tous, à en juger par ce commentaire de la « Biographie pittoresque des députés » de l'époque :

« Il n'est plus aux environs de Paris une laitière, une villageoise qui ne porte un Ternaux sur ses épaules. Vingt et un établissements et douze mille ouvriers suffisent à peine à cette activité. Messieurs Ternaux s'enrichissent et enrichissent d'autres négociants, en faisant travailler et vivre toute une population, et la fortune elle-même, subjuguée par leur ascendant, semble échanger ses attributs contre un châle de leurs fabriques. On aura beau dire, le jour où Monsieur Decazes fut nommé duc ne vaut pas le jour où Monsieur Ternaux vint à filer la laine au n° 80. »

La « Biographie des contemporains » pensait de même et s'exprimait ainsi :

« S'il est glorieux de combattre pour la défense de son pays, de le policer par des lois sages, de l'illustrer par ses talents ou de belles actions, il n'est pas moins honorable de le faire prospérer par le commerce et l'industrie. Ces deux puissants moyens d'union entre les peuples fondent la fortune des états et doivent, sous un gouvernement constitutionnel, jouir d'une considération juste et méritée. »

« Ainsi, l'homme qui, par son application continuelle, par son génie, par le sacrifice de ses veilles, enrichit le sol de son pays de produits étrangers, et contribue au bien-être de ses concitoyens, acquiert des droits à l'estime publique et des titres à la reconnaissance nationale. »

Guillaume Ternaux voulut s'assurer les moyens de soutenir la fabrication des châles sans importer la laine du Thibet. A cet effet il organisa à grands frais une véritable expédition à la tête de laquelle fut placé un orientaliste distingué, connaisseur de cette région, le chevalier de Jaubert, qui en 1805 avait été envoyé à Téhéran par Napoléon pour étudier les moyens d'action qu'offrirait la Perse contre l'Angleterre et la Russie. Celui-ci parvint à mettre en route mille cinq cents chèvres. On vit en 1819 ce troupeau franchir un espace immense et traverser les mers. Le cinquième seulement arriva à destination, mais elles s'acclimatèrent fort bien. Quelques-unes de ces précieuses chèvres prenaient leurs ébats sur les pelouses des « Folies Ternaux » à Saint-Ouen, le rendez-vous de tout ce qui était marquant dans les éléments libéraux de la société parisienne.

Quoique G. Ternaux fut dans l'opposition, Napoléon avait estimé juste de le décorer de sa main et quelques semaines après son mariage avec Marie-Louise, il conduisit l'impératrice, le 1^{er} juin 1810, visiter les établissements Ternaux à Louviers dans l'Eure. Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, et sa femme, Catherine de Wurtemberg, les accompagnaient. L'empereur, lorsqu'il s'avança vers G. Ternaux, l'aborda en disant : « On vous trouve donc partout. » Il faisait ainsi allusion à la visite qu'étant premier consul il lui avait faite à Sedan ainsi qu'au grand nombre de ses autres usines.

Louis XVIII donna à G. Ternaux le titre de baron, le 17 novembre 1819, et des armes qui furent une toison de laine avec une navette et ses épées d'ancien militaire. Quel noble était réellement plus noble que lui ? pensait-il. Aussi un aristocrate ayant un jour demandé des lettres de relief parce que son père avait exercé le commerce et par là croyait avoir dérogé, G. Ternaux protesta énergiquement à la tribune contre un état de choses qui engendrait de pareilles contradictions, et déclara qu'il renonçait dorénavant à porter un titre.

Monarchiste et libéral, G. Ternaux s'était activement occupé de politique. Il avait été six ans député de la Seine, puis quatre ans député de la Haute-Vienne et défendit toujours les mêmes convictions. Ses discours les plus remarquables furent prononcés contre une loi restrictive du droit de vote, contre les droits protecteurs, contre l'expulsion du député Manuel et au sujet des lois de finances. Deux fois il quitta la France pour la monarchie, en 1792 et en 1815, mais il la voulait libérale, aussi réprouva-t-il l'expédition d'Espagne de 1823 et prit-il la présidence de la société philanthropique en faveur des grecs en 1827.

Ayant un nombre d'ouvriers considérable pour l'époque G. Ternaux s'occupa avec sollicitude de la condition de ce personnel. D'une grande humanité à l'égard de ses employés il fit de beaucoup d'entre eux des associés qui lui durent leur fortune. Lui-même ne devait d'ailleurs terminer sa vie qu'à la tête d'une situation très diminuée par suite des guerres et des révolutions, notamment par suite de celle de 1830. Voici finalement le jugement élevé qu'a porté sur lui le docteur Pacheco, ancien ministre des affaires étrangères du Brésil, dans le « Jornal do Commercio » du 25 novembre 1934 :



A. Lefebvre Pinxit.

Renard Sculpit.

LE BARON TERNAUX,

*Député de la Seine,
Officier de la Légion d'Honneur, &c.*

Né le 22 8 brumaire 1763, à Sedan (Ardennes.)

Portrait par A. Lefebvre
Gravure de Renard pour l'ouvrage
Les souverains de l'Europe et les hommes illustres modernes
Par Mme Meyer, 1820



HENRI TERNAUX COMPANS

Secrétaire d'ambassade
Député de la Loire-Inférieure

Membre de l'Institut historique et de la Société littéraire de Rio
Auteur d'une trentaine d'ouvrages sur l'Amérique du Sud
Aquarelle par Mme Ol. M. de Sernay, 1837

« Le baron Ternaux fut un libéral et un démocrate authentique, deux fois député, collaborateur résolu des événements de 1830 et, de plus, grand industriel plein d'idées neuves et possédant cette capacité de résistance dans l'infortune qui est le meilleur signe de l'homme fort, désintéressé et laborieux. »

Les idées de G. Ternaux sur l'évolution industrielle qui s'opérait au début du XIX^e siècle et dont il était un des acteurs, firent qu'il remarqua le jeune Auguste Comte et qu'il l'aida matériellement et moralement à frayer son chemin. La campagne philosophique et économique par laquelle son protégé est resté célèbre dut à cette protection de pouvoir pendre corps et grandir.

Le premier écrit important d'Auguste Comte avait été en 1817 le troisième volume de « l'Industrie », série qui paraissait sous le nom de Saint-Simon, le chef de l'école industrialiste, dont il fut pendant plusieurs années le disciple et le collaborateur. Ce volume, bien que non signé par Comte, était de lui en totalité. Il avait dix-neuf ans et était déjà ancien élève de l'école polytechnique. Nombre de souscripteurs de l'ouvrage, surpris par les théories énoncées, voulurent se retirer. G. Ternaux au contraire maintint son adhésion et son aide.

En 1822 pour la première fois un opuscule d'Auguste Comte fut publié sous sa signature. Le titre en était : « Prospectus des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société. » La publication ayant pourtant été encore faite matériellement par l'entremise de Saint-Simon, celui-ci y mit une introduction adressée à : « Messieurs les chefs de culture, de fabrication et de commerce », où il développa cette pensée que c'est à eux de réorganiser la nation. « Fux seuls, écrivait-il, peuvent opérer cette régénération, parce qu'ils sont les chefs positifs de l'immense majorité du peuple. » Mais la conception de Saint-Simon consistait seulement dans l'avènement du régime des industriels. Il croyait que l'essor industriel devait suffire tout seul à renouveler les sociétés modernes; il n'a pas voulu, ni prêché, une immense rénovation mentale comme prélude de cette transformation sociale et politique.

Là au contraire est le point de vue qui a été essentiel chez son disciple Comte. Lui croyait que le premier pas à faire vers l'avenir consistait à étendre le cercle de la science en faisant surgir une corporation de savants et à instaurer un nouveau pouvoir spirituel ayant mission de réformer les pensées et les sentiments. Ce sont les savants qui doivent constituer la nouvelle science; c'est aux artistes à la propager, aux industriels à l'appliquer. Réorganiser la société moderne, tel sera le but de tous les travaux d'Auguste Comte; tel avait été l'objet de son premier opuscule, essai fondamental, d'où devait sortir son traité de « Politique positive ».

Pour l'ordre social nouveau, il ne veut plus de théologie, de mystère, de révélation : la science démontrée sera le guide unique. Plus de rois, de guerres, d'intrigues diplomatiques. Le travail productif sera l'unique occupation des hommes. Mais la substitution de ce régime nouveau à l'ordre ancien qui s'écroule exige d'une part la suprématie populaire, car le peuple seul est à ses yeux assez audacieux pour détruire le vieux monde, et d'autre part une morale fondée sur des principes démontrables.

Pour que les prescriptions morales deviennent inéluctables, il faut, selon lui, cesser de leur donner comme base des principes contestés; pour que le devoir dans le cœur humain triomphe de l'intérêt et de l'ambition, il faut renoncer à le prescrire au nom

d'un Dieu qui n'est pas démontré. Il faut lui trouver une sanction autre que ces châtements et ces récompenses dont on ne se soucie plus. En un mot il faut à la morale nouvelle une source et une sanction humaines; cette source, c'est la culture des bons sentiments qui existent dans toute âme; cette sanction, c'est l'approbation des natures d'élite.

Telle est la force morale qui doit être capable de maîtriser les masses modernes adonnées aux jouissances matérielles et frappées de vertige, dans cet immense entraînement de l'occident vers la vie industrielle. Telle est la doctrine dont l'interprète respecté devra seul intervenir entre les riches ivres de plaisirs, et les pauvres avides de jouissances, pour leur imposer à tous, par la seule persuasion, des devoirs et des obligations réciproques. Car Auguste Comte dit bien que tous les «droits de l'homme» que nous croyions posséder, disparaissent devant la stricte obligation où nous sommes de concourir par notre propre perfectionnement au perfectionnement social, et il veut que le capitaliste serve au prolétaire. Mais il n'entend pas que le prolétaire se substitue au capitaliste. Loin de là, à ses yeux c'est l'impossibilité d'acquiescer qui est la grande règle imposée aux prolétaires; il ne leur permet que la possession du domicile sur le lieu du travail. «Au delà de ce petit bien, explique-t-il, leur tendance à la propriété deviendrait aussi contraire à leur bonheur qu'à leur devoir.»

L'un des exécuteurs testamentaires du philosophe, Joseph Longchampt, a résumé ainsi sa doctrine :

«Tout le labeur d'Auguste Comte n'avait qu'un objet: celui de grouper un noyau d'hommes dévoués qui, aidés par les femmes, interviendraient entre les riches et les pauvres, entre les puissants et les faibles. Ils diraient aux premiers: dépositaires de la fortune de l'Humanité, jouissez-en avec liberté, mais à la condition que vous assurerez à vos coopérateurs du prolétariat la vie de famille, de façon que chaque ouvrier des villes et des campagnes puisse, dans sa jeunesse, consacrer une portion de son temps à la culture de son esprit et de son cœur; dans sa maturité, nourrir sa femme et ses enfants; dans sa vieillesse, jouir du repos à l'abri du besoin. Puis s'adressant au peuple, ils lui diraient: ouvriers, organes nourriciers et producteurs des sociétés humaines, respectez dans les riches les administrateurs de la commune richesse, mais n'enviez pas leur sort; à eux la puissance, à vous le bonheur; insouciant et gai, ne songez, en dehors de vos vives affections de famille qu'à l'ascension triomphale de l'Humanité, depuis les sauvages abjections de l'animalité jusqu'aux splendeurs de son étincelant avenir.»

Quelles seront les conditions nécessaires à l'établissement d'un semblable état de choses? En dehors de la foi révélée, quelle sera la base de l'édifice? Quel pourra être le principe d'autorité accepté de tous sans contestation, sans discussion? Cela, Auguste Comte ne le trouvera et ne l'enseignera que vingt-cinq ans plus tard. Ce sera sa fameuse religion grâce à laquelle le prolétaire, croit-il, se contentera sans regret de la part qui lui est faite, par l'effet même de son éducation religieuse et de sa soumission spontanée au rôle social que sa religion lui assigne.

A la suite de ces indications, on comprendra pourquoi un industriel comme G. Ternaux s'intéressait au mouvement saint-simoniste et comtiste. Allant voir Saint-Simon après l'apparition de l'opuscule de 1822, il lui parla avec admiration du travail d'Auguste Comte, qui se trouvait présent. Montrant celui-ci: «C'est monsieur, dit-il, qui a rédigé ce travail remarquable?» Saint-Simon répondit: «Rédigé! oh! mieux que cela!»



LE TEMPLE DE L'HUMANITÉ A RIO DE JANEIRO



L'AUTEL DU TEMPLE DE L'HUMANITÉ
Fête de Jeanne d'Arc



SALLE TERNAUX AU TEMPLE DE L'HUMANITÉ

Quelque temps après G. Ternaux envoya à Saint-Simon, « pour la continuation des travaux dont Auguste Comte venait de poser des bases », une somme de trois mille francs. Cette marque d'encouragement a été soulignée comme suit dans la biographie du philosophe par Joseph Longchamps :

« L'opuscule de 1822 conquist à son auteur un puissant et généreux protecteur, le célèbre manufacturier Ternaux. Cet essai devait inspirer au grand industriel de la confiance dans l'avenir. Son esprit pratique y voyait en germe une doctrine commune aux patrons et aux ouvriers, et par conséquent susceptible de régler leurs obligations mutuelles et leurs devoirs réciproques ; il y lisait les bases morales de l'industrie moderne. »

L'opuscule fut réédité en 1824 sous le titre : « Système de politique positive. » Une centaine d'exemplaires furent laissés à Comte par Saint-Simon, tandis que mille autres étaient incorporés dans le « Catéchisme politique des industriels », cahiers dont Saint-Simon avait commencé la publication. Les discussions qui s'en suivirent furent la cause définitive de la rupture des philosophes en divergence d'opinion et rivalité d'auteur.

Désormais ce ne fut plus à travers Saint-Simon que G. Ternaux aidait Auguste Comte, mais directement. En 1827 notamment, Comte se trouvant dans une particulière dé-



SALLE TERNAUX AU TEMPLE DE L'HUMANITÉ

tesse à la suite de difficultés issues de drames intimes très graves, se décida à écrire au vénérable industriel pour implorer personnellement son assistance. Il reçut en réponse une somme double de celle qu'il demandait à titre d'emprunt. L'année d'après, G. Ternaux le recommandait pour un poste d'inspecteur du commerce et de l'industrie, apostillant en ces termes la requête de son protégé au secrétaire d'état du commerce et des manufactures, Mgr de Saint-Cricq :

«C'est avec beaucoup de satisfaction que je profite de l'occasion qui se présente pour donner des éloges à la moralité et à la haute capacité du pétitionnaire ; les faits qu'il énonce sont de la plus exacte vérité et je pense que l'administration ne saurait faire une meilleure acquisition qu'en se l'attachant. Paris, 24 mai 1828. »

Bientôt devait commencer la publication de la première œuvre magistrale de Comte, le «Système de philosophie positive», échelonnée en six volumes de 1830 à 1842. G. Ternaux n'en put lire que le premier. Il mourait subitement à Saint-Ouen, le 2 août 1833. Il n'a donc rien connu de la religion positive qui devait suivre la philosophie, et Auguste Comte lui-même n'a connu que de 1844 à 1846 celle qu'il devait mettre sur l'autel de son affection et ensuite de sa religion nouvelle, Clotilde de Vaux.

Inconsolable de la mort de son égérie qui, elle, ne lui porta qu'une tendresse toute spiritualiste, il concrétisa, sous les traits de Clotilde, cette « Humanité » qui dans son système religieux est Dieu lui-même. Ce système est appelé la religion « positive » parce qu'il repose uniquement sur ce qui est démontré et démontrable, en dehors de toute révélation. Ainsi Auguste Comte est le fondateur de la religion démontrée. Entre les détenteurs du capital et le prolétariat, il avait rêvé le sacerdoce de l'Humanité énonçant les devoirs de tous et c'est au lendemain des émotions sociales produites par la révolution de 1848 qu'il jugea le moment favorable pour produire dans le monde la religion qu'il avait élaborée dans la retraite. L'attention publique était fixée sur la question du travail, sur les relations entre patrons et ouvriers, sur les devoirs de la richesse envers les prolétaires. Sans doute il pensait que le mal de la société ne pouvait être guéri à l'instant même et de façon complète, mais il croyait fermement pouvoir l'adoucir. Sans doute on ne décrète ni la sollicitude des riches envers les pauvres, ni la vénération des faibles pour les puissants, mais il voulait développer ces sentiments et il croyait qu'une religion positive permettrait d'y arriver.

Il n'est pas besoin de faire ressortir l'opposition de sa doctrine avec le catholicisme et même avec tout autre théologisme. Chez lui en effet, il n'y a point de Dieu au sens où l'on entend toujours ce mot. Sa définition de la divinité est la suivante : « le Grand-Être est l'ensemble des êtres passés, futurs et présents, qui concourent librement à perfectionner l'ordre universel. » Ainsi, ce sont les humains eux-mêmes, l'ensemble de ceux qui aspirent à se perfectionner, qui sont leur propre Dieu. L'objet de l'adoration se confond avec les adorateurs.

Mais ce serait une erreur de croire que le positivisme est ennemi des religions révélées. En particulier il déclare apprécier hautement les immenses services moraux rendus par l'église catholique. Loin de vouloir la combattre, les positivistes ne cherchent à enlever leur foi à personne ; ils offrent simplement à ceux qui l'ont perdue, ou qui n'en ont jamais eu, une religion positive, correspondant aux besoins de leur esprit et de leur cœur, qui leur permette de mieux servir l'humanité par l'intermédiaire de la famille et de la patrie. La religion positive a d'ailleurs un culte avec des rites extérieurs se rapprochant plus ou moins de ceux de l'église catholique. Auguste Comte marquait de l'admiration et de la sympathie pour elle et donnait même aux sceptiques qui ne voulaient pas adhérer à sa religion le conseil de revenir au catholicisme.

Voilà qui permit à Pasteur, catholique si convaincu, de se présenter à l'académie française au fauteuil d'un des apôtres du positivisme, Littré, et de prononcer à son sujet le discours d'usage : séance historique dont Renan, le chef de la libre pensée, occupait la présidence. Pasteur affirma que cette succession n'impliquait aucun changement dans ses convictions personnelles ouvertement déclarées. Et ce préliminaire posé, il parla librement du positivisme. C'est, exposa-t-il, une conception scientifique du monde qui conduit à ne rien affirmer, à ne rien nier au-delà de ce qui est visible, démontrable ; cette doctrine invite à s'occuper des autres, à subordonner la propriété à la sociabilité ; elle inspire l'amour de la patrie ; elle mène à la reconnaissance envers l'humanité, qui a tant souffert pour alléger le poids des fatalités naturelles ; elle élève enfin l'amour de l'humanité à la hauteur d'une religion. Mais, proclamait alors Pasteur, le positivisme

ne tient pas compte de la plus importante des notions positives, celle de l'infini, et il manifestait fortement son étonnement de ce que le positivisme enfermât l'esprit dans des limites en lui défendant de les franchir : « Ne sera-t-il pas toujours dans la destinée de l'homme de se demander : qu'y a-t-il au delà de ce monde ? » Ainsi Pasteur montra qu'il jugeait le positivisme dans l'erreur, parce que cette philosophie et cette religion écartent l'idée de l'infini, mais il ne marqua point la même rigueur, restée célèbre, que Mgr Dupnaloup, démissionnaire le jour de l'élection de Littré à l'académie française.

D'ailleurs l'apostolat positiviste du Brésil conserve jusqu'à maintenant l'habitude de donner annuellement une modeste subvention dans l'état de Rio Grande do Sul à l'archevêché de Porto Alegre, et en France à l'archevêché de Paris ainsi qu'à l'église Saint-Paul et Saint-Louis, paroisse de Clotilde de Vaux.

La religion positive était la partie du système d'Auguste Comte qui devait avoir le moins d'avenir. La morale et la politique positives, au contraire ont pu être associées à l'éclosion de la révolution de 1889 au Brésil. Cette portée posthume considérable de l'œuvre d'Auguste Comte explique que les positivistes brésiliens aient donné des témoignages de reconnaissance à son premier protecteur G. Ternaux.

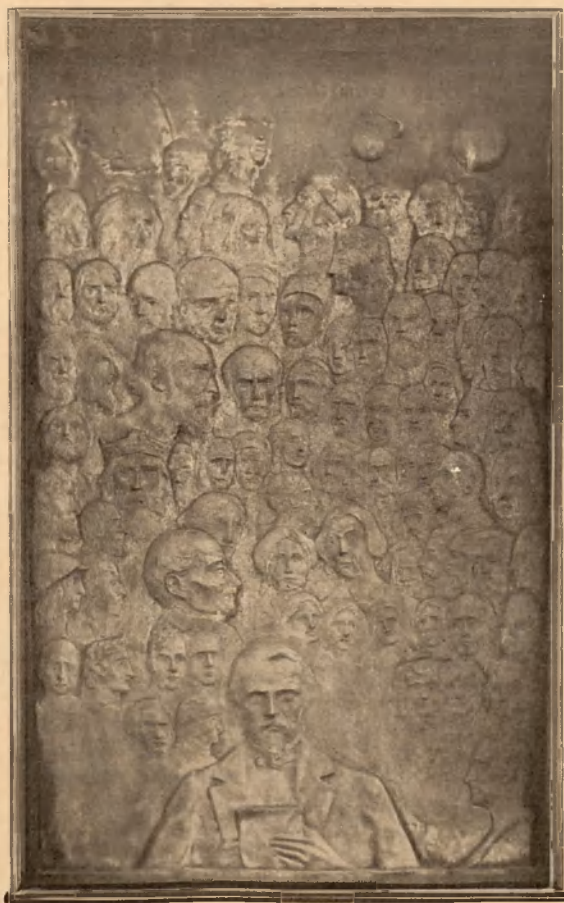
Comte lui-même avait voulu à la fin de son existence marquer une gratitude particulière aux deux personnes qui avaient été ses parrains dans la vie : son professeur de mathématiques le pasteur Daniel Encontre et son bienfaiteur Guillaume Ternaux. Il voulait leur dédier deux volumes de la dernière œuvre qu'il comptait faire encore, la « Synthèse subjective ou système universel des conceptions propres à l'état normal de l'humanité. » Le tome premier, en hommage à Encontre eut pour titre : « Système de logique positive ou traité de philosophie mathématique ». Ce fut la dernière œuvre du philosophe, écrite en 1856. A G. Ternaux aurait été dédié le volume intitulé : « Traité d'industrie positive ou traité de l'action totale de l'humanité sur sa planète. » Ce devait être la plus inattendue de ses œuvres, disait-il. La mort l'enlevait, le 5 septembre 1857, trop tôt pour qu'il ait laissé de ce volume autre chose que des indications générales.

C'est au Brésil que la dette de gratitude de Comte envers G. Ternaux fut acquittée.

Miguel Lemos qui fut le chef de l'église positiviste du Brésil, fondée par lui le 11 mai 1881, a inséré dans ses écrits les paroles suivantes :

« Ternaux mérite la reconnaissance de la postérité pour la protection qu'en plus de ses bienfaits il a accordée à Auguste Comte au début de sa carrière. Pour nous, quand nous avons inauguré notre temple nous avons donné à une des salles de l'édifice le nom de Ternaux. »

Ainsi est-il advenu qu'en l'église positiviste de Rio, le temple de l'Humanité, une des longues pièces du rez-de-chaussée porte l'inscription : « SALA TERNAUX », et un portrait du protecteur de Comte y est exposé, entre Tiradentes le martyr de l'indépendance brésilienne et José Bonifacio de Andrada qui en fut l'instrument. Le temple dont la façade rappelle en réduction le frontispice du Panthéon à Paris, est surélevé par rapport au sol. C'est au-dessous du sanctuaire que sont la bibliothèque, la typographie et autres salles de travail, parmi lesquelles celle de G. Ternaux.



BAS-RELIEF DU MONUMENT DE BENJAMIN CONSTANT
Lecture du projet de séparation des églises et de l'état, 9 décembre 1889



MONUMENT DE BENJAMIN CONSTANT
Proclamation de la république du Brésil, 15 novembre 1889

Inaugurée en 1891, terminée seulement en 1920, l'église est bien curieuse avec sa double haie de saints et saintes ou de célébrités de l'humanité, dont Auguste Comte pensait que les préceptes, sinon les exemples, pouvaient être utiles. Mais ce qui frappe le plus, c'est le chœur avec les peintures rappelant sa naissance et sa mort, et surtout l'autel au centre duquel se trouve le buste du philosophe, grand-prêtre de sa religion, et derrière lui, comme une madone Sixtine, le portrait de Clotilde de Vaux personnifiant l'Humanité.

La fortune du positivisme a atteint son apogée au Brésil au moment de la fondation de la république. Le mouvement qui a amené l'avènement de ce régime était conduit par des hommes pénétrés des idées comtistes. La première société positiviste avait été constituée à Rio, le 1^{er} avril 1876, par le docteur de Oliveira Guimarães, professeur de mathématiques au collège Pedro II. Parmi les premiers membres se trouvaient des disciples enthousiastes du maître, Miguel Lemos, Teixeira Mendes et Benjamin Constant. Officier et professeur à l'école militaire, ce dernier enseignait à ses élèves les doctrines sociales du positivisme. Une vingtaine de générations d'officiers se trouvèrent ainsi imprégnées de cet esprit à l'heure où il donna le signal. L'armée intellectuelle fut de ce fait d'accord avec l'élite civile de la nation. Le programme élaboré par l'apostolat positiviste, avec la séparation de l'église et de l'état et la suppression du monopole catholique de l'enseignement, triompha sans heurt. Ceci se passait le 15 novembre 1889, et le nouveau drapeau du Brésil reçut pour devise les mots : « ORDEM E PROGRESSO. » Ils sont empruntés à la devise d'Auguste Comte : « amour, ordre, progrès; l'amour pour principe, l'ordre pour base, le progrès pour but. »

Un des plus grands monuments de la capitale, inauguré le 14 juillet 1926, commémore ces événements. Dressé sur la place de la république en face du ministère de la guerre, il est à l'honneur de Benjamin Constant, fondateur et premier ministre de la guerre du nouveau régime et sa pose a l'allure de Gambetta sur la place du Carrousel, fondateur et premier ministre de la guerre de la troisième république. Offert à la ville par un positiviste, Amaro da Silveira, il est plein d'allégories comtistes. Il est également à la mémoire de la femme de Benjamin Constant, son éternelle épouse, car le positivisme veut l'union conjugale indissoluble et n'admet pas le remariage même après la mort. Le bronze est fondu avec un alliage où fut incorporé un peu de métal provenant d'un canon brésilien et d'un canon paraguayen ayant servi dans la guerre sud-américaine de 1865, dont Benjamin Constant aurait voulu restituer les trophées. Le positivisme en effet n'admet pas la guerre, à tel point qu'Auguste Comte eût désiré renvoyer à Sainte-Hélène les cendres de Napoléon.

Au faite du monument, au-dessus d'une décoration reproduisant Notre-Dame de Paris et la Bastille, s'élève, sur un globe mondial, l'Humanité. C'est Clotilde de Vaux portée aux nues avec les principes altruistes et charitables qui sont ceux du positivisme.

Une des originalités du monument est un grand livre d'airain, ouvert comme le missel sur l'autel. Dans ses pages mobiles sont gravées les dates de la vie de Benjamin Constant avec les plus belles citations des fastes de son existence, et devant le livre,



CHAPELLE DE L'HUMANITÉ DANS LA MAISON DE CLOTILDE DE VAUX

comme la pierre consacrée des catholiques, se trouve horizontalement une rose des vents indiquant la direction de Paris. Auguste Comte avait recommandé que ses églises fussent orientées vers la capitale de la France, aussi quand ce n'est point possible, on rappelle son intention par ce dispositif. C'est le cas pour le temple de l'Humanité.

Sur le bas-relief de gauche l'artiste Edouardo de Sá a représenté Benjamin Constant donnant lecture du projet de séparation des églises et de l'état, le 9 décembre 1889. Dans une foule de têtes entourant son personnage, comme des voix se faisant entendre à lui, s'estompent l'effigie de Comte et celle de ses anges gardiens, de ses inspireurs, de ses amis. Les noms principaux sont relatés dans une description publiée par Teixeira Mendes en 1927 et parmi eux Guillaume Ternaux.

Aujourd'hui les survivants du positivisme au Brésil gardent fortement leurs convictions, mais ils sont peu nombreux. Le positivisme ne pouvait pas triompher en tant qu'église dans le Brésil, depuis quatre siècles foncièrement catholique. Les partisans de sa doctrine la plus pure ne tardèrent pas à se séparer d'avec Benjamin Constant, qu'ils honorèrent toujours comme fondateur de la république, mais qu'ils vinrent à désapprouver dans quelques-uns de ses actes politiques, surtout par rapport à l'enseignement. Plus tard, à la différence de la première constitution répu-



MAISON DE CLOTILDE DE VAUX
A Paris, rue Puyenne

blicaine de 1891, qui sous l'influence initiale du positivisme avait été entièrement séparée de Dieu, la nouvelle constitution du 16 juillet 1934 a reçu une empreinte religieuse : « Nous, représentants du peuple brésilien, mettant notre confiance en Dieu », dit-elle pour débiter. Ensuite elle proclame la liberté des convictions, permet l'exercice de tous les cultes et en autorise la pratique dans les établissements officiels chaque fois que sera faite une demande à ce sujet. En conséquence de ce texte, l'instruction religieuse par exemple est donnée dans tout lycée officiel dès que la requête en est formulée pour un groupe d'élèves.

Si le temple de l'Humanité n'a plus en toutes circonstances ses prédications publiques, il lui reste, pour alimenter sa flamme, plus que des amis sentimentaux qu'a touchés le roman de Comte et de Clotilde; il lui reste des amis sociaux, qui en dehors de toute discipline religieuse positiviste s'intéressent à certaines conceptions particulièrement nobles, mises en honneur par le grand philosophe : la vénération de la femme, la soumission des vivants à l'exemple des morts, un altruisme analogue à la charité chrétienne. Le comtisme reste actuel par la comparaison qu'il suscite entre le socialisme chrétien et le socialisme extrémiste, et il est digne d'être étudié par ceux qui sont témoins ou acteurs de la poussée prolétarienne des heures présentes.

La religion même d'Auguste Comte n'a plus avec elle qu'un groupement très faible en apparence, mais son culte persiste. A Rio, il est gardé par un cercle dont les membres ont une profonde conviction et des traditions de dévouement et de désintéressement, en même temps que de travail, de méthode et de soin. Leur survivance n'est pas négligeable : viennent de par le monde des guerres étrangères ou fratricides, des constitutions nouvelles, des traités de paix, des réformes intérieures, ils sont prêts par leurs conférences ou leurs écrits à juger les faits. Peu leur importe le nombre des auditeurs ou des lecteurs, ils censurent et louangent. Eux-mêmes ont des idées et souhaitent de les répandre, mais elles ne sont guère accessibles qu'aux élites cultivées.

Quant aux français, en se reportant par la pensée à toutes ces considérations, ils seront heureux de se rappeler qu'elles ont eu assez d'influence pour faciliter la naissance d'un ordre nouveau dans le vaste état du Brésil, pour faire flotter sur son drapeau une parole venue de France, pour faire célébrer pendant quarante ans le 14 juillet à l'égal d'une fête brésilienne, et pour marquer sur le monument du fondateur de la république fédérale la direction de Paris.

De par le monde aujourd'hui, en dehors du Brésil, c'est à Londres, à Liverpool, au Chili, en Argentine, en Chine, que le positivisme conserve des adeptes. En outre toutes les facultés des lettres dans les universités font une grande place à son étude. A Paris le positivisme possède les lieux saints de sa philosophie et de sa religion : la maison d'Auguste Comte, rue Monsieur le Prince, celle de Clotilde, rue Payenne, où sa chambre est convertie en chapelle, leurs deux tombes au cimetière du Père-la-Chaise. Mais en France le positivisme s'est désagrégé par les divergences de vues qui se sont rapidement fait jour entre ses adeptes. Aussi à côté du conseil des exécuteurs testamentaires d'Auguste Comte, qui l'avait composé de treize membres, s'est formée une société

des amis d'Auguste Comte et de son œuvre, qui a pris une formule d'adhésion très large lui permettant de réunir tous les sympathisants. Cette société a pour objet d'offrir aux philosophes, aux sociologues, aux savants et aux hommes de lettres, sans pour cela qu'ils se rattachent à aucun groupement positiviste, l'occasion de faire connaître les parties de l'œuvre d'Auguste Comte qui leur paraissent présenter un intérêt réel et d'exposer les raisons qui motivent leur intérêt. Cette société n'entraîne ni ne demande aucune espèce d'adhésion à la synthèse positiviste; chacun de ses membres n'approuve d'autres doctrines que celles qu'il a lui-même reconnues comme intéressantes, justes, utiles, ou salutaires à l'harmonie sociale. Toutes les autres doctrines positivistes ne nécessitent donc de sa part ni dénégation ni définition. Chaque adhérent respecte la liberté des autres pour l'appréciation d'une partie quelconque de l'œuvre du maître.



LA DIRECTION DE PARIS
Au pied du monument de Benjamin Constant à Rio

HENRI TERNAUX, l'américanisant, vécut de 1807 à 1864. Son nom est, pour les historiens et les géographes, inséparable du Nouveau-Monde par le voyage qu'il fit aux Amériques, et par les publications qu'il a consacrées à ces continents. Il était le neveu de Guillaume Ternaux l'industriel. Son père, Louis, frère cadet et actif auxiliaire de celui-ci pendant la plus grande partie de sa vie, avait été président de chambre de commerce de la Seine. Tandis que l'aîné habitait Saint-Ouen, le second avait une belle résidence à Auteuil. Le parc était très étendu et l'hôtel, de l'époque Louis XVI, subsiste encore aujourd'hui. C'est l'école normale J. B. Say.

Louis Ternaux avait quatre fils, tous de valeur, et dont l'aîné était Henri. Le mérite de son éducation revient à une femme d'une haute intelligence, Mme Rousseau de Thélone, sa grand-mère maternelle, à qui M. Ternaux, veuf de très bonne heure, avait confié ses fils. A quatorze ans elle l'envoya poursuivre ses études en Allemagne. Il resta de 1821 à 1826 d'abord au lycée d'Ilfeld, puis à l'université de Göttingue. Là il fut lauréat du concours fondé en la cité hanovrienne par le roi d'Angleterre grâce à un travail sur les origines de Marseille; là aussi il reçut le titre de docteur après une thèse sur la vie de Jacques Cœur, l'armateur français aux nombreuses flottes, l'argentier de Charles VII. Les sujets de ces travaux lui avaient été inspirés par le rôle économique et social de ses père et oncle à qui ils furent dédiés.

Henri Ternaux se rendit d'autre part en Angleterre. Il en savait la langue à fond et possédait de même la plupart des langues du midi de l'Europe. Son goût pour les voyages et son aptitude singulière pour les langues étrangères lui inspirèrent la pensée d'entrer dans la carrière diplomatique. Sur sa demande le comte de la Feronnays, ministre des affaires étrangères, le désigna pour prendre part à une mission dans les nouveaux états américains, dont ses tendances libérales lui faisaient apprécier le caractère.

Précédemment Louis XVIII avait envoyé l'amiral Jurien de la Gravière avec une escadre en croisière diplomatique dans les parages des anciennes colonies espagnoles devenues des républiques. C'est d'ailleurs au cours de cette enquête que l'amiral avait fait une escale en août 1820 à Rio, alors capitale portugaise. Mais le roi Louis XVIII n'avait pas reconnu l'indépendance des colonies espagnoles; il restaura au contraire Ferdinand à Madrid, et la position du gouvernement français au regard des dites colonies ne pouvait être modifiée tant que ses troupes occupèrent des places espagnoles. Même après leur retrait, il y avait des ménagements à garder, puisque le roi d'Espagne était prince de la maison de Bourbon. Cependant on ne devait plus se contenter d'avoir des consuls dans l'Amérique espagnole; il fallait aller plus loin pour s'assurer les avantages accordés par ces pays à ceux qui avaient reconnu les indépendances naissantes. «La liberté du commerce, plus encore que la souveraineté politique, a été le premier cri des peuples d'Amérique», écrivait le comte de la Feronnays, et il proposa au roi Charles X, le 7 mai 1828, d'envoyer des émissaires provisoires qui donneraient sur ces républiques des renseignements propres à faire apprécier leur véritable situation et diraient quelles garanties de stabilité elles présentaient. Tel était le seul but écrit assigné à la mission qui fut constituée par lui sous la direction d'un secrétaire de la légation de France à Washington, M. de Bresson, avec le titre de commissaire du roi.

Bresson, qui avait reçu comme adjoint un jeune savant en la personne d'Henri

Ternaux, avait un autre collaborateur en la personne d'un jeune pair de France, le duc de Montebello, fils aîné de l'héroïque maréchal Lannes. Lui semblait faire le voyage uniquement à titre d'ami de Bresson et pour essayer d'oublier les charmes de Mlle Jenkinson des earls de Liverpool, qu'il épousa du reste dès son retour. Il devait être, comme on le verra, le mandataire de la mission, tandis que H. Ternaux en fut l'explorateur. Celui-ci alla de Paris rejoindre Bresson et Montebello aux États-Unis, où il fit d'abord quelques voyages, notamment sur le Saint-Laurent. Puis tous s'étant réunis à Norfolk s'y embarquèrent sur un brick venu de Brest, «l'Alcibiade». Ils arrivèrent le 25 décembre 1828 à la Nouvelle-Orléans, gagnèrent la Havane, d'où ils se rendirent en Colombie qui était le premier but du voyage devant éventuellement s'étendre à toute l'Amérique.

Ce pays était alors la Grande Colombie proclamée indépendante le 17 décembre 1819 au congrès d'Angostura, cité depuis lors appelée la ville de Bolivar. La Grande Colombie comprenait le Venezuela, la Nouvelle-Grenade avec Panama, et l'Équateur. La mission française aborda son territoire à la Guayra, le port de Caracas. Après être montés pendant trois jours en cette ville, les diplomates français débarquèrent de «l'Alcibiade» à Carthagène, le 28 février 1829. Là se produisit une séparation : Bresson et Montebello se rendirent directement à Bogota en remontant la Magdalena et y arrivèrent le 16 avril, ayant mis six jours à traverser la cordillère. Au contraire H. Ternaux se rendit à Bogota par Panama, Quito, et la descente de la Magdalena, ce qui dura six mois. Il ne parvint à Bogota qu'en août. On trouvera ci-après la relation qu'il a faite de ce voyage et qui n'a pas encore été publiée.

A MONSIEUR DE BRESSON, COMMISSAIRE DE SA MAJESTÉ

Bogota, le 3 décembre 1829

Monsieur,

De retour à Bogota, je regarde comme mon premier devoir de vous rendre compte des observations que j'ai pu faire pendant le voyage que vous avez bien voulu me permettre d'entreprendre. Je désire avec ardeur qu'elles puissent mériter votre approbation et vous être de quelque utilité.

Quelques jours après votre départ de Carthagène, je quittai cette ville à bord de la goélette du gouvernement «Rosa», pour me rendre à Chagres. Elle était chargée d'escorter en même temps un brick chargé de poudre et de munitions de guerre destinées pour Panama, alors menacé d'un blocus par la flotte péruvienne.

J'eus, pendant cette courte traversée de 48 heures, l'occasion d'observer dans quel désordre se trouve la marine de la république. L'équipage de la goélette, à peine suffisant pour un bâtiment de la même grandeur de la marine marchande, était composé d'hommes presque entièrement nus et totalement étrangers à la mer. Ils étaient à peine en état d'exécuter la manœuvre la plus simple, et la plus grande insubordination régnait à bord. Le brick était encore en plus mauvais état. Il faisait eau de tous côtés et n'avait pas même de mât de hune. Enfin, craignant à chaque instant de le voir couler, nous fûmes obligés de relâcher à Porto Belo pour y faire quelques réparations et le mettre au moins en état d'atteindre Chagres.

La rade de Porto Belo passe pour une des plus belles de l'univers et peut recevoir les plus grands bâtiments. Son entrée peut avoir trois quarts de mille de large et n'est accessible que du côté du nord, celui du sud étant rempli d'écueils. Ce côté était autrefois défendu par le fort Saint-Philippe, qui n'a pas été rétabli, non plus que les autres fortifications depuis leur destruction en 1742 par l'amiral Vernon. Il n'y a plus que quelques batteries au fond de la baie ; elles sont peu considérables

et dans le plus mauvais état. Les canons sont pour la plupart sans affût et rongés par le vert-de-gris et d'ailleurs le pays est si malsain qu'il est presque impossible d'y entretenir une garnison. Il n'y a par terre aucune communication avec Panama, si ce n'est un sentier presque impraticable à travers les bois, par lequel passent les indiens que l'on envoie dans les cas d'urgence ; ils font la route en trois jours. La route qui existait quand Porto Belo était l'entrepôt du commerce de l'Espagne avec la mer du sud est entièrement abandonnée ; à peine en reste-t-il quelques vestiges. La population de la ville consiste en quinze ou seize cents malheureux, presque tous nègres ou mulâtres, qui habitent de misérables huttes ou les ruines des maisons qui servaient autrefois de demeures aux riches marchands espagnols. La ville n'a d'autre commerce que quelque contrebande avec la Jamaïque. Il y vient si rarement des bâtiments qu'un paquet adressé au général Montilla à Carthagène par le gouverneur de Panama contenant la nouvelle du blocus de cette ville, était là depuis quinze jours sans pouvoir être expédié.

Le port de Chagres situé un peu plus au sud, à l'embouchure de la rivière du même nom, est d'une entrée très difficile et ne peut recevoir que de petits bâtiments. Un château assez fort en défend l'entrée, mais il y a la même difficulté qu'à Porto Belo pour y entretenir une garnison. En général, il est à remarquer que tous les employés de ces deux villes sont le rebut du service, car nul ne consentirait à y accepter une place, s'il avait la moindre espérance d'en obtenir une ailleurs.

C'est par cette ville, qui peut contenir environ 1000 ou 1500 habitants, presque tous gens de couleur, que se font toutes les importations de la Jamaïque pour Panama. Les marchandises remontent la rivière jusqu'à Cruces sur des canots qui peuvent contenir vingt ou vingt-cinq tercios de deux à la charge. Le prix du fret est de deux piastres par tercio, plus deux réaux de commission à Chagres et autant à Cruces pour la personne qui se charge de les expédier. Le prix d'une mule de charge de cette dernière ville à Panama, qui en est éloigné d'environ une journée de marche, varie de trois à quatre piastres. Chaque tercio paie de plus un droit municipal peu considérable en entrant à Panama, connu sous le nom de « derecho de piso ».

Le département de l'isthme consiste en deux provinces, celle de Panama et celle de Veragua. Mais la partie sud de la première, ainsi que la partie nord de la seconde, est au pouvoir d'indiens non encore soumis. D'après un rapport, imprimé il y a environ un an, le département contient 99567 habitants, non compris les indiens non soumis. Ils sont répartis de la manière suivante :

PROVINCE DE PANAMA			PROVINCE DE VERAGUA		
Canton de Panama.....	12.815 habitants		Canton de Santiago	14.230 habitants	
« de la Chorrera.....	9.359	«	« de la Mesa.....	7.629	«
« de Nata.....	19.400	«	« d'Alanje.....	8.681	«
« de los Santos.....	20.877	«	« Guaimi.....	3.428	«
« de Porto Belo.....	2.148	«		33.963	
« de Darien.....	1.005	«			
	65.604	«			

Panama, la capitale du département, a perdu presque entièrement son ancienne importance depuis que le cap Horn est devenu la route ordinaire des marchandises destinées pour la mer du sud. Cette ville peut contenir environ 6.000 âmes et l'on y rencontre à chaque pas des preuves de son ancienne splendeur et de sa décadence actuelle. Deux ou trois goélettes qui font le voyage de Guayaquil, de Veragua, et de Costa Rica, voilà tout ce qui lui reste. Elle n'exporte qu'un peu d'or et quelques perles. Les mines sont la plupart aux environs de Veragua et les pêcheries de perles se trouvent aux îles du Roi, situées à 30 ou 40 lieues au sud-ouest. Elles sont affermées à une compagnie anglaise, mais je n'ai pu me procurer aucun renseignement positif sur leur produit. Il doit cependant être assez abondant, vu le bas prix et la quantité des perles que l'on trouve à Panama. Cette province est la seule de la Colombie où l'on permette l'exportation de l'or en poudre.

La ville est bâtie sur une presqu'île et était autrefois assez bien fortifiée, mais tout est à présent dans l'état le plus déplorable. Les remparts tombent en ruine et sont dégarnis d'artillerie ; il n'y a



aucunes troupes régulières en garnison. Pendant mon séjour, l'escadre péruvienne enleva un bâtiment sur la rade sans qu'on pût l'en empêcher. On craignait qu'elle n'eut un projet d'attaque contre la ville, mais après être restée quelques jours en vue, elle se retira sans avoir rien fait.

Il y a dans la ville un grand nombre de noirs, tant libres qu'esclaves. Les faubourgs en sont entièrement peuplés et l'on craignait beaucoup que si les péruviens faisaient une descente, ils ne se soulevassent pour se joindre à eux.

Le colonel Sarda, qui commande à Panama et vient d'être élu député au congrès pour la province de Veragua, est un espagnol qui a longtemps servi dans les troupes françaises. Il a rendu de grands services au gouvernement colombien en jetant à différentes reprises du secours dans Guayaquil pendant le dernier siège, mais il passe cependant pour un homme qui n'est attaché à aucun parti et qui se joindra toujours à celui qui lui promettra le plus d'avantages personnels.

Il n'en est pas ainsi de la population. Santander y compte encore beaucoup d'amis et le Libérateur encore plus d'ennemis, et quoique chacun craigne d'exprimer sa pensée, on s'en apercevait aisément à la facilité avec laquelle on croyait tous les bruits avantageux aux péruviens et avec laquelle on rejetait les nouvelles, même les plus authentiques, quand elles étaient favorables à Bolívar.

Les habitants de l'isthme en général voudraient former une république fédérative à part, ou du moins que l'on établit en Colombie un gouvernement fédératif. Il s'y était établi il y a quelque temps une société qui cachait ses vues sous le masque d'un club patriotique; elle portait le nom de «gran círculo istmeño.» La société mère étendait ses ramifications dans tout le département et publiait sous ce même nom un journal pour répandre ses idées. Bolívar lui ordonna de se dissoudre et supprima le journal, ce qui a encore augmenté le mécontentement.

La ville passe pour très malsaine, ce que l'on doit attribuer tant à l'excessive chaleur qu'à la mauvaise qualité des eaux, qui oblige tous les bâtiments à relâcher à Tuboy pour en faire leur provision. Panama viejo, détruit par le flibustier Morgan, et dont on voit encore les ruines de l'autre côté de la baie, n'avait pas ce défaut, mais était beaucoup plus difficile à fortifier, ce qui l'a fait abandonner.

La seule chose qui pourrait rendre à Panama son ancienne splendeur serait l'exécution du plan de canalisation de l'isthme. Mais quand la chaîne de collines qui le traverse s'opposerait pas à ce projet des obstacles presque insurmontables, il se passera encore bien longtemps avant qu'on puisse le mettre à exécution. Un ingénieur anglais nommé Lloyd, qui a depuis pris la fuite en Angleterre avec tous ses plans, s'est occupé longtemps de ce projet. Il faisait un mystère sur tout ce qui avait rapport au dit projet; mais d'après ses fréquents voyages du côté de Porto Belo, il paraît que c'est de cette ville et non de Chagres qu'il pensait qu'on devait faire partir le canal. M. de Humboldt parle dans sa relation d'un autre plan pour la réunion des deux mers par l'Atrato et le représente comme très facile et même comme ayant déjà été exécuté par un curé de Cithara. Mais il n'en parle que par oui-dire et D. Raphael Mosquera, député au congrès pour cette même province du Cithara, m'a assuré que non seulement ce plan n'a jamais été mis à exécution, mais que la nature fangeuse du terrain le rendait très difficile et que d'ailleurs, dans le cas même de la réussite, ce passage ne serait praticable que pour des canots et des champans. Un officier, commandant je crois à Cithara, l'entreprit aux frais du gouvernement, il y a quelques années; mais, comme il manquait absolument de connaissances dans cette partie, il fut au bout de quelque temps obligé de discontinuer les travaux, sans avoir rien fait et après avoir dépensé plus de 20.000 piastres.

La province de Veragua que l'on a jointe au département de l'isthme contient, comme je l'ai dit plus haut, 34.000 habitants. Sa capitale, Santiago, peut en contenir 4.000 et c'est dans ses environs que se trouvent les principales mines d'or de l'isthme, exploitées principalement par des nègres. Il y en a aussi d'assez considérables à Santa Barbara del Monte. Cette province exporte pour Panama des chevaux, du bétail, du riz et autres provisions. On y fabrique une poterie assez renommée, qui s'exporte jusqu'au Pérou, ainsi qu'une préparation que l'on tire d'un coquillage et qui sert à teindre en pourpre le fil de coton. Le principal port est Chiriqui et c'est de ce port que s'approvisionne la plus grande partie de la province de San Buenaventura. L'arrobe de viande, quinze livres, y vaut une piastre.

Toute la partie du sud de l'isthme est habitée par des indiens, non soumis encore et très féroces, ce qui rend impossible toute communication par terre entre ce département et le reste de la Colombie. Le seul commerce que l'on ait avec eux sur la côte de l'ouest est un échange de viande séchée et autres vivres pour des bois de construction.

Les côtes du département du Cauca s'étendent depuis l'embouchure du rio Cupica jusqu'à celles du rio Mira, mais toutes ces côtes sont fort mal représentées sur les cartes marines, qui omettent beaucoup de récifs et d'écueils. Les bancs de vase qui obstruent l'entrée des rivières changent d'ailleurs à chaque instant. Les ports de cette côte, dont aucun n'est habité excepté Buenaventura, sont les suivants en commençant par le nord :

Charambira est le port de Novita. On y porte de la viande séchée de Chiriqui, des bayettes de Quito, du sel de Punta Santa Helena et de Payta. On y fait une contrebande assez active d'or et de platine, ainsi que dans la plupart des ports de cette côte.

Buenaventura est situé à l'embouchure du rio Dagua, que l'on peut remonter en quatre jours pendant la bonne saison. On importe par là une partie des marchandises d'Europe que l'on consomme dans la vallée du Cauca. Celles que l'on consomme dans l'endroit même sont exemptes de tout droit. Elles ne viennent pas directement, mais de Guayaquil ou de Panama. On exporte de Buenaventura des tabacs du Cauca qui ont une assez grande réputation.

Guapi, Iscuande, Salahonda, sont peu importants. On y échange pour de l'or les vivres et les provisions d'Europe nécessaires aux mineurs de l'intérieur.

Tumaco, petite île située à six lieues de la côte, est le port de relâche entre Guayaquil et Panama, et sert d'entrepôt pour les marchandises que l'on importe de la première de ces deux villes dans la province de Buenaventura.

Tous les produits d'Europe sont dans cette partie du pays à un prix extrêmement élevé. Le seul produit de cette province est l'or en poudre. Le terrain est trop fangeux pour que l'on puisse y rien cultiver, ni même y établir des routes; toutes les communications se font par eau.

Le seul endroit un peu considérable de cette province est Barbacoas. Cette ville, qui peut contenir environ 2.000 habitants, a beaucoup de lavages d'or dans ses environs. La route qui mène de là à Quito passe par la montagne du même nom. Le chemin est de six jours et ne peut se faire qu'à dos d'indien. Pendant cet espace de temps on ne rencontre aucune habitation et l'on est exposé à une pluie perpétuelle, ce qui fait que les vivres que l'on apporte par là de Pasto à Barbacoas et les marchandises d'Europe que l'on y apporte de Quito y sont à un prix exorbitant.

Après avoir traversé un petit coin de la province de Pasto on arrive à celle d'Imbabura, cette province est certainement la mieux cultivée de celles que j'ai visitées. Il y a deux villes assez florissantes Otavalo et Ybarra. On peut y cultiver les produits des pays chauds et ceux des climats tempérés et souvent la même ferme contient des champs de blé et de canne à sucre. Une grande partie des fermes appartiennent aux riches familles de Quito. Cette province a beaucoup souffert par le dernier soulèvement de Pasto et les passages continuels de troupes occasionnés par la guerre du Pérou. Cependant on y aime assez le Libérateur et l'on y a nommé pour député le colonel Pallarez, espagnol de naissance, qui lui est entièrement dévoué. C'est en grande partie de cette province que s'approvisionne la ville de Quito, surtout en sucre, coton, eau-de-vie, et autres produits des terres chaudes.

La ville de Quito, située sur le flanc oriental du Pinchincha, contient 40.000 habitants, dont 36.000 indiens ou métis. Les nègres et les mulâtres y sont en très petit nombre. Elle est défendue par le fort du Panecillo, situé sur la montagne de même nom. Sa position est forte, quoiqu'il soit dominé par les montagnes voisines, parce qu'elles sont si escarpées qu'il est presque impossible d'y porter de l'artillerie. Mais on n'y trouve d'autre eau que celle d'une citerne et c'est là probablement ce qui l'a fait abandonner. Il est maintenant sans garnison.

L'orgueil aristocratique règne au plus haut degré parmi les principales familles de Quito auxquelles on donne le nom de Viracochas. Elles n'ont pas encore cessé de regretter leurs titres de Castille; la plupart d'entre elles sont fort riches, possèdent d'immenses fermes et des fabriques considérables.

Beaucoup d'entre eux ont encore des parents à la cour d'Espagne, et, soit par attachement à la mère patrie, soit par crainte de se compromettre, ont évité d'accepter des places du gouvernement républicain. La population indienne est tenue par eux dans l'esclavage. Payant pour les indiens le tribut et leur faisant de temps en temps de petites avances, ils les tiennent toute leur vie endettés et forcés de travailler pour le misérable salaire d'un demi réal par jour. En vendant une ferme on vend en même temps les indiens qui y travaillent, en cédant à l'acquéreur toutes les créances que l'on a contre eux et qu'ils ne pourront jamais acquitter. Dans les villages éloignés les indiens sont plus maltraités et entièrement esclaves de leurs curés. On peut voir dans la seconde partie des Noticias Secretas de Don Antonio de Ullea un détail parfaitement exact de ce système d'oppression, qui s'est toujours maintenu, malgré les efforts que l'on a faits depuis la révolution pour l'abolir. C'est ce qui rendit la mesure de l'abolition du tribut si impopulaire auprès des habitants de Quito, qui par leurs clameurs forcèrent le gouvernement à le rétablir. C'est encore leur importunité qui vient d'arracher au gouvernement l'ordonnance qui défend l'introduction des laines et cotons manufacturés, ordonnance qui ruine Guayaquil au profit de leurs fabriques. Cependant, quoique Quito puisse fournir de bayettes, de cotonnades et de draps grossiers les départements voisins, quoiqu'à un prix excessif, on n'y a jamais fabriqué et on n'y fabriquera pas de longtemps, vu l'imperfection ou pour mieux dire l'absence totale de machines, une aune d'étoffe de laine ou de coton qui puisse supporter la comparaison avec les plus ordinaires de France ou d'Angleterre.

Le clergé de Quito est fort nombreux et jouit d'une grande autorité. Les couvents surtout possèdent de grandes richesses. Les moines, sortis pour la plupart de la classe inférieure du peuple, sont les plus ignorants et les plus dissolus de toute la Colombie; ils avouent publiquement leurs concubines. Les revenus des couvents sont entièrement à la disposition des supérieurs, qui ne doivent leur élévation qu'à l'intrigue et à la corruption. Les établissements pour l'instruction publique sont entièrement nuls. L'ancien collège des jésuites a été à la vérité transformé par le gouvernement en une université, mais on n'y enseigne guère que la théologie scolastique et les degrés y sont prodigués d'une manière ridicule.

La quantité d'objets d'Europe qui se consomment à Quito n'est pas si considérable que l'on devrait le croire d'après la population de cette ville, mais toute la richesse est concentrée dans les mains de quelques familles et le peu d'étrangers qui ont visité cette ville jusqu'à présent, fait qu'on n'y a pas encore adopté aucune des habitudes d'Europe.

Les marchandises que l'on consomme à Quito sont importées par Guayaquil ou par Esmeraldas. Le chemin de la première de ces deux villes à Quito est assez bon. Le prix de chaque mule est de huit à neuf piastres. Les marchandises ne peuvent au contraire être importées d'Esmeraldas qu'à dos d'indien et les frais de transport sont environ du double, mais les marchandises introduites par ce port ont l'avantage de ne pas payer de droits.

Le gouvernement se donne beaucoup de peine pour coloniser la route d'Esmeraldas. Il a distribué des terres aux principaux habitants de Quito et leur a même avancé quelques sommes d'argent pour commencer à les mettre en culture. Mais quoique le terrain soit très fertile, ces mesures ont eu jusqu'à présent peu de succès; à peine rencontre-t-on sur la route quelques cabanes d'indiens.

Les environs de Quito produisent beaucoup de bétail. Les chevaux de cette ville passent pour les meilleurs de la Colombie ainsi que ceux des environs de Guayaquil. Les laines sont abondantes et à bon marché, mais d'une qualité inférieure. Les lamas sont assez nombreux au sud de Quito.

Les indiens qui forment la plus grande partie de la population de la province, quoiqu'incapables de rien inventer, ont cependant à un très haut degré le talent de l'imitation. Plusieurs d'entre eux se sont même distingués dans la peinture et la sculpture, mais en général cette classe est plongée dans le plus profond abrutissement.

Ceux de la campagne sont, comme je l'ai dit plus haut, réduits à un état presque entier d'esclavage et ceux des villes, méprisés même par les esclaves noirs, remplissent les emplois les plus vils. Il n'y a parmi eux aucune famille qui s'élève au-dessus de la basse classe, quoique plusieurs d'entre

elles se prétendent descendues des anciens caciques. Le seul avantage qui leur reste, et dont elles sont très jalouses, est de prendre dans les processions le premier rang parmi leurs compatriotes, qui tiennent beaucoup à leurs anciennes traditions et portent encore dans leurs cérémonies le deuil de l'Inca.

La haine que les indiens portent aux blancs et leur nombre pourraient les rendre très redoutables, si l'oppression n'avait pas éteint toute force morale dans leur âme. Ils n'ont pris aucune part aux changements qui ont eu lieu pendant la révolution.

Les personnes qui ont actuellement le plus d'influence à Quito sont les généraux Sucre et Florez et le marquis de San José (Larrea). Cette influence est le résultat naturel des victoires du premier, de la popularité du second parmi les soldats, et des richesses du marquis. Florez serait sans doute le plus puissant, si son manque de tenue et la légèreté de son caractère ne diminuaient l'autorité dont le ferait jouir l'amour que lui portent les soldats, dont il est considéré comme le père et le camarade. Mais les personnes les plus sensées s'attachent à Sucre, qui s'est jusqu'à présent distingué par sa modération, son impartialité et la sévérité avec laquelle il a toujours réprimé la licence de la soldatesque.

Pour se rendre de Quito à Bogota il faut d'abord traverser la province d'Imbabura, et l'on arrive ensuite dans celle de Pasto.

Les habitants de cette province ont joué un grand rôle dans l'histoire de la révolution de Colombie. Son climat, à l'exception de la vallée de Patia, est plutôt froid que tempéré. Les montagnes, couvertes de pâturages, nourrissent une quantité de bétail et d'excellents chevaux. Les habitants, accoutumés dès leur jeunesse à dompter les chevaux et les taureaux sauvages, sont une race robuste, brave, exercée dès l'enfance à l'usage de la lance et du lacet et à supporter les fatigues et les privations. De plus, habitués par les longues guerres qui ont dévasté ces provinces à vivre de rapine, ils sont toujours prêts à se soulever sous le moindre prétexte pour avoir une occasion de piller. Les mêmes hommes qui furent les derniers à soutenir la cause royale se soulevèrent à la voix d'Obando pour la défense des principes républicains. Incapables de se soutenir en rase campagne contre des troupes réglées, ils se rallient dans leurs montagnes et défendent le passage de chaque gorge et de chaque rivière. Toujours battus, jamais conquis, ils ont toujours su forcer le vainqueur à transiger avec eux.

Obando a cependant encore dans cette province un assez grand parti et aurait été, dit-on, élu député, si lui-même ne s'y était opposé. Le chanoine Torres qui a été élu est un homme entièrement dévoué au Libérateur, dont il a été le chapelain.

La partie de cette province qui avoisine l'équateur contient un grand nombre de villages et est un des districts les plus peuplés de la république. Celle du nord au contraire est presque déserte. Pasto, la capitale, peut contenir environ 4.000 habitants. Cette ville, quoique sans fortifications est presque imprenable, étant défendue à l'ouest et à l'est par des montagnes impraticables, au sud par le Guaitara, au nord par l'Inanamba, situées toutes deux à quelques lieues de la ville et qu'il est presque impossible de traverser, pour peu que le passage soit défendu. Les produits naturels de cette province sont en général ceux d'Europe et dans la vallée de Patia ceux des contrées équinoxiales. La guerre a détruit la plus grande partie du bétail et des chevaux, et la valeur des fermes étant estimée plutôt par le nombre des têtes de bétail qu'elles contiennent que par l'étendue du terrain, se réduit maintenant presque à rien. Quoiqu'on trouve de l'or dans quelques cantons, cette branche d'industrie est maintenant très négligée. Les seuls produits de l'industrie sont les rouanas et les ouvrages de poterie et de bois vernissé, dont la ville de Pasto approvisionne tout le sud. Les rouanas de Pasto se vendaient autrefois dans toute la république, mais les anglais ont commencé à s'emparer de cette branche d'industrie et à en fabriquer pour le Vénézuéla.

La route de Pasto à Popayan est presque entièrement déserte; on ne rencontre que le seul village de Patia et il est impossible de se procurer des vivres sur toute cette route. La première de ces deux villes tirant toutes les marchandises d'Europe qu'elle consomme de Guayaquil, et la seconde de Carthagène par Bogota, il n'y a presque aucune communication entre elles, mais il est probable que le

décret du Libérateur qui défend l'importation des étoffes de laine et de coton par la mer du sud les augmentera de beaucoup.

Popayan contient environ 7000 habitants dont la plupart sont des gens de couleur. Cette ville étant la capitale du département et la résidence ordinaire des principaux propriétaires, on y trouve un assez grand nombre de familles riches. C'est à la monnaie de cette ville que se frappe tout l'or produit par les départements du sud. L'on y consomme un assez grand nombre de marchandises d'Europe que l'on tire de Bogota et quelquefois même de Carthagène. Celles qui se consomment dans le bas de la vallée, à Cali, Buga, etc., viennent en grande partie de la Jamaïque par Panama et Buenaventura. L'on cultive dans la vallée le sucre, le café, le cacao et la plus grande part des produits du sud, mais la difficulté de les exporter fait qu'ils sont à très bas prix et se consomment généralement sur les lieux, excepté le tabac, qui a une assez grande réputation. La plupart des terres sont cultivées par des esclaves, mais leur nombre diminue tous les jours ainsi que leur valeur.

Les habitants de Popayan se distinguent parmi leurs compatriotes par leur goût pour les sciences et les lettres et les principales familles font tous les efforts pour faire prospérer l'université que l'on vient d'établir dans cette ville.

Pour se rendre de Popayan à la vallée de Neiva, il faut traverser le Paramo de Guanacas, chemin presque impraticable pendant quelques mois de l'année et fort difficile en tout temps.

N'ayant rien à ajouter à ce que dit Mollien sur la vallée de Neiva, je terminerai ici mes observations, en vous priant d'agréer les sentiments du plus profond respect et de la plus haute considération avec lesquels

J'ai l'honneur d'être, monsieur,
votre très humble
et très obéissant serviteur.
H. TERNAUX

Ce rapport offre l'intérêt de présenter un tableau de toutes les régions parcourues au moment de leur avènement à la liberté, tandis qu'elles étaient encore soumises au monopole espagnol quand Humboldt y avait fait son propre voyage. La documentation de ce genre est d'ailleurs fort rare. L'écrit de Mollien auquel se réfère H. Ternaux à la fin de sa relation est un ouvrage intitulé : « Voyage dans la république de Colombie en 1823 ». Fonctionnaire de l'administration de la marine française, Mollien avait été choisi pour aller explorer officiellement la Colombie, et en même temps, à son dire, pour engager les personnalités de ce pays à solliciter la médiation de la France dans leur lutte contre l'Espagne. Il fit le voyage de retour de Bogota à Buenaventura sur la côte du Pacifique en août 1823, et la partie qui va de Bogota à Popayan était la même que celle parcourue ensuite en sens inverse par H. Ternaux qui s'est borné à y renvoyer le lecteur, rappelant seulement les difficultés de la traversée du Paramo de Guanacas. Il vaut la peine de les lire sous la plume de Mollien, car elles sont vraiment terribles ; les désolations et les dangers de ce haut plateau, tels qu'ils sont dépeints là, auraient bien pu décourager H. Ternaux de les affronter à son tour, s'il n'avait eu l'ardeur de la jeunesse et la passion de la connaissance du monde.

Son rapport administratif, à la fois si précis et si sobre en impressions, a été plus tard complété par lui sous la forme d'un volume historique intitulé : « Essai sur l'ancien Cundinamarca », du nom de l'un des départements de la Nouvelle-Grenade où se trouve Bogota. C'est un ouvrage très savant, fait d'après des manuscrits acquis par l'auteur qui s'étonne en ces termes de n'en connaître pas d'autre :

« Je ne sais aucun ouvrage soit ancien, soit moderne qui traite spécialement de ce pays. On n'en a jamais parlé qu'en passant et cependant l'attention publique est dirigée de ce côté depuis qu'il est question de faire communiquer les deux mers par un canal. Il y eut trois centres de civilisation de l'Amérique avant sa découverte ; le Mexique et le Pérou ont seuls attiré l'attention des historiens ; le Cundinamarca, dont la conquête ne produisit pas tant de richesses, et dont les abords ont toujours été très difficiles, est resté oublié. »

Réparant cet oubli, l'auteur a retracé toute l'histoire des habitants et des rois Muyscas de la région de Bogota, dont on a les noms dès avant 1470.

* * *

Quand le diplomate voyageur arriva enfin dans la capitale de la Grande Colombie, il s'y trouva juste au moment psychologique pour voir évoluer la situation politique en Colombie et du même coup le sort de la mission à laquelle il était attaché.

Dès le premier contact de Bresson avec le gouvernement colombien des entretiens avaient eu lieu au sujet du régime à donner dans l'avenir au nouvel état. Il avait été à même d'écrire à son ministre, le 4 mai 1829, que des ouvertures lui avaient été faites verbalement en vue d'un arrangement qui attribuerait la royauté à Bolivar et la succession de celui-ci « à un fils de M. le duc Orléans », c'est-à-dire un fils du prince qui devait devenir le roi Louis-Philippe. Il avait transmis cette offre à Paris avec quelque réserve, ne sachant peut-être pas complètement lui-même à quelles fins était destinée sa propre mission dans l'esprit de ses mandants. Sa Majesté en effet ne croirait-elle pas en acceptant autoriser une sorte d'usurpation d'une branche de sa famille sur l'autre ? Mais surtout quelle était en Colombie même la valeur de la suggestion ? Qu'en pensait Bolivar au nom de qui le sondage était fait ?

Auparavant il avait toujours écarté ceux qui l'avaient incité à se faire couronner. « Vous n'avez pas jugé impartialement les hommes et les choses, leur répondait-il. La Colombie n'est pas la France et je ne suis pas Napoléon. Je ne le suis, et ne le veux être. De telles fonctions me paraissent indignes de ma gloire. Le titre de Libertador est supérieur à tout ce qu'a compté l'orgueil humain. » On savait également dans son entourage qu'il n'avait pas voulu jusqu'alors entendre parler sérieusement de monarchie d'importation. Il avait seulement pensé à des présidences à vie, car pour l'équilibre des pouvoirs, il estimait que « dans les républiques l'exécutif doit être le plus fort, attendu que tout conspire contre lui, tandis que dans les monarchies, le plus fort doit être le législatif, parce que tout conspire en faveur du monarque. Un magistrat républicain est un individu isolé au centre d'une société, chargé de contenir l'élan du peuple vers la licence et la propension des administrateurs vers l'abus ; il dépend immédiatement du corps législatif, du peuple. C'est un homme seul, résistant à l'attaque combinée des opinions, des intérêts et des passions de l'état social. Il ne fait autre chose que de lutter continuellement entre le désir de dominer et celui de se soustraire à la domination. Enfin, c'est un athlète lancé contre une multitude d'athlètes. »

Mais le souvenir de deux événements avait fini par hanter Bolivar comme ses intimes. C'étaient l'insuccès de son projet de congrès américain à Panama en 1826 et le complot qui en 1828 avait failli lui coûter la vie et avait ébranlé son pouvoir suprême. Il commençait à redouter de voir le désordre se propager à travers son immense patrie.

L'image de périls futurs grandissait devant lui; il craignait « d'avoir labouré la mer ».

Cela explique que le 5 septembre 1829 le président du conseil des ministres Estanislás Vergara adressa à Bresson, au nom du conseil, une lettre pour proposer l'instauration en Colombie d'un système politique monarchique, un président à vie avec le titre de « libérateur », et son successeur avec le titre de « roi » pris dans une famille royale d'Europe, probablement dans celle de France.

Bresson confia cette lettre au duc de Montebello, le chargeant d'aller à Paris la remettre immédiatement au ministre des affaires étrangères pour le roi avec les explications qui pourraient être utiles et avec les impressions qu'Henri Ternaux avait rapportées de l'ouest du pays. Le duc quitta Bogota le 13 septembre 1829. Son départ inopiné ne fut pas sans causer de la surprise, notamment au chargé d'affaires d'An-



BOLIVAR
Portrait par Tito Salas
Dans sa maison natale à Caracas



LE DUC DE MONTEBELLO PAIR DE FRANCE
Secrétaire de la mission Bresson
Plus tard ambassadeur et ministre
Portrait par Auguste Lemoine

gleterre. Son arrivée à Paris en causa une plus grande encore. Le prince de Polignac, qui était devenu le ministre des affaires étrangères le 8 août 1829, fut d'avis de ne pas maintenir la mission en Colombie. Il en proposa le rappel à Charles X et finit par écrire à Bresson le 21 novembre 1829 en lui prescrivant de rentrer.

Cet ordre devait d'ailleurs trouver la situation très transformée en Colombie. Le 25 novembre à Caracas les notables avaient formulé un vœu de libération politique du Venezuela. « L'existence de la Colombie est compromise, écrivait Bresson le 20 décembre à son ministre; le mot de séparation a été prononcé par les collèges électoraux du Venezuela dans leurs instructions à leurs députés et les membres du gouvernement ne voient plus quelle marche suivre. » Aussi le 31 décembre 1829 Vergara écrivait à Bresson pour retirer les offres du conseil du 5 septembre, lui disant que les négoc-

ciations ne pouvaient qu'être suspendues, le Libérateur n'agréant pas les propositions faites.

Voyant que l'heure avait sonné pour lui de quitter la scène, Bolivar abandonnait le pouvoir à d'autres mains, celles d'un général de ses amis. Qui sait si l'annonce de l'acceptation du trône de la Grande Colombie pour un des fils si brillants de la branche cadette de France, si elle avait pu être connue rapidement après les ouvertures de mai ou après l'offre du 5 septembre, n'aurait pas conquis les suffrages et modifié le cours du destin ?

Le 1^{er} février 1830 Bresson accompagné de H. Ternaux quittait Bogota et le 2 mars ils s'embarquaient à Carthagène sur « l'Alcibiade ». Le 23 avril le brick entra dans la rade de Brest et dans la première quinzaine de mai, la Grande Colombie était devenue trois patries distinctes : la Nouvelle-Grenade avec Panama, le Venezuela et l'Équateur. L'épopée bolivienne était à son apogée, bien qu'elle écartât son héros du pouvoir. Tout Paris y applaudit et les journées de juillet se faisaient avec des libéraux portant le chapeau Bolivar.

Au commissaire du roi à Bogota succéda une légation de France qui fut instituée au début de 1831. Quant aux membres de la mission Bresson un grand avenir était réservé à chacun. Bresson devait devenir comte et ambassadeur. Le duc de Montebello fut ministre des affaires étrangères, ministre de la marine et plusieurs fois ambassadeur. Au quai d'Orsay on garde son portrait avec sa devise : « Quand tu es heureux crains, quand tu es malheureux espère. » Henri Ternaux fut secrétaire de la légation de France en Bavière du 1^{er} novembre 1830 au 5 juillet 1832; ensuite il se consacra principalement aux travaux qui devaient faire de lui un des premiers bibliophiles et un des plus célèbres historiens de l'Amérique.

Il avait pris le goût de ces études à un vif degré pendant son voyage outre-mer. Il y avait contracté une véritable passion pour les antiquités du Nouveau-Monde et pour l'étude des origines de sa civilisation. Il avait commencé là à collectionner des manuscrits et ouvrages rares sur ces questions. Puis il en avait acheté beaucoup d'autres en Europe. Dans une lettre qu'il écrivait, le 20 septembre 1837, au président de la société royale des antiquaires du nord à Copenhague, société dont il était déjà membre quoiqu'il n'eût que trente ans, on trouve ce passage :

« Je possède, je crois, la collection la plus complète de manuscrits et d'anciens ouvrages relatifs à l'Amérique qui existe en Europe. Les manuscrits inédits sont au nombre de plus de 400 et ont appartenu à Jean Baptiste Muñoz, auteur de l'histoire du Nouveau-Monde. Je compte publier les plus importants dans la seconde série de mes mémoires relatifs à la conquête de l'Amérique. Je n'ai pu le faire dans la première parce que le prospectus en était déjà publié avant que les manuscrits ne deviennent ma propriété. »

Les manuscrits de Muñoz, historiographe des Indes, provenaient principalement des archives espagnoles de Simancas où il était allé de 1780 à 1783. Ils passèrent d'abord à un de ses amis Don Antonio de Ugina, à Madrid. A la mort de celui-ci, ils avaient été achetés par H. Ternaux. Lui-même s'en défit après les avoir utilisés pour ses grandes publications. Ils furent alors achetés par le docte collectionneur Obadiah Rich, ancien consul des États-Unis à Valence. Celui-ci, à Londres en 1848, les revendit à James

Lenox de New-York, dont le fonds fait actuellement partie de la Public Library.

D'autre part les livres rares sur l'Amérique que possédait H. Ternaux passèrent vers la même époque au libraire de Londres Henry Stevens, qui les revendit en 1846 et 1847 à John Carter Brown, le fondateur de la bibliothèque de ce nom à Providence (Rhode Island). Les achats de cette bibliothèque pendant ces deux années ont été d'environ quinze cents volumes dont la plupart proviennent de la collection Ternaux et plus de cinquante portent ses initiales frappées sur la reliure avec la tête de bœuf de son ex-libris.

H. Ternaux possédait notamment deux exemplaires, acquis ensuite par la Brown dans le langage des américains de Colomb. C'est la reliure dans plusieurs pays, par laquelle décrit sa découverte au trésorier et d'Isabelle. « On ne dans le XV^e Siècle, écrit un autre exemple d'un fois dans la même année, qu'excita dès le principe la

Un petit nombre de volumes furent achetés d'autre trouvent encore à New York. tous ces trésors, H. Ternaux publications qui furent et sont encore un monument précieux pour mettre les origines américaines davantage à la portée de tous. Ses travaux débutèrent par un volume de 1837 intitulé : « Bibliographie américaine ou catalogue des ouvrages relatifs à l'Amérique qui ont paru depuis sa découverte jusqu'à l'an 1700. » Cet inventaire général fait par lui, comprend les titres de 1153 ouvrages dûment décrits par ordre chronologique.

Dans la préface il annonce l'intention de publier en français celles de ces relations les plus dignes d'être conservées. Ce fut là son œuvre magistrale.

Elle comporte une collection en vingt volumes intitulés : « Mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique. » Ils sont partagés en deux séries : les dix premiers volumes parus en 1837 et 1838, les dix autres en 1840 et 1841. Tous sont des documents édités pour la première fois en français et les traductions furent faites par l'auteur, pour les huit premiers d'après les éditions originales anciennes très rares, pour les douze derniers d'après des manuscrits qu'il possédait et qui étaient inédits.

Dans cette collection, il y a lieu à propos du Brésil de citer le second volume : « L'histoire de la province de Santa Cruz, que nous nommons ordinairement le Brésil », par Pero de Magalhães de Gandavo, parue en portugais à Lisbonne en 1576. « A terra Santa Cruz pouco sabida », écrivait Camoëns, ami de l'auteur, parmi des vers placés en tête de cette œuvre. L'histoire de Gandavo devait d'ailleurs bientôt devenir in-



EX LIBRIS
de
HENRI TERNAUX COMPANS

Library du document connu canisants comme : « Lettre lation imprimée en 1493 laquelle Christophe Covertes par une comede la cour de Ferdinand trouverait peut-être pas H. Ternaux à ce sujet, ouvrage réimprimé trois ce qui prouve l'intérêt découverte de Colomb. » lumes de la collection Ternaux part par James Lenox et se Avant de se séparer de avait fait un ensemble de pu-

trouvable. On n'en connaissait que trois ou quatre exemplaires quand H. Ternaux en fit la traduction française pour la publier et c'est seulement une vingtaine d'années plus tard, en 1858, qu'elle fut réimprimée en portugais simultanément par l'institut historique de Rio et par l'académie des sciences de Lisbonne.

Gandavo aurait voulu que la grande colonie portugaise qui fait l'objet de son livre, gardât le nom de Santa Cruz donné par Cabral à ce pays en l'abordant lors de la fête de la Sainte-Croix.

« Il ne me paraît pas bien, écrit-il dans le premier chapitre, que nous lui ôtions ce nom pour lui en donner un autre dont se sert un vulgaire sans réflexion, depuis qu'on a commencé à en rapporter du bois de teinture. On nomme ce bois « Brasil » parce qu'il est rouge et ressemble à de la braise. En vérité les nations chrétiennes doivent plus estimer un bois sur lequel s'est opéré le mystère de notre sainte rédemption qu'un bois qui ne sert qu'à teindre du drap et autres choses semblables. »

La fortune du mot Brésil devait suivre celle du précieux bois si abondamment exporté dans le temps où la couleur végétale était seule connue. « Les joues me brésillent », écrivait encore Mme de Sévigné un siècle plus tard.

Parmi les documents ressuscités par la collection H. Ternaux, il faut citer le troisième volume connu sous le titre : « Relation de Hans Staden », voyages au Brésil parus en allemand à Marburg en 1557. Le titre complet est le suivant : « Véritable histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages, nus, féroces et anthropophages, situé dans le Nouveau-Monde nommé Amérique, inconnu dans le pays de Hesse, avant et depuis la naissance de Jésus-Christ, jusqu'à l'année dernière. Hans Staden de Homberg en Hesse l'a connu par sa propre expérience et l'a fait connaître actuellement par le moyen de l'impression. »

Cette narration se termine par trente-cinq chapitres groupés en une partie appelée : « Relation véridique et précise des mœurs et coutumes des tuppinambas chez lesquels j'ai été prisonnier et dont le pays est situé près d'une rivière nommée Rio de Janeiro. » Une carte de la rivière se trouve parmi les figures de bois très curieuses qui ornent l'édition allemande initiale. C'est le plus ancien croquis de Guanabara, très naïvement exprimé, avec toute une scène de combat. Amusante est une autre image du même livre, celle de Staden entouré de sauvages non vêtus, fumant le pétun, et le regardant prier Dieu de lui sauver la vie. Après six ans de séjour au Brésil en deux fois, Staden rentra définitivement de Rio de Janeiro en Europe la même année 1555 où Villegagnon partit pour y aller.

Bien des détails de ses récits sur les us et coutumes des indigènes, comme sur les descriptions d'animaux, sont restés vrais de nos jours, seulement il faut aller loin pour trouver les indigènes. Quand on entend maintenant les récits de ceux qui voyagent parmi eux, à la descente de la rivière Araguaya par exemple, tel S. A. I. le prince Pierre d'Orléans et Bragance qui les a encore visités en 1936, on revit quantité de passages du livre de Staden et c'est curiosité de revoir parmi les trophées de voyage du prince le petit briquet de bois à faire la poussière aux étincelles rapporté par lui, identique à ceux qu'avait vus et reproduits le chroniqueur du XVI^e siècle.



PRIÈRE DE HANS STADEN CAPTIF DES INDIENS
Dessin par lui-même dans sa relation de voyage



LA BAIE DE GUANABARA
Dessin par Hans Staden dans sa relation de voyage.

Le plus ancien croquis de la baie
avec un combat entre un vaisseau portugais et le navire français
qui avait délivré Staden de captivité et qui partit de Rio
le 30 octobre 1554 le reconduisant en France

EXTRAIT
DE LA
RELATION DE HANS STADEN

Ma prière au Dieu tout-puissant pendant que j'étais au pouvoir des sauvages, qui voulaient me dévorer.

Dieu tout-puissant qui as créé le ciel et la terre, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui as tiré le peuple d'Israël des mains de ses ennemis, en lui faisant traverser la mer Rouge, et qui as préservé Daniel au milieu des lions, je te supplie, Seigneur, au nom de Jésus-Christ, ton fils, qui nous a délivrés de la captivité éternelle, de me tirer des mains de ces sauvages, qui ne te connaissent pas. Mais si c'est ta volonté que je périsse par la main de ces barbares, qui se raillent de toi et disent que tu n'as pas la puissance de me délivrer, donne-moi quand ils exécuteront leur volonté, la force de ne pas douter, à ma dernière heure de ta miséricorde. Si je dois tant souffrir dans ce monde, accorde-moi le repos dans l'autre, et préserve moi de l'enfer que mes pères ont toujours craint. Mais, Seigneur, tu peux me délivrer; et, je t'en supplie, délivre moi! Quand tu l'auras fait, je ne l'attribuerai pas au hasard: je reconnaitrai que c'est ta main qui est venue à mon secours, lorsque le pouvoir des hommes était impuissant; et je répéterai tes louanges et tes bienfaits parmi toutes les nations.

Amen

Le cinquième volume de la collection de H. Ternaux est : « l'Histoire véritable d'un voyage merveilleux », fait par Ulrich Schmidel, de Straubing, durant les années 1534 à 1554 par le Brésil et le Rio de la Plata, description des pays et des peuples extraordinaires qu'il a visités, dit le titre. La première publication avait eu lieu en allemand à Francfort en 1567.

Le sixième volume est la traduction des « Commentaires » de Cabeça de Vaca, gouverneur du Rio de la Plata, œuvre considérable au début de laquelle on trouve toute une expédition dans le sud du Brésil, allant de Santa Catharina à Assomption par les fameuses chutes de l'Iguassú. Le gouverneur s'y trouvait en février 1542. C'est la première relation d'un tel voyage, publiée originellement en espagnol à Valladolid en 1555.



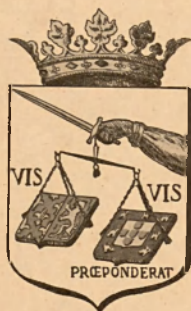
LE BRIQUET DES INDIENS
Dessin de Hans Staden dans sa relation de voyage

Le huitième volume, intitulé : « Cruautés horribles des conquérants du Mexique », est la traduction d'un manuscrit émouvant écrit en espagnol en 1608 par Don Fernando d'Alva Ixtlilxôchitl, descendant de l'indien le plus marquant qui aida Cortez à soumettre l'empereur mexicain à la couronne d'Espagne.

On y trouve l'histoire poignante de la défense de Mexico par Cuauhtemoc dont la statue sur la praia do Flamengo rappelle l'héroïsme légendaire (voir pages 114 et 134).

En dehors de la collection fondamentale des vingt volumes, H. Ternaux en publia beaucoup d'autres. On citera ici : « Archives des voyages », en deux tomes qui contiennent à la fois des pièces inédites et des réimpressions de pièces introuvables. On y lit les deux importantes et longues descriptions du pilote de Villegagnon, Nicolas Barré, sur l'expédition de l'amiral à Guanabara. On y voit aussi, sous le titre de « Nouvelles du pays du Brésil », la traduction d'un opuscule allemand de la plus grande rareté, et qui, écrit H. Ternaux, prouve de manière authentique l'ancienneté des relations de la France et du Brésil.

En dehors des œuvres que H. Ternaux a traduites ou rééditées, il en rédigea lui-même. Tel est le cas de sa « Notice historique sur la Guyane française » qu'il a publiée en 1843. Elle est intéressante pour le Brésil. Le premier chapitre est l'histoire de la France antarctique et de Villegagnon à Guanabara ; le second est l'histoire de la



LES ARMES DE SAINT-LOUIS
DE MARAGNON - 1647
Prépondérance du Portugal
sur la France et la Hollande

France équinoxiale et de la Ravardière à Saint-Louis de Maragnon, cité qui a toujours conservé ce nom. La suite du volume est l'histoire de la troisième colonie que la France voulut fonder en Amérique du Sud et qu'elle possède encore aux confins du Brésil. H. Ternaux raconte d'ailleurs comment elle la perdit momentanément, quand le prince régent Jean VI la fit conquérir en représailles de l'attaque napoléonienne contre lui-même. A cet endroit l'auteur trouva juste de rappeler le jugement qu'un habitant français de cette colonie porta sur les méthodes portugaises d'occupation pour en faire l'éloge. Dans la préface, H. Ternaux explique pourquoi il a écrit ce livre, marquant son regret de ce que la France, qui avait alors perdu toutes ses colonies susceptibles de développement, ne fit pas davantage pour la prospérité de la Guyanne.

« Le nom de Cayenne ne réveille que des idées sinistres, dit-il, et des souvenirs de désastres ; ce nom suffirait presque à lui seul pour faire rejeter, sans examen, tous les projets que l'on pourrait présenter. C'est ce préjugé que j'ai voulu combattre. J'ai tâché de démontrer que de mauvaises mesures et des événements malencontreux se sont seuls opposés à la prospérité de ce beau pays, qui ne demande que des bras et des capitaux pour rivaliser avec les plus riches colonies de nos rivaux. Tel est le but du travail que je publie aujourd'hui. S'il peut déterminer la France à jeter enfin un coup d'œil sur cette province abandonnée et à mettre en valeur ce diamant encore brut qui pourrait devenir un des plus beaux joyaux de sa couronne, je croirai avoir rendu un grand service à mon pays et ce succès sera ma plus douce récompense. »

Ces paroles ont peu à peu trouvé de l'écho dans divers domaines et le gouvernement français a décidé le 26 décembre 1936 de proposer au parlement la suppression du pénitencier. Sa fin aura lieu par extinction, de nouveaux condamnés n'y devant plus être envoyés. Le Brésil sera le premier à s'en féliciter.

Lorsqu'on constate qu'outre le Brésil les publications de H. Ternaux concernent le Rio de la Plata, l'Uruguay, le Paraguay, le Pérou, la Colombie, le Nicaragua, les Antilles, le Mexique, la Floride, on voit combien il a rendu service au Nouveau-Monde en faisant mieux connaître la formation de tout ce continent.

Son esprit scientifique se porta aussi vers d'autres régions, joignant toujours la clarté latine aux méthodes précises allemandes de son temps d'étudiant. C'est ainsi qu'il publia, en pendant à sa « Bibliothèque américaine », une « Bibliothèque asiatique et africaine », catalogue des ouvrages ayant paru sur ces deux continents depuis la découverte de l'imprimerie jusqu'en 1700, comprenant 3.184 ouvrages décrits par ordre de date. Il publia également un livre sur « les Imprimeries qui ont existé ou qui existent en Europe et hors d'Europe », dédié au roi de Danemark Christian VIII.

L'activité bibliographique d'Henri Ternaux l'amena à créer la bibliothèque elzévirienne qui devait avoir pour objet essentiel la réédition d'anciens ouvrages de la littérature française antérieurs au XVII^e siècle, en vue de les mettre pratiquement à la por-

tée du public. Le plan de la collection fut tout de suite étendu à quantité d'ouvrages ou mémoires précieux pour l'étude des mœurs, de la littérature et de l'histoire. Les volumes, sur joli papier filigrané en caractères elzéviriens, de petit format in-16, étaient tous marqués de la sphère armillaire comme le blason du Brésil. Les premiers parurent en 1853.

H. Ternaux publia lui-même, sous un pseudonyme, pour les débuts de la bibliothèque elzévirienne : « les Aventures de Don Juan de Vargas », pérégrination humoristique d'un vieil espagnol de Jaen à travers le monde, dans le genre des contes de Voltaire. C'est dans la série elzévirienne qu'il publia d'autre part en 1857 sa traduction française de l'histoire du Pérou par le père Oliva, dont le manuscrit était inédit depuis 1631.

La bibliothèque elzévirienne, commanditée par H. Ternaux était entre les mains d'un libraire nommé Jannet dont la gestion ne fut pas heureuse et la série finit par être interrompue, après plusieurs centaines d'ouvrages.

H. Ternaux avait été nommé membre correspondant de l'institut historique et géographique du Brésil le 1^{er} octobre 1838. Il fut également membre de la société littéraire de Rio de Janeiro le 15 décembre 1841. Il était en outre membre de toutes les grandes sociétés d'histoire, de géographie et de philologie du monde.

Le 20 août 1836 H. Ternaux avait épousé la fille du général comte Compans, pair de France, l'un des divisionnaires qui s'était le plus distingué pendant les guerres du premier empire. Son nom est gravé sur les tables d'honneur de l'Arc de Triomphe. Il avait enlevé à l'heure la plus critique la redoute de Schewardino à la bataille de la Moskowa et fut qualifié par Napoléon après Lutzen : « Général de bataille de premier mérite. »

C'est à partir de son mariage qu'Henri Ternaux ajouta à son propre nom celui de Compans, comme ont continué à le faire ses descendants.

« Les collectionneurs d'œuvres d'art sur l'Amérique, a écrit le ministre Pacheco dans le « Jornal do Commercio » du 23 novembre 1934, savent ce qu'ils doivent à ces deux noms unis dans la personne de ce courageux et brillant secrétaire d'ambassade qui prépara et fit imprimer deux séries de dix volumes chacune, englobant les livres les plus anciens et les documents les plus précieux relatifs à l'hémisphère de Colomb. Personne ici en ce temps-là ne connaissait, sinon par oui-dire, l'édition de 1576 de « l'Histoire de la province de Santa Cruz » par Pedro de Magalhães Gandavo, ni « l'Histoire du voyage merveilleux » qu'Ulrich Schmidel fit, durant les années 1534 à 1554, dans l'Amérique ou Nouveau-Monde au Brésil et au Rio de la Plata et ce qu'il vit, durant ces dix-neuf années, de ces terres et gens étranges. Ternaux fut celui qui le premier divulgua par une traduction ces joyaux bibliographiques, indispensables à la connaissance des temps du commencement de notre vie coloniale et continentale. »

A la fin de la monarchie de juillet H. Ternaux devint député de la Loire-Inférieure pour l'arrondissement de Savenay en Bretagne et siégea à côté de M. Thiers dont il devint l'ami. Il avait été élu le 15 septembre 1844. La révolution de 1848 et l'instauration du régime impérial mirent fin à sa carrière parlementaire.

Sous l'empire son salon fut à Paris le rendez-vous d'hommes politiques appartenant au parti orléaniste et aux éléments libéraux, de littérateurs, de savants qui appréciaient sa vaste érudition servie par une mémoire absolument surprenante. Ses qualités de cœur lui valurent de durables amitiés. La duchesse d'Orléans, grande-duchesse de Mecklembourg-Schwerin, l'avait en estime, non seulement parce qu'il était orléaniste,

* Lire : 1840.

mais parce qu'il connaissait bien l'Allemagne. Il portait une bague qu'elle lui avait donnée et qui est toujours conservée dans sa famille.

Vers les dernières années de sa vie, il se retira au pied des Pyrénées, à Castelbiague, château qu'il avait fait construire dans une propriété située près de Salies-du-Salat. Elle lui venait du général Compans, originaire de cette ville. C'est là qu'il mourut, le 29 octobre 1864, à cinquante-sept ans.

M. de Rémusat rappelant sa vie dans le «Journal des Débats» fit ainsi son portrait moral :

« Apportant à l'université de Göttingue les idées françaises et ce qu'on peut appeler le tour d'esprit gaulois, il puisa dans ce nouveau milieu les goûts d'une curiosité savante et une forme de liberté de pensée qu'on ne trouve pas dans nos écoles. De là ce mélange piquant d'éléments et de traits divers qui caractérisait son remarquable esprit. Les souvenirs de Rabelais et de Voltaire, les vues de l'érudition moderne, la recherche des choses neuves et singulières, l'amour du vrai sous la forme du paradoxe, une franchise d'allure et de langage qui déjouait l'affectation et bravait le préjugé, enfin les lumières du dix-neuvième siècle, unies à la verve familière du seizième, formaient un composé qui étonnait d'abord comme tout ce qui est exception, mais dont l'originalité savait plaire à ceux qui aiment l'esprit des autres, chose assez rare. Sa critique mordante et railleuse cachait une appréciation si fine et si juste des qualités solides et du mérite réel, sa brusque sincérité laissait voir tant de probité et de droiture ! Il admirait peu, mais il savait estimer. Il ne flattait pas ses amis, il aimait mieux les servir. »

L'un des frères d'Henri Ternaux fut également un savant en même temps qu'un homme politique. C'était Mortimer Ternaux qui fut pendant une douzaine d'années député des Ardennes. Membre de l'Institut de France, il est l'auteur d'une « Histoire de la Terreur » en huit volumes d'autant plus précieuse qu'elle contient la reproduction de documents brûlés à Paris pendant les événements de 1871.



BAS-RELIEF MONUMENTAL EN MARBRE DANS L'ÉGLISE D'AUTEUIL
Henri Ternaux Compans et ses frères cadets pleurant leur mère



LA LÉGATION DE FRANCE A PETROPOLIS EN 1876
Vue prise par le chargé d'affaires M. Ternaux Compans
Actuellement gymnase Pinto Ferreira

MAURICE TERNAUX COMPANS, qui vécut de 1846 à 1930 et qui était le fils de l'américanisant, devait lui aussi payer à l'Amérique un intéressant tribut dans ses premières années de carrière diplomatique.

Il se trouvait au ministère des affaires étrangères quand, à la fin de 1875, on chercha un secrétaire pour assumer la gérance de la légation de France à Rio de Janeiro, afin que le ministre, M. Noël, pût prendre un congé. Une violente épidémie de fièvre jaune faisait rage cette année-là et personne ne se présentait pour ce poste. Seul M. Ternaux Compans offrit bénévolement de traverser l'océan.

Déjà il s'était enrôlé comme engagé volontaire en 1870 pour servir dans l'artillerie, alors qu'il était exempté d'obligations militaires à divers titres, notamment en raison d'un grave accident dont les conséquences gênaient sérieusement sa marche. Il s'était vaillamment conduit sous les murs de Paris et avait été décoré de la médaille militaire pour faits de guerre.

Parti pour Rio de Janeiro à bord du vapeur anglais «Valparaíso», il arriva à destination le 2 avril 1876 et devenait chargé d'affaires du 15 avril au 31 décembre suivant.

Le jour de son débarquement, sa première promenade fut pour le Jardin Botanique, en attendant le ministre de France qui descendait de Petropolis. Voici la visite qu'il alla rendre ensuite à son chef à Santa Thereza, où lui apparut l'ensemble de la capitale et de Guanabara :

« Rio, 2 avril 1875.....Je suis allé voir M. Noël qui habite l'hôtel Vista Alegre. J'ai diné et passé la soirée avec lui. Il a été on ne peut plus gracieux pour moi et j'ai tout lieu d'espérer les meilleures relations possibles avec lui. L'hôtel placé au sommet d'une petite montagne domine la ville et j'ai été absolument émerveillé du panorama féérique qui s'offrait à nos yeux. La mer creuse de profondes

échancrures dans les terres et ressemble à s'y méprendre à quelque beau lac de Suisse. Nous avons assisté au plus merveilleux coucher de soleil qui se puisse rêver, puis lorsque la nuit est venue, autre décor avec les mille lumières qui venaient dessiner les rues de Rio...

Peu après le nouveau venu monte à Petropolis à la recherche d'une demeure pour installer la légation pendant la longue gérance qui va immédiatement s'ouvrir. Elle sera au bord de la rivière Piabanha.

« J'ai loué, écrit-il, moyennant 225 milréis, soit environ 600 francs par mois, ce qu'on appelle ici : mon palais. Au fond j'ai eu de la chance de trouver si bien, et à bon compte, l'ancienne habitation que le ministre d'Angleterre payait 1.200 francs par mois pendant la saison. »

Il en envoie radieux la photographie à Paris : c'est la maison qui est actuellement le gymnase Pinto Ferreira, à peu près inchangée. Il y offrit l'hospitalité au troisième secrétaire, M. de Navenne, à qui il conserva toute sa vie une fidèle amitié.

Les relations de sa famille avec maison d'Orléans devaient lui assurer tout de suite un accueil bienveillant au palais impérial et sa correspondance en témoigne avec reconnaissance.

En dehors de ses rapports officiels, il avait coutume d'écrire de nombreuses lettres particulières d'un style vivant et pittoresque. Celles d'Amérique, encore inédites, contiennent beaucoup de descriptions locales, parce qu'il avait été l'hôte de plusieurs fazendeiros, avait fait des chasses et des excursions intéressantes. Il aimait d'ailleurs à en faire avec animation des récits colorés, de même qu'il aimait à montrer les souvenirs rapportés par lui du Brésil et qui sont encore dans son hôtel à Paris. On trouvera ci-après quelques descriptions de sa plume. Les lettres sont écrites à sa mère, à sa sœur et au mari de celle-ci, M. Raymond Fournier-Sarlovèze, préfet à Poitiers.



EN-TÊTE DES LETTRES ÉCRITES DU BRÉSIL
Par M. Ternaux Compans
Timbre exécuté d'après les armes du général Compans

ASCENSION DE L'ITATIAYA

Le massif montagneux de l'Itatiaya, à la rencontre des états de Rio, de Saint-Paul et de Minas Geraes, a son point culminant aux «Aiguilles Noires», avec 2.750 mètres, dans la serra da Mantiqueira. Le sommet le plus élevé du Brésil est le «Pico da Bandeira» à la limite des états de Espírito Santo et de Minas Geraes, avec 2.950 mètres, dans la serra do Caparaó. Viennent ensuite la «Pedra dos Sinos», avec 2.263 mètres dans la serra des Orgues, et le morro Assú avec 2.232 mètres (voir pages 22 et 26), et l'Itacolomy devant Ouro Preto avec 1.752 mètres. M. Ternaux Compans gravit l'Itatiaya trois semaines après son arrivée au Brésil et il en garda une impression si marquée qu'il donna à son cheval le nom de cette montagne. Elle est toujours réputée pour ses difficultés comme pour sa beauté et son climat. Le gouvernement fédéral a décidé d'y aménager un grand «Parc National», d'environ douze mille hectares, réserve pour la flore et la faune en même temps que centre de tourisme.

Petropolis, 4 mai 1876

Ma chère Margot,

Me voici à Petropolis, de retour de mon excursion à l'Itatiaya, enchanté d'y avoir été, plus enchanté encore d'en être revenu; je te dirai pourquoi plus loin.

M. Nabuco était celui d'entre nous qui était chargé de reconnaître l'itinéraire. Sa connaissance de la langue et son nom très connu au Brésil, car il est le fils du chef du parti libéral, nous avaient engagés à nous en remettre à lui; seul il pouvait nous obtenir les lettres de recommandation nécessaires pour nous procurer dans les fazendas les animaux, les vivres et les guides dont nous avions besoin.

Le 22 avril nous quittons Petropolis, M. de Navenne, M. de Berentz, secrétaire de la légation de Russie, et moi, M. Nabuco, le jeune brésilien dont je viens de te parler, nous rejoignait plus tard à Barra Pirahy, station à embranchement du chemin de fer de Pedro Segundo.

De Petropolis à Entre Rios, où l'on prend cette ligne, on parcourt en diligence trainée par des mules une charmante route qui suit les contours que forme entre les morros (sorte de monticules d'un aspect particulier et généralement couverts de café) la Piabanha, qui se jette à Entre Rios dans le Parahyba.

Si je te donne tous ces détails géographiques, qui te paraîtront peut-être inutiles, c'est pour te permettre de suivre sur la carte avec une extrême exactitude la route que nous avons parcourue.

Nous avions pris des places d'impériale, mais les brouillards humides du matin qui nous dérobaient toute espèce de vue et nous couvraient les épaules d'un manteau de glace étaient sur le point de nous faire repentir de cette décision, lorsque, par un de ces brusques changements de température si fréquents dans ce pays-ci, le soleil brisant en quelque sorte son enveloppe vint nous accabler de sa chaleur tropicale. La route que nous parcourions est une des meilleures du Brésil. Quoiqu'assez large pour que deux voitures puissent aisément y passer de front, chaque fois que nous en rencontrions une, ce qui était rare heureusement, notre conducteur sifflait pour la faire garer et ne repartait que lorsque la voie était entièrement libre. Cela tient à la sauvagerie des mules que l'on emploie. Excellentes petites bêtes du reste, mais qui ne peuvent supporter la vue d'un être civilisé quelconque.

A chaque relais nous entrons dans les «vendas», sortes d'immenses bazars où l'on vend de tout, depuis des oignons jusqu'à des paires de bottes. Ces établissements sont, la plupart du temps, tenus par des portugais actifs et industrieux. Beaucoup font de 60.000 à 80.000 francs de bénéfice par an, et cela n'a rien d'extraordinaire lorsqu'on pense que tout le commerce de l'intérieur se fait par leur intermédiaire, sans qu'ils aient à redouter aucune concurrence. A la porte se trouvent groupés les fazendeiros, généralement vêtus de pantalons blancs enserrés jusqu'aux genoux dans des bottes jaunes chaussées d'énormes éperons en argent. Ils causent de leurs affaires, c'est-à-dire du café, car c'est le seul sujet qui les intéresse. Par-dessus leur redingote noire ils portent un puncho blanc, qui sert de cache-poussière. Les nègres qui les accompagnent ont les pieds nus; c'est le signe distinctif de l'esclavage. Excellents cavaliers, ils tiennent les étriers entre l'orteil et les autres doigts du pied, qui est armé au talon d'éperons encore plus grands que ceux de leurs maîtres.

Tout à coup un beuglement rauque, effrayant, déchire notre oreille. C'est à croire que nous allons être attaqués par quelque bête féroce de forte taille. C'est tout simplement le signal de la locomotive qui arrive à la station. Ce sont des machines américaines, qui sans doute ont été construites ainsi dans le but d'effrayer les tribus indiennes du Kansas.

Nous retrouvons dans le train plusieurs de nos collègues, d'Ursel de la légation de Belgique, Cantagalli de la légation d'Italie, Gaugh de la légation d'Angleterre, qui arrivent de Nova Friburgo, où ils viennent de passer quelques jours chez la famille Drummond. Ils s'en vont chasser.

Le soir nous nous arrêtons à Rezende; c'est là où l'on doit nous donner des indications.

À la gare, sorte de hangar sans nom, nous trouvons une foule de petits négrillons, sur le dos desquels nous empilons nos bagages; nous les rangeons en deux files; l'un de nous prend la tête de la colonne, l'autre surveille le derrière, et nous voilà, armés d'une lettre de recommandation pour un des chefs du parti libéral de Rezende, à la recherche d'un gîte et d'un diner, car nous n'avions pas trouvé un morceau de pain à nous mettre sous la dent depuis le matin.

Arrivés à la porte de la maison de notre futur hôte, Nabuco pénètre seul. Anxieux, nous regardons par la fenêtre le résultat de son entrevue. On l'accueille avec une froideur de mauvais signe, qui nous plonge dans de sombres réflexions. Le chef du parti libéral s'avance dépliant lentement la lettre, la lit consciencieusement jusqu'au bout; sa figure s'éclaire alors d'un aimable sourire; il donne une vigoureuse poignée de main à notre envoyé; dès lors, nous sommes chez nous, et nous voilà envahissant son logis. Suivant l'habitude du pays, un canapé garni la muraille, flanqué de deux lignes de fauteuils symétriquement rangés. On y prend place et, en attendant le diner que l'on prépare, commence une conversation politique des plus animées.

Mon oreille, qui commence un peu à s'habituer à la langue, saisit quelques mots et mon ami Nabuco achève de me traduire ce que je ne comprends pas. Les libéraux sont monarchiques; il n'y a ici presque pas de républicains. La grosse question, qui les divisait jadis des conservateurs, l'esclavage, a été abolie en principe; c'est actuellement la question religieuse qui les préoccupe; ils demandent l'état-civil et la distribution gratuite des sacrements. Tout cela ne manquait certes pas d'intérêt, mais n'avançait pas nos affaires au point de vue du but que nous poursuivions, et surtout ne remplissait pas notre estomac qui criait la faim.

Après deux mortelles heures d'attente, on annonça enfin le diner. La table est couverte de plats de toute espèce, des haricots rouges fort estimables, que l'on appelle ici feijões, de la farine de manioc, des viandes hachées et surtout du pain et du vin, ce qu'on est loin de trouver partout.

Le diner fini, nous trouvons le salon transformé en dortoir. Mais le matin, comment faire pour se laver. Le temps est beau, je propose d'aller à la recherche d'un clair ruisseau. Rien ne m'a paru plus agréable que de faire ainsi ma toilette au milieu d'une prairie, dans une belle eau fraîche et limpide; c'est désormais le moyen que j'emploierai lorsque je voyagerai à l'intérieur.

À Rezende, impossible d'avoir des renseignements précis sur l'Itaiaya. On nous parle de quinze jours pour en faire l'ascension, de bêtes fauves qui en peuplent les abords et en rendent l'accès dangereux. Nous demandons alors une lettre de recommandation pour un des fazendeiros qui habite le pied de la montagne, M. Rocha Leão, dans l'espoir, en nous rapprochant de notre but, de trouver des personnes mieux informées. Nous trouvons à la station un bond (tramway), trainé par une mule, qui nous conduit à la fazenda. M. Rocha Leão parle français et nous reçoit avec cette amabilité hospitalière qui est un des caractères propres du Brésil, mais il cherche par tous les moyens possibles à nous détourner de notre entreprise. Personne ne peut nous servir de guide. La route qui conduit à l'Itaiaya traverse la propriété d'un certain M. Ramos, espèce d'ours, qui ne veut laisser passer personne. L'année dernière, des ingénieurs français et anglais se sont présentés chez lui, mais ils ont été obligés de s'en retourner, sans pouvoir franchir les propriétés de ce rustre.

Nous ne nous laissons pas abattre par ces difficultés que l'on semble accumuler à plaisir devant nous, et nous nous montrons si décidés à braver quand même tous les obstacles, que notre hôte finit par mettre à notre disposition les animaux nécessaires. A cinquante pas en avant marche un pagem (page) qui nous sert d'éclaireur, puis viennent les cavaliers en file indienne; derrière nous sont les



MASSIF DE L'ITATIAYA. LES AIGUILLES NOIRES

deux mules qui portent nos bagages dans des sortes de cacolets, conduits par un gardeiro armé d'un long bambou, qu'il tient en main comme une lance. Si Raymond était là, pensais-je tout le temps, que d'albums il remplirait. Nous traversons des plantations de café; le pays s'élève petit à petit, et nous trouvons d'anciennes plantations actuellement épuisées et transformées en pâturages. Un nègre, que nous interpellons, nous apprend que nous sommes sur les terres du féroce Ramos, mais chance énorme, ni lui, ni son feitor (régisseur), ne sont à la fazenda. Le nègre ne nous dissimule pas



MASSIF DE LITATIAYA. LES PRATELEIRAS

d'ailleurs que nous ne tarderons pas à être arrêtés par un pont, fermé par une grille dont le propriétaire a seul la clef.

Nous parvenons à la fazenda, gardée par une négresse unique. Nabuco lui déclare que nous sommes des étrangers de la plus haute distinction et désigne l'un de nous comme étant le frère du comte d'Eu. La pauvre femme se met aussitôt à genoux, et nous demande notre bénédiction, que nous lui octroyons avec un geste plein d'une dignité archiépiscopale, mais ni prières, ni menaces, ne la font changer de langage. La clef qui doit nous ouvrir la route n'est pas là. Que faire ? Dans notre position une violation de la propriété est chose grave, et je m'y oppose absolument, mais je suis d'avis qu'il faut, avant de retourner, se rendre compte de l'obstacle et voir s'il n'y a pas moyen de passer le torrent à gué. Nul espoir ne nous reste ; les rives sont abruptes et escarpées ; enfin nous arrivons au pont ; notre persévérance est récompensée ; la grille n'est pas fermée du tout, et nous passons sans encombre.

Nous voilà en pleine forêt vierge, déjeunant sur les bords d'un petit torrent ; nos nègres étendent sur la terre de larges peaux de bœufs, qui nous servent de nappes. Près de nous s'élèvent d'immenses palmiers autour desquels s'enroulent gracieusement des lianes, qui semblent la trame d'un tissu de verdure. Les troncs des arbres sont couverts d'orchidées aux couleurs éclatantes ; les bambous, les fougères arborescentes, les arbres de carême avec leurs fleurs violettes achèvent de donner à ce décor un aspect véritablement féerique. Mais de singes, d'oiseaux, point ! Le silence le plus absolu règne autour de nous. On n'entend même pas le son du grillon ou de la cigale. La nature semble figée.

Nous continuons à gravir la montagne par un chemin rocailleux et pénible, mais qui n'offre que peu de danger. Tout à coup les immenses chiens de garde qui nous accompagnent s'élancent dans le



MASSIF DE L'ITATIAYA. LES AIGUILLES NOIRES

fourré. Les mules semblent inquiètes et refusent d'avancer. Les nègres prétendent qu'il y a là quelque once, mais nous ne voyons rien. Du reste la forêt est impraticable et il est de toute impossibilité d'y pénétrer. Enfin nous voilà sur un plateau. Quel n'est pas notre étonnement d'y trouver un rancho (petite maison) dans un enclos et des chevaux en liberté paissant tranquillement à l'entour. Nous pensions passer la nuit en plein air, et nous voilà sûrs d'un abri. En face de nous s'élèvent à une petite distance les trois cimes de l'Itatiaya. Il est trois heures, et l'on nous disait qu'il fallait quinze jours !

Mais il nous reste quelques centaines de mètres à gravir. Nous abandonnons nos mules et après quelques instants de repos, nous nous remettons en route à pied. A mesure que nous allons, cette pente, qui semblait devoir être facilement gravie en une heure à peine, se hérise de difficultés. Les lianes, les herbes des pampas, aussi hautes que nous, s'attachent à nos jambes et nous empêchent d'avancer. Nous commettons l'imprudence de nous séparer les uns des autres, pensant que nous trouverons ainsi plus facilement une route pour arriver au sommet. Des rochers amoncelés nous arrêtent longtemps ; il nous faut plus d'une heure et demie pour faire cent mètres. Le moindre faux pas peut être fatal. Nous sommes obligés de nous hisser, tantôt à la force des poignets, tantôt de nous servir de nos pieds et de notre dos comme les ramoneurs, pour gravir les fissures.

Bientôt je me trouve en présence d'un danger plus sérieux encore : la terre est minée, je sens qu'elle manque sous mes pas. Heureusement que j'avais avec moi le couteau que Mme O'Connor m'a donné ; il me sert à couper un roseau avec lequel je sonde le terrain avant de m'aventurer. Mais la fatigue me gagne, les forces commencent à m'abandonner ; je tombe à chaque pas, la nuit vient et je suis seul. Je me décide alors, ne pouvant revenir en arrière, à descendre ; j'arrive sur un rocher : au-dessous de moi la forêt. Plutôt que de gravir encore une fois ces maudits rochers, je préfère m'y



MASSIF DE L'ATATIAYA. LES AIGUILLES NOIRES

aventurer ; je saisis une
laisser glisser le long du
croyais vert est pourri,
toutes les peines du
mon rocher. Je mets
bout de mon bambou et
mais personne ne m'en-
J'essaye de l'autre côté
s'effondre et je tombe de
de hauteur. Je reste sans
reviens à moi, je me
branches, au milieu de
sorte de trou. Alors j'ai
Ma tête, mon côté, me
épuisé et je savais qu'il
trouver dans l'endroit où
heure je me suis laissé
tendant du secours d'un
comprenant qu'il ne fal-
moi-même, j'ai fait des
suis parvenu à remonter
peut te donner une idée
de ce pays ; on ne peut
ant un passage la hache

JOAQUIM NABUCO
Ambassadeur à Washington

branche d'arbre pour me
tronc, mais l'arbre que je
la branche casse, et j'ai
monde à remonter sur
alors mon mouchoir au
j'appelle au secours,
tend, personne ne vient
du rocher, mais la terre
vingt ou trente mètres
connaissance. Quand je
trouve étendu sur des
la forêt, et dans une
cru que tout était fini.
faisaient mal ; j'étais
serait impossible de me
j'étais. Pendant une demi-
aller au désespoir, at-
hasard impossible. Enfin,
lait compter que sur
efforts surhumains, et
dans le bois. Rien ne
de ce que sont les forêts
avancer qu'en se fray-
à la main. En bas j'enten-

dais le bruit d'un ruisseau; pensant qu'il serait peut-être plus facile d'en suivre le cours, je me couchai sur le dos, me laissant glisser entre les lianes que je coupais à mesure. Après bien des efforts j'arrivai au lit du petit torrent; je pus le suivre pendant deux ou trois cents mètres, mais tout à coup il se perdait sous terre; il me fallut recommencer à me frayer un chemin avec mon couteau. Enfin, grâce à Dieu, me voilà dehors: il était temps, je n'en pouvais plus! Berentz m'aperçoit, il vient à mon aide et me fait boire du rhum. Mais que sont devenus les deux autres? Nous crions, nous appelons, et tout à coup nous les apercevons, descendant du côté où j'avais failli périr.

Nous leur faisons des signes qu'ils ne comprennent pas; ils continuent à descendre; encore quelques pas, et ils vont disparaître dans la crevasse. Enfin ils s'arrêtent

et, reprenant un meilleur chemin, ils arrivent bientôt près de nous. Nous

apprenons alors que Nabuco, qui marchait devant, n'avait compris nos cris que lorsqu'il était tout à fait sur le bord du gouffre. La terre

s'écroulait déjà, mais plus heureux que moi il parvint à s'accrocher aux herbes et à remonter. J'ai rarement couru

un plus grand danger. La maison dans laquelle nous devions passer la nuit était fermée à clef et abandonnée;

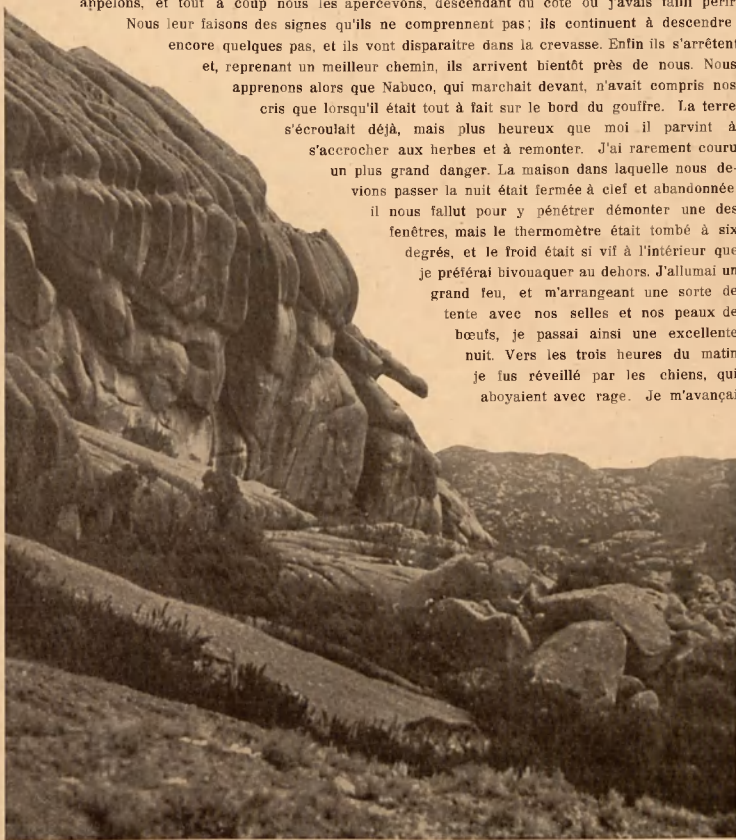
il nous fallut pour y pénétrer démonter une des fenêtres, mais le thermomètre était tombé à six

degrés, et le froid était si vif à l'intérieur que je préférerais bivouaquer au dehors. J'allumai un

grand feu, et m'arrangeant une sorte de tente avec nos selles et nos peaux de

bœufs, je passai ainsi une excellente nuit. Vers les trois heures du matin

je fus réveillé par les chiens, qui aboyaient avec rage. Je m'avançai



MASSIF DE L'ITATIAYA

Le Jacaré

de leur côté avec un fusil, mais la nuit était si noire que je ne pus distinguer la cause de tout ce tapage. Les guides supposèrent que ce pourrait bien être quelque loup ou quelque once. Le lendemain nous fîmes le tour de la montagne. Il y a là comme une sorte de cratère de volcan. Les rochers que l'on rencontre dans cet endroit et qui paraissent polis par le feu me semblent indiquer qu'ils sont de formation volcanique.

Nous nous reposâmes deux jours à la fazenda de M. Rocha Leão. Nous en avions grand besoin; puis nous nous mîmes en route pour celle du commandeur Breves, située à Pinheiro.

La vie des fazendas et des fazendeiros est trop pleine de caractère pour que je veuille l'écouter. Je préfère réserver cette partie de mon excursion pour une autre lettre.

En revenant à Petropolis après onze jours d'absence j'ai trouvé un courrier de France qui m'apportait une lettre de chacun de vous.

Dans quelques jours je compte faire une nouvelle excursion à Minas. Il y a là des mines d'or et de diamant fort curieuses à visiter, mais je prendrai désormais toutes les précautions nécessaires pour ne plus me trouver exposé, comme je viens de l'être.

A bientôt, ma chère Margot; la prochaine lettre sera encore pour toi, puisqu'elle est en quelque sorte la continuation de celle-ci.

VISITE DES FAZENDAS DE CACHOEIRAS, DE PINHEIRO ET DE GRAMMA

Petropolis, 15 mai 1876

Ma chère Margot,

Le journal «la Réforme» de Rio vient de publier un petit article sur notre excursion à l'Iatiya; je crois qu'il doit en paraître un autre plus long, par M. Nabuco. Je te l'envverrai.

J'ai été reçu hier en audience par la princesse Isabelle et le comte d'Eu, qui m'ont félicité avec effusion d'avoir échappé à un plus grand danger. Ils me demandent, chaque fois que je les vois, des nouvelles de ma famille avec un intérêt des plus aimables. Nous avons rencontré dans le jardin le petit prince de Grão Pará porté dans les bras de sa nourrice.

Je t'ai quittée la dernière fois te promettant de compléter le récit de mon excursion en te donnant une description détaillée de la vie de fazenda.

Cachoeiras, qui appartient à M. Rocha Leão, l'aimable brésilien qui avait facilité notre excursion à l'Iatiya en nous prêtant des animaux, est composé d'un nombre considérable de bâtiments, qui lui donnent l'apparence d'une sorte de village. Comme la plupart des fazendas de cette partie du Brésil, son unique rendement consiste en café. Récoltée dans les plantations qui couvrent les collines avoisinantes, la graine est recueillie par les esclaves, puis séchée au soleil dans d'immenses cours dallées. La décortication s'opère au moyen de pilons ou de palettes tournant dans un cylindre. Le premier triage des grains s'effectue par des moyens mécaniques, complétés par le travail des femmes et des enfants, qui terminent à la main la séparation définitive.

Tous ces esclaves sont menés militairement: à la tête d'escouades de vingt d'entre eux se trouvent les feitores, ou surveillants, généralement choisis parmi les portugais comme étant plus sévères. En général ils ne sont pas maltraités. L'on n'entend jamais parler ici de ces vengeances épouvantables exercées par les cubains sur leurs nègres. Du reste l'opinion publique réclame ici l'abolition de l'esclavage. L'empereur et beaucoup de grands propriétaires appartenant au parti conservateur ont donné déjà un généreux exemple en affranchissant leurs esclaves. La loi qui affranchit également le ventre des femmes, c'est l'expression consacrée, n'en déplaît à tes chastes oreilles, assure la liberté aux enfants nés depuis 1871, que l'on appelle de petits Rio Branco, du nom du ministre auquel sont dues ces mesures plus humanitaires au point de vue philosophique que pratique. Je ne doute pas en effet que, sauf de rares exceptions, les nègres ne soient plus heureux esclaves

que libres, car alors ils se croient déshonorés par toute espèce de travail et préfèrent la plus atroce misère à une aisance qu'il leur serait facile d'acquérir par le moindre labeur. Les bâtiments habités par les nègres ouvrent sur une sorte de promenoir, grillé avec des rails de chemin de fer ; les portes en sont fermées la nuit pour qu'ils ne puissent s'échapper. Chaque famille a sa case. Le côté véritablement triste était dû à la faculté qu'avaient les maîtres de séparer le père, la mère et les enfants, en les vendant à divers acquéreurs, mais je crois que la nouvelle loi interdit cette pratique.

La partie des fazendas habitée par le maître se compose généralement d'immenses pièces. Dans la salle à manger, il serait aisé de diner au nombre de cent ou de cent cinquante convives. Chaque jour d'ailleurs, la table, surchargée de viandes et de mets de toutes sortes, offre une large hospitalité à tous les clients familiers et parasites qui vivent aux dépens du fazendeiro, et le nomment un jour député, si celui-ci sait mériter leur faveur. Quant à l'ameublement, on y trouve toujours quelque objet qui rappelle la richesse du fazendeiro. Chez Rocha Leão c'était un piano à musique venu à grand frais de Paris, et sur lequel un nègre ad hoc se plaisait à moudre les airs les plus connus de nos opéras.

Le service intérieur est entièrement fait par des hommes. Hommes et femmes, si on ajoutait foi à leurs discours, seraient tous mariés suivant les lois de l'église et les enfants baptisés. La vérité est que la réalité est loin de répondre aux apparences. La plupart ont quantité d'enfants naturels, passant par toute la gamme des tons, depuis le blanc mat jusqu'au noir d'ébène, ou à peu près. Ils les élèvent souvent en commun avec leurs enfants légitimes et suivant les fibres plus ou moins paternelles de chacun, les vendent comme esclaves, ou leur font donner une éducation soignée qui, pour les garçons, les conduit à devenir avocats ou médecins.

De chez Rocha Leão nous avons été à Pinheiro chez le commendador Breves. La famille des Breves réunie possède au bas mot 12.000 esclaves. Celui-ci, à lui seul, en a environ 3.000. Bien que fort âgé il est toujours en voyage, et nous avons été reçus, en son absence, par son régisseur. On jouit chez lui de la plus grande liberté ; on arrive et on part quand on veut, sans avoir besoin d'avertir qui que ce soit, aussi appelle-t-on cette fazenda « l'hôtellerie ». Bien plus vaste que la précédente que nous avions visitée, elle est située sur une pente douce, qui domine le Parahyba, et jouit d'une vue relativement assez étendue, ce qui est fort rare dans la province de Rio. Nous y retrouvons le comte d'Ursel, Cantagalli de la légation d'Italie et M. Gauph de la légation d'Angleterre qui y étaient installés et y chassaient depuis quelques jours. Le soir on nous fit venir un orchestre composé de quatorze nègres dont quelques-uns paraissaient fort bons musiciens.

Le lendemain, nous partions pour Gramma, la fazenda du frère du propriétaire de Pinheiro. Là nous savions devoir rencontrer les maîtres et trouver l'accueil le plus aimable. En trois heures de mule nous étions arrivés, sans jamais sortir des terres de la fazenda. Le chef de la famille, Joaquim Breves, ne sachant pas un mot de français, et mon portugais n'étant pas encore suffisamment compréhensible, fit appeler ses filles et petites-filles qui arrivèrent escortées de la douairière Breves, une femme supérieure, que la nature s'est plu à faire grande dame, de leur institutrice allemande, et d'une foule de cousines pauvres, naturelles et autres, suivies d'une quantité innombrable de petits négrillons et négrillonnes. Ces demoiselles parlant assez couramment le français nous ne tardâmes pas à bavarder comme de vieilles connaissances. Elles sont parentes de Lima, qui avait épousé la sœur de Mme Magnan et de Mme de la Rousselière et aussi de Mme Maurice Haritoff. L'une d'elles, Mlle Paulina de Fé, est fille du ministre d'Italie au Japon, qui avait épousé une fille aînée de Mme Breves. Lorsque sa mère mourut, son père voulut l'emmener avec lui et s'en servir comme d'une sorte d'otage, en vue de faire chanter ses beaux-parents. Mais Dona Maria Isabel, la douairière, une femme de tête s'il en fut, fit enlever la petite, qu'elle adorait, par des nègres dévoués qui la conduisirent de Rio à Gramma. Plainte fut portée à l'empereur qui prescrivit à la famille Breves d'avoir à rendre Paulina à son père, mais lorsque la force armée se présenta pour exécuter les ordres reçus, Joaquim Breves fit sonner le cor, ses esclaves accoururent, et... les hommes de la police rétrogradèrent prudemment. Ce trait de mœurs et quelques autres, que l'on m'a cités, indiquent combien grande est la puissance de certains de ces fazendeiros, qui, semblables aux daimios, se considèrent parfois comme affranchis de tout respect envers le gouvernement et les lois établies.

Cocotta Breves, une charmante enfant de seize à dix-sept ans, est très bonne musicienne. Quel dommage qu'elle ne joue que la musique d'exportation et qu'Offenbach soit considéré par elle comme un classique. Le soir on fit danser aux nègres les lundus, jungus, caterettes. Ils accompagnent leurs cris, plus sauvages qu'harmonieux, du son du tambour de basque et de la guitare, mais leurs airs, ceux du moins que j'ai entendus, me paraissent loin des mélodies si étranges des tziganes et des airs arabes si poétiques dans leur monotonie même.

A Gramma les nègres paraissent beaucoup plus libres que dans les autres fazendas. Ils habitent un petit village composé de cases en terre battue, qui s'étagent au-dessus d'une sorte de villa à l'italienne, où habitent les maîtres. J'en ai fait une esquisse à l'huile que je te montrerai à mon retour en Europe. Les portes des appartements sont constamment ouvertes. Aussi voit-on trainer, sous tous les meubles, des négrillons qui entrent là comme des poules. On les tolère parce que les maîtres s'en servent pour s'éviter le plus possible de mouvement. Le matin, quand le chef de la famille arrivait à déjeuner, tous ses enfants et petits-enfants se jetaient en grappe sur sa main pour la lui baiser. C'est un homme de soixante-dix ans, d'une taille très élevée, à la figure énergique, au regard à la fois dur et bienveillant.

Les environs de la fazenda de Gramma sont peuplés de petits monuments en pierre, surmontés d'une croix et portant une inscription indiquant qu'un homme est mort frappé d'un coup de couteau.

Mme Breves m'a fait un cadeau inappréciable : un insecte devenu plante. Il n'y a qu'au Brésil qu'on trouve cette bizarrerie de la nature, et encore est-ce une grande rareté. Beaucoup de savants nient l'existence de ces êtres, qui renversent toutes les idées admises jusqu'à présent en établissant un lien immédiat entre deux règnes que l'on croyait jusqu'alors entièrement séparés. C'est un des plus puissants arguments employés par Darwin à l'appui de sa thèse sur la transformation individuelle. Je ne crois pas qu'il y ait un seul musée en Europe qui possède un de ces spécimens, dont il n'existe que deux connus au Brésil. Tu vois que c'est un don royal.



La bête ci-dessus, grandeur naturelle, est conservée chez Mme Ternaux Compans et reste une curiosité, mais n'est plus une rareté. Il en existe plusieurs espèces dans les collections de l'Institut biologique de Rio ou d'autres latitudes. L'explication du phénomène a été trouvée. Certains insectes et arthropodes sont attaqués par des champignons qui vivent en eux et arrivent même à les étouffer. Ces arthropodes possèdent presque toujours une forte carapace. Le champignon se développe à l'intérieur de cette carapace et ses spores émettent des mycelles qui surgissent par les interstices, donnant au corps de l'animal un aspect intéressant. Les filaments, suivant les variétés de champignons, se ramifient et constituent un mélange surprenant. De là était venue la croyance à la transformation de tels insectes en plantes.

VISITE DES FAZENDAS DE NOVA FRIBURGO, DE SÃO CLEMENTE,
ET DE GLORIA

Petropolis, 15 juin 1876.

Mon cher Raymond,

Je trouve ta lettre à mon retour à Petropolis après mon excursion à Nova Friburgo. Nous nous sommes mis en route, il y a une dizaine de jours, avec mon collègue Navenne et la famille Schreiner (le ministre d'Autriche, sa femme et sa sœur, une vieille fille de quarante ans), pour faire une tournée dans les fazendas du riche baron de Nova Friburgo, le véritable empereur du Brésil. Il faut passer par Rio, mais nous nous arrangeons pour n'y séjourner qu'une heure, car la fièvre jaune, quoique entrée dans une période de décroissance, y continue ses ravages. On traverse la baie dans des bateaux à vapeur omnibus, de construction américaine.

A Nitheroy, la capitale de la province de Rio bien que ce ne soit qu'une sorte de village, nous apprenons que la fièvre jaune vient de s'y déclarer; nous sautons dans le bond (tramway) qui nous conduit au chemin de fer. Il appartient dans sa presque totalité au riche baron et sert à l'exploitation de ses quatorze fazendas, qui occupent 2.000 esclaves et produisent en moyenne, tous les ans, 3.000.000 de kilogrammes de café. Le train gravit lentement la serra, longeant des précipices. On se croirait en Suisse au Rigi! Mes compagnons de voyage sont déjà fatigués. Sapristi, je crains bien de m'être fourré dans un guépier, car dans ce pays-ci il faut être solide pour oser voyager.

Pendant les deux jours qu'ils restent à Nova Friburgo pour se reposer et arranger avec le baron de São Clemente, le frère aîné du baron de Nova Friburgo, le reste de l'excursion, je mets le temps à profit et vais visiter deux très jolies cascades. L'une enfouie au fond d'un nid de verdure, au beau milieu de la forêt vierge, et à laquelle on ne parvient qu'en se frayant sa route le couteau à la main, l'autre produite par la chute d'une assez longue rivière, le Pinello. Celle-là, beaucoup plus fréquentée, a déjà perdu son caractère sauvage. Un arbre, qui se trouve sur le bord de la rivière, couvert de charmants parasites, attire mes regards. Je m'approche, quel désappointement! Il porte sur son tronc un énorme écriteau, on y a écrit ces mots: «Mme V^e Pinel continu à vendre des plants parharist 1^{er} kalité à réson de 500 reis la pièce au haché-teurs.» Elle n'a oublié cette brave Mme veuve Pinel que son adresse, et le Brésil est grand!!!!

Nous passons la première nuit à Cantagallo, une vraie ville de l'intérieur, et le lendemain, ces dames en troll, nous à cheval, nous partons pour São Clemente, l'une des fazendas du baron. Le troll est une voiture démesurément longue, inversable, qui se tord comme un serpent, et guère plus dure qu'un caisson d'artillerie. Nos mules de bagages marchent devant nous. A chaque instant elles font des pétarades et se sauvent dans la campagne, et ce sont de véritables chasses à courre pour les ramener dans la bonne voie. Un nègre, qui a pour mission d'ouvrir les barrières que l'on rencontre fréquemment sur la route, nous précède. Deux autres forment l'arrière-garde. M. de Nova Friburgo a fait grandement les choses. A toutes les étapes, nous trouvons table servie et de nombreux esclaves à notre disposition.

A São Clemente, nous sommes reçus par l'un des cousins du baron qui est administrateur de la fazenda. Il a été élevé en Belgique et parle admirablement le français; sa jeune femme le suit également, mais elle fait semblant de ne pas le comprendre, et je suis forcé de baragouiner avec elle tant bien que mal portugais. Il y a là un certain M. Carré, ami de collège de l'administrateur, qui, venu au Brésil pour passer quelques mois avec son ancien camarade, demeure chez lui depuis trois ans, sans avoir la moindre envie de le quitter. Il joue les utilités, promène les enfants, dresse les chevaux, mène les invités à la chasse et est au demeurant un très aimable compagnon. Il m'a fait tuer trois capivards. C'est une espèce de cochon sauvage ressemblant à un hippopotame. Le plus gros pesait près de 300 kilos. Je rapporterai une des têtes qu'une fourmière est en train de me préparer. Le même jour, j'ai eu la chance de tuer deux jacarés, sorte d'alligators, mais ils se sont enfoncés

dans la boue et nous n'avons jamais pu les retrouver. C'est d'ailleurs ce qui arrive ordinairement. Nous avons également abattu des oiseaux d'eau, qui portent des éperons à leurs ailes.

Pour aller à la fazenda de Gloria qui appartient à M. Lengrüber, le baron Schreiner et ces dames doivent monter à cheval. C'est une grosse affaire, car voilà vingt ans que cela ne leur est pas arrivé. M. Lengrüber, dont le père est venu sans un sou au Brésil, est actuellement possesseur d'une vingtaine de millions. Sa fazenda est une des plus sévèrement menée. Ses esclaves travaillent douze heures par jour. Le matin et le soir on fait l'appel, comme au régiment. Puis un feitor psalmodie des prières, que les noirs écoutent fort religieusement. Le samedi, ils vont à la chapelle et chantent des cantiques.

Les négrillons m'adorent généralement, grâce aux pièces de cent réis que je leur distribue. Le dimanche soir, à la demande de la baronne, le directeur consent à laisser danser les esclaves.

En revenant à la maison, je trouve une foule de dépêches, de journaux et de lettres. La fièvre diminue sensiblement à Rio. Il n'y a plus que sept ou huit morts par jour.



UN RIO DANS LA FORÊT VIERGE
A Nova Friburgo



CASCADÉ DU COMTE D'EU



CASCADÉ PINEL

LES CASCADES DE NOVA FRIBURGO

La cascade du comte d'Eu, formée par le rio Paquequer, est une colonne de marbre blanc dans la forêt au flanc de la serra, en face du lieu dit «Barão de Aquina»; elle fut l'inspiratrice de José de Alencar pour le scénario de Guarany.

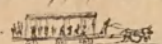
La cascade Pinel, ou cascata Santa Isabel, formée par le Rio Grande, dévale majestueusement sur un amphithéâtre de granit noir.

Bien qu'elle porte la seconde appellation gravée sur une roche de sa rive avec la date 1868, elle n'est connue dans le pays que sous la première. Celle-ci lui vient de l'aliéniste français Philippe Pinel, célèbre pour avoir libéré les aliénés de leurs chaînes en vue de les traiter par la douceur. Le magnifique hôpital Pedro II sur la baie de Botafogo est décoré de sa statue et un corps du bâtiment est désigné par son nom, donné aussi à un asile d'aliénés à Piratuba près de Saint-Paul. Tandis que le fils aîné de Philippe Pinel fut également aliéniste, le second, Charles, à la suite de difficultés politiques sous Charles X, vint au Brésil, à la fin de 1828, alors âgé de vingt-six ans. Il fut tout de suite admirateur de ce pays. «Je n'ai de temps, écrivait-il, que pour me livrer aux sensations nouvelles et délicieuses que j'éprouve.» Il se fixa à Nova Friburgo et y prit femme dans la nouvelle colonie suisse en épousant Catherine Rimes. Il bâtit une fazenda coloniale près de la cascade qui porta le nom de son père et y reçut des notabilités et même l'empereur Pedro II. Il s'intéressa à la recherche des pierres précieuses de la région et surtout à la culture des parasites et des épiphytes qui y abondent. Un genre d'orchidée porte le nom de Pinel et a été enregistré comme tel par le savant anglais Lindley en 1852. La fleur d'une de ses variétés est petite et d'un joli mauve. Charles Pinel fit le commerce de ces plantes d'abord avec Rio, puis avec l'Europe.

M. Ternaux Compans, en se rendant à la cascade, constata que Mme Pinel, devenue veuve en 1870, continuait à vendre des orchidées et que son enseigne était rédigée en français, tout incorrect qu'il fût sous sa plume étrangère. Ses descendants sont encore nombreux dans les environs de la cascade et à Rio au pied du pic d'Andaraí. Devenus brésiliens ils restent très attachés à leur nom et à leur origine.



A Niteroy la capitale
de la Baie de Rio de Janeiro qui en sa baie
qui est sort de village, nous apprenons que
la baie même n'est de si y d'ailleurs nous
sautons dans le bond (decomposé) qui nous
conduit au chemin de fer.



Il apparaît donc, en presque totalité au riche
Baie et on a l'exploration de la Fazenda qui
a près de 2000 esclaves et produisent en moyenne
tous les ans 3.000.000 de kilogrammes de café. Le
travail parait tellement la serra lorsque des
projets. On se croirait
en Suisse que l'op.

Les deux autres de voyage
sont des feux qui sont
dans la baie de Rio de Janeiro.

On peut en dire la pays à la fois
de la petite cascade en montagne. Tout
les deux jours on se croit à Nova Friburgo
pour se rendre de arranger avec le Baie
de l'Église de la baie de Rio de Janeiro
Friburgo la baie de l'Église y a été la
baie à grande et sans doute dans Rio

gros cascade. C'est un espace au fond d'un val de
verdure, on peut même dire de la forêt dense et à l'opposé
on se croit qu'en se passant on sent la chaleur à la
main et entre produit par la chute d'eau avec large
niveau "la Baie", telle la cascade plus fréquente
à deux points son caractère unique.

qui a formé son l'air
de la rivière comme de

de l'air qui se croit à la
regards et on approuve de
d'ailleurs on peut se

montrer son caractère unique
c'est un acte

Il n'y a rien de tel
dans la baie de Rio de Janeiro
Venez donc que
on arrive à la Baie est grand!!!!

proprement à l'opposé de la Baie de Rio de Janeiro
de la Baie de Rio de Janeiro

de la Baie de Rio de Janeiro

de la Baie de Rio de Janeiro

de la Baie de Rio de Janeiro

de la Baie de Rio de Janeiro

de la Baie de Rio de Janeiro

de la Baie de Rio de Janeiro

de la Baie de Rio de Janeiro

de la Baie de Rio de Janeiro

de la Baie de Rio de Janeiro

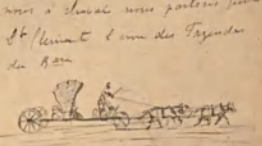
de la Baie de Rio de Janeiro

de la Baie de Rio de Janeiro

de la Baie de Rio de Janeiro



Il n'y a rien de tel
dans la baie de Rio de Janeiro
Venez donc que
on arrive à la Baie est grand!!!!



LETTRE DE M. TERNAUX COMPANS DU 15 JUIN 1876
Visite aux fazendas de Nova Friburgo, São Clemente et Gloria
(Fac-similé d'une page à la dimension de l'original)

- 1 La barque à vapeur allant à Niteroy
- 2 Le bond menant à la gare de Niteroy
- 3 Le train gravissant la serra vers Nova Friburgo

- 4 La cascade Pinel près de Nova Friburgo
- 5 L'église de Cantarallo
- 6 Le troll allant à la fazenda de São Clemente



1



2



3



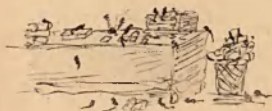
4



5



6



7

*Le chargé d'affaires
de France*
M. L. G.

8

FAC-SIMILÉ DES AUTRES DESSINS A LA PLUME DE LA MÊME LETTRE

- 1 Les chevaux et les mules allant à São Clemente
- 3 La chapelle des esclaves à la fazenda de Gloria
- 5 Le baron Schreiner, ministre d'Autriche-Hongrie
- 7 Les papiers du chargé d'affaires à son retour

- 2 M. Ternaux Compans et les négrillons à Gloria
- 4 La danse des esclaves, le dimanche à Gloria
- 6 Oiseau-éperon et capivara
- 8 Signature de la lettre



LE BARON ET LA BARONNE DE NOVA FRIBURGO
Tableau par le peintre autrichien E. Bauch. 1864
A l'Institut historique de Rio

Le baron et la baronne, qui eurent pour fils le baron de São Clemente et le baron de Nova Friburgo, plus tard comte, sont représentés avec la maquette du palais du Catete à Rio, le tableau de Gavion près de Cantagallo, celui du Parc à Nova Friburgo et le projet du chemin de fer de Niteroiy à Cantagallo, toutes créations du baron.



LES PALMIERS ROYAUX DU CATTETE
Allée centrale du parc du palais présidentiel



LE PALAIS PRÉSIDENTIEL DU CATTETE
Ancien palais des barons de Nova Friburgo
Ensuite propriété du conseiller Francisco de Paula Mayrink jusqu'en 1897



LA FAZENDA DE GAVION AUX DIX COLONNES ROSES
Édifiée par le baron de Nova Friburgo près de Cantagallo



L'ESPLANADE DU 15 NOVEMBRE A NOVA FRIBURGO
Ancienne place de la princesse Isabelle, dessinée par Glaziov



L'HÔPITAL PEDRO II A BOTAFOGO



LES ALIÉNISTES FRANÇAIS A L'HÔPITAL PEDRO II
Pinel et son élève Esquirol

VISITE A PORTO REAL

Rio, 5 octobre 1876

Ma bonne Margot,

J'arrive de l'intérieur, où j'ai visité en compagnie du comte d'Eu, du ministre de l'agriculture et de deux de mes collègues, le ministre d'Autriche et le chargé d'affaires d'Allemagne, la colonie de Porto Real. Je t'envoie ci-joint un compte rendu de notre excursion, tiré du «Jornal do Commercio». Sachant l'italien et l'espagnol, tu comprendras sans doute aisément le sens général de l'article.

Le prince a été fort aimable. Chaque jour nous montions à cheval, à la pointe du jour, pour aller visiter ensemble les colons pour la plupart français. J'avais déjà visité Porto Real il y a quatre mois, mais j'y ai trouvé de grands changements. On veut faire de cette colonie un établissement modèle.

La cour de la fazenda était pavée aux couleurs des différentes puissances. Au centre s'élevait un kiosque destiné aux petits musiciens de l'orphelinat de Rio, des enfants de 12 à 14 ans, qui jouent avec un instinct extraordinaire. Le prétexte de cette visite était la bénédiction d'une machine construite pour écraser les cannes à sucre. Nous avons, suivant l'usage, présenté à l'engrenage, chacun à tour de rôle, une tige de canne. Un bon capucin, un vrai type du pays, venu à cheval sur une mule, appelait pendant ce temps les bénédiction du ciel sur le nouvel établissement.

Le soir, après le dîner, on a dansé. Il y avait là quelques filles sang mêlé, métiés d'indiennes et de blancs assez séduisantes. L'une d'elles nous a dansé le lundu avec cette grâce nonchalante qui a un attrait pénétrant. Mme Netto, la femme du directeur du musée de Rio, nous a joué tout ce que nous avons voulu. Elle est excellente musicienne et est douée d'une mémoire étonnante.

Avant notre retour à Rio, nous avons été jusqu'au bout de la ligne visiter les travaux du chemin de fer de Saint-Paul. Il faisait une chaleur écrasante et une poussière qui me rappelait celle du chemin de fer du midi.

Le ministre de l'agriculture est un fort aimable homme. Il m'a promis des échantillons des plus beaux bois du Brésil, des photographies, etc. En reconnaissance je lui ai donné quelques conseils pour l'arrangement de l'exposition du Brésil à Paris qu'il a paru fort goûter.

Je te cherche en ce moment des guipures et des dentelles que l'on fait à Minas et que l'on me dit charmantes. C'est fort difficile de s'en procurer, mais j'ai mis plusieurs personnes en campagne et espère de leur complaisance un bon résultat.

Aujourd'hui, visite à l'amiral qui commande la station navale de l'Atlantique-Sud. Je me suis rendu à bord de la Vénus en grand uniforme avec tout mon personnel composé d'un attaché, pour lui présenter mes devoirs. On m'a reçu avec tous les honneurs dus à mon rang, coups de canon, salut militaire, etc. Ouf ! qu'il faisait chaud sur la baie. Demain je vais conduire l'amiral au palais. La régente est tout à fait remise.

Hier au soir, au théâtre italien, nous avons eu la première représentation d'Aida. Quelle belle œuvre que cette nouvelle composition du maestro et quelle bonne soirée m'a fait passer son audition ! Le duo des deux femmes, les chœurs et la marche du second acte, le chœur des femmes dans la coulisse, les airs de ballet, le duo du dernier acte, tout cela sont de pures merveilles. C'était fort bien exécuté, les décors très jolis. Qu'est-ce que cela doit être à Paris avec la Wadmann et la Stoltz ?

EXCURSION EN COMPAGNIE DU PAYSAGISTE GLAZIOU

L'empereur Pedro II avait fait venir Glaziou de France et l'avait chargé de l'aménagement des jardins et promenades. La création du parc de Sant'Anna à Rio, les embellissements de celui de la quinta impériale da Boa Vista et de la quinta du vicomte de Mauá, à São Christovão, le dessin de la place de la princesse Isabelle à Nova Friburgo lui sont dus.



LE PAYSAGISTE FRANÇAIS GLAZIOU
Monument à la quinta du Boa Vista

Ma chère mère,

Petropolis, 1^{er} février 1877

Une des promenades les plus intéressantes, depuis mon arrivée au Brésil, est celle que j'ai faite avant-hier en compagnie de Navenne et de M. Glaziou, un breton fixé depuis dix-huit ans dans la province de Rio. Il a commencé par être jardinier à Bordeaux; aujourd'hui, il est directeur des jardins publics. C'est un homme d'une grande valeur et d'une parfaite modestie. A le voir on le prendrait pour un paysan; mais quand on sait lui plaire et que l'on parvient à triompher de sa sauvagerie, on trouve en lui un esprit des plus délicats, une âme qui s'est donnée tout entière. Pour doter la botanique d'une plante inconnue, il va la chercher jusque sur les flancs du précipice, s'enroulant autour du corps une liane, à laquelle il confie sa vie. L'empereur et la princesse font le plus grand cas de ce brave et digne homme, qui donne un exemple bien rare de désintéressement complet et d'absolu dévouement à la science.

Les bois sont encore plus beaux cette année que lors de mon dernier séjour ici. Toutes les picadas, mes anciennes connaissances, sont perdues et envahies par les lianes. Il faut plus que jamais se résoudre à tailler son chemin à grands coups de jaca. Que de plantes admirables on détruit ainsi, dont la moindre serait l'ornement le plus précieux de nos serres. Les parasites sont en pleine floraison. Les arbres les plus élevés en sont couverts jusqu'à leur cime, mêlant leur feuillage à celui de plus de cent espèces différentes, qui vivent à leur dépens. Des bambous à la tige flexible et gracieuse forment le long des torrents des murs de verdure que l'œil le plus exercé ne saurait pénétrer à dix mètres.

J'ai rapporté une ample moisson d'insectes les plus merveilleux qui se puissent rêver.

VISITE D'UNE FAZENDA DU GOUVERNEMENT A PAQUEQUER

Petropolis, 24 mars 1877

Ma chère mère,

J'arrive d'une petite excursion de quatre jours à la fazenda de Paquequer, que le gouvernement vient d'acheter pour faire une colonie. Le directeur, que je connais depuis une excursion à Porto Real, m'avait invité à aller le voir.

Nous avons quitté Petropolis, Cantagalli, le chargé d'affaires d'Allemagne, Ladislau Netto, et moi, sur l'impériale d'un de ces mail-coaches qui fait le service entre Rio et Petropolis.

A Santo Antonio, nous descendions pour déjeuner et monter les animaux qui devaient nous conduire à destination. Le ministre d'Autriche, qui est très âgé et qui malgré tous nos efforts avait voulu nous accompagner, nous rejoignit là, avec son domestique portant une petite échelle en bois blanc, meuble indispensable pour hisser le susdit baron sur sa monture. Tu vois d'ici quel compagnon de route pour passer dans des sentiers faits pour les chèvres, d'autant plus que l'infortuné baron est forcé de descendre de cheval toutes les cinq minutes. Enfin, tant bien que mal, nous l'avons amené à peu près vivant jusqu'à Paquequer après huit bonnes heures de voyage. Le paysage que l'on voit pendant le parcours n'a rien de bien remarquable pour le pays. C'est une suite de mornes dénudés ou seulement couverts de maïs. Les bois vierges que l'on traverse sont rares, mais en revanche ils sont adorables avec leurs arbres en pleine floraison.

La fazenda se compose de quatre bâtiments fort longs, reliés ensemble à angles droits et entourant une vaste cour où se promènent en liberté des mules, des chevaux, des vaches, des cochons, des poulets. A la porte d'entrée le directeur nous attendait, accompagné d'une jolie cousine à lui aux trois quarts indienne, mais qui est charmante d'élégance nonchalante et de fierté sauvage. C'est drôle, ces filles qui n'ont jamais rien vu, ne sont jamais sorties de la fazenda où elles sont nées, et pourtant sont douées d'une distinction naturelle, d'une facilité d'assimilation et d'une aisance naïve qui leur permettraient de se présenter du jour au lendemain dans un salon européen, sans être déplacées. Margarida ne sait pas un mot de français, mon portugais est fort restreint, et cependant nous nous comprenions très bien.

La vie de fazenda est toujours la même. Je te l'ai déjà décrite maintes fois. On se lève avec le soleil à cinq heures et demie. On va prendre son bain froid. A Paquequer, la rivière qui coule à côté vous offre une piscine naturelle, enfouie au milieu des bambous. Des nénuphars ; on a pour douche une petite cascade qui tombe en écume blanche sur un lit de rochers. C'est délicieux de fraîcheur : des papillons, des oiseaux-mouches, des libellules volent tout autour de nous, sans frayer de l'homme, qui ne leur fait jamais de mal.

Après le bain, Cantagalli et moi nous allions chasser la bécassine. Ce gibier est ici encore meilleur qu'en France, mais dans les parages où nous étions, on ne le trouve qu'en petite quantité. Nous n'en avons tué qu'une dizaine, tout ce que nous en avons vu du reste. Le déjeuner a lieu à dix heures ; on se repose pendant les heures chaudes du jour ; puis nous montions à mule pour faire un tour dans les environs. On rentre pour dîner à quatre heures et demie. Puis le soir on jouait aux cartes, le voltarete, un jeu du pays, ou bien on faisait une partie de dominos. Paquequer possède un petit harmonium ; c'est un grand luxe, car il a fallu transporter par des chemins impossibles ce meuble encombrant. On en a profité pour faire chanter Cantagalli, dont la ravissante voix paraissait vivement impressionner Margarida, l'indienne, qui se berçait voluptueusement dans un hamac, fermant les yeux, savourant de toute son âme des sons qui lui semblaient divins. Quand nous avons quitté la fazenda, la pauvre fille nous a accompagnés à cheval une partie de la route. Elle était toute triste en se séparant de nous tous. Dame, notre venue a dû faire événement dans sa vie.

VISITE DE LA FAZENDA DU DOCTEUR BELIZARIO SOARES SOUZA,
A GIRONDE

Rio, 15 mai 1877.

Ma chère mère,

Je viens de passer une huitaine de jours avec Cantagalli, dans la fazenda de nos amis les Belizario. Impossible de rêver une hospitalité plus large, un accueil plus empressé. La formule de bienvenue portugaise, «vous êtes ici chez vous», s'appliquait à la lettre. Quantité de nègres, de chevaux, de chiens étaient mis à notre disposition pour nos excursions journalières. Tantôt nous allions tuer des bécassines dans les marais, tantôt nous nous enfoncions dans la forêt vierge, à la poursuite des porcos do matto (sangliers), capivards, pacas, etc. Gironde, c'est ainsi que se nomme la propriété du docteur Belizario, est située au milieu de mornes couverts de riches plantations de café. Le bâtiment principal domine tout l'ensemble des vastes constructions où habitent les nègres, où se gardent et se préparent le maïs, le café, etc., et où sont renfermés les innombrables animaux de toutes sortes, nécessaires à l'alimentation et au service de la fazenda.

Le matin, au lever du jour, alors que le soleil se dégage péniblement des vapeurs qui s'élèvent des vallons, nous allions prendre notre bain froid à la prise d'eau du moulin. Ces premières heures sont charmantes de fraîcheur. On assiste au réveil du travail. De longues files de nègres, de négresses, partent sous la conduite des feitores pour se rendre à la cueillette. Les lourdes charettes, attelées de quatre, six et même huit paires de bœufs, s'ébranlent en grinçant des notes aiguës, pour revenir le soir rapportant la récolte de la journée. Les portes des étables de la porcherie s'ouvrent; à l'appel des cornets de leurs conducteurs, les animaux s'élancent dans toutes les directions. La meilleure vache laitière nous est réservée; on nous l'amène après le bain, et c'est avec délice que nous buvons coup sur coup plusieurs verres de son lait crémeux et tiède.

Les chevaux sont sellés, il faut partir. Des nègres, armés de faucilles emmanchées au bout de bâtons, nous précèdent, pour nous frayer le chemin en cas de besoin; les chasseurs viennent ensuite, suivis des serviteurs à cheval qu'accompagnent les chiens. Nous nous rendons en cet équipage pittoresque chez des fazendeiros amis des environs. Partout la même politesse, le même empressement. A chaque halte, et elles sont fréquentes, on trouve quelques mules de charge, sous la conduite d'un nègre qui vous offre du café, des gâteaux, des rafraîchissements.

On rentre pour déjeuner vers les midi; nos hôtes ont changé leurs heures de repas pour nous être agréables. On se repose au plus fort de la chaleur, puis quand vient le soir, on monte de nouveau à cheval pour aller visiter quelques sites intéressants.

La châtelaine nous accompagne alors en général. C'est une délicieuse créature aux cheveux noir bleu, au teint blanc et mat. Sa taille est fine, son corsage plein, sa main petite et potelée. Elle passe tout le jour à se balancer dans un grand fauteuil à bascule, sans songer à rien, et souriant de ses trente-deux perles blanches à tout ce que l'on dit. Ce qu'il y a de plus animé en elle, ce sont ses petits pieds qui vont et viennent, frétilant sans cesse à chaque mouvement du fauteuil. Dona Chiquinha parle parfaitement le français et a vu l'Europe. Elle y a même voyagé pendant deux ans, mais tout ce qu'elle en a retenu me paraît être l'adresse de Mme Laferrière et de M. Worth. Elle se met aussi bien que la plus élégante parisienne et a le rare talent d'approprier sa toilette à chaque heure du jour, à chaque circonstance. Le jour de mon départ, elle a bu à ta santé, en me priant de te le dire. C'est un usage patriarcal de l'intérieur. Comme elle s'amusait de mes croquis, je lui ai promis de lui faire un éventail à son chiffre. A Rio il m'a été impossible de rien trouver. Je te prierais donc, ma bonne mère, d'en commander un à ton goût. Le mieux serait, je pense, en écaille, avec étoffe noire, un chiffre d'un côté, quelques fleurs de violettes par exemple, qu'elle aime beaucoup, de l'autre. Le chiffre se compose de deux SS (Soares Souza); Belizario est le prénom. Il faudrait que l'éventail portât ma signature en toutes lettres, mais petites, avec cette indication: «Rio de Janeiro 1877». Tu ferais parvenir cela par une valise.



Dessin par le sieur Froger dans son voyage au Brésil en 1686

EXTRAITS DE DIFFÉRENTES LETTRES

Petropolis, 24 mai 1876

...Nous faisons halte en forêt. Nous débarrassons les chevaux qui s'en vont en liberté choisir le feuillage préféré, car ici l'herbe est chose inconnue. Nous disposons des pierres et pendant que d'Ursel, bon troupière comme moi, allume du feu, je taille dans des bambous des ustensiles de cuisine pour réchauffer nos aliments, et attaque le tronc d'un petit palmier qui ne tarde pas en tombant à nous fournir cet excellent chou, dont le Robinson suisse m'avait donné tant envie de goûter. Chou est une dénomination fort impropre qui s'applique à la tige verte terminant l'arbre. Comme goût, le chou palmiste tient le milieu entre l'artichaut et le champignon. Les ressources de la forêt sont inépuisables et d'Ursel m'en révèle les mystères. D'un coup de jaca il fait sortir de l'eau d'un palmier en forme de flabellum, et m'apprend ainsi qu'en ce pays le voyageur n'est jamais exposé à mourir de soif. Une grosse tige de bambou placée au milieu du feu nous permet de boire un excellent café chaud sans que le récipient soit carbonisé. Partout le bananier offre un aliment et certains animaux eux-mêmes le connaissent. Je me souviens du dessin humoristique de Froger qui en montre un savourant ce fruit.



L'ARBRE DU VOYAGEUR

Rio, 15 août 1876

....Dimanche je suis allé aux courses. Les tribunes sont assez bien disposées. Il y avait foule et le public brésilien semble fort apprécier ce genre de divertissement. En revenant par le chemin de fer, car le terrain de course est situé à quelque distance de la ville, je me serais cru à Chantilly. Il fallait prendre les wagons d'assaut. La qualité des chevaux engagés était assez moyenne, mais on commence à en faire venir de France et d'Angleterre; les prix deviennent plus importants d'année en année et la société d'encouragement de Rio est assurément en bonne voie d'amélioration. Quelques jolies femmes et des toilettes assez élégantes.

Nous sommes en hiver, mais la nature ne se dépouille pas. Des fruits remplacent d'autres fruits, des fleurs d'autres fleurs. Les feuilles ne tombent pas, elles changent de ton seulement, donnant au paysage un aspect d'automne.

Rio, 8 septembre 1876

....Des réceptions devaient avoir lieu ces jours-ci à la cour en l'honneur de l'indépendance du Brésil (7 septembre 1822), mais elles ont été décommandées par suite d'une indisposition simultanée du prince et de la princesse. La rue Ouvidor offrait hier au soir cependant un assez joli aspect avec ses arceaux de becs de gaz, qui de loin donnaient l'idée d'une voûte de feu. Les drapeaux aux mille couleurs, ces grandes enseignes de toutes formes, pendues à des potences devant les maisons, et par-dessus tout la population bigarrée qui se promenait, dansait, dans toute la ville, présentait un caractère assez gai.

Rio, 14 septembre 1876

.... Mon chalet de Mundo Novo est un véritable bijou entouré de bananiers, de palmiers dans lesquels chantent les oiseaux. J'y ai assisté ces jours derniers à une sorte de phénomène. Une émigration de fourmis sortant par légions des bois qui l'avoisinent. Les maudites bestioles se déroulaient en long serpent noir sur la grand'route. Arrivées devant ma grille, elles se divisèrent en trois bandes; l'une d'elles, pénétrant dans mon jardin, le traversa dans toute son étendue, puis s'aidant de touffes de bambous, grimpa par-dessus le mur et alla rejoindre le gros de l'armée. Heureusement que mon domicile n'avait pas été fixé comme point d'étape, sans cela il ne serait rien resté de mes pauvres fleurs. Elles marchaient sur dix de front, alignées militairement. De temps à autre une fourmi reine, beaucoup plus grosse que les autres, apparaissait entourée alors d'une véritable cour, qui semblait beaucoup plus la dominer que subir sa puissance, car lorsque la pauvre bête voulait s'écarter de la ligne, toute sa suite se précipitait sur elle pour la forcer à avancer. Il paraît que les fourmis ont le régime constitutionnel.

Rio, 16 novembre 1876

.... Quel mois tout détraqué que ce mois de novembre. Ce sont de continuelles successions de torrents d'eau et de chaleurs écrasantes. Pendant trois jours et trois nuits j'ai été claquemuré encore une fois dans mon chalet de Mundo Novo sans pouvoir en sortir. Heureusement que je pouvais respirer à l'abri en tournant en rond autour de mon balcon couvert et que j'avais des conserves. J'avais fini par être convaincu que j'étais à bord d'un vapeur.

C'est l'époque où commence à se manifester ce singulier phénomène que j'appellerai les bruits de la nature. Pendant toute la journée, sous ce soleil ardent, tout dort et se recueille, mais à peine la nuit venue, c'est un vacarme à ne plus s'entendre; des milliers de sauterelles de toute espèce, des grenouilles, des crapeaux, des oiseaux de nuit, s'excitent à qui mieux mieux; partout où l'on va, fut-ce je crois dans la rue Ouvidor au centre de la ville, on entendrait leurs cris.

Parmi les plus jolis insectes ici, il faut citer les punaises de bois. C'est très malheureux qu'elles sentent si mauvais et ne puissent se conserver. Il y en a qui ressemblent à des fleurs, d'autres à des émaux cloisonnés, d'un travail exquis. Comment la bijouterie artistique ne recueille-t-elle pas toutes ces formes délicates et ne se les approprie-t-elle pas? Ces bêtes étranges doivent se trouver à Paris au musée. Il est vrai que mortes, elles perdent rapidement leurs brillantes couleurs.

Quel merveilleux pays pour les naturalistes ! L'autre matin je suis allé au marché aux poissons ; j'étais stupéfait. Le soleil se jouait sur les écailles de ces êtres si bizarres. Il n'y a pas de feu d'artifice, de miroitement d'étoiles, de devantures de bijoutiers, qui puissent donner l'idée d'un éclat pareil. L'aspect du lieu est d'ailleurs pittoresque au possible, avec ces belles négresses coiffées de turbans de toutes couleurs, qui vous arrêtent familièrement, en riant aux éclats, pour vous vendre des fruits, des oiseaux, des petits singes. L'autre jour on m'a proposé un superbe toucan, cet oiseau impérial à gros bec, qui ne peut manger qu'en jetant d'abord sa nourriture en l'air, pour la rattraper ensuite au vol avec un bruit de castagnettes.

Petropolis, 27 mars 1877

...Nous avons quitté Petropolis pour nous rendre à Corrêas, le premier relai sur la route d'Entre Rios. Là nous trouvions des chevaux, mais le guide qui devait nous diriger n'y était pas. Notre embarras était d'autant plus grand qu'il s'agissait de traverser une rivière fort large, dont nous ne connaissions pas la profondeur, et que la barque dont on se sert se trouvait sur l'autre rive. Un serviteur s'est dévoué et est allé à cheval la chercher, mais le bachot, sorte de pirogue, m'a paru si instable que j'ai préféré me confier à ma monture que de risquer de tomber à l'eau avec tout mon bagage, fusil et cartouches. Nous sommes partis sans rencontrer âme qui vive pour demander notre route. Fort heureusement nous étions dans le bon chemin, et quel chemin, une route qui côtoie pendant deux heures un torrent roulant au milieu d'un amas de roches gigantesques couvertes de végétation. A chaque instant on rencontrait des cascades que dans tout autre pays on irait voir de dix lieues à la ronde. Il faut être rompu à toutes les fatigues pour chasser en ce pays. Quand on quitte les picadas pour s'enfoncer dans les bois, on est constamment obligé de se frayer le chemin au couteau. Les gens du pays se servent de leurs jacacs avec une telle dextérité qu'aucun obstacle ne ralentit leur marche. Ils traversent ce fouillis de lianes et de bambous, taillent de droite et de gauche, enjambent les gros arbres qui gisent sur le sol et glissent sous les maîtresses branches.

☆ ☆ ☆

Dans les missives que le jeune chargé d'affaires envoyait ainsi, beaucoup d'indications continueront à faire vivre les personnages, les diplomates et le cadre social de de l'époque. Ses lettres sont en outre semées de mille traits qui ne changeront point. Voici l'évocation d'une merveilleuse nuit, comme il y en aura éternellement sur les eaux de la baie de Guanabara et comme il y en a d'incomparables dans la cour de marbre de l'ambassade de France, quand on voit seulement des lignes générales de ses blanches formes et les ombres d'ébène de ses bâtiments :

« Au milieu du calme de la nuit, quelle chose singulière que la lune de ces parages ! En ce moment elle est au zénith ; sa lumière éclatante découpe sur le sol des ombres d'une netteté inconnue à nos contrées et que ne déforme pas l'obliquité des rayons. L'intensité de son éclat est telle que c'est chose facile de lire l'écriture la plus fine. »

Enfin le mot suivant pourra toujours servir de conclusion aux impressions qui seront ressenties par les admirateurs de Rio de Janeiro :

« Tous les autres paysages me paraîtront comme vus à travers le gros bout de la lorgnette. »

L'événement franco-brésilien qui devait laisser le plus durable souvenir de la gérance de M. Ternaux Compans fut l'inauguration de l'École des Mines d'Ouro Preto dans

l'état de Minas Geraes, le 12 octobre 1876. Son fondateur était un français, Henri Gorceix, et l'empereur Pedro II, qui avait fait appel à lui, avait voulu que l'école fût établie, non dans la capitale impériale, mais au centre des régions minières du pays. « Minas Geraes a un cœur d'or dans un poitrine de fer », disait Gorceix. Ses mines d'or, au début du XVIII^e siècle, avaient attiré dans cette région de l'intérieur les hardis banderantes, ces conquistadors du Brésil accourant à la conquête de l'Eldorado de leurs rêves. Durant plus de cent ans d'énormes quantités d'or furent extraites. Ouro Preto, la légendaire Villa Rica, était devenue rapidement une ville florissante, où, dans les rues étroites et montueuses, allait et venait une foule active. Gorceix, rappelant son passé fabuleux, écrivait quand il y arriva :

« A Ouro Preto, dans une des processions qui accompagnaient la translation du Saint-Sacrement entre deux églises, c'était l'or qui remplaçait le fer des chevaux de l'escorte d'honneur. Plus près de notre temps, le souvenir était encore vivant de riches propriétaires de mines, entretenant dans le district plusieurs palais où, tous les jours, amis et passants étaient conviés à de somptueux banquets, servis dans chacun d'eux comme si le maître était présent. »

Malheureusement tous les pays où l'or créa une vie fiévreuse n'ont eu, suivant une sévère loi économique, qu'une prospérité passagère, si des richesses au premier abord moins séduisantes n'apportent pas une durable contribution à leur développement. Gorceix ne trouva plus guère dans le district d'Ouro Preto qu'une région déboisée, fouillée en tous sens à la superficie, et une ville dont l'animation était tombée ; cependant de magnifiques églises, dont plusieurs seraient dignes de servir de cathédrales à de grandes villes d'Europe et qui avaient encore des clefs d'or pour leur portail, rappelaient à jamais la foi et la richesse des explorateurs.

L'or existe toujours, mais en dehors de certaines rivières où les garimpeiros glanent les paillettes dans l'eau qui court, il faut le chercher bien loin sous terre et pulvériser le roc où il est emprisonné. Deux mines sont en exploitation, celle de Passagem, sous direction allemande, et celle de Morro Velho, sous direction anglaise. Dans celle-ci, qui est une entreprise considérable, c'est à près de deux kilomètres et demi de profondeur et par cinquante cinq degrés de chaleur qu'il faut travailler.

Mais les habitants de Minas ont une autre richesse que l'or pour donner à leur état une prospérité minière durable. La nature a répandu abondamment à la surface du sol un minerai de fer d'une teneur très riche, allant de 58 à 70 % de fer brut en moyenne, et qui n'a besoin que du développement de l'industrie et des voies de communication. C'est de cette cuirasse de fer que Gorceix devait apprendre à ses élèves à faire briller l'éclat. Son école est rapidement devenue fameuse dans tout le Brésil et elle est renommée bien au dehors. Elle a d'ailleurs un caractère beaucoup plus général que ne l'indique son nom, car elle est un centre de formation pour les ingénieurs de toutes branches, avec de splendides collections minéralogiques et des ateliers d'expérience très perfectionnés. A proximité, les futurs ingénieurs peuvent voir sur le vif les travaux des mines d'or citées précédemment, ou les hauts fourneaux modèles de la compagnie belgo-mineira à Sabara, qui produisent l'acier.

L'école a été installée dans l'ancien palais des gouverneurs de Minas lorsque la



L'ÉCOLE DES MINES A OURO PRETO
Palais des gouverneurs jusqu'en 1897

Monument de Tiradentes sur la place de l'Indépendance

LETTRE D'INVITATION DU FONDATEUR DE L'ÉCOLE, H. GORCEIX
Au chargé d'affaires de France, M. Ternaux Compans

Ouro Preto, 24 avril 1876

...La fin de mai ou le commencement de juin me semblent être les moments les mieux choisis pour un voyage dans la province de Minas. A ces époques il pleut rarement. La température est celle de l'automne du midi de la France et, chose importante, les bourbiers qui servent de chemins sont secs. Votre point de départ sera Juiz de Fora, où, à l'hôtel União, vous devez faire vos adieux à toutes les commodités de la vie européenne. Le chemin de fer vous mène à la porte de cet hôtel. A partir de là, le seul moyen de transport est à dos de mulet. Bagages et cavaliers doivent être préparés à cela. Les bagages sont enfermés dans des malles du pays « canastras », deux au plus par chaque voyageur. Un mulet en porte deux et quelques accessoires. Comme vêtements, costumes ordinaires de voyage; mais comme dans nos montagnes il fait assez froid, ne pas oublier quelques pardessus. Je me trouve très bien du manteau en toile blanche « ponches » du pays pour le soleil et du caoutchouc pour la pluie. Les grands chapeaux concrets de toile blanche sont excellents. Le soleil, même en hiver, est très chaud. Je n'ai pas d'ailleurs, Monsieur, à insister sur ces détails qui doivent vous être bien connus, car ce sont ceux de toute campagne, et vous avez, si je ne me trompe, commandé une batterie d'artillerie en 1870. Vous voudrez bien, une douzaine de jours à l'avance, me prévenir de la date à laquelle vous voulez quitter Juiz de Fora et du nombre de personnes vous accompagnant, et de canastras que vous emportez. Vous trouverez alors à la porte de l'hôtel, le matin du départ, un guide sûr et le nombre de montures nécessaires. Le guide vous fera passer le plus vite possible les endroits sans intérêt et éviter les mauvaises auberges et en sept jours de Juiz de Fora vous pourrez sans fatigue être à Ouro Preto. La, Monsieur, mon pauvre ménage de garçon est à votre disposition et je vous offre du meilleur cœur du monde une modeste hospitalité.

capitale de cet état fut transférée d'Ouro Preto à Bello Horizonte, en 1897. Gorceix l'avait quittée depuis 1891 à cause de la chute de l'empire, mais la tradition de l'enseignement n'a pas changé; la science et la langue françaises y sont toujours en grand honneur et les noms de savants comme ceux des mathématiciens Charles Hermite et Émile Picard y sont au premier rang avec leurs portraits sous les yeux des élèves.

Au retour du ministre Noël à Rio, les services qu'avait rendus M. Ternaux Compans pendant son intérim et son dévouement à la colonie française durement éprouvée par l'épidémie de fièvre jaune, lui méritèrent la croix de la légion d'honneur, le 9 janvier 1877; il n'avait encore que trente ans. La plaque de grand officier de la Rose du Brésil lui fut conférée par Pedro II en raison de l'intérêt dont il avait fait preuve pour les affaires des deux pays, et toute sa vie il parla avec fierté de cette distinction, dont la beauté artistique lui plaisait en même temps qu'elle évoquait de chers souvenirs.

M. Ternaux Compans resta au Brésil jusqu'au 28 juillet 1877 et s'embarqua alors sur le paquebot « la France » qui le ramena à Marseille le 17 août. Il devait ensuite passer quelques années à la légation de France à Athènes, puis six années à Saint-Petersbourg, où il fut conseiller de l'ambassade sous les ordres du général Chanzy, de l'amiral Jaurès, du général Appert. Il fut chargé d'affaires durant les intervalles prolongés qui accompagnèrent ces changements successifs d'ambassadeur.

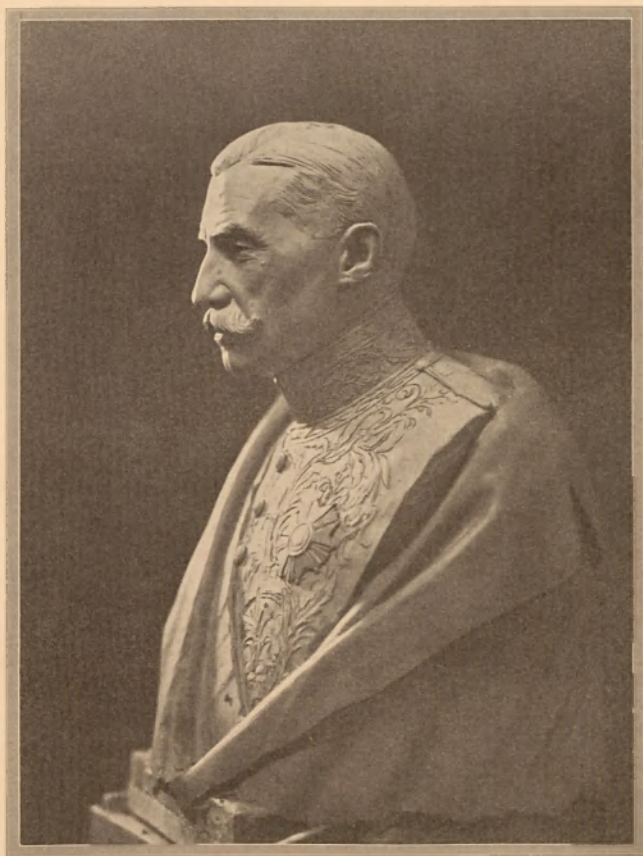
Au début de 1886, M. de Freycinet, président du conseil, ministre des affaires étrangères, avait sérieusement indisposé l'empereur de Russie, Alexandre III, en relevant de ses fonctions, le 14 février, le général Appert, qui avait toute l'estime et la sympathie du souverain. Il aggravait bientôt la situation par la mise en liberté du prince Krapotkine, arrêté en France après avoir pris part à un complot contre la vie du tzar. M. Ternaux Compans, alors chargé d'affaires, était estimé de l'empereur, comme l'avait été son chef, et s'était créé une situation privilégiée à la cour, ainsi que dans les milieux officiels de l'empire russe, cependant très peu ouverts encore aux agents de la république. Il préféra se retirer que de partager la responsabilité d'une politique qui retarda de plusieurs années l'alliance franco-russe. Par son attitude et par ses conseils, il en avait jeté les premières bases, ainsi que l'a rappelé, dans un article du 30 mai 1930, M. Gabriel Hanotaux, le réalisateur de cette alliance, l'auteur du toast de Cronstad. M. Ternaux Compans démissionna le 29 juin 1886, brisant ainsi sa belle carrière par clairvoyance et par dévouement. Alexandre III, qui faisait déjà attendre depuis quatre mois son agrément à la désignation d'un nouvel ambassadeur de France, le fit attendre quatre mois de plus, mettant durant tout ce temps son propre ambassadeur en congé.

Plus tard M. Ternaux Compans siégea à la chambre des députés, de 1898 à 1902, comme représentant des Ardennes. Mais c'est surtout à la société des médaillés militaires qu'il porta intérêt et le maréchal Foch lui remit en 1925 la croix de commandeur de la légion d'honneur en souvenir de sa longue présidence de cette association. Quand il assumait cette fonction, elle avait six mille membres; quand il la quitta, en raison de ses quatre-vingts ans, elle en avait cinquante mille.

Son activité animatrice et son entrain pour les choses, qu'il conserva toute sa vie, lui avaient permis de rendre autour de lui de grands services.



MAURICE TERNAUX COMPANS
Chargé d'affaires de France au Brésil 1876
Député des Ardennes
Président de la société des médaillés militaires



LOUIS HERMITE
Ambassadeur de France au Brésil, 1833 à 1836
Buste en bronze par A. Freyhoffer
Au lycée français de Rio



Mme HERMITE ET Mme TERNAUX COMPANS
A l'ambassade de France

PENDANT LES ANNÉES 1934 A 1937, c'est l'auteur du présent livre, fille de M. Ternaux Compans, qui a ramené ce nom à Rio de Janeiro. Le jour de son arrivée, des fleurs aux couleurs brésiliennes et françaises l'attendaient avec ce mot d'un historien brésilien, M. Baptista Pereira :

«A la petite-fille du premier traducteur de notre première histoire.»

Elle venait comme femme de l'ambassadeur de France, M. Hermite, et a pris elle aussi le plus vif intérêt au pays brésilien. Elle a subi le charme si captivant de sa nature, et surtout elle a ressenti le charme des qualités affectives de la nation. Animée de sentiments qui l'inclinaient vers le Brésil et vers les brésiliens, elle a applaudi au magnifique essor du plus grand pays sud-américain.

Elle a souhaité de contribuer à l'épanouissement du rapprochement franco-brésilien: ce qu'un Henri Ternaux avait fait pour le monde savant par ses immenses publications en français sur les origines américaines, elle a souhaité de le faire pour tout le monde grâce aux moyens modernes de propagation de la pensée.

Quand on entre dans la société carioca, paulista, mineira, bahiana, riograndense, pour ne mentionner que les centres les plus facilement accessibles aux étrangers, on est frappé de voir que la langue française y est parlée avec une rare perfection, quasi universellement, comme dans aucun autre pays ; de pair avec cette pratique usuelle de la langue rayonnent les lettres, l'histoire, la philosophie de la France. C'est un patrimoine qui vient du passé et qu'il est nécessaire d'accroître, tout arrêté devenant vite un recul dans le monde.

Il faut constamment s'appliquer à grandir l'apport de la France au Brésil et celui du Brésil à la France. A cette double mission une femme peut participer. Ainsi est née la volonté d'aider à la création d'une ambassade de France méritant ce titre, au bord

de Guanabara, dans un site qui fût une attirance. Ainsi est née l'installation rapide de cette résidence de manière telle que l'on puisse, dans l'ambassade même, apporter aux brésiliens ce qu'ils aiment, la littérature, la musique, l'art français et pour la première fois le cinéma avec ses spectacles et sa parole. Ainsi s'animèrent, au bout de quelques semaines à peine, les jardins de cette ambassade qui sont prédestinés pour les fêtes de nuit comme pour les fêtes de jour.

Dans cette ambiance, formée parallèlement à des arrangements propices aux relations politiques et économiques, les sympathies intellectuelles et sentimentales prirent leur meilleur essor.

Alors est venue la mise en œuvre d'agrandissements très importants dans les lycées français à Saint-Paul et à Rio, et le développement de leur enseignement avec ouverture de cours préparatoires au baccalauréat français dans le premier et mise à l'étude de la même question dans le second.

Alors est venue l'affectation à l'institut franco-brésilien de haute culture d'un terrain de deux mille mètres carrés en hordure de Guanabara, généreusement cédé par la ville de Rio à l'université fédérale, pour cet objet. La décision préfectorale fut prise à la suite d'une demande du recteur de cette université, le docteur Leitão da Cunha, et sur les instances du ministre Ataulpho de Paiva, aujourd'hui président de l'académie brésilienne des lettres, juge à la cour suprême. Le terrain est situé sur la place du Manifeste, à la rencontre de l'avenue du président Wilson et de la nouvelle avenue Apparicio Borges qui traverse l'esplanade du Castello. Le nom de «Maison de France» a été attribué par avance à l'édifice qui y sera bâti et l'académie était représentée à la pose de la première pierre, le 11 octobre 1935, par quatre de ses membres, M. M. Ataulpho de Paiva, Celso Vieira, Adelmar Tavares et Miguel Osorio de Almeida.

Alors est venue la belle initiative du président des comités de France-Amérique et de la Légion d'Honneur, le docteur Linneu de Paula Machado, affectant à leur installation à venir des locaux dans un édifice de l'avenue centrale lui appartenant.

Alors est venue l'impulsion donnée à la bibliothèque circulante franco-brésilienne, d'autant plus utile que les livres français sont plus onéreux.

En même temps vingt professeurs français de l'enseignement supérieur ont occupé des chaires dans les universités de Saint-Paul et du District Fédéral. Ils s'y sont rendus dans le sillage de leur maître le professeur Georges Dumas, citoyen d'honneur de Rio. Ils arrivèrent de toutes les parties de la France, de la Sorbonne, des universités de Lyon, de Strasbourg, de Montpellier, de Caen, de Besançon, de Bordeaux, de la faculté catholique de Lille, du Collège de France. Plusieurs d'entre eux ont donné des conférences dans divers états et à l'occasion de leur passage dans celui de Rio Grande do Sul, en 1936, fut décidé l'appel de deux professeurs français à l'université de Porto Alegre.

D'autre part les cours de l'alliance française sont entrés en pleine vogue dans la capitale avec près de douze cents élèves, et ils ont été créés en 1934 à Saint-Paul où ils ont déjà deux mille quatre cents élèves; dans d'autres villes aussi ils sont prospères.

De son côté, l'auteur de ce livre entreprit de faire pour des auditoires nombreux quelques conférences de caractère artistique et historique. Elle en fit une dans l'aula



POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DE LA « MAISON DE FRANCE », LE 11 OCTOBRE 1935



PLACE DU MANIFESTE



EDIFÍCIO SÃO PEDRO

Premier étage à la disposition de France-Amérique et de la Légion d'Honneur

de l'automobile club de Rio sur les Pyrénées, son pays d'origine, d'autres à Paris sur quelques aspects du Brésil. Ella apporta en France un grand film appelé: «Les sept Merveilles de Rio», pour montrer, en les décrivant elle-même, les tableaux les plus caractéristiques de Guanabara la Superbe et de la capitale brésilienne. Un autre film, fait spécialement, permit de présenter la nouvelle ambassade de France aux parisiens. Ils eurent plaisir à connaître son cadre et sa vie, ainsi que les décors que la nature déploie tout à l'entour. Le président de la république, M. Albert Lebrun, et Mme Lebrun, étaient présents, ainsi que le ministre des finances M. Germain Martin. Plusieurs princes des familles impériales et royales du Brésil, de Grèce et de Danemark, dont le prince et la princesse d'Orléans et Bragance, la princesse Marie de Grèce, la princesse Aage de Danemark, voulurent bien prendre part à cette réunion avec une assistance représentative de tout ce qui compte à Paris dans le monde officiel et la société. Cette séance eut lieu le 24 février 1935 au cercle interallié devant huit cents personnes.

L'année suivante une manifestation analogue fut répétée. Les films choisis étaient destinés à faire valoir les beautés de la flore et de la faune du Brésil, à montrer sur le vif l'enthousiasme que suscite son célèbre carnaval, à présenter diverses scènes de la vie de Guanabara, régates de Botafogo, visite à Paqueta, et à évoquer quelques phases de l'histoire brésilienne, telles que la préparation de l'indépendance nationale au temps de Tiradentes à Ouro Preto et sa proclamation à Ypiranga par Dom Pedro I. Cette fois les conférences eurent lieu cinq jours de suite, pendant la première semaine d'avril 1936, avec la présence de la femme du président de la république, de celles du président du conseil, des ministres des affaires étrangères, de la marine, du commerce, ainsi que des personnalités les plus qualifiées, dans l'hôtel de Mme Ternaux Compans.

Il est important que Paris connaisse le mieux possible un pays qui a tant de fois et si volontiers fait appel à sa culture et à ceux qui l'illustrent. Il est utile de multiplier pour les français les occasions de se familiariser avec les gens et les choses du Brésil, de leur rappeler ses beautés naturelles, son degré d'avancement dans le travail et dans l'art, son évolution sociale. Si les Brésiliens connaissent la France, la réciproque est moins générale, malgré les moyens de contact actuels, si nombreux, si rapides, si complets. Les personnalités françaises qui ont été au Brésil ont un rôle à remplir à cet égard, d'autant qu'elles savent ce qui peut le mieux toucher leurs compatriotes. Mme Ternaux Compans fut heureuse pour sa part de faciliter chez elle des réunions brésiliennes en souvenir de la mission de son mari à Rio de Janeiro et des séjours prolongés qu'elle y avait faits récemment. Dans sa famille à elle, comme dans celle de M. Ternaux Compans, le Brésil avait du reste déjà été connu et admiré, son cousin germain, Maurice Trubert, qui fut trois ans à la légation de France à Rio et notamment chargé d'affaires en 1904, a consacré à ce pays le dernier chapitre de ses mémoires.

On est finalement arrivé, dans les années 1934 à 1936, à un bien-être général des relations franco-brésiliennes. Pour qu'il en soit ainsi, il est essentiel que le caractère personnel des agents officiels s'y prête. Il faut des diplomates qui, en négociation, sachent pratiquer la maxime de Pascal: «Quoi que ce soit qu'on veuille persuader, il faut avoir égard à la personne à qui on en veut.» Il faut des diplomates qui, dans le commerce de la vie, aient une distinction donnant l'autorité et l'assurance, mais qui aient assez de valeur pour pouvoir être modestes et ne point ressembler au trop fameux ministre de France au Brésil que fut le comte de Gobineau. Célèbre à une certaine heure par ses vues sur l'arianisme, il le sera toujours en Amérique du Sud par l'acidité de sa plume et l'amertume de ses propos qui amenèrent la fin de sa mission à Rio. Il avait une telle considération pour sa personne qu'une de ses contemporaines disait de lui à Paris: «Monsieur de Gobineau promène Monsieur de Gobineau.»

Pour l'harmonie des relations diplomatiques, les agents ne sont pas tout. Il faut que les gouvernements se sentent une considération réciproque pour la conception générale de la conduite politique de leur pays. Il faut une confiance mutuelle non seulement dans la gestion des intérêts matériels, mais dans la direction collective des esprits. Il faut que l'on ait le même drapeau moral. Puissent les circonstances s'y prêter toujours pour les missions diplomatiques françaises et brésiliennes à Rio et à Paris.



TROISIEME ARRIVÉE A RIO DE L'AMBASSEUR ET DE Mme HERMITE 30 AVRIL 1936

Le 11 mai 1936, la Parque coupait le fil du destin en ce qui concernait l'ambassade de M. Hermite. Il recevait de Paris en ce jour, qui était l'anniversaire de la signature du traité de 1934, la décision suivante :

« Les nécessités de notre représentation diplomatique dans certains postes à l'étranger imposent au gouvernement l'obligation de vous admettre plus tôt qu'il ne l'avait envisagé à faire valoir vos droits à une pension de retraite. »

M. Hermite venait de réassumer la direction de l'ambassade dix jours auparavant, après toute la traversée de l'océan, revenant de France, avec Mme Hermite, sans que rien ait pu laisser prévoir ce dessein.

Tout le contraire s'était produit. Son congé avait été employé, de concert avec le gouvernement français, aux préparatifs d'une nouvelle étape de sa mission, dans tous les domaines, commercial, intellectuel, protocolaire. La venue même du paquebot «Normandie» à Guanabara pour une croisière avait été suggérée par lui, et sur l'accueil favorable des principaux ministres intéressés, comme de la compagnie transatlantique, elle avait fait de sa part l'objet d'une proposition écrite. A l'assemblée générale de la chambre de commerce franco-brésilienne de Paris, le 21 mars, l'ambassadeur terminait son allocution par ces mots qui furent publiés :

« Je repars avec plus de confiance cette année que les précédentes, parce que le Brésil a une poussée de développement certaine. C'est un signe favorable dont nous bénéficierons et lui aussi. Je repars avec le désir ardent de faire avancer de nouveau la barque le plus loin possible et avec une tranquillité plus grande que quand je suis arrivé. »

A Rio, toutes les salles de cinéma de la ville montraient encore la scène du débarquement de l'ambassadeur au quai de la place Mauá et l'accueil chaleureux des assistants, quand la nouvelle de son changement est survenue.

La même main, qui avait serré la sienne au quai d'Orsay au moment de son départ, avait dû tenir la plume pour signer déjà son rappel. Le revirement eût été moins surprenant si le changement avait été exécuté sous un autre ministère. Il aurait suffi que « les nécessités de la représentation diplomatique » permettent d'attendre quelques jours, car une nouvelle chambre, élue le 3 mai, allait imposer la formation d'un nouveau gouvernement ayant des programmes nouveaux et qui fut en effet constitué le 4 juin. Mais les nécessités de la représentation diplomatique n'auraient peut-être plus été les mêmes. Si par contre elles étaient impérieuses au point de ne permettre aucune attente, il eût été loisible de les laisser connaître à l'ambassadeur tandis qu'il était encore à Paris.

Les limites d'âge n'avaient d'ailleurs jusqu'alors point réglé impérativement le terme des missions des ambassadeurs de la république quand leurs services étaient utiles, du moins quand ils étaient persona grata pour leur gouvernement et pour celui près de qui ils se trouvaient. La coutume était que tout français pouvait être appelé à cette situation ou l'occuper en fait sans considération d'âge. Il y avait même des exemples récents d'ambassadeurs qui après avoir été placés dans la position de retraite en avaient été rappelés pour exercer derechef ces fonctions pendant un long temps. Pour inaugurer un ordre nouveau, M. Hermite n'était, en mai 1936, parmi les ambassadeurs de France en activité, ni le plus âgé, ni le plus ancien remplissant toutes les conditions permettant la mise à la retraite, et depuis lors d'autres maintiens en fonction ont pu encore avoir lieu hors des limites administratives. Aussi la notification faite à M. Hermite de la décision officielle le visant ne parlait-elle point de limite d'âge, mais de convenances.

Quant à l'annonce publique de cette décision, elle fut faite par une information française donnée à la presse disant inopinément que l'ambassadeur avait demandé à être mis à la retraite. Elle fit sous cette forme le tour de l'Amérique du Sud, et de grandes personnalités, même à Paris, crurent qu'il en était ainsi. L'ambassadeur requit

une rectification. Mais les brésiliens ne s'y étaient pas trompés; ils le montrèrent d'un seul cœur. La manifestation de leur attachement à l'œuvre de l'ambassadeur est la plus haute satisfaction qu'il ait pu éprouver, et elle a changé des heures pénibles en des heures qui ont gardé toute sa reconnaissance.

Un ambassadeur peut ne pas s'inquiéter du fait de rester en fonction quelque temps de plus ou de moins: ambassadeur s'il l'a été vraiment, il le reste dans l'esprit de ceux qui l'ont vu à l'œuvre et dans sa propre conscience. Quant au gouvernement, il peut légalement user des règlements qui lui permettent de retraiter un fonctionnaire; à lui d'apprécier s'il peut légitimement le faire dans des formes dont l'apparence précipitée et mystérieuse ressemble à un blâme. En tout cas montrer que les plus hauts dignitaires de l'état peuvent être traités de manière désinvolte risque de nuire à l'autorité et au prestige nécessaires à leur rôle pour le bien du pays. D'autre part les égards qu'il était dans la tradition française d'avoir pour une femme n'ont jamais nui à une cause. La femme de l'ambassadeur au Brésil, qui ne faisait qu'un avec lui dans l'accomplissement de sa mission et qui en avait donné tant de preuves, les eût mérités, tandis qu'elle revint, elle aussi, en Amérique dans l'ignorance de sa destinée.

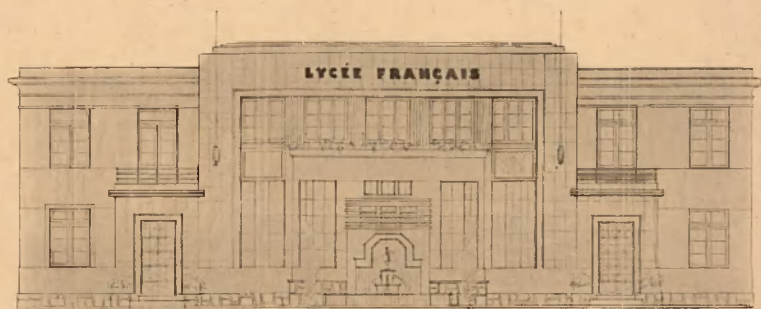
Quoique ce fût peu encourageant de poursuivre une tâche dans ces circonstances, M. Hermite estima qu'il devait continuer la sienne sans aucun ralentissement jusqu'à l'heure où aurait lieu la résignation effective de sa charge. Il venait d'entendre le professeur Garric qui faisait une conférence dans la salle des séances de l'académie brésilienne des lettres et qui lisait la mort d'un paysan semant jusqu'à la dernière minute:

« Il s'agenouilla sur la glèbe et se mit à ramasser de la terre, comme s'il eût puisé dans un sac de blé préparé pour les semailles. Quand il en eut pris tant qu'il pouvait à peine le porter, il fit le signe de la croix, lança son bras à la volée et se mit à semer. Les yeux fixés devant lui, il marchait doucement par les sillons, comme un fantôme qui aurait béni chaque motte de terre, et il semait, il semait toujours, il semait inlassablement. Il ne sentait rien, hormis le besoin irrésistible de semer. Il alla jusqu'au bout du champ et quand la terre vint à lui manquer, il en ramassa de nouvelle. Soudain tout se tut alentour, mais quand il se remit à semer de sa main vide, la terre lui parla en un chœur puissant: Restez! Restez avec nous! Restez !... »

Plus heureux que le paysan, M. Hermite put encore, après la dernière heure sonnée, non seulement semer, mais récolter: bâtir une vaste salle dans son ambassade (voir p. 127), acquérir deux maisons pour l'agrandir (voir p. 119), terminer et inaugurer les bâtiments nouveaux du lycée français de Rio (voir p. 298). Ceux-ci sont dus au goût éclairé et à la persévérance du président du conseil d'administration, le docteur Franklin Sampaio, aidé de son conseil. Ils ont quadruplé la façade sur la rue et comprennent notamment une salle de fête pouvant contenir mille personnes, tout élégante avec ses marbres et ses bois précieux du pays. Le buste de l'ambassadeur y a été placé, offert à cet établissement par le président Sampaio, désireux de résumer dans cet hommage personnel et artistique tous les autres hommages et de perpétuer à Rio le souvenir de celui qui, disait-il, avait été un conseiller et un ami en même temps qu'un organisateur. Une somptueuse célébration du 14 juillet, puis une série de représentations cinématographiques ont fait connaître la salle nouvelle. La décoration était complétée pour ces circons-



14 JUILLET 1936 AU LYCÉE FRANÇAIS



LE LYCÉE FRANÇAIS DE RIO
Façade des nouveaux bâtiments exécutés de 1935 à 1936

tances par la tapisserie historique des Gobelins prêtée par l'administration du mobilier national de France et rapportée de Paris par l'ambassadeur lors de son dernier voyage (voir page 183).

Si les heures n'eussent été comptées, l'ambassadeur se fût rendu à Saint-Paul au lycée franco-brésilien où de beaux travaux ont été accomplis sous les auspices du président, le docteur Silva Freire, des membres du conseil, et du docteur Raeders, directeur français. Il eût également souhaité de saluer une dernière fois officiellement les hautes autorités paulistes et les grands groupements français, notamment ceux dont il est le président fondateur : la chambre de commerce et l'alliance.

Au milieu de toutes les obligations d'ordre matériel qui lui incombait, l'ambassadeur parvint à compléter l'œuvre générale qu'il désirait laisser après lui. Il put encore recevoir du ministère de la guerre brésilien la proposition de renouvellement pour deux ans de l'engagement de la mission militaire française, du ministère de l'instruction publique le décret accordant au lycée français de Rio son assimilation avec les établissements officiels, ce qui n'avait jamais pu être obtenu depuis sa fondation en 1916, et de la banque du Brésil l'annonce de la liquidation finale des créances commerciales françaises. La lettre de la banque, en date du 19 août 1936, se terminait par ces lignes :

« Nous saisissons cette occasion M. l'ambassadeur, pour exprimer à V. E. nos félicitations pour le succès des arrangements qui ont abouti à régler définitivement une question d'une telle importance et nous faisons des vœux pour la prospérité croissante des relations entre les deux pays. »

Ceux qui du côté français avaient montré du scepticisme quant à l'exécution des accords du 11 mai 1934 lors de la négociation et qui eussent préféré d'autres moyens, n'avaient plus qu'à faire amende honorable, et un message officiel du nouveau cabinet le fit en leur nom, remerciant l'ambassadeur d'avoir assuré au commerce français les quelque deux cent millions de francs qui étaient en souffrance. Cent vingt étaient les créances antérieures aux accords de 1934 ; le reste, des créances postérieures. La liberté du change ayant été rétablie au Brésil en matière commerciale le 11 février 1935, tout arriéré de paiement avait cessé de se former pour motif administratif depuis cette date, de sorte que c'était le point final mis à cette question en ce qui concerne la France par la lettre précitée de la banque du Brésil.

Le 22 septembre suivant, au palais du Cattete, l'ambassadeur remit ses lettres de rappel au président de la république, qui le reçut avec des paroles de haute considération restées gravées dans sa mémoire. De son côté, il remercia le président du concours rencontré près du gouvernement brésilien durant sa mission et des témoignages éminemment sympathiques venus de toutes parts à l'annonce de son rappel.

Le gouvernement brésilien, par une décision du ministre du commerce, le docteur Agamemnon Magalhães, décida d'appeler « AMBASSADEUR HERMITE » le salon des bureaux de son administration à Paris.

Le conseil fédéral du commerce extérieur, dont le président de la république est le président effectif, manda à l'ambassade de France une délégation composée de trois membres du conseil, le directeur exécutif, qui était alors le docteur Sebastião Sampaio, le député Euvaldo Lodi, vice-président de la chambre, et le député Raul Leite, pour



SALLE AMBASSADEUR HERMITE
28 rue de La Boétie à Paris

remercier l'ambassadeur de l'intérêt constant porté par lui aux relations économiques franco-brésiliennes.

D'autre part la chambre des députés vota à l'unanimité l'adresse suivante au cours de la séance du 20 août, présidée par le président Antonio Carlos Ribeiro de Andrada :

« La chambre des députés, reconnaissant les grands services de l'ambassadeur Louis Hermite et l'estime qu'il a montrée pour le peuple et pour les affaires du Brésil, s'associe aux hommages rendus à S. E. et à son épouse à cause de leur départ de notre pays. »

La proposition était faite par vingt députés et fut motivée par les discours de trois d'entre eux, le docteur Fabio Sodré, Mlle Carlota Pereira de Queiroz et le docteur Renato Barbosa, président de la commission de diplomatie et traités.

Le lendemain au sénat, dans une séance présidée par le président Medeiros Netto, un discours dans le même sens fut fait par M. Pires Rebello.

Ces manifestations des assemblées parlementaires du Brésil en séance publique au sujet d'un chef de mission étranger étaient sans aucun précédent et eurent un large écho. Le président du « Radio Club do Brasil » les fit diffuser partout et les journaux leur donnèrent la plus grande répercussion. La pensée du parlement correspondait d'ailleurs à ce qu'ils n'avaient cessé d'écrire depuis trois mois, et l'association brésilienne de la presse fut leur interprète collectif, le 2 septembre, dans une adresse qu'elle chargea son président le docteur Herbert Moses de faire parvenir à l'ambassadeur et à Mme Hermite.

La voix des commerçants et économistes brésiliens se fit entendre de nombreux côtés, notamment par des discours prononcés le 9 septembre à l'association des commerçants de Rio, et par un magistral exposé du directeur général du ministère du travail le docteur Affonso Bandeira de Mello, qui avait été publié dès le 4 juin.

L'élite du monde intellectuel eut pour interprète l'académie brésilienne des lettres et l'université fédérale. Les plus hauts magistrats et enfin les plus hautes autorités religieuses firent parvenir le témoignage de leurs sentiments, qui trouvèrent une dernière expression dans un salut du comité brésilien des amitiés catholiques.

L'auteur de ce livre a été associé à toutes les manifestations relatées ci-dessus, mais elle fut également l'objet des attentions les plus personnelles, dont elle fut profondément touchée. Elle se fait un plaisir de rappeler les suivantes :

La première évoquait son intérêt pour les questions intellectuelles et les œuvres sociales. Les grandes associations féminines de Rio s'étaient unies dans un élan spontané pour provoquer à son endroit une démonstration générale de sympathie ouverte à tous ses amis brésiliens. En tête de cet hommage avaient adhéré la femme du président de la république, Mme Getulio Vargas, la femme du ministre des relations extérieures, Mme Macedo Soares et la femme du ministre de l'instruction publique, Mme Capanema. Le ministre des relations extérieures avait, par une décision exceptionnelle, donné pour cette circonstance les beaux salons de son ministère, le palais d'Itamaraty. Ils avaient, le 12 septembre, revêtu leur aspect de fête. A côté des personnalités de tous les milieux figuraient en uniforme des groupes de jeunes filles déléguées par l'Association des



COFFRET DONNÉ A Mme HERMITE
PAR SES AMIS BRÉSILIENS
SUR L'INITIATIVE DES ASSOCIATIONS FÉMININES DE RIO
12 SEPTEMBRE 1936



MANIFESTATION DE SYMPATHIE AU MINISTÈRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES
Sous les auspices des associations féminines de Rio

Bandeirantes, par le Collège Pedro II et par la Croix Rouge pour former une garde d'honneur au moment de la remise du présent offert par les brésiliens. C'est une magnifique topaze du Brésil aux feux ambrés, digne des trésors d'un musée. Elle est montée sur un coffret précieux aux couleurs nationales du pays avec l'inscription :

« A la grande amie du Brésil, Mme Louis Hermite, les amitiés brésiliennes, Rio de Janeiro, septembre 1936. »

L'interprète de tous fut la présidente de l'association brésilienne de l'éducation, Mme Branca de Almeida Fialho, qui termina son discours ému par les vers de Ronsard :

Comment pourroient chanter les bouches des poètes,
Quand par votre départ les muses sont muettes ?
Tout ce qui est de beau ne se garde longtemps ;
Les roses et les lys ne règnent qu'un printemps.

En souvenir des conférences franco-brésiliennes de Rio et de Paris, le touring club manifesta chaleureusement ses sentiments. Les auteurs de films et les propriétaires de cinéma, grands propagandistes du tourisme, tinrent à témoigner directement les leurs. C'est ainsi que l'association des producteurs de films brésiliens organisa une séance publique de remerciements, le 29 mai, au Palacio Theatro, et que le propriétaire du cinéma Plaza, M. Vital Ramos de Castro, en donna une, le 22 juin, avec la vie de Pasteur comme hymne de départ.



DIA DA ARVORE
21 septembre 1936

De leur côté les artistes brésiliens savaient avec quel plaisir leur confrère l'ambassadrice de France avait peint quelques aspects de leur pays et comment elle se montrait admiratrice de leur art. Le président de la section de peinture, le docteur Raul Pedroza la convia à exposer au salon de l'association un choix de ses aquarelles de divers pays à côté des œuvres de Mme Olga Mary Pedroza, et des siennes. Le jour de la clôture de cette exposition, il lui remit au milieu du cercle des visiteurs l'adresse suivante, couverte des signatures les plus notables :

« A Madame l'ambassadrice Louis Hermite, dont le trop court séjour parmi nous a été la très belle histoire d'un cœur français au Brésil et à qui nous ne nous résignons pas à dire adieu, mais tout simplement au revoir. Rio de Janeiro, le 14 septembre 1936. »

Enfin au Jardin Botanique en présence du ministre de l'agriculture, le docteur Odilon Braga, pour la fête appelée « Dia da Arvore », Mme Hermite fut conviée par le président du conseil fédéral des forêts, le docteur José Marianno Filho, à planter en terre un « Pau Brasil » au son de la Marseillaise chantée par les enfants des écoles. C'était le 21 septembre, qui est le jour du printemps austral, et qui était celui où elle quittait le toit de l'ambassade pour la dernière fois.

Le gouvernement brésilien n'avait pas attendu qu'il fût question de départ pour lui adresser le plus noble des présents, sa belle Croix du Sud, cette décoration, qui est un vrai joyau, et qui jamais auparavant n'avait été donnée à aucune femme. Telle fut la décision personnelle du président Vargas, et le ministre des relations extérieures le docteur Macedo Soares dans une délicate pensée la lui conféra chez lui, sur la loggia de sa résidence, au bord de la plage de Flamengo. Par une matinée radieuse qui était le mercredi de Pâques 1935, il lui en fit la remise devant la nature qu'elle aimait, devant la baie de Guanabara.





SAUDADE

Guanabara, c'est dans ce site grandiose et charmant que nous disons adieu à une longue carrière, à laquelle pour notre pays nous donnions tant de nous-même, mais ce n'est point un adieu à l'intérêt que nous portons au rayonnement de la France au dehors, et au bonheur de nos amis lointains.

A tous ceux que nous avons connus et estimés à l'étranger et dont les cœurs ont été si près du nôtre, nous disons un chaleureux au revoir.

Dans la vie, surtout dans la vie diplomatique, toujours il faut entreprendre, toujours il faut avoir le regard tourné vers l'aurore.

Rio de Janeiro 1937



LEVER DE SOLEIL SUR GUANABARA

ANNEXES AU DERNIER CHAPITRE

SYMPATHIE MANIFESTÉE AU BRÉSIL

ENVERS M. ET Mme HERMITE A L'OCCASION DE

LEUR DÉPART DE L'AMBASSADE DE FRANCE

ANNEXES AU DERNIER CHAPITRE

ARTICLE DU «JORNAL DO COMMERCIO» DU 2 JUIN 1936

La société de Rio et le gouvernement lui-même furent surpris par la nouvelle du remplacement de M. Louis Hermite, l'éminent ambassadeur de France au Brésil.

Nous ne fûmes pas les seuls à être surpris, car d'après ce que nous savons M. Hermite lui aussi le fut, bien que les télégrammes de Paris aient annoncé qu'il avait demandé sa mise à la retraite.

Il dut y avoir erreur dans la communication télégraphique, car M. Hermite, qui est rentré il y a peu de temps de Paris où il avait été en congé, ne comptait pas interrompre actuellement sa brillante carrière et il était revenu au Brésil satisfait de pouvoir continuer ici, avec le plus grand dévouement, l'œuvre de rapprochement franco-brésilien qu'il a réalisée depuis son arrivée à Rio.

Il semble que le gouvernement français a résolu, pour des motifs dont il est seul juge, d'appliquer à son ambassadeur au Brésil la disposition légale relative à la limite d'âge pour les fonctionnaires de carrière. Quant à nous, nous ne pouvons que nous incliner devant cet acte de souveraineté administrative. Mais nous ne pouvons laisser de le regretter. L'éminent M. Hermite, durant son court séjour au Brésil, est arrivé à obtenir une situation d'un relief tout spécial, qui rendra son remplacement difficile. Rarement un diplomate aura obtenu pour son pays ce que l'ambassadeur Hermite a obtenu pour le prestige de la France au Brésil.

Son Excellence arriva ici dans une phase extrêmement délicate et, rien que par son tact, par sa sympathie et par son intelligence, il put arriver à changer la face des choses en un moment, afin de mener à bon terme les négociations d'un accord commercial. Celles-ci paraissaient vouées à un désastre, et créaient des préventions ainsi que des ressentiments entre les deux gouvernements.

Une fois vaincue cette première et difficile étape, d'autres actes heureux suivirent et créèrent l'excellente situation de cordialité dans laquelle nous sommes maintenant avec la France. Comme une attestation de parfaite entente, se trouvent ici les professeurs français, venus donner leur enseignement dans les cours de l'université du district fédéral et dont les leçons obtiennent un si grand succès, par leur valeur et par le dévouement avec lequel ils répondent à la confiance que l'on a en eux.

Dans toutes les manifestations culturelles et sociales de la vie brésilienne, dans toutes les questions d'intérêt économique, dans toutes les relations avec la colonie française du Brésil, parfaitement identifiées avec les problèmes franco-brésiliens et pénétrées de la haute mission diplomatique qu'il lui appartenait d'exercer pour la bonne entente entre les deux pays amis, l'ambassadeur M. Louis Hermite était toujours attentif, dévoué, vigilant, et son action diplomatique et sociale était encore renforcée par la collaboration précieuse de la distinguée Mme Hermite, si chérie de la société de Rio et si enthousiaste des choses du Brésil, comme elle l'a plus que prouvé, tant de fois, ici et à Paris.

Si respectables que puissent être les motifs qui ont conduit le gouvernement français à remplacer d'une manière inattendue son ambassadeur au Brésil, ce sera avec une profonde tristesse que nous verrons partir M. Louis Hermite, au milieu de l'œuvre admirable qu'il réalisait dans le poste où il rendait tant de services aux deux pays, au sien et au nôtre.

La représentation de la France au Brésil a toujours souffert du manque de continuité dans l'action des diplomates choisis pour venir ici.

La solution de continuité actuelle vient à nouveau, malheureusement, interrompre le travail de grande envergure que réalisait ici l'ambassadeur Hermite, et nous devons tous nous en lamenter.

COMMUNICATION A L'ACADÉMIE BRÉSILIENNE DES LETTRES PAR LE DOCTEUR AFRANIO PEIXOTO A LA SÉANCE DU 4 JUIN 1936

Nous sommes dans une maison française et, pour cette raison, l'esprit français, plein de mesure d'ordre et de clarté sera toujours bien accueilli à son foyer. Aucun de ceux qui se réunissent ici ne se désintéresse de cette France, aimée de nous tous comme une seconde patrie.

M. Louis Hermite ajoute à sa qualité de français, celle d'être un exemple de la noblesse et de la culture de la nation qu'il représente auprès du Brésil, comme ambassadeur digne de ce titre. Le nom de sa famille est au livre d'or de la culture universelle; un des grands génies des mathématiques contemporaines est un Hermite. L'ambassadeur de France possède, par droit de naissance, cette raison «cartésienne» et cet esprit «pascalien» de finesse et de précision qui rendent admirable et admirée sa conduite personnelle aussi bien que ses actions publiques.

Dans notre pays il fut toujours le plénipotentiaire spécial de l'intelligence, la plus difficile des diplomaties. A son foyer et à ses côtés se trouve l'ambassadrice qui a fait, hors du Brésil, la propagande la plus brésilienne pour nos richesses morales et naturelles avec toute sa grâce et sa parole de conférencière.

M. Louis Hermite a bien mérité de notre pays; il a toujours bien mérité de la culture nationale qui est celle de cette académie. Aussi ne serait-il pas juste que nous laissions de nous incliner devant l'ambassadeur de France qui honora son pays, qui aima et respecta le nôtre, qui vécut avec nous et qui de toutes parts laissa cette heureuse impression de tact que l'on se rappelle toujours, quand elle s'ajoute à la capacité.

Parmi tous ses grands talents, il eut celui de bien faire. Qu'il en soit félicité.

A la séance de l'académie du 1^{er} août 1935, le ministre de la cour suprême, le docteur Ataúllo de Paiva, annonçant à cette compagnie l'affectation par la ville de Rio d'un nouveau terrain pour l'institut franco-brésilien de haute culture en remplacement d'un terrain concédé en 1926, avait prononcé les paroles suivantes: «Un mort est ressuscité, a dit, dans un élan de satisfaction et avec une expression significative l'ambassadeur Louis Hermite, le grand ami du Brésil, une des figures les plus marquantes, les plus brillantes et les plus enchanteresses que la France ait envoyées à travers l'Atlantique pour cultiver notre perpétuelle et traditionnelle amitié spirituelle.»

ARTICLE DU DIRECTEUR GÉNÉRAL DU MINISTÈRE DU TRAVAIL, DE L'INDUSTRIE
ET DU COMMERCE, LE DOCTEUR AFFONSO BANDEIRA DE MELLO,
DANS LE JOURNAL «CORREIO DA MANHÃ» DU 4 JUIN 1936

UN DIPLOMATE FRANÇAIS AU BRÉSIL

Nous avons lu, avec surprise, le télégramme venu de Paris qui nous annonce le remplacement de M. Louis Hermite, ambassadeur de France près notre gouvernement.

Cette nouvelle a causé une consternation profonde dans les milieux politiques et sociaux de Rio de Janeiro, où l'éminent diplomate français jouissait d'une situation et d'un relief exceptionnels, par la manière habile et intelligente avec laquelle il sut conduire, notamment, la question difficile et ardue de l'accord franco-brésilien.

Quand M. Hermite arriva ici, il trouva en effet une situation extrêmement délicate, créée par la guerre de tarifs qui rendait les relations diplomatiques entre les deux pays très tendues. Comme nous nous en souvenons, le gouvernement français, mal informé sur la position de son commerce devant notre régime douanier, fit une série d'exigences à l'ltamaraty (ministère des affaires étrangères du Brésil), que notre gouvernement ne pouvait malheureusement pas satisfaire. Ceci conduisit au conflit commercial avec application des tarifs maximums à nos produits. Le gouvernement brésilien ne tarda pas à adopter pour les produits français, des mesures de représailles, mesures identiques de guerre commerciale.

M. Hermite, qui possède le «savoir-faire» et les vertus de la diplomatie française dont il est un des représentants les plus brillants, arriva à faire disparaître les justes ressentiments du gouvernement brésilien et eut le mérite de négocier un nouvel accord commercial dans lequel les intérêts français furent sauvegardés, sans préjudice pour la production brésilienne.

Cet accord, signé à l'ltamaraty, par échange de notes, le 11 mai 1934, mit un terme au conflit commercial qui causait des pertes considérables aux deux pays, spécialement à la place du Havre, un des plus grands centres de café de l'Europe. L'éminent ambassadeur de France eut l'habileté de conduire les négociations à cet heureux résultat, dans le court espace de trois mois à peine, mettant ainsi un terme à la situation pénible dans laquelle étaient les relations diplomatiques entre les deux pays.

Sur l'orientation supérieure de l'ambassadeur de France, les efforts se développèrent aussi dans le domaine commercial, en vue de rétablir à leur ancien niveau les exportations françaises vers le Brésil. Mais malgré les avantages offerts par l'accord de 1934, la dépression du miltreis ne permettait pas l'augmentation de ces relations commerciales.

Les restrictions, imposées par nous aux exportations des devises étrangères, rendaient difficiles les remises de fonds pour la France, et créaient une situation très difficile pour le placement des articles étrangers sur les marchés brésiliens, principalement pour ceux d'origine française, vu la haute valeur du franc. C'est ainsi que la dévalorisation de notre monnaie vis-à-vis du franc français aggravait la situation du commerce d'exportation de la France vers le Brésil.

D'autre part, le système de contingentements auquel étaient soumis nos produits en France empêchait pour certaines catégories de marchandises nos exportations vers les marchés français.

Le régime du contingentement en France pour le café ne fut cependant pas la cause principale de la limitation de notre exportation depuis 1934, car nous n'avons jamais atteint le contingent maximum qui nous est alloué. La cause véritable fut notre politique de taxes. En effet, le café qui est le produit principal de notre balance commerciale avec la France, a été tellement chargé par nous d'impôts, taxes et surtaxes, que certains produits similaires d'autres provenances, moins grevés, ont eu l'avantage sur notre produit, dans les ports français, parce qu'ils y arrivent dans des conditions plus accessibles.

On doit en partie à l'action diligente et opportune de l'ambassade de France, qui est toujours vigilante dans la défense du commerce français, tout en ayant en même temps une juste compréhension de nos intérêts, le fait que la situation tend à s'améliorer dans l'avenir. La France dispose, au Brésil, de lignes importantes de navigation maritime et aérienne, d'une excellente organisation bancaire et de nombreux établissements commerciaux.

L'ambassadeur a aussi le mérite d'avoir réglé la question complexe des créances congelées qui fut, en vérité, la cause profonde de la dénonciation, par le gouvernement français, de l'ancien *modus vivendi* de 1900, et détermina la guerre de tarifs de 1933.

L'ambassadeur a toujours donné du prestige à l'institut franco-brésilien de haute culture, qui a tant contribué à resserrer les relations intellectuelles entre la France et Brésil. Il a toujours donné son puissant appui à l'œuvre de pénétration de la pensée française dans les nouvelles générations brésiliennes, œuvre entreprise avec tant de succès par le lycée franco-brésilien de Rio, dans le but de faire toujours aimer la France au Brésil. Personne n'ignore l'influence spirituelle que la France exerce dans nos milieux universitaires et dans nos centres intellectuels.

C'est grâce à l'heureuse initiative de M. Hermite qu'a été établi, dans le site le plus pittoresque de Rio de Janeiro, le siège actuel de l'ambassade de France qui est admirablement installée et qui constitue un des centres mondains les plus attrayants et les plus agréables pour notre société.

Peu de diplomates, depuis la grande guerre ont obtenu, au Brésil, une situation de prestige telle que celle que l'ambassadeur Hermite a su conquérir, par ses qualités de fin diplomate, d'intellectuel éminent et de gentleman de haute distinction. L'action bienfaisante et utile de ce diplomate de notoriété fut efficacement secondée par Mme Hermite, qui est non seulement une parfaite ambassadrice, au sens social et diplomatique de l'expression, mais qui est de plus un écrivain et une conférencière des plus intéressantes. A Rio de Janeiro et à Paris, elle a fait des causeries et des conférences qui eurent pour but de faire connaître au Brésil et en France les choses et les faits qui nous intéressent réciproquement.

Les conférences qu'elle fit dans les salons du Cercle Interallié, en présence des hautes personnalités de la politique, de la diplomatie, du journalisme et de la haute société française, eurent une excellente répercussion. Elle sut si bien gagner la sympathie de tous qu'elle fut la première femme décorée de la « Croix du Sud ».

M. Hermite est un des ambassadeurs du corps diplomatique, à Rio, qui jouit d'un grand prestige, qui mérite notre estime. Rarement un diplomate étranger a obtenu, chez nous, une situation aussi avantageuse, permettant de rendre avec succès des services, non seulement à sa patrie, mais encore au pays près duquel il est accrédité.

Son départ, en ce moment, est lamentable, car sa personnalité a immensément contribué à l'œuvre de rapprochement commercial et de consolidation des relations d'amitié entre la France et le Brésil, qui furent rétablies, en grande partie grâce à son tact de représentant de la bonne école diplomatique de la France.

M. Hermite réunit en effet toutes les qualités requises pour être un grand ambassadeur, et la France doit être orgueilleuse d'être représentée à l'étranger par un homme d'une aussi haute valeur morale et intellectuelle.

AFFONSO BANDEIRA DE MELLO

ARTICLE DU JOURNAL «DIARIO CARIOCA» DU 12 JUIN 1936

L'ambassadeur Louis Hermite, qui, depuis longtemps, remplit les hautes fonctions de représentant de la France auprès du gouvernement brésilien, va sous peu quitter notre pays en raison des modifications que le gouvernement français a apportées dans son corps diplomatique.

L'éminent ambassadeur, qui est une des figures les plus brillantes, s'est toujours montré un grand ami du Brésil et est un « ardent passionné » de sa civilisation. Il y a peu de temps encore, M. Louis Hermite emporta à Paris, à ses frais, des films sur les choses et coutumes du Brésil, et les montra dans la capitale de la France pour faire connaître davantage notre pays à l'étranger. Ce geste chevaleresque et noble de l'ambassadeur de France l'a fait non seulement entourer des profondes sympathies de notre peuple, mais encore a contribué davantage à renforcer les amitiés sincères et innombrables qu'il a su se créer ici.

Un groupe d'amis de l'éminent ambassadeur a résolu de lui rendre des hommages significatifs et justifiés auxquels viendront s'associer les notabilités de notre culture et de la société brésilienne.

LETTRE DU DIRECTEUR DU COLLÈGE PEDRO II A LA COMMISSION DES ASSOCIATIONS FÉMININES DE RIO, ORGANISATRICE DE LA MANIFESTATION D'ESTIME EN L'HONNEUR DE Mme HERMITE

Rio, 18 Juin 1936

Ayant eu connaissance de la grande manifestation d'estime que votre digne commission va organiser au nom de la société de Rio pour l'ambassadrice de France, à l'occasion du changement de l'ambassadeur Louis Hermite comme représentant diplomatique près notre pays, cette direction vient vous apporter son adhésion aux hommages projetés.

Le collège Pedro II, ayant appris, avec peine, la nouvelle de ce changement, la direction désire saisir cette occasion afin de manifester sa gratitude pour les innombrables marques de sollicitude reçues de M. l'ambassadeur de France et de Mme Louis Hermite, qu'elle reconnaît être deux grands amis du Brésil.

RAJA GABAGLIA
Directeur

LETTRE DE L'ANCIEN AMBASSADEUR DE BELGIQUE AU BRÉSIL M. FERNAND PELTZER A M. HERMITE

Spa, le 16 juillet 1936
Le Neubois

Mon cher ami,

Combien votre mise à la retraite m'a peiné ! Vous saviez par expérience, qu'il ne faut pas compter sur la reconnaissance des gouvernements : « L'administration, disait-il y a quarante ans mon premier chef, le baron Greindl, n'a pas d'entrailles. »

Je ne m'explique pas cependant la raison pour laquelle on vous a laissé repartir pour Rio de Janeiro, sans vous prévenir d'aucune façon, alors que vous vous étiez, à l'occasion du film si intéressant pour le Brésil présenté par Madame Hermite, trouvé en contact, à la fin de votre congé, avec nombre de personnalités officielles.

Comme en toutes circonstances dans la vie, vous devez vous contenter en ce moment du témoignage de votre conscience et avoir, au surplus, la certitude que vos amis rendent hommage au

dévouement dont vous n'avez cessé de faire preuve au cours de votre carrière. Personnellement, je suis en mesure d'attester l'importance du service rendu par vous à votre pays, lorsque, en quelques mois, vous avez ranimé dans l'opinion publique brésilienne des sentiments de sympathie pour la France, que des attitudes fâcheusement inspirées lui avaient partiellement aliénés. Et Madame Hermite vous a assisté dans votre tâche avec un savoir-faire et un succès véritablement admirables.

Croyez, mon cher Hermite, à toute notre amitié, et veuillez transmettre à l'ambassadrice mes plus respectueux hommages, ainsi que les compliments les meilleurs de ma femme. Nous avons bien souvent, au cours des dernières semaines, commenté l'épreuve qui vous a atteint d'une manière si imprévue et vous réitérons l'expression de notre sincère sympathie.

Nous serons heureux de vous voir en Belgique, où nous avons conçu l'espoir de vous saluer un jour, en qualité officielle.

Votre tout dévoué

FERNAND PELTZER

LA SALLE «AMBASSADEUR HERMITE» A PARIS

RAPPORT AU MINISTRE DU COMMERCE, LE DOCTEUR AGAMEMNON MAGALHÃES,
PAR LE DIRECTEUR GÉNÉRAL DE SON DÉPARTEMENT, M. J. M. DE LACERDA,
POUR MOTIVER CETTE APPELLATION

Rio de Janeiro, 13 août 1936

J'ai l'honneur de soumettre à l'examen éclairé de Votre Excellence, certain de son appui décisif, l'idée d'attribuer à la Salle de Lecture de notre bureau de Paris, le nom de l'ambassadeur de France actuel.

Cette suggestion s'explique et se justifie par une série de circonstances qui ont lié indissolublement la personne de ce diplomate et de Mme Louis Hermite au mouvement de notre propagande économique et intellectuelle en France. Bien connus sont les efforts de l'ambassadeur Hermite et de son épouse, dans leur glorieuse patrie, pour faire état de nos possibilités économiques et commerciales, ainsi que de tout ce qui, chez nous, se manifeste comme une expression typique d'art, de littérature, d'esprit et d'intelligence, digne de l'étude et de la curiosité, sinon de l'émotion étrangère.

Dans un moment où les directions de la propagande traversent également la vie des marchés et la vie intellectuelle, et où sont célébrés avec la même intensité les idées et les produits, on ne pourrait à notre avis, quand il s'agit de nos relations avec la France, présenter un nom mieux choisi, pour désigner la Salle de Lecture du bureau de Paris, que celui de : « Salle Ambassadeur Hermite ».

Si Votre Excellence l'entend ainsi, comme je me permets de l'espérer, elle aura concouru à rendre aux illustres étrangers, l'ambassadeur de France et Mme Louis Hermite, un hommage mérité et justifié, qui leur fera honneur encore par nos sentiments de gratitude. A Mme Hermite, très fine aquarelliste de nos paysages et brillant écrivain en langue française des choses et des coutumes du Brésil, nous devons à présent un beau livre où elle fait connaître nos grandeurs.

Telle est la suggestion que je sou mets à l'appréciation de Votre Excellence qui, comme ministre du travail, de l'industrie et du commerce, a suivi l'intérêt porté par l'ambassadeur Hermite aux activités du service de ma charge, ainsi que toutes les démarches qu'a faites ce diplomate auprès du gouvernement brésilien et auprès de celui de son pays, pour arriver à un plus grand rapprochement avec la France et à une meilleure compréhension des échanges dont nous bénéficions réciproquement.

JOÃO MARIO DE LACERDA

Directeur

SEANCE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS DU 20 AOÛT 1936 SOUS LA PRÉSIDENTIE
DE M. ANTONIO CARLOS RIBEIRO DE ANDRADA

EXTRAIT DU JOURNAL OFFICIEL DU POUVOIR LÉGISLATIF, 21 AOÛT 1936

LE PRÉSIDENT

Veuillez la chambre entendre la requête suivante :

« Nous demandons que le vœu suivant soit soumis à l'approbation de la chambre :

« La chambre des députés, reconnaissant les grands services de l'ambassadeur Louis Hermite et l'estime qu'il a montrée pour le peuple et pour les affaires du Brésil, s'associe aux hommages rendus à S. E. et à son épouse à cause de leur départ de notre pays. »

Salle des séances, août 1936. — Fabio Sodré, Renato Barbosa, Victor Russomano, Carlota de Queiroz, Abelardo Vergueiro Cesar, Xavier de Oliveira, J. M. Botelho Egas, Gastão Vidigal, A. Pereira Lima, C. Braga, Alves Palma, Aureliano Leite, Fabio Aranha, Oscar Stefenson, Alfredo Mascarenhas, Horacio Lafer, Diniz Junior, João Guimarães, Daniel de Carvalho, Magalhães de Almeida.

M. FABIO SODRÉ

Monsieur le président,

Deux mots seulement pour justifier la demande dont j'ai eu l'honneur d'être le premier signataire.

La ville de Rio de Janeiro rend, en ce moment, un hommage spécial à l'ambassadeur de France et à Mme Louis Hermite à l'occasion de leur éloignement du Brésil et des activités diplomatiques.

Ce n'est pas à Rio, M. le président, que l'ambassadeur Louis Hermite a dû venir pour consacrer sa renommée de grand diplomate; il l'y a apportée; elle venait de sa collaboration aux ambassades de Washington, Madrid, Berlin, et surtout au quai d'Orsay comme chef de cabinet et agent de confiance immédiat des plus grands ministres des affaires étrangères, tels que Poincaré, Briand et tant d'autres. Ici-même, à Rio de Janeiro, nous avons eu la bonne fortune de constater ce que sont l'intelligence et le tact de ce grand diplomate. Il suffit de nous rappeler, d'un côté combien était difficile la situation des relations franco-brésiliennes en 1934, quand Son Excellence arriva ici en pleine guerre de tarifs, de taxes, de contingentements, d'autre part la brièveté du temps pendant lequel ces difficultés s'aplanirent, en moins de deux années. Tous ces faits rendent plus profonde la consternation que nous cause à nous tous son éloignement.

L'illustre ambassadeur n'arriva pas seulement à dissiper les aigreurs de ces compétitions commerciales; il alla au-delà, et resserra davantage les relations traditionnelles d'amitié franco-brésilienne en stimulant les affinités si connues que nous avons avec la grande démocratie latine. Comprenant bien la valeur de ces affinités et de cette amitié, c'est dans cette atmosphère qu'il s'est appliqué à résoudre les questions de gouvernement à gouvernement. Il eut le don de les sentir personnellement et sincèrement. Et c'est seulement ainsi que l'on peut expliquer le succès de son ambassade. Il ne fut pas simplement l'ambassadeur du gouvernement français, mais avec la brillante collaboration de Mme Hermite, il fut, à Rio de Janeiro, le représentant de la race, de l'intelligence, de la culture et de la grâce françaises. Les salons du « palacete » de la plage de Flamengo, durant ces deux années, ne furent pas seulement ouverts aux milieux diplomatiques, mais furent véritablement des salons de l'élite sociale de Rio où nous étions tous assidus et en contact permanent avec la haute culture française.

Tout cela n'aurait pas été possible si la grande et sincère estime, tant de fois montrée par l'ambassadeur et Mme Louis Hermite, pour les affaires du Brésil et pour le peuple brésilien, n'avait pas été réelle.

Ainsi se justifie, M. le président, que nous demandions à donner de la répercussion dans cette enceinte aux hommages spéciaux rendus en ce moment par l'élite sociale de Rio, par l'académie des lettres, par le conseil fédéral du commerce extérieur, par toute la presse quotidienne et périodique,

par les organes intellectuels du Brésil, à L.L. E.E. l'ambassadeur et Mme Hermite, à l'occasion de leur éloignement de notre pays.

Telles étaient les paroles que je désirais prononcer pour justifier la présente pétition, si elle ne se justifiait pas déjà par elle-même, et si en outre son opportunité n'avait pas trouvé un puissant écho par les dix-neuf signatures qui suivirent la mienne. (Vifs applaudissements).

Mlle CARLOTA DE QUEIROZ

Discours reproduit dans l'introduction du présent ouvrage.

M. RENATO BARBOSA, PRÉSIDENT DE LA COMMISSION DE DIPLOMATIE ET TRAITÉS

Monsieur le président,

Membre de la commission de diplomatie et traités, j'ai jugé devoir chercher à traduire, en peu de mots, la pensée qui est celle de cette commission relativement à la question à l'ordre du jour et sur laquelle les deux orateurs qui m'ont précédé se sont fait entendre avec tant d'éclat.

La diplomatie a été très bien définie par le comte de Garden en 1853, quand il a dit qu'elle était « l'art de concilier ou de réconcilier les intérêts entre les pays. »

Elle est constituée par un ensemble de principes, de lois et de règles qui précisent et orientent le fonctionnement des relations entre les diverses nations.

Je me rappelle, en cet instant, les paroles suivantes de Lord Balfour sur la diplomatie, prononcées à la chambre des communes d'Angleterre. Il disait : « Deux éléments puissants coopèrent pour les bonnes ou les mauvaises relations entre les pays : le premier est la presse et le second est le parlement. »

Dans le sens de la présente pétition, la grande presse de la capitale de la république a eu un élan au sujet de l'œuvre accomplie en notre pays par l'ambassadeur Louis Hermite. Notre presse a eu des expressions de louange et de gratitude en même temps qu'elle a dénoncé la peine qu'elle éprouvait à le voir s'éloigner de notre pays.

Tous savent quelle était la situation entre le Brésil et la France en 1933. Des guerres de taxes et de tarifs, de part et d'autre, avaient créé une ambiance difficile et engendré une sensibilité spéciale et des soupçons entre les deux gouvernements.

Exactement à ce moment l'ambassadeur Louis Hermite arriva ici, et il se conduisit avec une telle habileté et une telle intelligence qu'en trois mois toutes ces difficultés, qui embarrassaient les échanges économiques entre les deux nations, furent supprimées et la confiance entre les deux gouvernements fut rétablie.

D'autre part, M. le président, la noble française, la très digne ambassadrice s'adapta tellement à l'ambiance sociale brésilienne et fit tant en faveur de la propagande pour notre terre et pour le peuple brésilien, qu'il paraît juste d'étendre à elle cette manifestation d'hommage que l'on tient à faire dans notre parlement.

Je crois, Monsieur le président, avoir traduit, par ces paroles, la pensée de la commission de diplomatie et traités, qui, à mon avis, donnera son appui en faveur de ce qui a été demandé dans la pétition. (Très bien, vifs applaudissements).

La motion est votée à l'unanimité.

La chambre des députés avait précédemment voté par deux fois des adresses de sympathie dont elle avait fait parvenir les accents à M. Hermite :

1^{re} Séance du 8 juin 1935.

Télégramme envoyé à M. Hermite au nom de l'assemblée à la suite d'un vote unanime rendu sur la proposition du député Diniz Junior, membre de la commission de diplomatie et de traités :

« J'ai l'honneur de faire savoir à Votre Excellence, afin qu'elle veuille en faire part à son épouse, que la chambre des

députés a émis, en la séance de ce jour, un vote de reconnaissance pour l'attitude assumée en Europe par l'ambassadrice Hermite relativement aux affaires et au peuple du Brésil. Salutations déferentes. Agenor Rabello, député de l'état de Rio, secrétaire de la chambre.»

2^e Séance du 14 juillet 1936.

Proposition de vote adoptée à l'unanimité :

« Nous proposons que soit inséré dans le compte rendu de nos travaux un vote de félicitations cordiales à la noble nation française pour la célébration aujourd'hui d'un nouvel anniversaire de sa glorieuse fête nationale, et que les salutations de la chambre des députés soient transmises à l'éminent représentant de ce pays accrédité près de notre gouvernement.

Salle des séances, 14 juillet 1936.

Renato Barbosa, président de la commission de diplomatie et de traités, Trigo de Loureiro, Xavier de Oliveira, Leoncio Galvão, Carlota de Queiroz. »

SÉANCE DU SÉNAT FÉDÉRAL DU 21 AOÛT 1936, SOUS LA PRÉSIDENTICE DE M. MEDEIROS NETTO

EXTRAIT DU JOURNAL OFFICIEL DU POUVOIR LÉGISLATIF, 22 AOÛT 1936

LE PRÉSIDENT

La parole est à M. Pires Rebello, orateur inscrit.

M. PIRES REBELLO

Monsieur le président,

Toujours absent de la tribune, j'y viens seulement par devoir impérieux. Ce n'est pas parce que je suis de ceux qui ne l'aiment pas, mais de ceux qui, à juste titre, la craignent. En entrant aujourd'hui dans cette chambre, le sénateur Flavio Guimarães m'a demandé si j'allais parler.... Cela m'a rappelé un trait cité par Angel Pulido dans son intéressant livre « l'émotion oratoire », où il étudie, avec sa double autorité de médecin et d'orateur, les émotions et les périls de la tribune. Il raconte que lors d'une séance de la chambre espagnole en 1898 des bruits contradictoires couraient sur la probabilité d'un discours de Canalejas ce jour-là. En entrant dans l'enceinte, un député, observateur sagace, affirma aussitôt avec assurance: « Il parlera aujourd'hui, il a une mine de discours ». Voyez donc..., l'éloquent Canalejas ! Quelle était aujourd'hui ma physionomie pour avoir provoqué immédiatement l'interrogation de mon collègue ? Positivement un visage d'embarras oratoire. Pardonnez ce souvenir, généreux collègues. Il valait la peine d'être évoqué comme une demande d'indulgence adressée à vous-mêmes au début de ma rapide harangue.

Pour nos milieux intellectuels, l'année qui s'écoule est une année de gala. Dès le début, d'éminents professeurs français de la Sorbonne, du Collège de France, et de divers autres centres universitaires, sont venus pour enseigner à l'université du district fédéral. Ils sont ici et il est notoire que les cours de ces maîtres sont suivis normalement, à l'endroit où ils ont leur siège, où ceux qui ont soif de savoir viennent avec profit entendre leurs leçons dans lesquelles la profonde érudition s'allie, à merveille, à la clarté proverbiale de la langue immortelle de Corneille, caractérisée par cette formule lapidaire: « Ce qui n'est pas clair, n'est pas français ! »

Recevant, il y a quelques jours, au touring club du Brésil, dont j'assume momentanément la présidence, en l'absence du président effectif le docteur Octavio Guinle, ces distingués propagandistes de

la culture française, j'eus la satisfaction d'entendre d'eux des paroles d'encouragement ayant trait à la curiosité et aux aptitudes de leurs nouveaux élèves, de studieux élèves brésiliens.

Nous ne marchandérons pas les louanges aux autorités fédérales et municipales, qui s'efforcent d'atteindre ce but élevé et patriotique: intensifier l'échange intellectuel franco-brésilien.

Monsieur le président, je veux pourtant que les applaudissements les plus enthousiastes soient réservés pour l'éminent ambassadeur Louis Hermite, l'animateur par excellence de cette œuvre féconde de rapprochement. Il comprit bien, le diplomate expert, dès qu'il débarqua ici, combien pourrait être profitable son action dans ce pays.

Savez-vous M.M. les sénateurs, que M. Hermite avait trouvé au Brésil une situation très réservée dans les relations commerciales avec sa noble patrie.

Le tact et l'habileté rares dont il fit preuve durant les années dernières, sont la cause certaine du prestige dont il jouit actuellement et de la confiance que nous inspira son action diplomatique, en parfaite concordance avec la haute dignité dont il est investi. Le fruit de cette confiance et de ce prestige a été la conclusion de deux accords, signés dès le début de ses fonctions. Il est vraiment intéressant de signaler que l'éminent ambassadeur de France n'eut pas besoin de cette période d'acclimation, quelle fois longue, et dont les représentants diplomatiques ont presque toujours besoin en arrivant dans un nouveau poste parce qu'un diplomate ne s'improvise pas.

Louis Hermite est le type parfait du diplomate racé.

A son entrée dans «la carrière» il a immédiatement passé par diverses charges importantes dans la haute administration de son pays. Quand il vint ici, ses états de service très estimés étaient considérables. Avant d'arriver à la direction d'un poste, il avait été, pendant deux décades, l'ami et le collaborateur intime d'une des plus grands figures de la diplomatie française, Jules Cambon, avec qui il servit dans les ambassades importantes de Washington, de Madrid et de Berlin. Il fut aussi le chef de cabinet de grands ministres tels que Ribot, Barthou, Millerand, Poincaré, Briand, et ce dernier l'appela deux fois à cette fonction élevée.

Paul Deschanel, le célèbre homme d'état français, lors de sa nomination à la présidence de la république, le fit secrétaire général de la présidence. Il fut longtemps ministre plénipotentiaire à Copenhague et de là il passa au poste d'ambassadeur au Brésil en 1934.

Chez nous sa plus haute et plus constante préoccupation fut de cimenter chaque jour davantage la cordialité traditionnelle entre les deux grandes républiques: sa France aimée de nous tous, et notre Brésil où il défendait avec tant de satisfaction et avec tant d'éclat les intérêts supérieurs de son pays.

Le bruit court qu'en vertu de modifications réalisées dans le corps diplomatique français, cet incomparable serviteur de la France va quitter le Brésil.

Monsieur le président,

L'année qui finit ne nous a pas été favorable dans le département diplomatique. Trois grands amis nous ont quittés: Jorge Prado et Alfonso Reyes, qui occupèrent avec talent leurs hautes fonctions, et Vicente Salles qui, actuellement, assiste l'esprit torturé, l'âme serrée, à la lutte d'extermination dans laquelle il est peut-être engagé, et où s'affrontent les deux moitiés de sa patrie chevaleresque. Dans cette lutte, durant ces jours sombres pour l'humanité, à coups d'héroïsme touchant à la folie, se déroule une des plus grandes, sinon la plus grande des épopées que l'histoire enregistrera. Dans ces terres de la légende du Cid invincible, aujourd'hui trempées du sang castillan, ardent et impétueux, seront tracées sous peu les nouvelles voies que les peuples devront suivre.

Mais va-t-elle arriver l'heure du départ d'un autre de nos amis? M. Hermite partira-t-il vraiment?

Nous nous inclinons devant l'annonce de la résolution du Quai d'Orsay.

Pourtant les désavantages du défaut de continuité dans l'action des représentants diplomatiques sont grands et évidents. Aussi avons-nous de profondes espérances que le gouvernement français finira par prendre en considération les hautes raisons qui conseillent la permanence de M. Louis Hermite à la tête de l'ambassade de France à Rio.

Il faut ajouter que «à son foyer et à ses côtés se trouve l'ambassadrice, qui a fait, hors du Brésil, la propagande la plus brésilienne pour nos richesses morales et naturelles avec son charme et sa parole

de conférencière», comme l'a dit, il y a quelques jours à l'académie brésilienne des lettres, Afranio Peixoto, le maître indiscuté, au burin incomparable.

Collaboratrice intelligente et précieuse de l'ambassadeur, Mme Hermite est encore, dans les milieux sociaux, une véritable ambassadrice de la grâce, de cette grâce que La Fontaine définissait ainsi dans des vers connus de tous: « ... et la grâce, plus belle encor que la beauté». (Très bien.) Votre Excellence, Monsieur le président, connaît de près l'enchantement et la distinction avec lesquels M. et Mme Hermite reçoivent la société de Rio dans les salons élégants du beau palais de l'ambassade française de la praia do Flamengo.

Je regrette, M.M. les sénateurs, de trop m'étendre, avec votre complicité, justifiée d'ailleurs du moment où par elle et avec elle vous rendez aussi hommage à l'ami sincère du Brésil, l'éminent ambassadeur Hermite. (Très bien, très bien; l'orateur est vivement complimé.)

TÉLÉGRAMME DU RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ FÉDÉRALE A L'AMBASSADEUR DE FRANCE ET A Mme HERMITE

Rio, 21 août 1936.

L'université de Rio de Janeiro s'associe aux hommages que la chambre des députés s'est plu à adresser à Vos Excellences.

Salutations respectueuses.

RAUL LEITÃO DA CUNHA
Recteur

NOTE DIFFUSÉE PAR RADIO LE 21 AOÛT 1936

La teneur de cette note a été communiquée à M. Hermite par la lettre suivante du président du «Radio Club du Brésil»

Rio de Janeiro, 22 août 1936

A S. E. l'ambassadeur Louis Hermite

Le Radio Club du Brésil, s'associant à la peine profonde que toute la société brésilienne ressent du départ de Votre Excellence et de son épouse, a diffusé hier par radio la note suivante :

«La chambre des députés a approuvé hier à l'unanimité des voix une requête présentée par les députés Fabio Sodré, Carlota de Queiroz et Renato Barbosa, demandant que l'assemblée s'associât aux hommages décernés à l'ambassadeur Louis Hermite et à son épouse à l'occasion de leur départ de notre pays.

La chambre a reconnu par un vote hautement expressif les mérites personnels de l'éminent ambassadeur de France et l'estime que S. E. a montrée pour le peuple et pour les affaires du Brésil; elle a traduit par son vote le sentiment de tous ceux qui sont privés de l'éminent diplomate et a fait ressortir son activité aussi brillante qu'efficace. L'hommage s'est étendu aussi à l'ambassadrice, revêtant ainsi une signification sans précédent dans nos annales parlementaires. Exceptionnel en effet, il est justifié par les rares mérites d'une dame qui a conquis parmi nous un large cercle d'affections et une profonde admiration par les qualités rares de son esprit, de son cœur et de son intelligence. A l'éminent ambassadeur Louis Hermite, nous devons l'extrême cordialité des relations franco-brésiliennes, car il a réussi à rendre encore plus étroite l'amitié traditionnelle qui nous lie au grand peuple latin.

M. M. les députés Fabio Sodré et Renato Barbosa ont motivé brillamment le vœu approuvé par la chambre, et non moins brillantes ont été les paroles du représentant éminent de Saint-Paul, la député Carlota de Queiroz.

(Ici diffusion du discours de Mlle de Queiroz reproduit dans l'introduction du présent ouvrage.)

Le Radio Club du Brésil s'associe aux hommages adressés à l'ambassadeur et à Mme Hermite et déplore sincèrement que le corps diplomatique résidant à Rio soit privé d'un de ses membres les plus éminents et la société brésilienne de leur compagnie.»

Daignez agréer, Excellence, les assurances de notre plus haute et distinguée considération

RAUL DE FARIA

Président

ARTICLE DU JOURNAL « A NOITE » DU 22 AOÛT 1936

Ce sont des hommages véritablement exceptionnels que l'on rend à l'ambassadeur de France près notre gouvernement, M. Louis Hermite, à propos de son éloignement de ce poste dans lequel il a toujours agi comme un dévoué serviteur de sa patrie et comme un sincère ami du Brésil.

Le transfert de l'éminent diplomate a déjà provoqué des hommages très expressifs à la chambre des députés, et le fait vient de se répéter au sénat fédéral, où aux applaudissements de ses pairs on entendit M. Pires Rebello faire ressortir la valeur de l'ambassadeur, le caractère brillant qu'il a donné à sa mission et ses efforts constants et efficaces pour le développement de la cordialité traditionnelle franco-brésilienne.

Pour mériter des démonstrations de cette nature, il faut qu'il s'agisse d'une personne ayant des mérites et des capacités rares comme ceux qui ornent l'esprit et le caractère de M. Louis Hermite. Avec son intelligence, son tact, et ses sentiments chevaleresques, il sut arriver à être pour notre milieu une personnalité de valeur insigne avec un prestige entouré de la sympathie, de l'appréciation et de l'admiration de tous.

Du reste en dirigeant l'ambassade de France à Rio de Janeiro, Son Excellence n'a fait que confirmer la réputation d'un nom qui a conquis une longue et radieuse expérience de la vie publique en l'augmentant encore davantage par une nouvelle série de services inestimables, dans le développement des relations intellectuelles entre son pays et le nôtre.

ARTICLE DU JOURNAL « CORREIO DA MANHÃ » DU 22 AOÛT 1936

Il n'y eut hier au sénat qu'un seul discours. Il fut prononcé par M. Pires Rebello qui parla de la personnalité de l'ambassadeur Louis Hermite, représentant du gouvernement français en notre pays il y a peu de temps encore. Durant sa présence à la tête de l'ambassade de France à Rio ce diplomate sut s'imposer à l'admiration des Brésiliens, par la noblesse de son attitude et par l'intérêt qu'il porta aux questions de notre pays. De son côté l'ambassadrice Louis Hermite, hautement cultivée, possédant la grâce, l'enchantement et la délicatesse des femmes de sa race, a conquis parmi nous une position d'un relief notable et est de plus devenue une propagandiste spontanée de notre pays. M. Pires Rebello mit tous ces faits en relief avec opportunité. Il regrette que nous nous voyions obligés d'être privés de la personnalité de ce diplomate distingué, et il a manifesté, en tout cas, l'espérance de voir le gouvernement français venir à reconsidérer son acte.

ARTICLES DU JOURNAL « O GLOBO » DU 27 AOÛT 1936

RÉCEPTION D'ADIEUX DONNÉE A L'AMBASSADE DE FRANCE LE 24 AOÛT

Pendant la réception magnifique et enchantresse de M. et Mme Louis Hermite, les invités ont eu le plaisir de se retrouver dans le cadre rempli de fleurs splendides de l'ambassade de France.

L'ambassadeur et l'ambassadrice, par les preuves d'affection indubitables qu'ils ont toujours données au Brésil ont bien mérité la grande amitié et la reconnaissance que les brésiliens leur ont vouées.

La soirée se passa dans une ambiance de gaieté et d'intellectualité. On parla du succès qu'obtiendra l'exposition d'aquarelles, le 31. Invitée d'honneur de l'association des artistes brésiliens, ainsi que de son président Raul Pedroza et de sa femme Olga Mary qui vont également exposer, Mme Hermite inaugurerà l'exposition des sites de Rio dont elle a fixé les aspects.

Dans un salon de l'ambassade, transformé en salon de projections, un monde élégant assista à un film français fort intéressant sur la naissance de la Marseillaise, le joli chant de gloire de la France.

Les deux fois où l'ambassadrice Hermite est allée en France, en vacances, elle a fait passer des films brésiliens; elle a fait la plus efficace et la plus intelligente des propagandes pour notre Brésil.

NOS GRANDS AMIS FRANÇAIS. UN BEL HOMMAGE DES DAMES BRÉSILIENNES
A L'AMBASSADRICE HERMITE

L'ambassadeur de France et M. Louis Hermite ne cessent pas de recevoir des manifestations d'affectueuse estime de la part de la société brésilienne qui s'attriste sincèrement à la seule idée que l'un et l'autre doivent sous peu quitter un pays qui les enchante tous deux et auquel ils sont fixés par les liens de la plus profonde sympathie.

En quelque lieu par exemple qu'apparaisse Mme Louis Hermite, elle est aussitôt entourée d'attentions et de marques de sollicitude, qui lui sont dues comme aux autres personnes de son rang, mais surtout qui sont rendues à une dame ayant su en vérité s'installer dans le cœur de notre société et captiver son esprit. Nous exposons ces considérations pour qu'elles fassent mieux comprendre la portée de l'hommage, de l'exceptionnel hommage, que les dames brésiliennes vont rendre à l'ambassadrice de France, le 12 septembre prochain.

Cet hommage sera rendu dans les salons du palais d'Itamaraty, en l'après-midi, et la cérémonie comprendra la remise d'un souvenir, un joli coffret avec une topaze brûlée brésilienne de 750 carats, dans un écrin capitonné de vert. Le présent sera aux couleurs nationales.

ARTICLE DU « JORNAL DO BRASIL » DU 27 AOÛT 1936

CINÉMA ET DIPLOMATIE

L'ambassadeur Hermite qui représente la France au Brésil avec tant d'éclat, est un diplomate moderne possédant une admirable capacité de travail. Dans son pays, quand il est en voyage d'agrément et de congé, il fait de la propagande en faveur du Brésil et organise la présentation de films sur notre progrès et sur notre grandeur. Au Brésil, il révèle ce que l'industrie française a produit, dernièrement, de plus nouveau et de plus intéressant. Pour cela, il a installé, dans l'ambassade même, un salon de cinéma où seront constamment exhibés des films de propagande.

Ainsi le diplomate éminent, si aimé au Brésil et si admiré par les brésiliens, vient de prendre une heureuse initiative, qui révèle bien son esprit moderne et l'effort de son activité féconde.

Dans l'avenir, cet exemple sera imité et on ne comprendra plus une légation ou une ambassade qui ne posséderà pas son salon de cinéma où la réclame du pays soit faite avec intelligence et efficacité.

ARTICLE DU « JORNAL DO BRASIL » DU 30 AOÛT 1936

Le Brésil a inspiré à Mme Hermite un enthousiasme ardent et généreux. Dès son arrivée à Rio avec l'ambassadeur, l'éminente ambassadrice s'est laissé vaincre par le sortilège de la terre brésilienne.

Son âme a pu comprendre le miracle de la civilisation splendide qui se développe de ce côté de l'Atlantique azuré. A l'inverse de ceux qui voyent tout juste notre nature, comme si dans cette région prodigieuse il ne se trouvait pas un homme digne de sa grandeur, l'ambassadrice Hermite avec son intelligence claire a compris le drame brésilien et a exalté notre patrie, terres et hommes, avec une ferveur profonde et sincère. Cette amitié spontanée et sûre lui a fait étudier les questions qui nous touchent avec finesse d'esprit et tendresse de cœur, de sorte qu'en France elle a pu faire, animée par sa générosité, une admirable propagande pour le Brésil. Ses compatriotes de cette France glorieuse, en qui nous tous brésiliens sentons une seconde patrie, n'ont pas manqué d'entendre ses paroles d'enthousiasme pour notre pays, capables d'entraîner à un voyage vers les terres merveilleuses du Brésil. Comme si ce n'était pas assez de sa parole, Mme Hermite appuya ses affirmations en montrant des films caractéristiques sur les meilleurs aspects de notre civilisation et de notre progrès.

L'ambassadrice prépare un livre sur la cité merveilleuse. De son admiration pour Rio elle est venue à aimer le Brésil. Elle sent comme personne la beauté de la baie de Guanabara, de ses montagnes singulières, de son vaste horizon, de son miroir d'eau, qui reflète le plus beau ciel du monde. Poète et peintre, elle aime avec enthousiasme cette terre splendide qui s'offre aux regards de ses habitants sous les plus beaux aspects de lumière et de couleur.

Pour ce livre, hymne glorificateur de la cité incomparable, Mme Louis Hermite a peint elle-même des aquarelles délicieuses, qui illustreront le volume. Ce sont ces aquarelles qu'elle exposera demain pour le public, dans le salon de l'association des artistes brésiliens au Palace Hotel.

Je n'ai pas eu encore le plaisir de voir ses aquarelles, mais un ami, connaisseur passionné d'art, m'a dit qu'elles sont la révélation d'une artiste de talent. Rio, senti avec la sensibilité, entrevu avec l'émotion de l'éminente artiste, apparaît dans ses touches de lumière et de couleur, éblouissant de beauté et d'enchantement.

L'exposition des aquarelles de l'ambassadrice Hermite sera un motif pour la haute société brésilienne de lui témoigner avec éloquence et émotion sa reconnaissance. Il faut que Mme Hermite sente profondément notre gratitude. Il est juste que les brésiliens la saluent avec le même enthousiasme avec lequel la grande amie du Brésil a parlé de notre patrie.

CHERMONT DE BRITO.

ARTICLE PUBLIÉ PAR LA CHAMBRE DE COMMERCE FRANÇAISE DE SAINT-PAUL
DANS SON BULLETIN DU 1^{er} SEPTEMBRE 1936 AVEC LETTRE DU PRÉSIDENT

La chambre de commerce française de São Paulo a tenu, dans la mesure où le lui permet son éloignement de la capitale fédérale, à contribuer, par l'envoi de la lettre dont nous publions ci-après la teneur, aux manifestations multiples et inusitées qui ont été faites en l'honneur de S. E. M. Louis Hermite, ambassadeur de France au Brésil, et de Mme Hermite, et par lesquelles la colonie française et les milieux officiels et intellectuels brésiliens expriment leurs regrets de se séparer de ceux qui ont si bien travaillé au rétablissement et au développement des relations commerciales et amicales entre la France et le Brésil.

São Paulo, le 1^{er} septembre 1936

Monsieur l'ambassadeur,

Lors de sa récente visite à São Paulo, l'attaché commercial, M. Henri Fallourd nous a confirmé, pour l'ensemble du Brésil, les renseignements que nous avions déjà recueillis pour São Paulo, c'est à dire que la totalité des arriérés français avaient eu leur change fixé, à l'exception des livres pour lesquelles un léger retard est prévu en raison du blocage de cette monnaie en Italie. Nous avons appris depuis lors, que, par note officielle du 19 août dernier, le Banco do Brasil a fixé également le change pour ces livres.

Et nous avons pu contrôler que le transfert des devises continue à se faire vers la France, dans les délais convenus.

On peut donc dire qu'en pratique, les arriérés français, inclus dans l'accord du 11 mai 1934, sont maintenant complètement débloqués.

Au cours de la dernière réunion du conseil de notre chambre de commerce, à laquelle assistaient M. Fallourd et M. Martin, vice-consul de France, le conseil a décidé de vous adresser à ce sujet ses remerciements et ses félicitations.

Vous avez pris possession de votre poste au Brésil dans une ambiance d'hostilité ouverte et en plein déchaînement d'une guerre de tarifs: tristes conséquences d'irritations causées par une incompréhension, un manque de liaison et un manque de tact regrettables. Dans la course à la liquidation des créances bloquées, la France occupait donc nettement, au départ, la place la plus défavorable. Et aujourd'hui, nous constatons, qu'exception faite des pays à monnaie de compensation, la France est le pays qui a vu liquider le premier ses arriérés. Et elle l'a obtenu sans donner en échange un supplément de contingentement puisque, au fond, même pour les importations des oranges brésiliennes, la France avait, à ce moment-là et à ce sujet, des intérêts qui cadraient parfaitement avec ceux du Brésil.

Les Etats-Unis eux-mêmes et l'Angleterre, qui disposent au Brésil de bien plus forts atouts que la France, ont dû recourir, pour la liquidation de leurs créances bloquées, à des arrangements par l'intermédiaire de leurs propres banques, lesquelles n'amortiront à leur tour leurs créances que sur plusieurs années encore.

Le Japon s'est arrêté à la même solution. Le Portugal aussi.

L'Italie s'est couverte par des achats complémentaires de viandes congelées et de café.

La Suède, la Norvège et le Danemark ont admis des quotes supplémentaires d'importation de café brésilien, pendant plusieurs années, et la valeur de ces surplus d'importation servira à solder leurs arriérés.

La Suisse, il y a six semaines à peine, a signé un accord destiné à libérer ses créances, au moyen d'une opération par laquelle le Brésil livrera pendant quatre ans, à ce pays, 70% de sa consommation de café.

D'autres pays, comme la Belgique, n'ont pas encore fait d'accord et ont encore en souffrance des congelés qui datent de loin.

Ce tableau serait suffisant pour que vous puissiez considérer que votre mission au Brésil a été bien remplie et que votre politique a été la meilleure. Mais ce n'est là qu'un des titres au palmarès de votre œuvre au Brésil.

Vous avez redressé une situation tendue entre le Brésil et la France et rendu nos rapports les plus agréables possible.

Vous avez doté la France d'une ambassade digne de notre pays et digne du cadre; avant vous, nous n'avions que des ambassades provisoires, et, disons-le, ambulantes.

Vous avez signé un traité de commerce entre nos deux pays et vous en avez surveillé le fonctionnement à travers tous les obstacles et les imprévus de cette époque extrêmement troublée.

Vous avez créé un bureau d'attaché commercial de France, digne enfin de ce nom, bien organisé et qui fonctionne en liaison parfaite et utile avec nos chambres de commerce.

Vous avez soutenu, par votre intervention et votre appui, notre jeune chambre de commerce, et

encouragé ses efforts; vous avez rendu visite aux grosses industries paulistes qui s'approvisionnent de produits français; vous avez écouté attentivement nos revendications et cherché à soulager nos difficultés.

Vous avez obtenu la liquidation de nos arriérés avant n'importe quel autre pays.

Certes, on peut dire que tout ce qu'il eût été souhaitable d'obtenir n'a pas été obtenu: le mark de compensation a fait subir à notre commerce de grands préjudices. Mais quel remède pratique ont trouvé l'Angleterre et les Etats-Unis qui en ont souffert davantage encore? Et quel remède pratique pourrions-nous nous-mêmes conseiller, sans bouleverser toute notre économie? Et que pouvons-nous opposer à la tendance naturelle du Brésil de développer ses industries, au détriment évidemment de celles des autres pays? Nous, qui vivons dans le monde des affaires et sommes en contact suivi avec les autres chambres de commerce, et avec les agents d'autres nationalités, nous entendons aussi leurs plaintes et l'exposé de leurs difficultés: elles ne sont pas moindres que les nôtres.

Voilà donc pour le domaine commercial.

Nous savons que dans les autres domaines, nos sociétés françaises n'ont également qu'à se louer de votre activité et de la rayonnante sympathie que Mme l'ambassadrice et vous avez répandue dans les milieux brésiliens.

Dans le cadre des possibilités d'un ambassadeur de France au Brésil, en ces années difficiles, vous avez rempli à fond, et de la façon la plus brillante, votre mission; et je ne connais, dans ce São Paulo qui est l'ossature économique du Brésil, aucun français de cœur et conscient, ni aucun brésilien francophile, qui ne regrette profondément votre départ.

Veuillez agréer, Monsieur l'ambassadeur, avec la nouvelle expression des remerciements et des félicitations de notre chambre de commerce, l'assurance de ma très respectueuse considération.

Le président de la chambre de commerce française de São Paulo.

HENRY ALBAUX.

Liquidation des arriérés français au Brésil

Nous résumons comme suit les liquidations auxquelles le Banco do Brasil a procédé:

1.° — Montants liquidés dans les conditions			
de l'accord du 11 mai 1934		Frs.	121.470.000
2.° — Créances arriérées après 1934:			
a) Liquidation au 31 août	1935	Frs.	10.000.000
b) Liquidation au 15 octobre	1935	»	5.000.000
c) Liquidation au 19 novembre	1935	»	5.000.000
d) Liquidation au 14 décembre	1935	»	5.000.000
e) Liquidation au 28 janvier	1936	»	5.200.000
f) Liquidation au 19 février	1936	»	6.000.000
g) Liquidation au 30 mars	1936	»	5.000.000
h) Liquidation au 7 avril	1936	»	1.000.000
i) Liquidation au 20 avril	1936	»	6.000.000
j) Liquidation au 10 juin	1936	»	18.100.000
k) Liquidation au 19 août	1936	»	1.500.000
Total.....		Frs.	189.270.000

Seule une petite fraction, 26.400.000 Frs., est d'après l'accord liquidée au moyen de billets à ordre comportant des échéances mensuelles que le Banco do Brasil libère, avec la plus grande régularité, aux échéances prévues. Le plus gros de la somme, 162.870.000 Frs., a été liquidé par des remises effectives de change qui ont eu lieu dans un délai de 60 jours à compter des dates ci-dessus stipulées.

LETTRE PUBLIÉE PAR L'ASSOCIATION DE LA PRESSE BRÉSILIENNE

Rio, 2 septembre 1936.

Excellence,

L'association de la presse brésilienne, qui rassemble l'opinion des hommes de la presse et qui a aussi la haute fin de les orienter, s'adresse à ce double titre à V. E., Monsieur l'ambassadeur de France, pour vous exprimer, au nom de la presse, la grande peine qu'elle a de la nouvelle de votre éloignement de notre milieu, où durant tout le temps de votre présence vous avez contribué surtout à resserrer, plus que jamais, les bonnes relations entre nos deux patries.

La presse vient en outre, à cette occasion, vous exprimer sa profonde reconnaissance pour les multiples attentions que V. E. a eues pour elle et lui demander, respectueusement, de transmettre à Madame l'ambassadrice, les expressions de la reconnaissance des journalistes pour sa grande œuvre de coopération intellectuelle et artistique entre la France et le Brésil et pour tout ce qui a contribué à rendre notre patrie plus aimée à l'extérieur. La simple mention de l'attitude de V. E. et de celle de l'ambassadrice est suffisante pour justifier les paroles par lesquelles nous leur présentons l'hommage de notre grande admiration.

Que V. E. veuille bien agréer l'assurance de ma haute estime et de ma considération distinguée.

HERBERT MOSES

Président

DISCOURS DU DIRECTEUR HANNIBAL PORTO A LA RÉUNION DE L'ASSOCIATION COMMERCIALE DE RIO DE JANEIRO DU 9 SEPTEMBRE 1936

Monsieur le président,

Dans quelque temps partira du Brésil pour retourner dans sa patrie, l'ambassadeur Louis Hermite qui durant plusieurs années exerça avec éclat et efficacité la représentation de la France dans notre pays. Il est inutile de faire valoir ici les qualités de l'éminent diplomate déjà relevées par la presse et prouvées par le grand nombre de manifestations dont il a été l'objet de la part de la société brésilienne, dès que fut connue la résolution du gouvernement français de mettre à la retraite son dévoué serviteur comme ayant atteint la limite d'âge.

Je ne connais pas personnellement l'ambassadeur Louis Hermite, mais je sais qu'il a beaucoup travaillé à resserrer les relations commerciales entre le Brésil et la France et en même temps à une propagande pour une meilleure connaissance de nos gens et de nos choses, qui sont passablement ignorées dans le beau pays de France, comme j'ai eu, plus d'une fois, l'occasion de le constater personnellement. Durant son dernier séjour à Paris, pendant son congé, Son Excellence nous donna une preuve de plus de son amitié pour la généreuse terre brésilienne, en faisant de la propagande au moyen de films sur notre vie économique et sociale. Il fut aidé dans ce mouvement spontané et chevaleresque par l'intelligence de l'ambassadrice qui, dans diverses conférences, mit en relief les qualités de notre peuple et les progrès matériels que nous avons réalisés en ces derniers temps. Elle n'a pas oublié, avec son autorité impartiale, de nous présenter comme ayant beaucoup obtenu parallèlement quant à la culture et à l'éducation. C'était un geste du reste très appréciable, car en Europe en général et spécialement en France, on est, sur cette question, d'une lamentable ignorance.

Notre propagande défectueuse, le manque de continuité auquel j'ai souvent fait allusion à cette tribune et d'autres raisons ont concouru à ce fait.

Vu ce que nous avons rappelé, je propose que soit enregistrée, dans le procès verbal des travaux d'aujourd'hui, une affirmation de la peine avec laquelle cette association ainsi que la fédération des associations commerciales du Brésil voient ce diplomate s'éloigner de notre milieu. Je propose en outre que nos associations se fassent représenter à son embarquement et que ces décisions soient communiquées à l'ambassade de France.

Le directeur Randolpho Chagas prit ensuite la parole et, après avoir fait ressortir les services rendus par M. Hermite en faveur des échanges entre les deux pays amis, s'associa à l'hommage proposé.

LETTRE DU PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION COMMERCIALE DE RIO DE JANEIRO

Rio, 15 septembre 1936

A S. E. M. Hermite, ambassadeur de France.

J'ai la satisfaction de faire connaître à Votre Excellence que, au cours de la dernière séance hebdomadaire de cette association et de la fédération des associations commerciales du Brésil, sur la proposition des directeurs Hannibal Porto et Randolpho Chagas, l'insertion a été demandée dans les actes de l'association d'un vote de grand regret pour le départ prochain de V. E. et de S. E. l'ambassadrice qui laissez au Brésil de profonds souvenirs et un grand cercle d'admirateurs.

Je saisis cette occasion pour renouveler à V. E. les assurances de ma haute estime et de ma considération très distinguée.

JOSÉ L. SALGADO SCARPA
Président

SÉANCE DE LA DIRECTION DU TOURING CLUB

COMPTE RENDU PUBLIÉ LE 11 SEPTEMBRE 1936

Dans la dernière réunion de la direction du touring club du Brésil, le sénateur J. Pires Rebello, vice-président, proposa de rendre un hommage spécial à M. et Mme Louis Hermite en raison de leur départ pour rentrer en France. Le sénateur rappela les grands et exceptionnels services rendus par eux à la cause de la propagande du Brésil en Europe, spécialement en France, et fit ressortir l'ambiance d'amitié et d'admiration qu'ils ont conquise en ce pays durant les années où ils ont vécu parmi les brésiliens.

M. P. B. de Cerqueira Lima, président en exercice, proposa que cette suggestion fut approuvée par acclamation, ce qui fut fait comme expression de reconnaissance de la part du touring club du Brésil pour les témoignages d'amitié inestimables donnés par l'ambassadeur de France et Mme Hermite.

(A la séance du 12 mai 1935, la direction du touring club, sur la proposition du sénateur Pires Rebello, avait nommé M. et Mme Hermite membres d'honneur du club.)

MANIFESTATION D'ESTIME DE TOUTES LES ASSOCIATIONS FÉMININES DE RIO

12 SEPTEMBRE 1936

Les associations étaient les suivantes :

La bibliothèque circulante franco-brésilienne qui avait l'initiative de la manifestation, directrices
Mme America Xavier da Silveira et Mlle Rachel Boher
L'association des dames brésiliennes, présidente Mlle Stella de Faro
L'association brésilienne d'éducation, présidente Mme Branca de Almeida Fialho
Le département féminin de la croix rouge brésilienne, présidente Mme Cacilda Enéas Martins
La fédération des bandeirantes du Brésil, présidente Mme Alice Carvalho de Mendonça
L'action sociale brésilienne, présidente Mme Amelia de Rezende Martins
L'union brésilienne pour la tempérance, présidente Mme Jeronyma de Mesquita
La petite croisade, directrice Mlle Lucilia de Souza Ribeiro
La fédération pour le progrès féminin, directrice Mme Maria Eugénia Celso Carneiro de Mendonça
La casa de Santa Ignez, directrices Mmes Evelina Burlamaqui et Laura Pederneiras.

La réunion eut lieu dans les salons du ministère des affaires étrangères, avec la présence de hautes autorités et de nombreuses personnalités de la société carioca.

Les discours suivants ont été prononcés et reproduits en français dans la presse brésilienne :

DISCOURS DE LA PRÉSIDENTE DE L'ASSOCIATION BRÉSILIENNE D'ÉDUCATION Mme BRANCA DE ALMEIDA FIALHO

Madame,

C'est la seconde fois que les femmes de mon pays me chargent d'interpréter leurs sentiments à votre égard.

Cette fois-ci, hélas ! c'est un message d'adieu que je vous apporte, avec toute la tristesse des longues séparations.

Et pourtant, Madame, tout ne doit pas être seulement tristesse pour vous, dans cet adieu ; pour les âmes d'élite un des plus grands bonheurs est : « servir ». Et cela, vous l'avez fait chez nous.

Votre passage au Brésil, si court soit-il, n'a pas été inutile. Loin de là. En essayant de comprendre notre terre et nos gens, vous vous êtes rapprochée de nous et vous nous avez rendu plus claire et plus proche l'âme de la France.

Cette tâche de comprendre et de sentir un pays nouveau, vous l'avez entreprise de toutes façons :

— soit en étudiant notre passé, et on n'oubliera jamais votre présence de travailleuse assidue à notre bibliothèque nationale,

— soit en fixant, en artiste, divers aspects de nos paysages et quelques-uns de vos amis garderont avec amour des aquarelles où vous avez su rendre dans ses nuances et sa gaieté la forte lumière tropicale,

— soit encore dans vos délicieuses réceptions à l'ambassade, où vous avez toujours su mettre la note artistique et intellectuelle.

Toutes les initiatives pour le rapprochement de nos deux patries, ou pour l'élévation de la culture, ont toujours trouvé en vous un appui sûr, sans lequel souvent on n'aurait pas réussi.

Les amis de la France, voient avec bonheur augmenter son influence parmi nous.

C'est la tradition de la culture pure et désintéressée, ce sont les hautes vertus traditionnelles de notre race, qu'on voit vaincre ainsi.

Maintenant encore, dix de vos plus éminents professeurs, en un exil volontaire, viennent apporter à nos fils, à nous-mêmes, le résultat de leurs méditations et de leurs études.

Et on sait que c'est beaucoup à l'ambassadeur Hermite et à vous, Madame, qu'on doit ce plus grand rapprochement, cette plus grande compréhension.

Et seule cette compréhension mutuelle permet une vraie et sûre amitié. Comprendre, c'est aimer et en aidant à cet amour pour la douce France vous avez vraiment «servi».

Madame, on aurait voulu demander à un poète cet adieu, mais

«Comment pourroient chanter les bouches des poètes,

«Quand par votre départ les muses sont muettes ?

«Tout ce qui est de beau ne se garde longtemps :

«Les roses et les lys ne règnent qu'un printemps.»

Et puisque Ronsard traduit si bien notre émotion, il ne nous reste qu'à vous dire : adieu.

RÉPONSE DE Mme HERMITE

Chère Madame.

C'est avec une réelle émotion que je vous dis ma gratitude pour vos charmantes paroles et pour la splendide manifestation organisée aujourd'hui par toute l'élite des dames de votre pays.

Les messieurs ont eu l'amabilité de se joindre à vous, et dès la première apparition du projet, S. E. M. Macedo Soares a eu la très gracieuse pensée d'offrir le ministère des relations extérieures, l'admirable palais d'Itamaraty, pour donner à la réunion le cadre le plus beau et le plus noble.

C'est la marque de l'élégance brésilienne, si raffinée, d'entourer des plus jolies formes les attentions avec lesquelles on honore un ami. Mais aujourd'hui, vous vous êtes surpassés en m'accordant un témoignage d'estime d'un caractère sans précédent. Ma reconnaissance restera à jamais aussi vive qu'elle l'est maintenant.

Il m'est particulièrement agréable d'être fêtée par vos grandes associations féminines si actives et si puissantes, car j'ai toujours été l'admiratrice de telles associations. Qu'il me soit permis de rappeler en cet instant que j'ai naguère en plusieurs circonstances pris publiquement la parole pour préconiser les droits politiques de la femme. Aussi ai-je admiré que le Brésil ait largement accordé de tels droits à ses femmes.

Celles-ci les méritaient bien et l'on est chez vous frappé de l'immense effort social dû aux femmes. Le nombre de leurs œuvres dans tous les domaines, la persévérance et le courage avec lesquels elles s'y consacrent, dépassent ce que l'on voit ailleurs. Les femmes brésiennes, ainsi que l'a dit un de vos hommes politiques, sont entrées dans la vie publique comme le printemps plein de vie et de sève, apportant toutes les promesses de paix et de rénovation. Oui, nous pouvons espérer que les femmes seront dans la politique les messagères de l'ordre, de la justice et de la bonté.

Chère Madame,

Vous avez bien voulu me dire que vous avez apprécié les sentiments dans lesquels j'ai accompli ma tâche au Brésil. Je vous avouerai que cela m'a été facile, car on fait bien ce que l'on aime. Or votre beau pays et votre nation généreuse m'ont irrésistiblement attirée dès le début. Aussi n'ai-je eu que de la joie parmi vous.

Lorsque nous quitterons le Brésil, nous lui laisserons beaucoup de nous-mêmes. C'est ce que doit faire chaque diplomate dans le poste où il passe. C'était la maxime de mes pères qui m'ont donné l'exemple et m'ont légué leur nom familier au Brésil.

La merveilleuse impression que nous gardons de ce pays, elle est encore embellie par les

démonstrations si touchantes qui ont accueilli la nouvelle de notre départ. Leur élan spontané et leur unanimité est le plus beau fleuron de la couronne que le Brésil nous a tressée.

L'accueil qui nous y a été fait, à l'ambassadeur et à moi-même, nous a vivement touchés. C'est unique de rencontrer autant d'agréments réunis qu'à Rio de Janeiro : la splendeur de la nature, la délicatesse des amitiés, l'humanité des relations, et pour un français la parenté intellectuelle qui rend les deux nations moralement sœurs.

Nous emporterons avec piété le splendide souvenir que vous avez choisi à notre intention. Sur son précieux coffret aux couleurs brésiliennes, cette belle topaze, aux feux ambrés, est digne des trésors d'un musée. Avec la touchante inscription : « A la Grande Amie du Brésil », elle évoquera toujours pour nous le souvenir de vos cœurs chaleureux.

En même temps ce don rappellera ou apprendra à nos compatriotes en France comment les brésiliens nous ont jugés.

De même quand les français verront que la salle de lecture brésilienne à Paris s'appelle : « Salle Ambassadeur Hermite », ils en concevront une juste fierté, parce que ces honneurs exceptionnels sont faits à la France.

Merci à tous ceux qui nous ont offert ce présent.

Merci à tous ceux qui ont adhéré à cet hommage.

Merci à tous ceux qui sont venus en si grand nombre nous entourer aujourd'hui d'une phalange d'honneur à la tête de laquelle figurent de si hautes personnalités.

Enfin, je veux avoir un souvenir particulier pour mes collègues de la bibliothèque franco-brésilienne avec lesquelles j'ai eu une si aimable et si féconde collaboration.

A tous je dis au revoir avec l'espoir de vous revoir, à Paris ou à Rio.

LETTRE DE M. JOAQUIM DE SALLES, ANCIEN DÉPUTÉ AU PARLEMENT FÉDÉRAL

Rio de Janeiro, le 14 septembre 1936

Mon cher ambassadeur et ami,

Permettez-moi, à la veille de votre départ de l'ambassade de France, de venir témoigner au diplomate éminent et illustre toute mon admiration et ma sympathie pour l'action diplomatique, heureuse et féconde, que Votre Excellence a développée parmi nous et que, avec une douloureuse surprise, elle dut interrompre au milieu des plus profonds regrets de notre nation, regrets si éloquemment manifestés, non seulement par le gouvernement du Brésil, mais aussi par l'opinion publique du pays. Celle-ci a eu pour interprète autorisé la presse de Rio et des états sans distinction de couleur politique.

Ayant connu tous les chefs de mission français au Brésil, depuis M. Pichon à Petropolis, quand j'étais élève des pères lazaristes au collège Saint-Vincent de Paul, je puis affirmer, sans faveur ni flatterie, qu'aucun d'eux n'a atteint l'ambassadeur Hermite, dans ses efforts pour défendre les intérêts français, cherchant entre temps, avec une grande clairvoyance à les associer toujours aux intérêts et à l'amitié du Brésil.

Les manifestations officielles, si justes et méritées dont Votre Excellence est l'objet, de la part du gouvernement et du peuple brésilien, seront pour vous, Monsieur l'ambassadeur, une récompense et un baume. Elles vous accompagneront durant le reste de votre vie, que je désire être bien longue afin que la France puisse encore en venir à compter avec les services de son illustre fils, parce que, en de certaines circonstances et dans des secteurs déterminés, aucun autre ne pourra les rendre plus dignement et avec plus de profit que Votre Excellence.

Je prie Votre Excellence de bien vouloir être, auprès de Mme Hermite, le porteur du message de

sympathie et d'amitié que lui adresse ma famille et je me permets de déposer à ses pieds les hommages de mon plus profond respect.

Je prie enfin Votre Excellence qu'elle veuille bien compter parmi ses amis fidèles celui qui s'honore de renouveler à Votre Excellence l'expression de sa plus haute estime avec laquelle il signe,
de Votre Excellence, l'ami très obligé

JOAQUIM DE SALLES

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU LYCÉE FRANÇAIS DE RIO PROCÈS VERBAL DU 14 SEPTEMBRE 1936

Le conseil d'administration décide de manifester sa vive reconnaissance à M. Louis Hermite, ambassadeur de France, ainsi qu'à Mme Louis Hermite, pour l'appui inestimable qu'ils ont donné à l'œuvre d'agrandissement du lycée français dont la situation florissante actuelle est due à la bienveillance et à la sollicitude dévouée qu'ils n'ont cessé de lui témoigner.

En conséquence, le conseil s'associe aux paroles prononcées par son président pour rappeler l'intérêt agissant qu'a toujours montré l'ambassadeur de France pour cet établissement qu'il a fait bénéficier de ses conseils éclairés et de son orientation décisive, ce qui a rendu possible la réalisation brillante de notre commune aspiration : doter le lycée français de tous les moyens nécessaires pour qu'il puisse accomplir la tâche élevée qui lui est dévolue.

Le conseil décide en outre de communiquer officiellement à S. E. M. Louis Hermite ce procès-verbal faisant mention de l'hommage qui lui a été rendu.

Rio de Janeiro, le 14 septembre 1936

FRANKLIN SAMPAIO
R. BOUGUÉ
POUCHOT

ARTICLE DU JOURNAL « A NOITE » DU 25 SEPTEMBRE 1936

Les événements les plus ingrats dans la vie, ceux auxquels nous nous rendons le plus difficilement, sont ceux qui surviennent le plus vite. Les grandes joies, les grandes amitiés, et jusqu'à l'amour, disparaissent toujours devant la rigueur fatale des événements. Ces paroles, prononcées comme une sentence par un de mes amis, trouvent maintenant dans mon esprit une occasion parfaite de s'appliquer. Sous peu l'ambassadeur Hermite quittera Rio, où sa physionomie aimable de diplomate fin et élégant avait conquis la sympathie de tout le monde. Il retournera dans sa patrie. Il ira revoir la vieille France des châteaux légendaires. Dans nos réunions élégantes, nous ne verrons plus briller la courtoisie de son esprit et l'éclat de ses conversations. Les enfants pauvres, à qui plus d'une fois l'ambassadrice a distribué des vêtements et des mots caressants, n'auront plus cette personnalité toute de bonté, consciente de ses devoirs chrétiens, avec un sourire toujours empreint de grande douceur, pour les réconforter et les encourager par des paroles affectueuses vers l'avenir que la vie leur réserve.

Dans quelque temps l'ambassadeur Hermite quittera Rio. Un grand regret l'accompagnera certainement, regret d'une société qui l'admire, d'une cité avec ses plages débordantes de charme, du peuple brésilien enfin, qui toujours accueille avec une grande affection ceux qui n'ont jamais eu avec nous que des paroles d'amitié.

ARIEL

TÉLÉGRAMME DU GOUVERNEUR DE L'ÉTAT DE SAINT-PAUL

Palais du Gouverneur, 25 septembre 1936

Je suis certain que l'œuvre de culture et d'harmonie, accomplie par Votre Excellence au cours de sa féconde activité comme représentant de la noble nation française en notre pays, fut des plus profitables et durables, soit par le reflet de son prestige personnel et intellectuel, soit par la compréhension et la défense des intérêts confiés à sa vue moderne et juste de diplomate sincère ami du Brésil.

Je prie Votre Excellence d'accepter le témoignage de ma vive reconnaissance et de transmettre à Madame Hermite les hommages de ma considération distinguée.

ARMANDO DE SALLES OLIVEIRA

LETTRE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL DOM SEBASTIÃO LEME

Itaipava, 13 novembre 1936

Excellence,

J'ai été fatigué au retour de Bello Horizonte. C'est le motif pour lequel je n'ai pas remercié immédiatement Votre Excellence de la lettre par laquelle elle m'a informé de la remise de ses lettres de rappel au président de la république.

Votre Excellence le sait bien, et il n'est pas besoin de le répéter: tout le Brésil et en particulier Rio de Janeiro, ressent profondément son départ de l'ambassade de France en notre pays.

Votre Excellence et Madame Hermite sont entrés en plein, et resteront pour toujours, dans le cœur de notre nation.

Ambassadeurs irrévocables de la grâce et de l'esprit français, vos noms seront l'objet d'un culte par le regret et par l'admiration du peuple brésilien.

Lors de mon retour à Rio, j'espère renouveler de vive voix l'expression de mes hommages d'affectueuse considération à Votre Excellence et à Madame Hermite.

SEBASTIÃO CARDEAL LEME

LETTRE DE LA CHAMBRE DE COMMERCE FRANCO-BRÉSILIENNE DE PARIS

Paris, le 27 novembre 1936

Monsieur l'ambassadeur,

Lors de sa dernière réunion, le 24 septembre dernier, le comité de direction s'est entretenu de votre rappel comme ambassadeur de France à Rio de Janeiro, poste que vous occupiez avec tant de distinction et tant de succès.

Les membres présents ont été unanimes à regretter votre départ du Brésil, où Madame Hermite et vous-même aviez su vous créer de nombreuses et solides amitiés dans la haute société carioca, tout en défendant, avec une si pleine réussite, les intérêts français vous étant confiés; nous avons été chargés de vous transmettre leur sentiment.

Dans le numéro de ce mois, notre revue « Brasília » a de plus fait connaître les belles manifestations ayant précédé et accompagné votre départ de la capitale fédérale. C'est là un modeste hommage que nous avons tenu à rendre publiquement aux excellents et dévoués artisans du rapprochement franco-brésilien, auquel notre chambre de commerce dédie le principal de son effort.

En vous souhaitant un heureux séjour en France, veuillez agréer, monsieur l'ambassadeur, avec nos respectueux hommages pour Madame Hermite, les assurances de notre considération la plus distinguée.

J. A. BOUQUET
Secrétaire général

A. C. KLINGELHOEFER
Président

ARTICLE DE LA REVUE «BRASILIA» DE LA CHAMBRE DE COMMERCE FRANCO-BRÉSILIENNE DE PARIS, NOVEMBRE 1936

UN DÉPART D'AMIS DU BRÉSIL

L'ancien ambassadeur de France au Brésil et Mme Louis Hermite viennent d'être l'objet, à Rio de Janeiro, des plus sympathiques manifestations du monde officiel et politique, ainsi que de la plus haute société carioca, lesquels ont tenu à leur faire savoir combien leur départ était regretté de tous, car durant leur court séjour au Brésil, ils avaient su, tout en défendant les intérêts de la France, prouver aux brésiliens qu'ils étaient de sincères amis de leur beau pays.

On remarquera que nous associons Mme Hermite à l'ambassadeur; c'est qu'à Rio de Janeiro, on a tenu à les unir dans toutes les manifestations, du fait des amitiés que l'ambassadrice avait nouées dans la haute société et de ses heureuses initiatives en France, où devant une société choisie, la première fois avec la présence de M. Albert Lebrun, président de la république, elle présentait et commentait d'excellents films inédits sur le Brésil.

À la chambre des députés fédérale, à Rio de Janeiro, le 20 août dernier, le député Fabio Sodré demanda que la chambre des députés s'associe aux hommages rendus à l'ambassadeur de France et à Mme Hermite.

(Ici, résumé des discours prononcés à la chambre.)

De son côté, le sénat fédéral, dans sa réunion du 21 août, sur la proposition du sénateur Pires Rebello, tint à rendre hommage aux efforts de l'ambassadeur de France et de Mme Hermite pour développer les liens intellectuels et commerciaux entre la France et le Brésil.

C'est la première fois que de telles manifestations sont faites dans les enceintes des corps législatifs, au départ d'un ambassadeur étranger rappelé par son pays.

D'autre part, sur la proposition du directeur du département national de l'industrie et du commerce, le ministre du travail a décidé de donner le nom de « Salle Ambassadeur Hermite » au salon de lecture du bureau d'exposition de cette administration à Paris, 28 rue de La Boétie.

À Paris, le commerce d'exportation travaillant avec le Brésil est reconnaissant à M. l'ambassadeur Hermite des résultats obtenus par lui pour le règlement des crédits commerciaux congelés. Aussi dans sa dernière réunion, le comité de direction de la chambre de commerce franco-brésilienne a tenu à manifester ses regrets du départ de Rio de Janeiro du bon ouvrier de l'entente franco-brésilienne qu'avait été l'ancien ambassadeur. Une lettre attestant ces sentiments lui a été adressée par son président, M. A. C. Klingelhoef.

CONFÉRENCES FAITES A PARIS EN FÉVRIER 1935 ET EN AVRIL 1936
PAR L'AUTEUR DU PRÉSENT OUVRAGE

ARTICLE PUBLIÉ DANS LE JOURNAL «O ESTADO DE S. PAULO» DU 29 MARS 1935
PAR LE DOCTEUR ALFREDO DE MESQUITA
REPRODUIT DANS SON LIVRE «EN EUROPE» DÉCEMBRE 1936

A PARIS
UN FILM BRÉSILIEN PRÉSENTÉ PAR UNE AMBASSADRICE DE FRANCE

J'ai assisté il y a quelques jours à un des spectacles les plus intéressants de la saison parisienne. Ce fut la réception offerte par l'ambassadeur de France à Rio et Mme Hermite, pour présenter un film brésilien, fête véritablement captivante par son aspect de haute mondanité, par la beauté du film et par sa signification tant diplomatique que politique...

Mais voyons les choses l'une après l'autre et laissons l'explication des dessous pour la fin. Ainsi nous garderons l'attention suspendue jusqu'aux dernières lignes de cette banale correspondance, «et c'est toujours ça!»

M. et Mme Hermite avaient choisi, pour faire la présentation d'un film sur le Brésil, la grande salle de fête du Cercle Interallié, qui contenait avec peine la foule des invités, parmi lesquels je vis beaucoup de grandes personnalités de la politique, de la société et de la diplomatie du moment: le président de la république et Mme Lebrun, le cardinal Verdier, archevêque de Paris, le prince et la princesse d'Orléans et Bragança, la princesse Aage de Danemark, le prince Pierre de Grèce, Mgr Chaptal, M. Germain Martin, ministre des finances, l'ambassadeur du Brésil et Mme de Souza Dantas, M. Clinchant, ambassadeur de France à Buénos Ayres, le maréchal Franchet d'Espérey, la maréchale Foch, la princesse de La Tour d'Auvergne, la marquise de Ganay, etc, etc. Comme on le voit par cette petite liste, la réunion était tout ce qu'on peut avoir de brillant. Il y avait les dames les plus élégantes, avec pélerines de zibeline ou d'astrakan, sous lesquelles chatoyaient des bijoux merveilleux. Les plus âgées gardaient dans l'attitude et jusque dans la façon de s'habiller les signes caractéristiques de leur haute et antique lignée. Les messieurs avaient la distinction de l'élite et au milieu de cette élégance mondaine se remarquaient les manteaux des prélats, d'un rouge décoratif, qui faisait penser aux tableaux de Salinas. Cette assemblée, dont les noms évoquaient une grande soirée au Palais ou une fête de conte de fée, paraissait pleine de curiosité et de sympathie pour le Brésil, et à mesure que passaient les vues, finement commentées par Mme Hermite, un mouvement d'approbation remplissait la salle.

Le film était digne d'admiration. Avant de le voir, je me sentais un peu triste, de peur qu'il ne fût présenté comme venant de chez nous. Je me rappelais un peu angoissé certains films nationaux à faire honte à tout citoyen qui se respecte, même quand on les passe pour ainsi dire en famille. Imaginez les donc à l'étranger! Je m'étais trompé une fois de plus. Le film était intéressant, bien pris, et parfaitement digne de servir à la propagande de notre pays.

Mme Hermite l'avait divisé en quatre parties.

La première était: «Les Sept Merveilles de Rio», c'est-à-dire le Pain de Sucre, le Corcovado avec son Christ, Copacabana un dimanche d'été, les beaux jardins de la Quinta da Boa Vista, l'avenue Niemeyer avec les traditionnels cocotiers, quelques-uns des sites enchanteurs de la Tijuca, et Paqueta l'île romantique. Le titre n'induisait pas en erreur. Nous avons vu sept merveilles, et tout orgueilleux, je me rappelais ces mots à ajouter comme un sous-titre: Pour cela je me sens fier de mon pays; véridique réminiscence d'écolier...

La seconde partie fut consacrée à la nouvelle installation de l'ambassade de France à Rio. C'était

en quelque sorte une démonstration documentaire, et ceci se liait au mystère à quoi j'ai déjà fait allusion.

Suivaient les vues des plages rustiques ou pittoresques des environs de Rio, et d'autres vues encore avec les chutes de l'Iguassú.

Arrivait ensuite Saint-Paul. Je me sentis ému. Quelle impression allait-il produire alors, après les merveilles de la capitale ? La première vue fut celle du musée d'Ypiranga, au milieu des jardins et des fontaines lumineuses. Au fond apparaissait la silhouette du monument de l'Indépendance. Un murmure d'admiration accueillit ma terre. Je respirai tout allégé. Les vues suivantes étaient des scènes prises pendant la visite de l'ambassadeur dans une fabrique de tissus. Pour finir, l'institut de Butantan, avec ses célèbres reptiles et le repas classique du Sucury. Pas même un film policier aurait pu produire pareille sensation. Cris affligés, exclamations. Quand le Sucury engloutit un capivard ou quelque chose de semblable, l'émotion arrive à son comble, les dames nerveuses font mine de penser à sortir, les jeunes filles de se cacher les yeux, demandant à chaque instant si elles pouvaient regarder. Les voisins, du sexe fort, se montraient courageux et se moquant répondaient que oui. Un «oh!» tremblant, et la victime de la plaisanterie de recommencer à cacher un visage anxieux : — «Méchant !»

Ce drame me laissa confus d'appartenir à un pays si dangereux, et enfantinement satisfait de voir que nous cautions tant de frayeur aux autres. Mais je n'en étais pas à ma dernière émotion. Il y avait plus fort. Ce fut le reportage cinématographique du déjeuner gigantesque du Parti Constitutionnaliste dans le vieux Parc Antartique. Je commençai à reconnaître ceux de mon pays, au paroxysme de l'enthousiasme en ce jour mémorable ; mes amis, mes parents, moi-même enfin, mastiquant énergiquement une cuisse de poulet rôti. Singulière et divertissante, cette impression à l'étranger, sans être prévenu, de se rencontrer face à face avec des connaissances et avec soi-même. Cela donne un grand désir de parler avec ces visages familiers, de les interroger sur tout et sur tous, et quand la lumière est faite, c'est une vraie désillusion, une tristesse dont l'unique consolation serait de faire repasser le film pour pouvoir au moins voir un peu plus...

Diplomatiquement la fête était une manière de confraternisation entre français et brésiliens, et l'intérêt de l'assistance démontrait à lui seul les sentiments de sympathie que nous inspirons à ce peuple ami.

Il me reste à parler du côté politique de la réception.

Depuis que je suis ici, j'entends parler d'une cabale politique et surtout bureaucratique, qui dans les couloirs du «Quai d'Orsay» se tramait contre l'ambassadeur Hermite. Ce fut même ce mouvement qui, devenant dangereux, motiva sa venue à Paris. Mais avant même qu'il arrivât ici, déjà différentes personnes amies et désintéressées se tenaient prêtes à combattre en sa faveur. La lutte était engagée. Dans les milieux diplomatiques et gouvernementaux, on discutait les probabilités, et entre temps, les amis de l'ambassadeur continuaient, comme on dit chez nous, en pleine «torcida».

Parmi eux se trouvait l'ambassadeur du Brésil, qui au cours d'un banquet salua M. Hermite par des paroles considérées non seulement comme d'intelligente diplomatie, mais comme de courage et de justice. A présent, à cette réception, étaient montrés comme preuve d'une activité contestée les aspects des nouvelles installations de l'ambassade à Rio de Janeiro (c'était la démonstration dont j'ai parlé). La femme du président Lebrun devait venir. Faisant une surprise à tous, un moment avant le commencement arriva le président en personne. Sa présence fut interprétée non seulement comme un hommage au Brésil, mais aussi comme une preuve parfaite de son appui à la cause de M. Hermite. A la sortie, l'ambassadeur fut complimenté comme victorieux et j'ai entendu dire que Mlle Laval, qui était venue représentant son père, ministre des affaires étrangères, avait confirmé ces pronostics.

Que peut-on demander de plus à une réception diplomatique ? Brio social, spectacle de grand intérêt, manifestation de cordialité entre deux pays, et à l'arrière-plan, sous le brio mondain, la rumeur souterraine d'une subtile intrigue politique...

Paris, mars 1936
ALFREDO MESQUITA.

ARTICLE PUBLIÉ DANS LE JOURNAL «O ESTADO DE S. PAULO» DU 17 MAI 1936
 PAR M. JOSÉ FELICIANO DE OLIVEIRA, MEMBRE DE L'INSTITUT HISTORIQUE DE RIO,
 PROFESSEUR HONORAIRE, CHARGÉ D'UN COURS LIBRE A L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LA PROPAGANDE DU BRÉSIL EN FRANCE EXEMPLE RARE

Dans le vaste salon du sympathique ambassadeur de France, M. Hermite, dans un cadre très parisien avec des aspects brésiliens, dans un milieu fin, familial et d'entière sympathie, je viens d'assister à un bel exemple de propagande. La distinguée ambassadrice qui présidait la réunion avec une intelligence qui témoigne de sa haute culture et d'une délicatesse éclairée, appartient à la famille Ternaux, et Ternaux Compans. La collection de voyages que ce dernier a publiée est fort connue, ou du moins l'était de mon temps, car c'est dans cette collection que se trouvent publiées les premières chroniques et les premières relations historiques sur notre pays, Gandavo, Staden, Ulrich... Quant au grand industriel Ternaux, qui vivait au temps de la restauration, il est un exemple illustre de ce que devraient être, chez nous, les véritables industriels, les industriels d'un avenir redevenu normal... En sa jeunesse, Auguste Comte le connut et fut son obligé quand il travaillait avec Saint-Simon, et même après qu'il se fut éloigné de ce prétendu philosophe «industrialisant». Auguste Comte garda de lui un tel souvenir de grandeur qu'il prétendait dédier au «grand Ternaux» son dernier volume de «Synthèse» consacré à la systématisation de l'industrie en général.

Des types d'industriels de cette qualité et des banquiers comme Laffitte, ami de Ternaux, montrent ce que peut et doit être le gouvernement de banquiers authentiques, tel que l'imaginait Auguste Comte. Pour Ternaux et pour Laffitte, l'industrie, la finance étaient des moyens constructifs, des moyens de gouvernement réel, honnête, pour asseoir solidement la paix en un Occident anarchisé. L'un inventait des industries de confort. Et de loin, du presque inaccessible Tibet, non sans d'immenses difficultés, car on était au temps de la navigation à voile, il amenait en France ses fameuses chèvres, dont la laine lui permit de fabriquer les châles sans rival appelés «Ternaux». L'autre faisait des emprunts avec des buts généreux, civiques. Et ainsi, en pleine chambre, il put annoncer qu'il fournissait des millions au gouvernement. (Quel financier d'aujourd'hui aurait un crédit suffisant pour agir de même?)

La réunion donnée par l'ambassadeur a consisté en une présentation de films, où la nature, les mœurs et la vie du Brésil se déroulaient d'une manière brillante et pittoresque. On vit d'abord l'ambassade française à Rio. Sa situation sur l'admirable baie de Rio de Janeiro permet d'embrasser de la terrasse un vaste panorama: la barre avec le fort de Santa Cruz, le Pain de Sucre, Gavea, le Corcovado et l'immense Christ de mon cher ami Paul Landowski...

Dans l'admirable parc de l'ambassade, un film romanesque, une idylle à notre mode, montra alors un aspect sentimental et sain de l'âme brésilienne. Puis s'est ouvert le large et éblouissant horizon de la baie de Guanabara, un jour plein de lumière, un jour équatorial de soleil resplendissant. Des fenêtres de l'ambassade, on voit les régates à voile et un championnat de rameurs.

Vint alors, long, mouvementé et mi-comique, un film du carnaval de Rio en 1935, avec son roi ou dieu Momo, qui est en chair et en os, tandis qu'à Nice il est représenté par une immense figure en carton. L'ambassadrice d'une voix claire et bien timbrée, explique les scènes des films, décrit alors le carnaval de Rio en une petite causerie fort érudite, le faisant remonter à D. João VI. Vieira Fazenda

nous apprend que les premiers bals carnavalesques datent du second empire, en 1846. Les scènes du carnaval, si variées qu'elles en seraient confuses, deviennent claires grâce à ces explications préalables et aux remarques à l'aide desquelles la distinguée conférencière accompagne le déroulement du film. Bien pittoresque la rencontre de Momo avec le roi Café.

Ce qui parut ensuite mérite surtout de retenir l'attention : ce fut la fête nationale de 1935 et une visite au préventorium Reine-Amélie, dans la traditionnelle île de Paquetá (où mourut José Bonifácio).

L'allure disciplinée de nos soldats, des fusiliers marins et des groupes sportifs ont fortement frappé l'assistance. Les nobles paroles d'union patriotique, prononcées d'une voix forte par le président de la république prennent une valeur exceptionnelle en cette heure d'agitation, ici comme là-bas. L'ambassadrice a rappelé l'origine de nos uniformes militaires, et nous a conté l'histoire de la fameuse trompette de D. João VI. Elle a montré comment la devise «Ordre et Progrès» fut prise dans les maximes d'Auguste Comte, inspirateur des fondateurs de la république du Brésil.

Mme Hermite a décrit avec sympathie les scènes du préventorium, l'admirable traitement dont sont l'objet les enfants, qui s'attachent à l'établissement à tel point qu'ils n'en veulent plus sortir. Elle a parlé spécialement du dévouement de mes chers amis. M. et Mme José Carlos de Macedo Soares, dont la charité, dit-elle, est inépuisable devant les détresses humaines.

Les deux parties finales de la séance cinématographique ont été consacrées à la flore et à la faune brésiennes et à des souvenirs historiques de Minas et de São Paulo. Nous avons vu tout ce que le jardin botanique, la vieille création de D. João VI, du frère Leandro do Sacramento, de Barbosa Rodrigues, présente d'intéressant. A mon cours naguère, j'ai raconté l'histoire de la palmeraie royale et des autres plantes qui nous sont venues de l'île Maurice (d'après un savant article de M. Roquette Pinto dans le bulletin du musée national). Avec le café, ce sont des transplantations d'origine française, intéressant l'histoire de nos relations avec la France, faites même en temps de tension et de désaccords gouvernementaux. L'arbre du voyageur intéresse l'auditoire quand on vit sous un coup de canif l'arbre faire jaillir sa réserve d'eau. Et les orchidées, et la plante carnivore, et les cactus...

La baie de l'Amazonie nous a montré l'abondance de ses poissons, mille huit cents espèces. Nous avons vu la piranha, le baiacu, le piraquê, les acarás, le poisson-feuille, le poisson-aiguille, et l'abondant pirarucú dont on fait le succulent haddock, espèce de morue fine, déjà d'un usage courant dans les restaurants de Paris. Les oiseaux sont arrivés enfin avec les garças : l'une d'elles, familière de l'ambassade semble, en son immobilité, être un oiseau de marbre.

Finalement, pour redoubler ma nostalgie, on vit le Minas traditionnel de Tiradentes et le musée d'Ypiranga, si riche en collections, dirigé par un descendant des illustres Taunay, grand historien de notre pays.

Le film d'Ouro Preto et de la dernière fête commémorative de Tiradentes, en 1935, m'ont procuré de doux regrets. Très belle idée que celle de planter le bois Brésil dans le terrain où s'élevait autrefois la maison de Tiradentes. Cette maison fut rasée et sur ses ruines fut jeté du sel, en témoignage d'infamie pour la mémoire du martyr et de ses descendants. C'est ainsi qu'un dur présent se trompe en ses vains jugements...

La distinguée conférencière l'a bien senti en montrant que le rouge bois-brésil symbolise le sang du héros qui fut la sève d'où est sortie l'indépendance nationale.

Notre cher São Paulo a fermé la série des films et fut présenté «sur la colline d'Ypiranga» comme le berceau de notre indépendance. Le monument colossal, le musée et le splendide jardin, avec ses eaux magnifiques, se déroulèrent, devant nos yeux. Tout fut décrit en détail et historiquement, depuis les collections, les tableaux, la bibliothèque, jusqu'aux quatre énormes globes de cristal que l'on voit dans l'escalier et qui contiennent de l'eau des quatre plus grands fleuves du Brésil : l'Amazonie, le São Francisco, le Parana et le Madeira...

J'ai revu ainsi une partie admirable et noble de mon São Paulo. Depuis le commencement jusqu'à la

fin, dans un milieu parisien et dans un élégant salon plein de tradition, tout concourait à rendre véritablement rare ce méritoire exemple de propagande.

Sur les côtés de la scène se trouvaient deux jolies aquarelles, œuvre parfaite de l'ambassadrice qui représente avec tant de distinction la culture française. Au centre, il y avait deux oiseaux caractéristiques de nos régions, le perroquet et l'arara, aquarelle vivement admirée de l'assistance. D'après ce que j'ai entendu, l'auteur était la mère de l'ambassadrice.

Ainsi un cadre doré, familial et affectueux entourait cette réunion de fête. Une fois de plus, je le dis pour terminer, ce fut un exemple rare de propagande du Brésil en France.

Dans tout son ensemble, cet exemple doit être imité et développé.

Paris, 9 avril 1936

JOSÉ FELICIANO



Les portraits du président Vargas, et du docteur Armando Salles de Oliveira, ainsi que les vues intérieures des palais de Guanabara et d'Iamaraty, ont été offerts par le studio Nicolas.

Le portrait de Mme Vargas a été offert par le directeur Paulo Einhorn au nom de la Panair.

Le portrait de l'ambassadeur Joaquim Nabuco a été offert par le docteur A. Bandeira de Mello.

Les portraits du général Van Hogendorp ont été offerts par le docteur Schuller Tot Peursum, ministre des Pays-Bas.

Le portrait de Mme Hermite, en fin de l'ouvrage, est du studio Henry.

Les portraits de Georges Thill et de Serge Lifar sont des studios G. L. Manuel et Nicolas.

La vue en couleur du Pain du Sucre à travers un hublot est de G. de Saint-Clair dans l'ouvrage «A bord de la Junon» par Gaston Lemay, 1881.

Le panorama de Guanabara pris de la serra des Orgues, celui de l'entrée de la baie pris du morro do Pico (fort de São Luiz), les vues du morro Assu et de l'Itatiaia, ont été offerts par le docteur Franklin Sampaio et proviennent des studios Hubert, Malta et Stille.

Les séries de photographies relatives à la suppression du morro do Castello et à la formation de l'avenida Beira Mar, ainsi que la série relative aux ressacs, offertes également par le docteur Sampaio, proviennent du studio Malta.

Les photographies relatives à la formation du quai de Flamengo ont été offertes par le professeur Delgado de Carvalho et faites par l'ingénieur Roxo.

Les photographies des statues du jardin de l'ambassade, du banc florentin avec Mmes Ternaux Compans et Hermite, et celles de l'île de Paquetá ont été offertes par le docteur Grabowski, ministre de Pologne, leur auteur.

La photographie relative au préventorium Reine Amélie, provenant du studio Vieira, a été offerte, avec un film complet de l'établissement et de ses sites, par le ministre Ataúlfo de Paiva.

Les photographies relatives aux îles de Saint-Pierre et Saint-Paul ont été offertes par le marquis de Barral de la part de la direction de la marine brésilienne. Celle des avions survolant l'île fiscale a été offerte par le colonel Newton Braga et exécutée par l'école d'aviation militaire.

Les photographies suivantes ont été offertes par leurs auteurs : p.p. 8 bas, 112, 166, 167 par le directeur R. Bougué — p. 5 par M. Francisco de Assis, — p. 194 par le docteur Peter Fuss, — p.p. 270, 271 par M. Frederico Egler, — p. 40 par l'artiste Carlos Oswald, — p. 205 haut par l'artiste Amadeu Zani, — p. 74 haut, 81 bas par la Revista da Semana.

Le vol d'avion de la Tour Eiffel au Pain de Sucre provient des documents d'Air France.

La photographie de l'Office du Brésil à Paris a été offerte par le ministère du commerce, celle de l'intérieur du temple de l'Humanité par l'église positiviste, celle de Santa Luzia par l'irmandade de l'église.

Les photographies prises d'avion, p.p. 6 haut, 7, 8 haut, 9, 15 haut, 18 haut, 82 bas, 197 ont été faites par le capitaine Holland.

Les photographies p.p. 28, 195 sont du studio Eberius; celles p.p. 23, 184 sont du studio Stille.

La série des photographies concernant l'hôtel de l'ambassade ainsi que sa décoration intérieure a été exécutée par le studio Rosenfeld. De même les photographies p.p. 49, 50 bas, 54, 58, 59, 60, 67, 71 haut, 77, 86, 87, 88, 91, 93 haut, 200, 201, 226, 228, 229, 232, 233, 237, 275, 277, 293.

Les photographies suivantes ont été faites par Mme Hermite : p.p. 16 haut, 17, 18 bas, 19, 20, 21 haut, 22 haut, 35, 37 haut, 48, 50 haut, 51, 89 haut, 92, 94, 107, 115 bas, 163 bas, 205 bas, 276 haut, 279.

Les vues représentant des scènes animées proviennent des actualités cinématographiques ou des services photographiques de la presse brésilienne.

Le présent ouvrage a été exécuté au Brésil

L'impression du texte et le tirage des illustrations ont été
faits sous les presses de «Irmãos Barthel»
à Rio de Janeiro

Les travaux de photogravure en couleur et en noir
ont été faits chez «Luiz Latt e Cia»
à Rio de Janeiro

Les caractères d'imprimerie ont été fondus
spécialement par «Funtymod»
à Saint-Paul

L'édition a été tirée sur papier «ilustração»
de la «C^{ma} Fabrica Papel» à Petropolis
et sur papier couché

Les emboîtages ont été faits par la maison
libanaise «J. A. Tennuri»
à Rio de Janeiro



